

**DƯƠNG ĐÌNH KHUÊ**

**HISTOIRE DU VIETNAM**

**RACONTÉE À UN ÉTRANGER**

A mes enfants  
pour qu'ils n'oublient pas  
en terre étrangère  
leurs origines vietnamiennes.  
Ecrit à Saigon, 1972-73

<b>HISTOIRE DU VIETNAM RACONTÉE À UN ÉTRANGER.....</b>	<b>2</b>
<b>AVANT-PROPOS.....</b>	<b>6</b>
<b>PREMIÈRE PÉRIODE: L'ANTIQUITÉ.....</b>	<b>7</b>
<b>1.....</b>	<b>8</b>
<b>DANS LES BRUMES DE LA PRÉHISTOIRE.....</b>	<b>8</b>
La guerre des dieux.....	13
Le génie de Phù Đổng.....	14
<b>2.....</b>	<b>16</b>
<b>DYNASTIES NATIONALES OU ÉTRANGÈRES?.....</b>	<b>16</b>
L'arbalète miraculeuse.....	17
La fin de l'indépendance.....	23
<b>SECONDE PÉRIODE: LA DOMINATION CHINOISE.....</b>	<b>27</b>
<b>3.....</b>	<b>28</b>
<b>MILLE ANS DANS LES FERS.....</b>	<b>28</b>
L'appareil administratif de la domination chinoise.....	28
Ce qu'a été en fait la domination chinoise.....	29
L'enseignement de la Chine.....	32
<b>4.....</b>	<b>40</b>
<b>LES SURSAUTS CONTRE LE JOUG CHINOIS.....</b>	<b>40</b>
Les sœurs Trung.....	41
Triệu thị Trinh.....	42
Les Lý antérieurs.....	44
Mai Hắc Đế et Bồ Cái Đại Vương.....	45
<b>TROISIÈME PÉRIODE: INDÉPENDANCE ET UNITÉ.....</b>	<b>47</b>
<b>5.....</b>	<b>48</b>
<b>LES DÉBUTS DE L'INDÉPENDANCE.....</b>	<b>48</b>
Les Ngô.....	49
Les Đinh.....	50
Les Lê antérieurs.....	52
Pourquoi les dynasties du début de l'indépendance furent-elles éphémères?.....	53
Leurs réalisations.....	54
<b>6.....</b>	<b>59</b>
<b>LE ROYAUME DE BOUDDHA.....</b>	<b>59</b>
Transfert de capitale.....	61
Développement du Confucianisme.....	63
L'âge d'or du Bouddhisme.....	66
Les réalisations de la dynastie des Lý.....	69
La guerre avec le Champa.....	72
La guerre avec la Chine.....	73
La décadence et la déchéance des Lý.....	75
<b>7.....</b>	<b>76</b>
<b>L'INCROYABLE ÉPOPÉE.....</b>	<b>76</b>
Pour consolider la nouvelle dynastie.....	76
La guerre contre les Mongols.....	85

La littérature sous les Trần.....	89
Un mariage politique.....	93
Le bouddhisme sous les Trần.....	94
La corruption des mœurs.....	97
La guerre avec le Champa.....	99
L'aveuglement de Nghệ Tông.....	100
<b>8.....</b>	<b>102</b>
<b>RETOUR OFFENSIF DU COLONIALISME CHINOIS.....</b>	<b>102</b>
Une forte personnalité.....	102
L'agression chinoise.....	104
La lutte désespérée des derniers Trần.....	107
La domination chinoise.....	109
Dix ans de guerre d'indépendance.....	111
<b>9.....</b>	<b>114</b>
<b>LE SIÈCLE DE LÊ THÁNH TÔNG.....</b>	<b>114</b>
Le drame du Jardin des Letchis.....	114
Le complexe de l'empereur Lê thánh Tông.....	116
Ses grandes réalisations.....	117
La déchéance des Lê.....	120
<b>QUATRIÈME PÉRIODE: INDÉPENDANCE ET SÉCESSION.....</b>	<b>122</b>
<b>10.....</b>	<b>123</b>
<b>LA PREMIÈRE SÉCESSION.....</b>	<b>123</b>
Le crime des Mạc.....	123
Un second royaume au Sud.....	125
L'opinion populaire sous les Lê-Mạc.....	126
La chute des Mạc.....	127
<b>11.....</b>	<b>129</b>
<b>LA SECONDE SÉCESSION.....</b>	<b>129</b>
Ses origines.....	129
La guerre de Cinquante Ans.....	130
Les Trịnh au Nord.....	131
Naissance de la bourgeoisie.....	134
Les lettres à l'honneur.....	135
La colonisation des terres nouvelles.....	137
Les premiers Européens au Vietnam.....	141
Les débuts du Christianisme au Vietnam.....	141
<b>12.....</b>	<b>143</b>
<b>LE TROISIÈME LARRON.....</b>	<b>143</b>
Au Nord: premiers orages et derniers succès.....	143
La princesse du thé et son influence néfaste sur la dynastie des Trịnh.....	146
Le soulèvement des Tây Sơn au Sud.....	150
L'agonie des Lê-Trịnh.....	156
La bataille de Đống Đa.....	158
Un souverain en exil.....	162
L'empreinte culturelle des Lê.....	164
<b>13.....</b>	<b>167</b>
<b>LE DERNIER BÉNÉFICIAIRE.....</b>	<b>167</b>
Les pérégrinations du prince Nguyễn Ánh.....	167
L'alliance française.....	169

Les derniers jours des Tây Son.....	170
<b>CINQUIÈME PÉRIODE: L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE.....</b>	<b>177</b>
<b>14.....</b>	<b>178</b>
<b>LE SPLENDIDE ISOLEMENT.....</b>	<b>178</b>
Ce siècle avait deux ans.....	178
Derniers éclats d'apothéose.....	183
La question religieuse.....	185
La dévirilisation des mœurs.....	186
La décadence.....	189
<b>15.....</b>	<b>191</b>
<b>LES ÉTAPES DU CALVAIRE.....</b>	<b>191</b>
L'aveuglement systématique.....	191
La perte du Sud.....	194
La guerre se porta au Nord.....	197
La seconde conquête du Tonkin.....	198
Les révolutions de palais et l'établissement du protectorat.....	199
L'exode de Hâm Nghi.....	201
<b>16.....</b>	<b>205</b>
<b>SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE.....</b>	<b>205</b>
L'incessante résistance.....	205
L'œuvre de la France au Vietnam.....	213
La société vietnamienne sous la domination française.....	216
<b>CONCLUSION: L'HISTOIRE DU VIETNAM VUE À VOL D'OISEAU.....</b>	<b>222</b>
<b>LE VIETNAM DANS L'ORBITE DU MONDE CHINOIS.....</b>	<b>223</b>
Le point de départ.....	223
La situation géographique du Vietnam détermine sa politique étrangère.....	224
Étirement exagéré, d'où sécessions fréquentes.....	225
Domination chinoise, d'où sinisation, mais seulement partielle.....	227
Sinisation des mœurs politiques: la monarchie absolue.....	227
Sinisation de l'activité intellectuelle: stagnation.....	228
<b>LE VIETNAM S'OUVRANT AU MONDE MODERNE.....</b>	<b>232</b>
Les portes du monde moderne.....	232
Qui dit colonisation dit exploitation de la colonie par la métropole.....	233
Domination française, donc francisation des idées et mœurs.....	235
<b>REPÈRES CHRONOLOGIQUES.....</b>	<b>241</b>

## AVANT-PROPOS

Si étendue et si approfondie que soit la connaissance qu'on peut avoir d'un pays quant à sa géographie, ses ressources naturelles, son régime politique, ses institutions sociales et même ses manifestations culturelles, on ne sait encore rien si l'on ne s'est pas donné la peine d'étudier son évolution historique. Car le présent n'est qu'un moment fugitif dans la vie d'un peuple, une donnée continuellement mouvante qui pour être comprise doit être intégrée dans un contexte à la fois complexe et cohérent.

Aussi dès que les Français établirent leur domination sur notre peuple, ont-ils cherché à déchiffrer notre Histoire. Les travaux magnifiques de l'École Française d'Extrême-Orient sont au-dessus de tout éloge. Le seul défaut que nous puissions leur reprocher est qu'ils reflètent trop visiblement le point de vue d'un peuple conscient de sa supériorité intellectuelle et même morale, de sa mission civilisatrice autant que de ses intérêts impérialistes. Un défaut analogue pourrait être reproché aux travaux historiques des érudits communistes du Nord-Vietnam, trop imbus de leur conception matérialiste de l'Histoire qui n'hésite pas à interpréter abusivement les faits pour les adapter aux besoins de leur cause. Bien entendu, l'interprétation que nous allons donner à notre tour aux faits historiques ne peut manquer d'être elle aussi subjective, mais au moins elle s'affirme absolument dégagée de tout préjugé racial, de toute idéologie politique, et même de tout vain amour-propre national.

Ce ne sera pas, non plus, un effrayant manuel d'Histoire, farci de dates et de noms de règnes, de batailles ou de traités. Nous nous attachons moins à dérouler le film fastidieux des faits historiques qu'à en dégager les principaux courants, à broser une large fresque de la vie matérielle, culturelle, sociale et politique du peuple Vietnamien à travers les âges, au besoin en ne craignant pas de faire appel à la Petite Histoire qui souvent, à la photo froide du passé fournie par les documents officiels, accole un dessin tantôt humoristique et tantôt attendri, pour en faire ressortir bien mieux le climat psychologique et social.

D'autre part, notre ouvrage ne veut pas affecter la forme sérieuse et ennuyeuse d'un exposé didactique; nous avons préféré lui donner celle d'un entretien supposé entre l'auteur et un interlocuteur étranger, à Saigon, peu après les Accords de Genève de 1954. Le lecteur appréciera si nous avons bien fait d'adopter cette méthode.

L'Auteur.

**PREMIÈRE PÉRIODE:**

**L'ANTIQUITÉ**

## DANS LES BRUMES DE LA PRÉHISTOIRE

### Dragons et Immortels

- Vous savez, dit M. Lartigue, que je me suis mis à apprendre votre langue depuis tantôt un an, et que je m'astreins chaque jour à faire un quart d'heure de lecture vietnamienne, oh! pas encore dans les livres sérieux, seulement dans les quotidiens. Eh bien, presque à tout bout de champ, vos journalistes se déclarent descendants des dragons et des immortels. Qu'est-ce que signifie cette histoire?

- Une simple légende, que nos ancêtres ont fabriquée pour n'avoir pas de complexe vis-à-vis des Chinois qui exhibent des titres de noblesse encore plus mirobolants. La voici, cette légende, dont nos historiens ont d'ailleurs contesté la véracité dès le troisième siècle en la consignait dans leurs ouvrages:

Au cours d'une tournée d'inspection dans la province de Hồ Nam (Hou Nan), l'empereur de Chine Đế Minh rencontre au pied des monts Ngũ Lĩnh une immortelle qu'il épousa. De cette union naquirent plusieurs fils, dont Lộc Tục qu'il chérissait le plus et à qui il désirait léguer l'empire chinois. Mais Lộc Tục ne voulait pas s'approprier l'héritage de son frère aîné Đế Nghi. Il reçut donc en apanage les territoires du Sud de l'empire, qu'il appela le royaume de Xích Quỷ, et y régna sous le nom de Kinh Dương Vương. Le royaume de Xích Quỷ s'étendait alors entre le lac de Động Đình (Tung Ting) au Nord, le Champa au Sud, le Tứ Xuyên (Szu Ch'uan) à l'Ouest et la mer de Chine à l'Est.

- Attendez. Le terme Xích Quỷ ne veut-il pas dire Diabes Rouges? Comment se fait-il que Kinh Dương Vương ait donné à son royaume un nom aussi . . . diabolique?

- Pas du tout. Xích signifie bien rouge, la couleur du feu, et d'après la cosmologie sino-vietnamienne, le feu est l'emblème du Sud. Mais Quỷ ne désigne pas toujours le diable. Ce n'est que par altération qu'il a pris ce sens. Primitivement Quỷ désigne l'âme, la partie spirituelle de l'homme. Xích Quỷ veut donc dire: Le pays du Sud imprégné de l'esprit divin.

- Ah bien! Poursuivez donc votre récit.

- Le roi Kinh Dương, fils d'une immortelle, épousa lui-même la fille du Dragon, roi du lac de Động Đình. Son fils Sùng Lãm prit le nom de Lạc Long Quân (le roi des Dragons). Ici s'arrête la série des mariages surnaturels. Lạc Long Quân épousa prosaïquement sa cousine Âu Cơ, fille de l'empereur Đế Lai et petite-fille de l'empereur Đế Nghi de Chine. Âu Cơ donna naissance à un paquet de cent œufs, qui, après éclosion, devinrent cent garçons. Le roi

dit alors à la reine: “Je descends des Dragons et vous des Immortels. Nous ne pouvons pas vivre ensemble longtemps. Prenez donc cinquante enfants et allez occuper avec eux les hautes montagnes. Je prendrai les cinquante autres et les emmènerai à la mer.”

Ce qui fut fait. La nation vietnamienne était fondée, comprenant à la fois les habitants des monts et ceux des plaines. Le fils aîné du roi reçut le nom de Hùng Vương I<sup>er</sup>, et régna sur le pays appelé Văn Lang.

- Excusez-moi si je vous arrête encore ici. Expliquez-moi ce que veut dire Văn Lang.

- Volontiers. Lang: les gars. Văn a deux sens:

1. Dessin. Et Văn Lang signifierait le pays des gens tatoués. En effet, jusqu'à la fin du 13<sup>e</sup> siècle, les Vietnamiens avaient la coutume de se tatouer le corps pour abuser les monstres aquatiques quand ils allaient à la pêche.
2. Culture, civilisation. Et Văn Lang signifierait le pays des gens civilisés, ce qui constitue une prétention peut-être exagérée, car ils vivaient encore à l'âge de la pierre polie puis du bronze. Mais vous voudrez bien excuser cette prétention toute naturelle.

- Naturellement. Vous disiez donc que le roi Hùng Vương I<sup>er</sup> donna le nom de Văn Lang à son pays.

- Qui, se détachant d'un certain nombre de territoires septentrionaux, ne comprenait plus que 15 provinces allant de la région de Tuyên Quang au Nord jusqu'à Quảng Trị au Sud. La capitale fut fixée à Phong Châu, dans la province actuelle de Vĩnh Yên.

Comme vous le voyez, à part le désir, commun à tous les peuples, de se chercher des illustres origines, cette légende est une véritable allégorie. Le caractère Immortel (仙Tiên) étant formé de la juxtaposition des deux caractères Homme (人Nhân) et Montagne (山Son) primitivement désigne tous les gens qui vivent dans les montagnes, et ce n'est que par altération de sens qu'il finit par désigner exclusivement ceux qui, en s'initiant à la discipline secrète du Taoïsme, ont acquis des pouvoirs surnaturels. Quant au dragon, c'était le symbole des populations côtières, le dragon étant censé vivre dans la mer. Bien mieux, c'était peut-être encore un totem, remplaçant ou s'ajoutant à l'ancien totem de la Grue (Hồng). Car j'oubliais de vous signaler que Hồng Bàng signifiait la Grande Maison (bàng) de la grue.

- Une autre prétention, plus modeste cependant que le nom Văn Lang.

- Oui. Voilà donc expliquée notre descendance des Immortelles et des Dragons.

- Votre explication me semble assez plausible. Mais elle ne me renseigne pas sur les origines de votre peuple.

- Il faudra pour cela que vous vous adressiez à un véritable érudit, ce que votre humble serviteur n'est pas. Je ne vais donc pas vous exposer toutes les théories qui ont été forgées sur cette question tant par des savants étrangers (Français pour la plupart: Arousseau,



Chavannes, Finot, Cœdès, etc, parmi lesquels s'est glissé un Américain de Suédoise origine, le professeur Olav Janse) que par des érudits vietnamiens (du côté communiste: Trần Huy Liệu, Lê Văn Lâu, Nguyễn Đông Chi, etc.); et du côté nationaliste: Nguyễn Khắc Kham, Nguyễn Hiến Lê, Bình Nguyên Lộc, Bùi Hữu Sùng, etc.) Et je vais tout bonnement vous dire mes idées personnelles, dénuées de toute prétention scientifique, mais qui me suffisent.

- Bon! Je vous écoute.

- Vous saurez d'abord que notre peuple est composé de Vietnamiens proprement dits, et de quelques groupes ethniques minoritaires, qui sont: au Nord, les Thái, les Mường, les Mèo, etc...; au centre les Chams et des montagnards d'origine indonésienne; au Sud, les Thổ d'origine Khmer. Permettez-moi de ne parler que de l'origine des Vietnamiens proprement dits.

- Entendu. D'où proviennent-ils?

- Des fouilles faites dans la région de Đông Sơn, dans la province de Thanh Hóa (au Nord du Centre-Vietnam) ont mis à jour des tambours de bronze ayant une certaine parenté avec ceux d'une peuplade barbare de la Chine occidentale. D'autres fouilles opérées dans la région de Lạch Trường, de la même province Thanh Hóa, ont aussi découvert des statuettes de bronze qui rassemblent curieusement aux dieux grecs Pan et Dionysus.

- Très curieux, en effet. Qu'allez-vous en conclure?

- Qu'il est possible que des nomades partant de l'Asie centrale, qui auraient appris l'art de la fonte des tribus chinoises de l'Ouest et même des peuples plus civilisés du Proche-Orient, soient venus se fixer à Thanh Hóa, dans la vallée du Sông Mã. Mais étaient-ils véritablement les ancêtres des Vietnamiens? On peut en douter. En tout cas, rappelons-nous que le vrai berceau de la nation Vietnamienne est du Nord, dans la province de Phú Yên (Phú Thọ et Vĩnh Yên), où des fouilles récentes faites par des érudits du Nord-Vietnam ont mis à jour d'innombrables vestiges de la dynastie des Hồng Bàng.

- Alors?

- Alors, à mon humble avis, car je vous répète que les questions d'érudition me dépassent, le Nord-Vietnam serait primitivement occupé par un certain nombre de peuplades descendues probablement de l'Asie Centrale, mais n'appartenant pas à la race des Chinois du Fleuve Jaune (Hán tộc). Parmi ces peuplades qui se fixèrent au Nord-Vietnam figuraient les Thái, les Lèo, les Mường, ceux-ci formant la grosse majorité. Plus tard, à la faveur des troubles qui sévissaient périodiquement dans l'empire chinois, des groupes importants de Chinois des provinces méridionales qui formaient le royaume de Việt émigrèrent au Sud, dans la vallée du Fleuve Rouge. Ce serait quelque chose d'analogue à l'invasion de l'empire romain par les barbares germaniques, avec cette différence que les Việt chinois, quoique considérés eux-mêmes comme des barbares par les Chinois du centre de l'empire, étaient tout de même un peu plus civilisés que les peuplades auxquelles ils venaient se mélanger. Une bonne partie des Mường, les plus évolués des indigènes, se fusionneraient à ce nouvel élément pour

constituer le peuple Vietnamien que nous sommes. Les autres peuplades, Thái, Mèo, Mán, etc, plus farouches, ou moins évoluées, ou simplement moins nombreuses, abandonneraient le delta pour aller vivre dans les Moyenne et Haute Régions où ils ont conservé plus longtemps leurs mœurs primitives.

- Tout cela n'est pas impossible, mais qu'est-ce qui a pu vous faire supposer que vous descendez des Mường, et non pas des Thái, des Mèo ou des Mán?

- Eh bien, j'ai eu l'occasion de voir les Mường à Hòa Bình, et en vérité j'ai trouvé qu'ils nous ressemblaient étrangement, par les traits physiques, les coutumes de se laquer les dents, de chiquer du bétel, etc... Leur langue présente aussi de nombreuses affinités avec la nôtre, renferme même plusieurs mots vietnamiens, à l'encontre des langues Thái, Mán, Mèo qui en diffèrent radicalement. Enfin, un fait est très significatif: ils appellent leurs chefs héréditaires Quan Lang. Or ce titre servait justement à désigner les fils des rois Hùng. N'y trouvez-vous pas une coïncidence curieuse, suffisante pour nous permettre d'en déduire que nos ancêtres étaient les Mường?

- Hum! Je trouve que cette preuve, à elle seule, n'est pas suffisante, mais je vous concède qu'elle est à retenir. Vos journalistes emploient aussi quelquefois le vocable Giao Chi, plutôt en mauvaise part, pour railler les vices de la société vietnamienne actuelle. Que veut dire au juste ce terme?

- Vous saurez, M Lartigue, que lorsque la Chine eut conquis notre pays, elle lui donne le nom de Giao Chi bộ ou Giao Châu (province des gens dont le gros orteil pouvait se recourber contre les quatre autres orteils du pied). Certains savants ont considéré cette particularité anatomique qui existe chez un certain nombre de Vietnamiens, comme caractéristique de notre race. Mais une étude plus poussée aurait révélé que ce caractère somatique existe aussi chez d'autres groupes raciaux, les Malais en particulier. Mais, de grâce, abandonnons ce terrain ethnographique.

- Sur lequel vous ne semblez pas marcher très à l'aise, n'est-ce pas? Soit. Donnez-moi alors quelques traits de votre Antiquité qui s'étendait....

- Jusqu'à la fin de la dynastie des Triệu, en l'an III av.J.-C. De cette longue période, noyée en grande partie dans les brumes de la Préhistoire, ...

- Attendez. Vous venez de prononcer le mot préhistoire. Qu'est-ce qui vous autorise à employer ce qualificatif?

- Mais d'abord parce que les faits de cette période proviennent surtout de la tradition orale, récoltée plusieurs siècles après par Lý Tế Xuyên et Trần Thế Pháp vivant sous la dynastie des Trần, dans leurs ouvrages Việt Điện U Minh et Lĩnh Nam Chích Quái. Il y a bien aussi quelques faits consignés sommairement par des historiens chinois, mais rien ne prouve que ceux-ci n'avaient pas été eux-mêmes influencés par la tradition orale du peuple Giao Chi dont ils retraçaient le passé écoulé depuis plusieurs siècles. Ensuite, un simple examen de la prétendue chronologie de la dynastie des Hồng Bàng suffit à nous en révéler l'inexactitude,

par conséquent à nous faire douter de tous les faits qui s'y rapportent. Cette dynastie comprenant vingt rois: Kinh Dương Vương, Lạc Long Quân et 18 rois Hùng, aurait duré de 2879 à 258 av J.-C., soit 2.621 ans, en moyenne 130 ans par règne. Avouez que c'est plutôt improbable, non?

- Evidemment.

- Je n'irais pas jusqu'à en conclure que la dynastie des Hồng Bàng n'a jamais existé, mais je suis tout de même autorisé à faire une hypothèse plus raisonnable: La dynastie Hồng Bàng n'aurait été fondée qu'à une date beaucoup plus postérieure que l'année Nhâm Tuất (2879 av. J.-C) qui lui a été assignée. Et son prétendu royaume Văn Lang ne serait pas un Etat unifié sous l'autorité d'un souverain unique, le roi Hùng, mais seulement un agglomérat de principautés autonomes dont l'histoire s'est perdue dans les ténèbres du passé. De ces principicules, les rois Hùng furent peut-être les plus puissants, tout au moins les derniers dont le nom a passé à la postérité, mais il est infiniment probable qu'ils n'étaient pas les seuls souverains du royaume Văn Lang.

- Si celui-ci a réellement existé!

- Je ne vous le fais pas dire. En tout cas, de la dynastie des Hồng Bàng, il nous reste un vestige, un souvenir plutôt: le temple des rois Hùng, dressé sur une colline du village de Cổ Tích (province de Phú Thọ). Chaque année, de nombreux pèlerins viennent, ou plutôt venaient avant les événements de 1945, visiter ce temple historique pour se conformer au proverbe:

Mùng mười tháng ba  
Có đi giỗ tổ mới là người Nam.

Au dixième jour de la troisième lune,  
Va célébrer l'anniversaire des ancêtres pour être un vrai Vietnamien.

- Oui, dit M. Lartigue, je reconnais que votre peuple, malgré les apparences, n'est pas un peuple déraciné. C'est ce qui fera sa force, quoi qu'il advienne.

- Merci de vos bonnes paroles. Je dois avouer toutefois que cette commémoration historique n'avait pas de signification patriotique, du moins sous la domination française. Elle en avait peut-être, au temps de notre indépendance, mais dans les années 1930, quand je vins assister aux fêtes de Hùng Vương, je n'ai vu que réjouissances très prosaïques. À part une cérémonie du culte officiee par les mandarins provinciaux, et l'inévitable horde des vieilles femmes venues prier les rois Hùng de leur accorder le bonheur comme elles le demanderaient à Bouddha ou à n'importe quel génie, la fête était surtout une occasion pour les jeunes gens et jeunes filles de s'amuser et de se conter fleurette, très librement, avec leurs chants alternés "hát soan".

- Eh! Mais voilà une coutume charmante, qui ne cadre guère avec votre pudibonde morale confucéenne. Comment l'expliquez-vous?

- Plus tard, je vous le promets. Pour le moment, revenons à notre période préhistorique dont je voudrais vous esquisser quelques traits. Et d'abord sa mentalité prélogique.

- Le contraire m'aurait surpris. Plus de quarante siècles avant Descartes!

- Vous pouvez même dire avant le début du siècle présent, car notre peuple a conservé très tardivement la mentalité prélogique, et je ne sais pas si à l'heure actuelle . . .

- Passons, passons. Donnez-moi plutôt quelques exemples de cette mentalité de la période préhistorique.

### **La guerre des dieux**

- Vous savez que la vallée du Fleuve Rouge est annuellement inondée à cause des grandes pluies d'été. Pas une inondation régulière et bienfaisante comme celle du Nil, mais une inondation dévastatrice, avec fracas de tonnerre, rugissement des typhons, éboulement des roches, destruction des récoltes et des maisons, etc. Nos ancêtres y voyaient une guerre entre des génies, et comme ils étaient portés à l'amour . . .

- Vos femmes sont si séduisantes!

- Ne le dites pas trop haut, car elles se rendraient insupportables. Comme nos ancêtres étaient portés à l'amour, dis-je, ils voyaient dans l'inondation annuelle de leur habitat une guerre entre des génies, motivées par l'amour d'une belle femme.

- La guerre de Troie transposée sur un théâtre de l'Asie!

- Vous l'avez dit. Or donc, lorsque la belle princesse Mị Nương eut atteint l'âge de la puberté, son père le roi Hùng XVIII fit proclamer partout que ceux qui voudraient prétendre à l'honneur d'être son gendre auraient à venir à la Cour pour qu'il fit son choix.

Le jour du concours venu, les prétendants se présentèrent en foule innombrable. Des fins lettrés, des vaillants guerriers, des musiciens remarquables firent admirer leur savoir, leur force ou leur adresse. Ils furent tous éclipsés par deux jeunes hommes divinement beaux et doués de pouvoirs surnaturels: Son Tinh, le génie des monts, qui pouvait à son gré déplacer les montagnes, et Thủy Tinh, le génie des eaux, à la voix de qui obéissaient la pluie et le vent.

Emerveillé et embarrassé tout à la fois, le roi Hùng finit par dire: "Vous êtes tous les deux des héros, mais je n'ai malheureusement qu'une fille. Revenez donc ici demain avec des cadeaux de noces. Le premier qui arrivera aura la princesse."

Le lendemain matin, des la première heure, Son Tinh se présenta devant le palais royal avec des éléphants et des tigres chargés de monceaux d'or et de pierres précieuses. Il fut agréé, et obtint la permission d'emmener la princesse dans la montagne.

Arrivé en retard avec des présents non moins magnifiques qu'il était allé chercher au fond de tous les fleuves, Thủy Tinh écuma de rage en constatant que son rival l'avait devancé. Il se mit aussitôt à sa poursuite avec son armée de monstres aquatiques.

Titanesque fut la guerre entre les deux génies. Thủy Tinh appela à lui les pluies diluviennes pour noyer son ennemi. À la faveur de l'inondation, les poissons, les crocodiles, les pieuvres montèrent à l'assaut de la montagne. Mais, arrêtés par des barrages tendus en travers des fleuves, ils furent écrasés par des blocs de pierre lancés par les tigres et les éléphants. De guerre lasse, Thủy Tinh fut obligé de battre en retraite. Mais sa rancune ne fut pas éteinte pour autant et, d'année en année, il recommença ses attaques. Cette lutte épique est décrite comme suit dans l'Histoire versifiée du Grand Sud (Đại Nam Quốc Sử Diễn Ca):

Arrivé par malchance en retard, le Génie des Eaux,  
Subitement courroucé, transforme son affection en haine  
Nuages et vents se déchainèrent,  
Assourdissant forêts et montagnes.  
Non moins puissant fut le Génie des Monts  
Qui barra de filets le Fleuve Rouge et couvrit de défenses

la Forêt de l'Ouest.

Longtemps encore se dresseront les monts et se dérouleront les fleuves,  
Mais inextinguible est la haine des deux génies qui d'année en année  
luttent à mort pour l'amour d'une femme.

(Litt. Populaire vietnamienne, p.162)

- Voilà un beau sujet de film à réaliser, fait M. Lartigue pensivement. Il faudra que j'en parle aux cinéastes.

- Il est de fait que le folklore vietnamien recèle une mine inépuisable de sujets intéressants pour le théâtre ou le cinéma, et encore complètement inexploitée. Mais revenons à nos moutons.

- Oui. Vous m'avez montré comment vos ancêtres expliquaient les phénomènes de la nature. Ne pourriez-vous pas me faire voir comment ils interprétaient les événements historiques?

### **Le génie de Phù Đổng**

- J'en donnerai deux exemples. Le premier concerne un certain héros qui sauva notre pays d'une formidable invasion sous le règne du roi Hùng VI. En ce temps-là, le peuple du Văn Lang vivait dans une paix prospère. Cette prospérité excita la cupidité de la tribu chinoise des Ân qui concentra des troupes sur la frontière pour tenter de s'emparer de cette belle proie.

La nouvelle en parvint à la Cour. Mais depuis de longues années le pays avait vécu dans la paix et négligé l'art militaire. Aucun Lạc tướng (mandarin militaire) ou Lạc hầu (mandarin civil) n'osait assumer la responsabilité de prendre le commandement des troupes. Fort inquiet, le roi se décida à faire proclamer partout que quiconque réussirait à sauver le pays de l'invasion étrangère serait magnifiquement récompensé.

Or, en ce temps là, au village de Phù Đổng (province de Võ Ninh, Bắc Ninh actuel), vivait un enfant, déjà âgé de trois ans, mais qui ne savait encore ni parler, ni se tenir debout. A l'annonce de l'envoyé royal, la mère dit en manière de plaisanterie à son fils:

- Mon pauvre enfant, ce n'est pas toi qui pourras vaincre les envahisseurs et rapporter la récompense royale à ta mère.

Mais, ô miracle, l'enfant se mit aussitôt debout et répondit:

- Va chercher l'envoyé royal, maman.

Effrayée et heureuse tout à la fois, la bonne dame ne savait que faire. Averties de ce miracle, les voisines accoururent en foule et lui conseillèrent d'aller quérir l'envoyé royal:

- Qu'est-ce que vous risquez, après tout? Même si votre bambin dit des sottises, on n'aura pas le cœur de le punir.

L'envoyé royal vint et, apercevant le bébé, lui demanda:

- C'est toi qui m'as envoyé chercher? Qu'est-ce que tu me veux, mon petit?

Se dressant alors sur ses courtes jambes, l'enfant répondit majestueusement:

- Excellence, revenez vite à la Cour et demandez à Sa Majesté de me faire forger un cheval de fer, un casque de fer et une épée longue de sept pieds. Et qu'Elle ne s'inquiète de rien; je saurai refouler l'invasion.

Très impressionné, l'envoyé royal transmit au roi cette étrange requête. Des ordres furent aussitôt donnés aux forgerons d'exécuter la commande.

Pendant ce temps, la bonne mère éprouvait de folles inquiétudes. Qu'arriverait-il si son enfant avait bluffé? Mais celui-ci d'un mot la rassura:

-Ne t'inquiète pas, maman. Donne-moi seulement à manger.

C'est qu'il grandissait à vue d'œil et avait un appétit insatiable. Ses parents, quoique riches, ne suffisaient plus bientôt à le nourrir, et devaient solliciter l'aide de leurs voisins. Au bout de deux mois, l'envoyé royal revint apporter le cheval de fer, le casque et l'épée. L'enfant s'étira, devint un géant haut de deux toises, se coiffa du casque, brandit l'épée, et sauta sur son cheval en s'écriant:

- Je suis un génie du Ciel!

Aussitôt le cheval de fer poussa un hennissement formidable et prit le galop vers la montagne Châu Son où était campée l'armée ennemie. Le génie du Ciel en fit un carnage épouvantable et la poursuivit jusqu'au pied de la montagne Ninh Sóc où il l'anéantit. Puis, frappant de la main la tête de son cheval qui vomit des flammes provoquant l'incendie de toute une forêt, il s'éleva dans les airs.

- Ce génie du Ciel, dit M. Lartigue, devait être simplement un vaillant chevalier cuirassé comme nos chevaliers du Moyen Age.

- Et son ascension dans les airs n'a été probablement que sa mort héroïque, transfigurée en un miracle par l'imagination populaire. Avouez que notre peuple avait une imagination assez poétique. La mort au milieu d'une bataille, fi! Quelle vulgarité! Mais cette ascension miraculeuse du héros dans la gloire du soleil couchant, avec son casque étincelant et son coursier vomissant des flammes, quelle apothéose! Ce tableau aurait de quoi tenter un Raphaël.

- Oui.

- Mais avez-vous remarqué dans cette légende un petit détail qui pourrait nous expliquer bien des choses?

- Un petit détail? De quel ordre?

- Minéralogique.

- Ah! Le casque et l'épée de fer?

- Justement. Il se peut que cette légende renferme une parcelle de vérité qui serait la suivante: Alors que les Chinois en étaient encore à l'âge du bronze, nos ancêtres auraient déjà, fortuitement, découvert le fer et ses merveilleuses propriétés. Ce qui expliquerait cette victoire facile sur les Ân sous le roi Hùng VI.

- Votre hypothèse est très ingénieuse, trop même. Il faudrait l'appuyer par des données archéologiques certaines.

- Inutile. A y bien réfléchi, je m'aperçois que mon hypothèse était fautive, car l'Histoire rapporte que jusqu'à la dynastie des Triêu, c'est-à-dire plusieurs siècles plus tard, nos ancêtres devaient encore acheter des outils agricoles en fer aux Chinois. Alors, sous le règne du roi Hùng VI, comment auraient-ils déjà découvert le fer et l'art de le forger?

- J'approuve votre prudence. Au lieu donc de nous égarer dans des spéculations hasardeuses, passons plutôt au second exemple historique interprété 'pré-logiquement' que vous m'avez promis.

## 2

### **DYNASTIES NATIONALES OU ÉTRANGÈRES?**

- Ce sera encore, cette fois-ci, une histoire d'amour.

- Mais vos ancêtres ne pensaient donc qu'à l'amour?

- Probablement, du moins avant que la discipline confucéenne ne vint mettre un frein à leur débordement sentimental. Si vous avez l'occasion de visiter nos minorités ethniques, les Mùòng en particulier qui pouvaient être, comme je vous l'ai dit plus haut, nos premiers ancêtres, vous verrez que leur principale occupation est l'amour. Après le repas du soir, ce ne sont, dans toutes les cases du village, que cours d'amour: les jeunes filles et les jeunes gens y flirtent librement, sous l'œil indulgent des parents.

- Heureux peuple!

- Notre peuple, malheureusement, n'a plus gardé ses mœurs libres mais innocentes des premiers âges. Il s'est fortement sinisé, et tartuffé. Mais revenons à cette histoire d'amour qui, bien mieux que les romans de nos lettrés, a merveilleusement traduit la mentalité de notre peuple.

### **L'arbalète miraculeuse**

Le roi de Thục s'empara du pays de Văn Lang en l'an 257 av J.C. Il réunit les deux pays en un seul qu'il appela Âu Lạc, et sur lequel il régna sous le nom de An Dương Vương. Il transféra la capitale à Phong Khê, dans la préfecture actuelle de Đông Anh, province de Phúc Yên. Mais la citadelle qu'il fit bâtir à cet effet s'écoulait toujours aussitôt après avoir été achevée. Le roi adressa alors des prières aux Génies. Une Tortue d'or se présenta et l'aida à détruire les esprits malfaisants qui s'étaient opposés à la construction de la citadelle, laquelle affecta la forme spirale d'un escargot, et pour cette raison fut baptisée Loa Thành (citadelle de l'Escargot).

Sa tâche accomplie, la Tortue d'or prit congé du roi, malgré ses prières instantes de la retenir à la Cour pour l'aider à bien administrer le royaume.

- Sire, lui dit-elle, la prospérité ou la décadence des empires dépend de la volonté divine, mais aussi de l'action humaine. Si Votre Majesté conforme toujours Ses Actes à la vertu, Elle n'aura rien à redouter.

Puis elle lui donne un ongle de ses pattes pour servir de gâchette à une arbalète.

En ce temps là, l'empereur Tân Thủy Hoàng régnait en Chine. Son régime tyrannique fit se dresser contre lui tous les peuples, et particulièrement ceux des marches-frontière. Triệu Đà, gouverneur de la province de Nam Hải (Nan Hai), estima l'occasion venue de se proclamer souverain indépendant. Puis, voulant étendre sa puissance, il tenta de conquérir le royaume voisin de Âu Lạc. Mal lui en prit, car le roi An Dương, avec son arbalète miraculeuse, lui tua des milliers de soldats d'une seule flèche.

N'ayant pu vaincre par la force, Triệu Đà recourut à la ruse. Il demanda la paix au roi An Dương, et envoya comme ambassadeur son propre fils, le prince Trọng Thủy. Celui-ci était un beau jeune homme, et très instruit. Il n'eut aucune peine à séduire le roi An Dương ainsi que sa fille, la princesse My Châu. La guerre entre les deux royaumes se transforma en une double



alliance politique et matrimoniale. Le prince chinois Trọng Thủy devint le gendre du roi de Âu Lạc, et resta dans la famille de sa femme, suivant coutume des Vietnamiens d'alors.

Le jeune couple princier connut un parfait bonheur pendant quelques mois. My Châu était follement éprise de son époux qui l'aimait aussi sincèrement. Mais, en bon fils, il ne pouvait se permettre d'oublier les secrètes instructions de son père. Un jour que les deux époux banquetèrent joyeusement, Trọng Thủy profita de cette minute d'abandon pour dire à sa femme:

- C'est un bien grand honneur pour moi d'être agréé comme gendre d'un aussi grand roi que Sa Majesté votre père. J'admire son génie militaire. En vérité, il est invincible, et l'empereur Thủy Hoàng même ne saurait lui être comparé.

- Oui, mon prince.

- Comment se fait-il donc qu'il n'ait pas l'idée d'aller à la conquête de l'empire des Tàn (Ch'in)?

- Oh! Vous savez, Papa est un brave homme qui aime mieux passer son temps à boire de l'alcool, au milieu de ses chanteuses. D'ailleurs, à vous dire la vérité, il n'est nullement un foudre de guerre, comme vous le pensez. Toutes ces victoires qu'il a remportées, il les devait à ...

- A quoi, ma chère princesse?

- Mais vous ne le direz à personne, n'est-ce pas? C'est un secret d'Etat.

- Sur mon honneur!

- Eh bien, ... mais j'ai juré à Papa de ne révéler ce secret à personne.

- Pas même à votre petit mari?

- Oh! Tant pis! Nous ne sommes qu'un seul être en deux personnes, n'est-ce pas? Et je n'ai pas le droit d'avoir un secret avec vous.

- Certainement, chère petite sœur.

- Eh bien, toute la force de notre armée provient d'une arbalète miraculeuse, dont la gâchette est constituée par un ongle de la Tortue d'Or. Une seule flèche tirée par cette arbalète peut tuer dix mille adversaires.

- En vérité? Oh! Que je suis heureux d'être le gendre d'un roi si puissant, et surtout d'être le mari de ma si gracieuse princesse My Châu.

- Oh! Le vilain menteur!

- Foi de prince, je vous aime plus que tout au monde. Et puis-je voir cette arbalète miraculeuse?

- Certainement. Papa qui n'aime pas à faire la guerre a préféré me la confier plutôt qu'à ses généraux. Je la mets dans cette malle, avec mes vêtements. Tenez, la voici.

Trọng Thủy s'extasia sur la beauté de l'arbalète, et composa plusieurs poèmes pour chanter celle de sa femme. Mais quelques jours plus tard, profitant de son absence, il subtilisa l'ongle miraculeux et mis à la place une gâchette ordinaire.

Quelques mois encore se passèrent. A la fin de cette année, Trọng Thủy demanda au roi An Dương la permission de rentrer chez lui pour voir ses parents et se prosterner sur les tombes de ses ancêtres. Sans aucun soupçon, le roi lui accorda la permission. Trọng Thủy fit des adieux touchants à sa femme éplorée.

- Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas, mon cher prince?

- Mais certainement. La séparation sera plus douloureuse à moi qu'à vous. Mais, j'y pense ...

- A quoi donc?

- Si des événements malheureux vous forçaient à quitter ce palais, comment pourrais-je vous retrouver?

- Que dites-vous là? Si je devais quitter ce palais?

- C'est une simple supposition, vous comprenez, mais il est que le sage doit tout prévoir.

- Vous avez raison. Eh bien, j'ai, comme vous le savez, un manteau fait de plumes d'oie. Si jamais je devais quitter ce palais, j'éparpillerais les plumes d'oie en chemin, et vous me trouveriez en suivant ces traces.

- Parfait. Je pars le cœur tranquille. A bientôt, ma bien-aimée princesse.

Trọng Thủy révéla à son père le secret de son rival. Aussitôt Triệu Đà lança ses troupes à la conquête du pays Âu Lạc. La nouvelle en parvint à la cour.

- Voulait-il se suicider, ce pauvre Triệu Đà? dit en riant le roi An Dương. Inutile d'aller à sa rencontre, et laissons-le venir ici. J'écraserai son armée avec mon arbalète miraculeuse.

Et il continua à s'endormir sans aucune inquiétude dans les délices de l'alcool et de la musique.

Le réveil fut tragique. Son arbalète s'étant révélée inefficace, le roi An Dương n'eut d'autre ressource que de s'enfuir précipitamment de sa capitale, portant en croupe sa fille bien-aimée. Il arriva ainsi jusqu'au bord de la mer.

- O Tortue d'Or, venez me sauver, s'écria-t-il.

La Tortue d'Or apparut à son appel, frémissante de colère.

- Sire, dit-elle, au lieu d'administrer sagement votre royaume, vous avez vécu dans la débauche. La protection divine vous a abandonné.

- Au moins, dites-moi pourquoi mon arbalète miraculeuse n'est plus efficace?

- C'est votre fille elle-même qui vous a trahi, Sire!

Furieux, le roi plongea son épée dans le corps de la princesse, puis s'élança avec son cheval dans les flots. Le sang de la malheureuse princesse, victime de l'amour, s'écoula dans la mer, fut absorbé par des huîtres, et se transforma en perles.

Quant à Trọng Thủy, qui avait été obligé par piété filiale de tromper indignement sa femme, il se mit désespérément à sa recherche. Guidé par les plumes d'oie qu'elle avait éparpillées au cours de sa fuite, il arriva au bord de la mer où il ne trouvera plus que le corps inanimé de sa chère princesse. Il le ramena à la capitale, lui fit faire des funérailles grandioses, puis, désespéré et déchiré de remords, il se jeta dans un puits dont l'eau acquit dès lors la propriété de donner aux perles un éclat extraordinaire.

- Que pensez-vous de cette légende, M. Lartigue?

- Qu'elle a été manifestement inventée pour panser votre amour-propre national blessé par la défaite, qui serait due à la perfidie de l'ennemi et non à votre infériorité.

- Bien. Mais il y aurait tout de même un motif sérieux dans ce mariage politique et trompeur entre un prince chinois et une princesse vietnamienne, s'il était admis que ce mariage avait existé réellement. A mon humble avis, le vrai secret de la puissance de Loa Thành résidait en son architecture formidable contre laquelle s'était brisée la première attaque de Triệu Đà. Et ce que vola l'espion Trọng Thủy, c'était le plan des fortifications de Loa Thành plutôt que l'imaginaire gâchette de l'arbalète miraculeuse.

- Sans vous flatter, cher ami, votre imagination est aussi fertile que celle de vos ancêtres. Mais moins poétique, je dois le dire.

- Poésie mise à part, ne trouvez-vous pas dans cette légende quelques traits caractéristiques de notre mentalité?

- La force de l'amour qui a tellement dominé My Châu qu'elle n'a pas hésité à trahir son père et son pays, inconsciemment il est vrai?

- Oui, d'abord. Ajoutez à cela que la légende a fait de Trọng Thủy un héros sympathique, et non pas un vil séducteur. Il a trompé sa femme, mais il n'a pas voulu survivre à cette trahison dictée par la piété filiale et la raison d'Etat. Plutôt que d'en recueillir les profits, il a

immolé sa vie pour rester fidèle à son amour. Que pensez-vous de cette mentalité de notre peuple façonnant si sympathiquement un ennemi doublé d'un espion?

- Vous avez raison de me faire voir la légende sous ce jour. Oui, d'autres peuples plus rancuniers auraient différemment créé le personnage de Trọng Thủy. Vous, au contraire, vous lui avez pardonné facilement le mal qu'il vous a fait.

- Parce qu'il a aimé! Parce que nous pesons les actions humaines non d'après une morale artificielle, mais seulement d'après la loi divine de l'amour et de l'oubli des offenses.

- Très bien. Vous êtes peut-être l'un des rares peuples de la Terre qui sachent placer le cœur au-dessus de la raison égoïste. Ainsi donc récapitulons. De l'Antiquité vous avez dégagé la mentalité prélogique et une certaine propension à l'amour. Qu'allez-vous y ajouter?

- Une pensée pré-bouddhiste assez remarquable, la croyance à la prédestination qui se dégage du conte de la pastèque:

Le roi Hùng XVIII avait un enfant adoptif nommé An Tiêm. C'était un garçon très intelligent, et le roi l'aimait beaucoup. Quand il fut devenu grand, il aida maintes fois le roi à vaincre les vassaux rebelles. Aussi fut-il comblé de bienfaits par le roi qui le nomma gouverneur d'une province. Il se révéla bon administrateur, et surtout il excellait à mettre en valeur les terrains en friche. Et ne tarda pas ainsi à devenir immensément riche.

- Toute cette fortune que vous voyez, aimait-il à dire à son entourage, je l'ai acquise dans mon existence antérieure.

Car An Tiêm croyait à la prédestination. Il croyait fermement que le sort de chacun était inscrit dans le Grand Livre du Ciel, et que son bonheur ou son malheur dans la vie présente n'était que le résultat de ses actions dans une existence antérieure.

Ses paroles imprudentes furent rapportées au roi par des collègues jaloux qui les interprétaient comme des paroles d'ingratitude.

- Ah! s'écria le roi en colère, An Tiêm prétend que les biens que je lui ai donnés sont ses biens acquis dans son existence antérieure. Nous verrons s'il pourra les regagner après que je les lui enlève.

Sur l'ordre du roi, An Tiêm fut exilé ainsi que sa femme et ses deux enfants à une île déserte située loin de la côte, avec trois mois seulement de nourriture. An Tiêm accepta ce revers de fortune avec courage. Par un travail opiniâtre, il arrivait à se procurer peu à peu tout ce qui était nécessaire à la vie: vivres, habitation, vêtements, dans son univers isolé. En sa foi dans la prédestination était plus forte que jamais.

Un jour, des oiseaux venant de l'Ouest laissèrent tomber sur son île quelques graines qui germèrent, puis donnèrent naissance à des fruits magnifiques qui avaient une écorce verte, une pulpe juteuse rouge avec des graines noires. An Tiêm en goûta, et les trouva délicieux.

C'étaient des pastèques, auxquelles An Tiêm donna le nom de fruit de l'Ouest (Tây qua). Il en planta en grand nombre dans son île, et à chaque récolte il obtenait un nombre considérable de fruits. Il en réservait une partie pour les besoins de sa famille, et lançait le surplus à la mer, après avoir gravé sur l'écorce de chaque fruit son nom, et la situation approximative de son île.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Des commerçants chinois qui avaient recueilli quelques unes de ses pastèques en mer, abordèrent un jour à son île. Ils furent émerveillés par son histoire touchante, son courage et son ingéniosité. Ils lui achetèrent toute sa réserve de pastèques et lui donnèrent en échange des vêtements, des outils, des ustensiles de cuisine, etc...

A partir de ce jour, le contact avec le monde était rétabli. Et à chaque saison de mousson, de nombreuses jonques marchandes venaient aborder en son île, lui amenant non seulement des marchandises, mais encore des immigrants, des gens pauvres attirés par les ressources de son île. An Tiêm devint, d'autorité, le gouverneur de cette nouvelle colonie. Il agrandit ses plantations, créa une flotte de pêche, dont une partie était consacrée à la récolte des huîtres perlières très abondantes sur les rivages de son île. Et avec les perles recueillies, il pouvait de nouveau s'offrir tout le confort et le luxe auxquels il avait été habitué avant son exil. Il fit construire une citadelle, des palais, des casernes, des greniers. Son île déserte devint un petit Etat florissant.

Le bruit en parvint à la Cour du roi Hùng. Incrédule, celui-ci envoya une mission sur les lieux aux fins d'enquête. An Tiêm accueillit fastueusement la mission, et la pria de rapporter à la Cour une cargaison de pastèques et un lot de perles en témoignage de sa fidélité indéfectible à son souverain.

- An Tiêm avait raison, soupira le roi Hùng lorsque ses envoyés lui eurent rendu compte de leur mission, An Tiêm avait raison quand il affirmait que les biens que je lui avais donnés étaient ses biens acquis dans une existence antérieure. Qu'on le fasse revenir à la Cour et qu'il soit dignement récompensé!

- Cher M. Lartigue, que pensez-vous de ce conte?

- Hum! Je pense qu'il a un lien de parenté très visible avec les dogmes bouddhiques, et que par conséquent il a dû être inventé bien postérieurement à la période à laquelle il se rapporte.

- Bravo! Je constate avec plaisir que vous connaissez à fond notre Bouddhisme, dont en effet l'un des dogmes est exprimé dans le quatrain suivant:

欲	知	前	世	人
<i>Dục</i>	<i>tri</i>	<i>tiên</i>	<i>thế</i>	<i>nhân</i>
今	生	受	者	是

<i>Kim</i>	<i>sinh</i>	<i>tho</i>	<i>giả</i>	<i>thị</i>
欲	知	來	世	果
<i>Dục</i>	<i>tri</i>	<i>lai</i>	<i>thé</i>	<i>quả</i>
今	生	作	者	是
<i>Kim</i>	<i>sinh</i>	<i>tác</i>	<i>giả</i>	<i>thị</i>

Si vous voulez savoir quel karma a engendré votre existence antérieure,  
Examinez ce qu'est votre existence présente.

Si vous voulez savoir ce que sera votre existence future

Demandez-vous quel karma engendrent vos actions présentes.

- Et alors?

- Et alors, il est très possible, comme vous l'avez suggéré, que le conte de la pastèque ait été inventé par des bouddhistes bien plus tard, puis attribué arbitrairement à la période Hồng Bàng. Quoi qu'il en soit, de nombreux autres contes antiques, de douteuse authenticité également, semblent indiquer que dès les temps reculés de la Préhistoire, avant l'introduction des deux grands courants de pensée religieuse, le Bouddhisme et le Taoïsme, notre peuple a eu de l'Univers et de la destinée humaine une conception très au-dessus des grossières superstitions des peuples primitifs. Je ne vous les raconterai pas en détail; qu'il vous suffise de savoir brièvement que le conte de Chử Đồng tử, l'un de nos quatre Immortels nationaux (avec le Génie de Tản Viên, la princesse Liễu Hạnh de Sùng Sơn et le Génie de Phù Đổng), et qui aurait vécu sous le règne du roi Hùng III, implique la croyance à l'existence des génies et des Immortels. Et que les fameuses galettes de riz bánh dầy et bánh chưng, si chères au cœur des Vietnamiens surtout durant les fêtes du Têt, auraient été inventées par le prince Tiết Liêu, fils du roi Hùng VI, à l'image du Ciel (la ronde Bánh dầy) et de la Terre (la carrée Bánh chưng) pour exprimer la vertu cardinale des fils du Vietnam: la gratitude envers le Ciel, la Terre et les ancêtres.

- Bien. Ainsi, tout en déduisant de certains contes antiques l'existence d'une pensée religieuse assez avancée dès les temps préhistoriques, vous faites des réserves sévères quant à leur datation.

- Très sévères.

- Je loue votre prudence. Veuillez maintenant continuer votre récit.

### **La fin de l'indépendance**

- Je vous ai dit que la dynastie des Hồng Bàng a été remplacée par celle des Thục, et que celle-ci à son tour a été supplantée par celle des Triệu.

- Dont le fondateur fut un Chinois.

- Ce qui a fait beaucoup discuter nos historiens sur la question de savoir si la dynastie des Triêu pouvait être considérée comme une dynastie nationale, ou devait être regardée comme un épisode de la domination chinoise. A mon avis, cette question doit être résolue selon le premier point de vue. Des princes français et allemands n'ont-ils pas régné sur l'Angleterre sans que celle-ci fût considérée comme une colonie française ou allemande? L'essentiel est de savoir si ces souverains étrangers dépendaient ou non de leur patrie d'origine. Or les rois Triêu étaient indépendants de la Cour de Chine, et régnaient en souverains vietnamiens avec des mandarins vietnamiens ou chinois, mais dépendant exclusivement d'eux et non de la Cour de Chine. C'était donc une dynastie nationale, acceptée comme telle par le peuple qui y voyait un changement de souverains et nullement une perte d'indépendance.

- Vous avez parfaitement raison.

- Merci. Triêu Đà annexa aux deux provinces chinoises qu'il gouvernait déjà: le Nam Hải (Kwang Tong) et le Quế Lâm (Kwang Tsi), le pays Âu Lạc qui ainsi ne constituait qu'une partie de son nouveau royaume qu'il baptisait Nam Việt. J'attire votre attention sur le mot Việt qui, à partir de la dynastie des Triêu, restera le mot clé du nom de notre pays sous les différentes dynasties nationales, sauf quelques rares exceptions. Et cela prouve...

- Que votre peuple descend bien des Việt chinois?

- Non, au contraire, qu'il se considère comme un peuple situé au-delà de la sphère d'influence de la Cour de Chine. En effet, le mot Việt signifie dépasser, être au delà.

- Bravo! Votre explication ne manque pas d'ingéniosité et surtout de fierté! Mais, de grâce, poursuivez ce que vous vouliez me dire de Triêu Đà.

- Après s'être ainsi constitué un nouveau royaume, il établit sa capitale à Phiên Ngung, sur l'emplacement actuel de Canton. Ce qui indique que son pays était une sorte de fusion sino-vietnamienne, comprenant une bonne partie de la région côtière de la Chine méridionale, et notre pays qui ne s'étendait alors que jusqu'au 16° parallèle à peu près. Il eut même l'arrogance de se proclamer empereur pour protester contre des difficultés diplomatiques créées par l'impératrice-régente Lữ Hậu de Chine, et ne consentit à reprendre le titre plus modeste de Roi vassal que sur les instances à la fois polies et fermes de l'empereur Hán Văn Đế. Le troisième souverain de la dynastie des Triêu, le roi Minh Vương, mourut en l'an 113 av. J.-C. Il laissa le trône à son fils Hung, né d'une femme chinoise qu'il avait épousée lors de son séjour à la Cour de Chine. Celle-ci, à cette nouvelle, dépêcha au Nam Việt un ambassadeur extraordinaire, An Quốc Thiếu Quí, ancien amant de la reine Cù Thị. Les deux complices conseillèrent au jeune roi Ai Vương (prince Hung) de faire sa soumission à l'empereur de Chine. Ce complot allait se réaliser lorsqu'un haut mandarin de la Cour, Lữ Gia, le dénonça au peuple indigné. Le roi, la reine-mère et l'ambassadeur chinois furent massacrés, et l'on proclama roi le prince Kiến Đức, né d'une épouse vietnamienne du feu roi Minh Vương.

La Chine saisit avec empressement ce prétexte pour envahir le Nam Việt et le conquérir brutalement. Après une héroïque résistance, le jeune roi Dương Vương (prince Kiến Đức) et

son conseiller Lữ Gia furent capturés et mis à mort. Cette lointaine contrée du Sud, longtemps tolérée indépendante en dehors de l'empire chinois, y fut désormais intégrée. Et tout portait à croire qu'elle aurait le même destin que les autres territoires situés au Sud de la Chine, et resterait comme eux terre chinoise irrémédiablement. Mais nous avons vaincu le destin.

- C'est là une énigme dont je serais bien aise d'avoir l'explication.

- Mais bien sûr. Sachez donc, cher M. Lartigue

- Non, pas tout de suite. J'aurais voulu, avant d'en finir avec l'Antiquité, que vous me donniez un aperçu général, plus complet de la vie matérielle et morale de vos ancêtres durant cette période, en plus de la mentalité prélogique, d'une certaine propension à l'amour, et d'une pensée religieuse assez avancée, dont vous m'avez touché quelques mots.

- Vous me posez là une question à laquelle il m'est presque impossible de répondre, attendu que quelques débris de la citadelle Loa Thành, quelques objets exhumés des fouilles de Vĩnh Phúc et quelques traditions orales constituent tout ce qu'il nous reste de cette lointaine époque. Encore n'est-il pas sûr que ces traditions orales aient été inventées bien postérieurement. Je m'efforcerai toutefois de dégager quelques idées générales, très sommaires, ayant quelque chance de probabilité.

Sur la vie matérielle d'abord. Comme le suggèrent l'allégorie des cent œufs et la légende des Immortels et des Dragons, nos ancêtres primitifs vivaient surtout de la chasse et de la pêche. De l'agriculture ils ne connaissaient probablement que la technique du ráy, qui consistait à incendier un pan de forêt pour dégager la terre et la fertiliser, dans laquelle on enfouissait des graines avec un bâton de bois durci au feu ou armé d'une pointe de pierre polie. Mais le champ ainsi exploité s'épuisait vite au bout de 2 ou 3 ans, d'autant plus le sol incliné et dénué de ces ráy n'offrait aucune barrière aux pluies torrentielles de la mousson du Sud. Alors on était obligé de se déplacer ailleurs et d'incendier une nouvelle étendue de forêt pour laisser l'ancienne se reconstituer lentement, ce qui demandait en moyenne une durée de 20 ans de jachère. Quant aux techniques plus avancées du labourage, du repiquage et de l'irrigation, elles auraient été aussi connues, mais un peu plus tard, peut-être vers la fin de la dynastie des Hồng Bàng, comme le suggère l'état florissant de l'agriculture mentionné dans le conte d'An Tiêm, ou comme le prouve cette chanson populaire dont Trương Tửu, dans son Kinh Thi Việt Nam, fait remonter l'origine jusqu'avant la domination chinoise à cause de l'absence d'aucun mot sino-vietnamien. (Litt. Populaire Vietnamienne, p.51)

Plaise au Ciel qu'il pleuve  
 Pour que nous ayons de l'eau à boire  
 Pour que nous puissions cultiver nos rizières,  
 Et pour que notre marmite de riz soit pleine!

Pour en revenir aux outils agricoles, l'usage du fer était certainement encore inconnu, malgré la légende du Génie de Phù Đổng casqué de fer et armé d'une épée de fer. Cependant, il paraît que des fouilles auraient exhumé dans la région de Cổ Loa des flèches à bout de bronze. Enfin, en ce qui concerne l'architecture, si les maisons des gens du peuple n'étaient que des cabanes sur pilotis pour se mettre à l'abri des fauves, et faites exclusivement de



bambou et recouvertes de chaume, l'usage de la pierre comme matériau de construction n'était pas inconnu; la citadelle de Cồ Loa en constitue la preuve indéniable.

Au point de vue des relations sociales, nos ancêtres de l'Antiquité ne devaient pas encore connaître les rites du mariage, puisque l'Histoire rapporte que ceux-ci leur seraient enseignés plus tard par des gouverneurs chinois. Toutefois, rappelez-vous que dans la légende du Génie des Eaux et du Génie des Monts, le roi Hùng XVIII exigeait des prétendants à la main de sa fille un présent magnifique, ce qui prouve que le mariage ne pouvait se conclure sans un minimum de formalités. D'autre part, le conte de la Chique de bétel indiquerait que dès le règne du roi Hùng IV, la coutume s'est introduite de faire de la chique de bétel l'élément indispensable des présents de demande en mariage (Litt. Pop. Vietnamienne, p.177)

- Si ce conte n'est pas antidaté!

- Evidemment. Mais de l'ensemble de tous ces contes antiques, antidatés ou non, se dégage l'impression que nos ancêtres vivant sous la dynastie des Hồng Bàng, peut-être, et sous les dynasties plus récentes des Thục et des Triêu, certainement, ne vivaient pas en sauvages incultes. Et les objets d'art en bronze exhumés des fouilles récentes, ne font que fortifier cette impression.

- Oui, vous avez raison. Dès l'antiquité votre peuple a atteint une culture qui, bien que loin derrière celle des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs et des Chinois de la même époque, indiquait déjà un degré assez avancé.

- Qui ne ferait que s'accélérer sous la domination chinoise, malgré les malheurs épouvantables que celle-ci apporterait.

## **SECONDE PÉRIODE**

### **LA DOMINATION CHINOISE**

### MILLE ANS DANS LES FERS

- Passons maintenant à l'époque de la domination chinoise, voulez-vous, aux principaux événements qui la jalonnent?

- Non, dit M. Lartigue, pas tout de suite. Avant de me raconter ces événements, je voudrais que vous me donniez une idée de ce que fut la domination chinoise.

- Comme vous voudrez. Je vais commencer par vous exposer son appareil administratif.

- C'est cela.

#### **L'appareil administratif de la domination chinoise**

- Le premier soin des Hán, après avoir conquis le royaume du Nam Việt, fut de l'incorporer dans leur empire et d'en faire une marche-frontière appelée le Groupe Régional du Giao Chi (Giao Chi Bộ) comprenant 9 provinces dont 3 seulement correspondent au territoire actuel du Nord-Vietnam et de la partie septentrionale du Centre (Giao Chi, Cửu Chân et Nhật Nam), les autres étant constituées par les actuelles provinces chinoises du Kwang Tai et l'île de Hainan. Chaque province était administrée par un Thái thú qui supervisait le Thù sử, inspecteur en chef du Giao Chi Bộ. Dans la province de Giao Chi, les chefs féodaux locaux (Lạc hầu et Lạc tướng) jouissaient d'une certaine autonomie. Après la brève insurrection des sœurs Trung

- Les Jeanne d'Arc du Vietnam?

- Précisément. Mais je ne crois pas que ce surnom leur aille parfaitement, je vous dirai pourquoi plus tard. Pour le moment . . . mais où en étions-nous?

- A l'appareil administratif de la domination chinoise.

- Ah oui. L'indépendance conquise par les sœurs Trung fut malheureusement de courte durée, et les provinces méridionales du Giao Chi Bộ retombèrent sous la domination des Hán, plus sévère que jamais. En effet les chefs féodaux, Lạc hầu et Lạc tướng, qui avaient été jusque là maintenus pour administrer leurs fiefs, furent remplacés par des préfets chinois. Mais si leurs pouvoirs officiels furent supprimés, leur autorité morale restait intacte et se maintiendrait même jusqu'à la domination française, du moins pour les tribus montagnardes. Quant aux gens des plaines, ils passaient plus rapidement de l'autorité morale des familles féodales à celle des gens éminents soit par leurs richesses (grands propriétaires fonciers), soit par leurs talents (lettrés, ou gens hardis sachant s'imposer dans les périodes de troubles).

- Très bien, votre digression me donne une idée des chefs des futurs soulèvements. Revenons maintenant à la domination des Hán après la défaite des sœurs Trung.

- Ils ne tardèrent pas à s'effondrer dans la période troublée dite . . .

- Des Trois royaumes.

- Bravo! Je vois avec plaisir que vous connaissez votre Histoire de Chine par cœur. Alors vous devez aussi savoir que le Giao Chỉ Bộ passa sous la coupe du royaume des Ngô (Wu) qui lui était contigu, et qui le scinda en deux territoires:

- Le Quảng Châu comprenant les provinces chinoises de Nam Hải (Nan Hai), Thương Ngô (Shang WU) et Uất Lâm (Wei Lin), et ayant sa capitale à Phiên Nung, près de Canton actuel;
- Le Giao Châu comprenant les provinces de Hợp Phố, Giao Chỉ, Cửu Chân et Nhật Nam, et ayant sa capitale à Long Biên, presque sur l'emplacement de Hanoi actuel.

- Et après les Wu?

- La Chine fut réunifiée sous l'autorité des Tấn (Tsin). Pas pour longtemps d'ailleurs. L'immense empire chinois fut bientôt déchiré par des guerres intestines entre les princes de la famille impériale, puis submergé par les Barbares du Nord. C'est la période troublée dite de la Sécession (Nam Bắc Triều) où la Chine fut scindée en deux empires, l'un du Nord et l'autre au Sud. A la faveur de ces troubles, notre pays secoua le joug chinois pour la seconde fois, sous l'égide des Lý antérieurs (544-602). Mais ce ne fut pas une indépendance complète, car les troupes chinoises continuaient à occuper partiellement notre pays. Enfin, en 603, la Chine qui était de nouveau réunifiée par les Tùy (Souei) remit le joug en place.

- Mais les Souei n'ont eu qu'une existence éphémère.

- C'est vrai. Ils furent supplantés bientôt par les Đường (T'ang), la dynastie la plus prestigieuse de Chine.

- Par ses célèbres poètes Li Pei (Lý Bạch), Tou Fu (Đỗ Phủ) ...

- Et aussi par sa puissance militaire. En 679, le Giao Châu fut transformé en Gouvernement Général du Sud Pacifié (An Nam Đô Hộ Phủ) comprenant 12 provinces s'étendant des frontières méridionales de la Chine jusqu'à la province de Nghệ An. Notre pays, appelé alors Annam, cessa ainsi de faire partie intégrante de l'empire chinois pour devenir une colonie chinoise. Pourquoi? Probablement parce que la politique d'assimilation du début a fait faillite, les habitants du Giao Châu conservant farouchement leur langue, leurs mœurs et coutumes, refusant ainsi d'être assimilés aux Célestes. Les troubles permanents, d'autre part, dont était agité ce coin lointain de l'empire nécessitaient un régime spécial, extrêmement dur, pour le maintenir sous le joug chinois.

- Bon. Maintenant que nous connaissons dans ses grandes lignes l'appareil administratif de la domination chinoise, voulez-vous me dire comment s'exerçait celle-ci?

### **Ce qu'a été en fait la domination chinoise**

- Aucun doute n'existe là-dessus: les Annales chinoises elles-mêmes, que les Annales vietnamiennes écrites beaucoup plus tard se bornaient à recopier, ont été obligées de

reconnaître que la plupart des administrateurs chinois envoyés au Giao Chi (ou Giao Châu, ou An Nam) exploitaient durement leurs administrés. C'était tout naturel: la cour était loin, très loin au Nord, et les indigènes n'avaient aucun moyen d'élever leurs plaintes jusqu'à elle. La cour n'était informée des exactions de ses fonctionnaires que lorsque celles-ci atteignant un degré intolérable finirent par faire exploser la révolte.

C'est ainsi que Tô Định, gouverneur du Giao Chi, a provoqué par ses actes de cruauté l'insurrection des sœurs Trung en l'an 40.

C'est ainsi encore que Lục Dận, gouverneur du Giao Châu, a provoqué par sa cupidité insatiable celle de Triệu thị Trinh en l'an 248.

Lý Bôn a repris l'étendard de l'insurrection en 541 pour combattre la tyrannie de Tiêu Tư, gouverneur du Gia Châu; il a réussi à fonder la dynastie des Lý antérieurs qui a duré 60 ans (544-602).

Moins chanceux, Mai Thúc Loan et Phùng Hưng n'ont pu résister que temporairement en 722 et en 791.

Enfin, après la chute des Đường en 907, à la faveur des troubles qui ravagèrent alors la Chine, des autochtones se sont imposés d'office comme Gouverneurs Généraux de l'An Nam. C'était Khúc Thừa Dụ (906-907), Khúc Hạo (907-917), Khúc Thừa Mỹ (917-923) et Dương Diên Nghệ (931-938). Prudents, ils n'ont pas répudié tout à fait la tutelle chinoise, mais que pouvait bien être une colonie chinoise gouvernée par des Annamites? Les empereurs chinois étaient bien forcés d'accepter cette situation de fait pour sauver la face.

En 938, ils tentèrent de reconquérir leur colonie. Mal leur en prit, car ils furent battus à plate couture par Ngô Quyền. Et ce fut à partir de cette date que prit fin définitivement la domination chinoise, sauf plus tard un intermède passager de 1414 à 1427.

En somme, les traits remarquables de la domination chinoise furent surtout la cruauté et la cupidité. Aucune liberté pour les indigènes, qui étaient taillables et corvéables à merci. En particulier, ceux-ci étaient obligés d'aller chasser l'éléphant dans les forêts pour en rapporter des défenses, et de plonger dans la mer pour en rapporter des perles. Les défenses d'éléphant et les perles étaient en effet très convoitées par les Chinois.

- Vous ne pousserez pas votre rancune jusqu'à prétendre qu'il n'y avait, parmi les administrateurs chinois, aucun qui fut humain?

- Non, naturellement. De bons administrateurs chinois, il y en avait, mais ils étaient une infime minorité. Le peuple Vietnamien, sensible à leurs bienfaits, en a conservé pieusement les noms:

- Tích Quang, gouverneur de Giao Châu au I<sup>er</sup> siècle, enseigna à ses administrés les principes de morale.

- Nhâm Diên, gouverneur de Cửu Chân sous les Hán orientaux, leur apprit l'art de l'agriculture en même temps que les rites du mariage.
- Les lettres ne furent pas négligées. Sĩ Nhiếp, gouverneur de Giao Chi à la fin de la dynastie des Hán, y favorisa l'enseignement.

- Je suis heureux que vous rendiez justice à la Chine.

- Merci. Mais sans chercher à minimiser le mérite de ces bons gouverneurs, je crois devoir attirer votre attention sur un point. C'est que leur éloge a été fait par des historiens chinois qui, naturellement, ont pu exagérer quelque peu leurs bienfaits envers leurs administrés. Et nous avons parfaitement le droit de passer au crible de la critique tout ce qu'ont rapporté ces historiens.

Tích Quang, disent-ils, enseigna au peuple du Giao Chi les principes de morale. Si l'on prenait ces mots à la lettre, on pourrait croire que les gens du Giao Chi vivaient comme des sauvages anthropophages, sans aucune idée du bien et du mal. Mais les contes antiques, en particulier celui de la chique de bétel, montrent nettement que nos ancêtres préhistoriques avaient déjà de l'amitié fraternelle et de l'amour conjugal une idée très élevée, que le monde moderne aurait pu leur envier. Ce que Tích Quang enseigna en réalité à ses administrés, c'était donc plus probablement la morale confucéenne, avec ses exigences rigoureuses quant aux devoirs des sujets envers le prince, des enfants envers leurs parents, de la femme envers son époux. Nous verrons que tout en se conformant à ces principes, notre peuple a répudié leurs trop rigides applications.

Nhâm Diên, rapportent les historiens, apprit à ses administrés l'art de l'agriculture et des rites du mariage. Nous avons vu plus haut que vers la fin de la dynastie des Hồng Bàng, nos ancêtres devaient avoir connu les techniques du labourage, du repiquage et de l'irrigation. Ce que Nhâm Diên apprit à ses administrés devait donc se borner à l'adoption des outils agricoles en fer importés de Chine, plus tranchants que ceux en bronze jusque là utilisés. Quant aux rites du mariage enseignés par Nhâm Diên, c'étaient probablement les six rites (lục lễ) compliqués exigés par le code confucéen avant le mariage proprement dit: le Chạm ngõ (visite préalable aux parents de la jeune fille), le Vấn danh (s'enquérir de son prénom et de sa date de naissance), etc. Le conte de la chique de bétel, nous faisant connaître que parmi les cadeaux de noces devaient figurer obligatoirement un régime d'arecs et des feuilles de bétel, nous montre en même temps que le mariage des gens du Văn Lang exigeait déjà un certain formalisme, mais beaucoup plus simple que les Lục lễ.

Ce à quoi nous pourrions pleinement souscrire, ce fut seulement l'éloge de Sĩ Nhiếp qui encouragea l'enseignement parmi ses administrés. Il envoya même de étudiants indigènes, choisis parmi les plus intelligents, en Chine pour qu'ils y complétassent leurs études. L'Histoire rapporte même que quelques-uns d'entre eux ont été reçus docteurs ès-lettres et nommés hauts fonctionnaires dans l'empire chinois. Nos compatriotes reconnaissants ont décerné à Sĩ Nhiếp le titre de Roi (Sĩ Vương) qui signifie Roi des lettrés.

- Ainsi donc, vous reconnaissez que la domination chinoise a eu ses bons côtés.

- Mieux que cela, je vous dirai que même sous ses mauvais gouverneurs, notre pays, par la force même des choses, a beaucoup appris des Chinois.

- Comment cela?

### **L'enseignement de la Chine.**

- Il est incontestable qu'à ses débuts la domination chinoise sur notre pays a visé surtout à incorporer ce territoire dans l'empire Céleste, ou tout au moins à en faire un pays de culture chinoise. N'oublions pas en effet que l'empire chinois s'est développé progressivement du delta du Fleuve Jaune à celui du Fleuve Bleu, que jusqu'à la fin de la dynastie des Chu (Tcheou), c'est-à-dire un peu avant l'ère chrétienne, les provinces méridionales de la Chine actuelle étaient encore considérées comme des territoires barbares (man di). L'extension de l'empire vers le Sud n'avait donc aucune raison de s'arrêter au Kwang Tsi et au Kwang Tong. Aux yeux des Chinois proprement dits (Hán tộc), il n'y avait aucune différence fondamentale entre les provinces de Nam Hải, Hợ Phố (dans le Kwang Tong), Thương Ngô, Uất Lâm (dans le Kwang Tsi) et celles de Giao Chi, Cửu Chân et Nhật Nam (Vietnam actuel).

Aussi le premier soin des colons chinois arrivés à ce territoire du Sud fut-il d'y implanter leur langue, leur mode de vie, leurs croyances, leurs idées morales et philosophiques, leur système d'organisation politique, etc...

- Bien que vous m'ayez parlé de l'œuvre de certains bons administrateurs, je vous demanderai de développer un peu ce que vous avez appris des Chinois pris dans leur ensemble. Et veuillez commencer par les techniques du mieux-être matériel qui, vous l'avez dit vous-même, n'étaient pas sorties de l'âge du bronze à la fin de votre Antiquité. Sous ce rapport, les Chinois devaient vous être très supérieurs.

- Vous avez raison. Un ou deux siècles avant l'ère chrétienne, ils étaient peut-être le peuple le plus savant du monde asiatique dans les arts de l'agriculture, de l'architecture, de la navigation, etc... Et naturellement, pour tirer de leur colonie du Sud le maximum de profit, ils ne pouvaient s'empêcher d'y importer les rudiments de ces arts, de quelques-uns du moins. Car c'étaient des égoïstes qui visaient à exploiter leur colonie non seulement par de lourds impôts, mais encore par la vente de certaines marchandises indispensables dont ils se gardaient bien d'apprendre à leur sujets les procédés de fabrication ou de culture. Ainsi notre peuple a été, même longtemps après avoir recouvré son indépendance, complètement dépendant de la Chine pour la fourniture du papier, des livres, des plantes médicinales, et même des dattes chinoises (táo tàu) qu'ils nous vendaient cuites et absolument impropres à faire nouvelle souche.

- Oh! Je ne savais pas les Chinois aussi perfidement astucieux.

- Vous voyez là une des raisons pour lesquelles nous ne les avons jamais portés dans le cœur. Mais s'ils étaient égoïstes, nous étions ingénieux, et malgré leur mauvais vouloir, nous étions arrivés à surprendre certains de leurs secrets. C'est ainsi que nous sommes parvenus, presque à l'insu des Chinois, à apprendre la façon de bâtir des maisons à étage en briques, de construire des bateaux de pêche pouvant résister aux vagues de la mer, et même à s'assimiler

la technique si délicate de l'élevage des vers-à-soie. Plus tard, sous la dynastie des Lê postérieurs, vous verrez que nous nous affranchirons de la nécessité d'importer du papier et des livres que les Chinois se réservaient de nous vendre très cher.

- Vous m'en voyez heureux pour vos ancêtres. Mais maintenant que nous avons fait le point des leçons apprises sur le plan matériel, élevons-nous, si vous voulez, sur le plan intellectuel. Vous avez dit que l'organisation politique du Vietnam a été calquée sur celle de la Chine. Expliquez-vous plus clairement.

- Vous savez certainement qu'aux temps reculés de l'Antiquité, la Chine était un immense conglomérat de pays indépendants, ayant chacun son prince, mais reconnaissant, de nom plutôt que de fait, un souverain suprême, l'Empereur, qui exerçait une sorte d'autorité morale sur ses vassaux. Sous la dynastie des Hạ (Hsia), le nombre de ces pays s'élevait jusqu'à 10.000 pour se réduire à 800 à la fin de la dynastie des Thương (Shang), et à 70 environ au début de la dynastie des Chu (Tcheou). La Chine n'est devenue réellement un empire unifié qu'avec l'avènement de la dynastie des Tần (Ch'in), en l'an 221 av.J.-C. A partir de cette date, avec des alternatives de paix et de troubles accompagnés parfois de sécession temporaire, elle a toujours observé le régime de la monarchie absolue et unifiée jusqu'en 1911.

Eh bien, l'organisation politique du Vietnam a suivi une évolution à peu près parallèle. Les souverains des dynasties des Hồng Bàng et des Thục n'étaient probablement aussi que des chefs féodaux plus puissants que leurs vassaux, mais dont l'autorité réelle ne s'étendait guère en dehors de leurs propres domaines.

Quand Triệu Đà conquiert le Âu Lạc, il organisa naturellement son pays Nam Việt à l'image de la Chine unifiée des Tần. Son autorité devint plus réelle sur tout l'ensemble du pays, mais il se gardait bien de combattre de front les chefs de tribus, surtout ceux des régions montagneuses difficilement accessibles; il leur laissait une autonomie assez large, réservant l'administration directe aux pays de plaine. Son exemple sera suivi par les gouverneurs chinois qui lui succédèrent. Et les chefs des soulèvements populaires contre la tyrannie chinoise, tels que les sœurs Trung, Triệu thị Trinh, Lý Bôn, etc... furent précisément des chefs de tribus. Tout de même, l'idée de l'unité monarchique était entrée dans les esprits, et lorsque le Vietnam recouvrira son indépendance, il suivra tout naturellement cette forme d'organisation politique au lieu de l'ancienne féodalité émiettée entre plusieurs tribus rivales. Un retour offensif du système anarchique dans la période dite des Douze chefs féodaux (Thập Nhị sứ quân) en 945-967 ne réussira pas à remonter le courant.

- Bien raisonné. Mais à l'école de la Chine, vos ancêtres ne se sont pas arrêtés, je suppose, à cette seule leçon politique?

- Vous avez deviné juste. Si appréciables que fussent les leçons apprises en matière économique et politique, elles ne valaient pas en importance l'imprégnation profonde de la pensée chinoise dans l'esprit des Vietnamiens. Je ne vous ai pas caché que durant la longue période de l'Antiquité précédant la domination chinoise, notre code de morale et de croyance religieuse était plutôt simpliste. Tout au plus pouvons-nous, à travers les contes de la Chique



de bétel, de la Pastèque, du Bánh chung et du Bánh dầy (et qui pourraient fort bien être antédatsés), dégager un certain univers moral où prédominaient la piété filiale, l'amour fraternel, l'amour conjugal, la croyance à la prédestination, etc...

Eh bien, il faut le reconnaître loyalement, sans faire table rase de toutes nos anciennes croyances les Chinois, nous ont tout appris en matière de religion et philosophie, c'est-à-dire qu'ils ont introduit chez nous leurs trois grands systèmes de pensée, à savoir le Confucianisme, le Bouddhisme et le Taoïsme.

Notre pays a accepté en bloc ces trois systèmes philosophiques de son maître étranger. Cette coexistence des trois doctrines, non seulement dans le peuple pris dans son ensemble, mais dans l'esprit de chaque Vietnamien en particulier, a produit des résultats remarquables:

Le Vietnamien a été conditionné pour se soumettre à la discipline confucianiste qui exige de chacun l'observation correcte des trois grands relations sociales: entre prince et sujets, entre parents et enfants, et entre époux, et la réalisation des cinq vertus cardinales: nhân (humanité), nghĩa (faire de son devoir quoi qu'il advienne), lễ (courtoisie), trí (largeur de vues) et tín (fidélité à la parole donnée). Des observateurs superficiels ou mal intentionnés ont pu lui reprocher certains défauts: mensonge, lâcheté, etc... Ils n'ont pas compris ou voulu comprendre que c'étaient là des armes impérieuses du faible forcé d'y recourir pour ne pas être détruit, qu'au surplus ces remarques désobligeantes ont été faites pour la plupart sous la domination française. L'Histoire du Vietnam, enfin, est là pour démontrer que le peuple Vietnamien est l'un des peuples qui attachent le plus de prix à la vertu; c'est là le fruit du Confucianisme.

Si le Vietnamien est capable de travailler durement pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, il se laisse volontiers aller à l'indolence. Il n'a pas, reconnaissons-le, le dynamisme des peuples occidentaux. Il lui importe moins d'acquérir richesses et honneurs, qu'il considère comme des biens aléatoires, que de vivre tranquillement dans sa médiocrité. Dans la littérature vietnamienne, et surtout dans la littérature ancienne, le thème favori des poètes est l'épicurisme, la jouissance des plaisirs délicats que fournissent la musique, le jeu d'échecs, la poésie et le dessin (cà, kỳ, thi, họa), et des trésors gratuits de la nature: les fleurs, les beaux paysages, et le vent frais, la lune brillante, etc... Ce fonds épicurien lui vient du Taoïsme autant que des conditions climatiques du pays.

Enfin le Vietnamien est essentiellement idéaliste. Sans être profondément religieux, il croit à l'immortalité de l'âme, à l'enchaînement des causes et effets d'une existence à l'autre. Et c'est ce qui explique son dédain de la force brutale, et son mépris apitoyé vis-à-vis des mauvais riches et des mauvais gouvernants. Dans les moments les plus sombres de sa vie, le Vietnamien n'a jamais abdiqué sa foi en une existence future meilleure, ou même dans un paradis d'où serait bannie toute possibilité de douleur. Et c'est là l'héritage du Bouddhisme.

Il faut cependant noter que durant la domination chinoise, et peut-être même avant, le Bouddhisme a d'abord pénétré au Vietnam par des missionnaires hindous dont l'Histoire a conservé quelques noms: Ma Ha Kỳ Vực, Khương Tăng Hội, Mãn Bác et Chi Cương Lương. Mais celui qui a laissé l'impression la plus profonde dans notre pays, le véritable fondateur de

la secte Zen au Vietnam, ce fut Tỳ ni Đà Lư Chi (nom en Sanskrit: Vinitaruci). Après avoir parcouru l'Inde en tous sens à la recherche d'un saint maître qui put lui donner l'illumination, il s'aventura jusqu'en Chine et atteignit Tráng An, la capitale de la Chine d'alors, en l'an 574. Là il eut le bonheur de rencontrer le Vénérable Tǎng Xán, troisième Grand Maître de la secte Zen de Chine, qui lui prédit que sa mission serait accomplie au Sud de l'empire. Il alla donc s'établir d'abord à Canton où durant six ans il s'astreignait à traduire en chinois divers livres saints bouddhiques. Puis en l'an 580, il émigra au Giao Châu où il se fixa à la pagode Pháp Vân (village Văn Giáp, sous-préfecture Thượng Phúc, province Hà Đông). Il y resta durant quinze ans jusqu'à sa mort qui survint en l'an 595, après avoir formé plusieurs disciples dont le plus éminent fut Pháp Hiên à qui il transmit sa robe et son bol, signes de son héritage spirituel.

Malgré l'origine Hindoue de nos premiers initiateurs au Bouddhisme, je reconnais que cette religion a été propagée chez nous par le truchement de la langue chinoise. Et c'était notre chance merveilleuse que de toutes les sectes bouddhiques, ce fut justement celle du Zen, la plus élevée spirituellement, celle qui reflète le mieux l'essence du Bouddhisme, qui passa de Chine au Vietnam.

- Très bien. Je vois que votre pays a adopté de bon gré les modes de penser de la Chine. Ne lui a-t-il pas aussi emprunté sa langue?

- J'allais vous dire. Avant la domination chinoise, et même avant l'infiltration pacifique de Chinois du Sud dans notre pays plusieurs siècles plus tôt, nous avons eu bien entendu un langage parlé, mais probablement pas d'écriture pour le consigner. Les Chinois nous ont fait don de cet outil indispensable. Et notre langage parlé, d'abord rudimentaire et sans doute borné à quelques centaines de mots d'usage courant, s'est enrichi rapidement de mots nouveaux pris à l'apport chinois. Ouvrez n'importe quel journal, quel livre vietnamien, et amusez à compter les mots d'origine chinoise que vous y trouverez: ils atteignent 50% et même dépassent de beaucoup cette proportion dans les écrits consacrés à la philosophie, aux arts et aux sciences. Le Vietnamien le plus illettré emploie des mots chinois sans s'en douter, tout comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Mais évidemment ces mots chinois sont prononcés à la manière vietnamienne, qui n'est pas celle des Cantonais, laquelle n'est pas non plus celle des Pékinois ou des Yunnanais. Par exemple le caractère 天 Ciel, se prononce:

Thiên en vietnamien,  
T'ien en pékinois,  
T'in en cantonnais.

D'autres fois, un même caractère chinois engendre en vietnamien deux mots différents qui tantôt gardent le même sens (Ex. le caractère: 夏 d'où dérivent les mots Hạ et Hè signifiant également la saison de l'été), et qui tantôt acquièrent des sens légèrement différents (Ex. le caractère 南 donne les mots Nam, le Sud, Nôm, la mousson du Sud, et Nôm, l'écriture vietnamienne dérivée du chinois). Je pourrais donc affirmer, sans trop de présomption, que le vietnamien est plus riche que le chinois dont cependant il dérive!

Et puisque nous venions de parler du Nôm, j'en profite pour vous rappeler que pendant de longs siècles, nos écrivains n'avaient à leur disposition que la langue chinoise pour exprimer leurs idées et leurs sentiments. Enfin, vers le milieu du 14<sup>e</sup> siècle, Hàn Thuyên inventa ou plutôt vulgarisa l'emploi du Nôm, une écriture dérivée du chinois, et pourtant incompréhensible aux Chinois!

Je me hâte pourtant d'avouer que cet outil n'était pas forgé sans défauts, dont le principal consistait en ce qu'il était forgé par nos lettrés au petit bonheur, sans règles précises, et surtout sans dictionnaire pour imposer une orthographe universellement admise. Tel qu'il était, le Nôm a pourtant aidé puissamment à l'épanouissement de nos lettres, et peut-être même à les rendre plus indépendantes de la culture chinoise.

Et ceci m'amène à vous parler de l'invention des règles de prosodie spécifiquement vietnamienne. Ce furent le Lục bát (couples de vers de 6 et 8 pieds) employé dans le Đoàn trường tân thanh de Nguyễn Du, et le Song thất lục bát (couples de vers de 7 pieds alternés avec des couples de 6 et 8 pieds) employé dans le Chinh phụ ngâm de Đoàn thị Điểm.

Le 6/8 aurait peut-être existé avant la domination chinoise, comme en témoignent ces deux vers chantés lors du soulèvement des sœurs Trung, que la tradition orale aurait pieusement conservés à travers les âges, mais qui ont pu aussi avoir été fabriqués beaucoup plus postérieurement:

*Nhiều điều phủ lấy giá gương  
Người trong một nước thì thương nhau cùng.*

Ainsi que le crêpe rose recouvre le support du miroir,  
Que les gens d'un même pays soient unis dans une même affection.

Au contraire, le double sept alterné avec le 6/8 fut probablement inventé vers le 15<sup>e</sup> siècle, pour donner au vers un rythme plus spécifiquement vietnamien que le classique vers de 7 pieds de la prosodie des Đường.

- Je ne puis que m'incliner très humblement devant l'esprit inventif de votre peuple. Une chose me chiffonne pourtant.

- C'est?

- Je ne sais pas si vous n'allez pas la prendre en mauvaise part.

- Dites toujours. A la condition qu'elle soit juste, toute opinion, dùt-elle froisser mon amour-propre national, sera la bienvenue.

- Je prends acte de votre loyauté intellectuelle. Eh bien, votre peuple qui a si ingénieusement innové en matière de langue et de poésie, pourquoi, sur le plan de la pensée, s'est-il borné à assimiler la culture chinoise sans chercher à la faire progresser? Le Vietnam est fils spirituel de la Chine, comme la France est fille spirituelle de la Rome antique.

Comment se fait-il que la France ait pu dépasser son professeur avec Descartes, Lavoisier, etc... tandis que le Vietnam a suivi servilement les philosophes chinois?

- Vous avez mis le doigt sur la plaie. C'est humiliant de l'avouer, mais je suis forcé de reconnaître que notre pays n'a rien innové en matière de philosophie et de sciences. Il n'a produit aucun penseur, aucun savant digne de ce nom durant tout le cours de son Histoire jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle. Des sages éminemment respectables, tels que Chu Văn An, Nguyễn Bình Khiêm, oui, mais qui n'ont inventé aucun nouveau système de pensée. Des artisans très habiles, certes, qui ont réussi à construire des vaisseaux de guerre et à fondre des canons dès le 17<sup>e</sup> siècle, mais qui n'ont enrichi la science d'aucune découverte. Même en matière de littérature, nous n'avons aussi rien innové d'important. Nous avons eu des poètes magnifiques comme Nguyễn Du, Đoàn thị Điểm qui, s'ils étaient mieux connus, forceraient l'humanité à les placer à côté des Virgile, Shakespeare, Hugo. Mais même ceux-là n'ont créé aucune école littéraire, n'ont proposé pour atteindre le Beau aucune voie nouvelle.

Telle est la triste réalité, qu'il ne sert à rien de cacher pudiquement; nous sommes, ou plutôt nous avons été d'excellents imitateurs, mais pas des innovateurs. Il y avait à cela, je pense, deux ordres de raisons:

a) Des raisons particulières au Vietnam, d'abord. Notre pays occupe en effet une position très particulière dans le Sud-Est asiatique. A l'Est, c'est l'Océan immense, autrefois infranchissable. A l'Ouest et au Sud vivaient des peuples qui lui étaient inférieurs au point de vue culturel, et desquels le peuple Vietnamien n'avait presque rien à apprendre. Au Nord, par contre, un peuple infiniment plus civilisé que lui, à l'égard duquel il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain complexe d'infériorité. En somme, à l'encontre de ce qui se passait pour les pays de l'Europe occidentale, où la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, étaient à un niveau intellectuel à peu près égal, et étaient obligées d'avancer pour ne pas reculer derrière leur concurrents, le Vietnam n'avait pas d'égaux mais seulement des inférieurs et un supérieur. Sa seule ambition était donc de se mettre à l'école de ce dernier pour tâcher de l'égaliser si possible, mais jamais de le surpasser.

Ajoutons à cela un climat débilitant qui ne favorise guère les grandes dépenses d'énergie et incité les gens à se contenter de peu.

b) À ces raisons particulières au Vietnam s'en ajoutent d'autres qui étaient communes à tous les pays de culture chinoise. Car il ne faut pas oublier que si la Chine a vu une floraison prodigieuse de sa pensée philosophique à la fin de la dynastie des Chu, elle a aussi piétiné sur place depuis cette lointains époque jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle. Après Confucius, Mencius, Lao Tse et quelques autres penseurs de la grande époque, on n'a plus vu surgir en Chine aucun grand philosophe. Les commentateurs des Hán et des Tống ne furent . . . que des commentateurs, si habiles fussent-ils. Seul Vương Dương Minh (Wang Yang Ming) de la dynastie des Minh (Ming) a fait œuvre originale, mais précisément, à cause de cela, sa philosophie n'a pas été suivie.

La cause de cette étrange stagnation est facile à découvrir. A la fin de la dynastie des Chu, la féodalité chinoise entrait en décadence. L'autorité de l'empereur n'était plus reconnue, et

les rois féodaux se faisaient une guerre acharnée pour se dévorer les uns les autres. Devant cette situation critique, chacun s'ingéniait à inventer un système politique, moral ou législatif, pour sauver la société. Confucius, conservateur, défendait sa théorie du Chính Danh 正名 (Accord du mot et de la chose désignée), c'est-à-dire que l'empereur devait se comporter en empereur, le vassal en vassal, le père en père, le fils en fils, et ainsi de suite. Mencius, plus avancé, préconisait sa théorie de la démocratie:

民 爲 貴 社 稷 次 之 君 爲 輕  
*Dân vi quý, xã tắc thứ chi, quân vi khinh.*

(Les intérêts du peuple doivent être considérés en premier lieu; après viennent ceux de la dynastie; ceux du souverain sont relégués à la dernière place).

Hàn Phi Tử (Han Fei Tzu), un réaliste, conseillait d'employer le châtement plutôt qu'une morale purement verbale pour obliger les hommes à se bien conduire. Lao Tse, penseur hors pair, déclarait que tous les maux de la société provenaient de la contrainte sociale artificiellement fabriquée par les hommes; que chacun vive selon la nature, et le bonheur sera atteint, etc. En somme, du désordre général qui sévissait à la fin de la dynastie des Chu, est né un foisonnement prodigieux de systèmes de pensée qui s'entrechoquaient comme des épées en faisant jaillir des gerbes d'étincelles éblouissantes.

Mais après que Luu Bang (Liu Pang) eut fondé la dynastie des Hán, il comprit que seul le Confucianisme pourrait l'aider à asseoir solidement la monarchie absolue. Il décréta que Confucianisme serait désormais érigé en doctrine officielle. Les Tông devaient renchérir encore en donnant du Confucianisme une interprétation extrêmement étroite, s'attachant à la lettre plutôt qu'à son esprit.

Il en résulte que, grâce à la protection officielle du Gouvernement, le Confucianisme est devenu la seule doctrine enseignée et étudiée. Défense était faite de penser autrement que le Grand Maître; mieux que cela, défense était faite de le commenter autrement que ses commentateurs officiels. Comment pourrait-il y avoir progrès dans ces conditions? Et nous ne sommes plus surpris de voir que la pensée chinoise, après s'être développée prodigieusement à la fin de la dynastie des Chu, se fut enlisée dans un conformisme paralysant à partir de la dynastie des Hán.

Et en bon élève, notre pays a suivi la même routine.

- Cette stagnation de votre pays sur le plan intellectuel ne doit pas vous attrister. Avec de nouvelles conditions politiques et sociales, l'intelligence si vive des Vietnamiens aura certainement l'occasion de s'exercer brillamment.

- Je l'espère. La Chine vient d'avoir ses savants atomiques. Pussions-nous en avoir aussi un jour!

- Revenons maintenant au problème qui m'a toujours intrigué. Comment se fait-il que le Vietnam qui devait, selon la logique, être intégré dans l'empire chinois, ait pu échapper à ce destin en apparence inéluctable?

- Inéluctable, vous l'avez dit, pour de très fortes raisons, mais heureusement évité par d'autres que nous allons essayer d'élucider. Nous avons vu que les Chinois, au cours des dix siècles de leur domination au Giao Chi, se sont efforcés d'en faire une province chinoise. Mais tous leurs efforts se sont révélés vains: le Giao Chi conserva un esprit d'indépendance incoercible pour devenir le Vietnam actuel, à l'encontre des autres provinces telles que le Nam Hải ou le Thương Ngô qui seraient incorporées définitivement dans l'Empire Céleste. A cause de la différence de langue et de race? Non, puisque ces dernières provinces différaient aussi de race et de langue avec le berceau de l'empire autant que le Giao Chi.

Devons-nous alors invoquer l'éloignement et le climat tropical du Giao Chi qui n'étaient pas favorables à une immigration massive des Chinois, et par conséquent à une rapide assimilation des autochtones? Certes, ces conditions étaient défavorables, mais pas absolument prohibitives. Car en dix siècles de colonisation, l'immigration, même faite à un rythme assez lent, devait finir par atteindre un chiffre respectable, auquel s'ajoutait la masse immense des métis.

Une autre explication serait plus plausible: La domination chinoise, précisément parce qu'elle fut extrêmement dure, s'est aliéné le cœur des opprimés qui ne cherchèrent dès lors qu'à s'en affranchir à la première occasion venue. Mais à elle seule, cette explication serait aussi insuffisante, et l'histoire des peuples ne manque pas d'exemples d'assimilation complète des conquis aux conquérants les plus cruels.

Il semble donc bien qu'il faille, comme toujours, chercher la solution non pas dans telle direction exclusive, mais dans toutes, chacune apportant sa part de contribution dans l'élaboration du résultat final. Il est certain que la différence de race et de langue a d'abord posé une sérieuse pierre d'achoppement à la politique d'assimilation. La distance et le climat sont venus renforcer cet obstacle en freinant le courant d'immigration chinoise. Enfin, la haine de l'opresseur aurait rendu cet obstacle infranchissable.

Toujours est-il qu'il y a là un miracle sur lequel nous ne saurions trop nous extasier. La Chine, avec sa masse colossale et sa culture très raffinée, était un gigantesque aimant qui attirait à soi toutes les peuplades voisines. Partie de son berceau qui était le delta du Fleuve Jaune, elle absorbe progressivement la Mongolie, la Manchourie, le Tibet, le Turkestan, le Sud du Fleuve Bleu, le Yunnan, et les a fondus dans son immense creuset. A cette dévorante absorption ont seuls échappé le Vietnam et la Corée. Je n'en sais pas les raisons pour la Corée, mais je suis sûr que, pour le Vietnam, il a fallu que nos ancêtres eussent une foi prodigieuse dans les destinées de leur pays. Nous en trouverons l'illustration en maintes occasions, sous les Lý, les Trần, les Lê et même sous les Nguyễn, lors de la lutte contre la domination française.

- En somme, vous admettez en dernière analyse que c'était la foi en les destinées du pays qui fut le principal élément de la sauvegarde de votre indépendance?

- A moi-même cette explication ne paraît pas très sûre. J'ai encore une autre hypothèse, mais si ténue, si dénuée de fondement scientifique, que j'hésite à vous la confier.

- Qu'est-ce que vous craignez? Nous ne prétendons pas soutenir une thèse savante, n'est-ce pas? Alors, comme l'honnête homme du 17<sup>e</sup> siècle, nous avons le droit d'examiner toutes les hypothèses possibles, sans aucun préjugé.

- Vous me décidez. Eh bien, cette autre hypothèse, je l'ai entrevue en comparant la littérature populaire à la littérature savante. Tandis que celle-ci nous présente l'image d'un peuple à peine différencié de celui de la Chine, la littérature populaire nous réserve des surprises inattendues. A l'étudier, on voit bien qu'on a affaire à un peuple imprégné des idées chinoises du Confucianisme, du Bouddhisme et du Taoïsme, mais en qui fermente un esprit tout à fait étranger au génie de la race chinoise, et qui semble venir de l'immensité orageuse de l'Océan. Oui, en lisant la 'Complainte de la femme du guerrier' ou le 'Nouveau chant des entrailles déchirées', on peut croire que c'est toujours l'âme du paysan du Hoang Ho ou du Yang tac Kiang qui s'y exprime, mais en lisant nos proverbes, nos chansons et nos contes populaires, on pense irrésistiblement à ces peuplades polynésienne qui seraient venues aborder les côtes indochinoises dans les temps préhistoriques, et qui y ont laissé le souvenir de leurs dieux, de leur mystique et de leur mentalité primitive.

- Et alors?

- Et alors, cette race qui serait venue des immensités transocéaniques, ou plutôt le sang mêlé de cette race inconnue me semblait de nature inassimilable au sang chinois. D'où cette volonté farouche, autrement inexplicable, de nos ancêtres de ne pas se laisser absorber par la Chine. Après avoir adopté sa culture, son mode de vie et ses façons de penser.

- Vous revenez donc à l'argument d'une différence de race que vous avez précédemment rejeté?

- Pas du tout. Je l'ai simplement considéré insuffisant.

- Et maintenant, vous le considérez comme prédominant?

- Heu! Oui.

- Eh bien, mon cher, je conclurai qu'il n'y a pas que la femme qui souvent varie!

#### 4

### LES SURSAUTS CONTRE LE JOUG CHINOIS

- Je serais impardonnable si je vous laissais croire que notre peuple avait supporté la longue domination chinoise sans tenter de la secouer de temps en temps.

- Mais pas du tout. Vous m'en avez dit quelques mots, un peu négligemment, il est vrai.

- Eh bien, je vais maintenant réparer cette négligence.

### **Les sœurs Trung**

Les Hán nous avaient dominés depuis 150 ans (111 av. J.C.) lorsqu'éclata en l'an 40 ap. J.-C. l'insurrection des sœurs Trung. Elles appartenaient à une famille patricienne de Mê Linh (province de Phúc Yên). L'aînée, Trung Trắc, était mariée à Thi Sách, un chef de tribu de Châu Diên (province de Vĩnh Yên). Et les deux familles alliées travaillaient à secouer le joug de l'étranger. Candidement chevaleresque, Thi Sách commença par envoyer au gouverneur chinois Tô Định un message courtois mais ferme, lui demandant de mettre fin à ses exactions qui ne manqueraient pas de dresser la population contre lui. Tô Định usa de ruse: il invita le grand patriote à venir conférer avec lui, le fit saisir et mettre à mort. Ce fut l'étincelle qui déclencha l'incendie.

Trung Trắc, aidée de sa cadette Trung Nhị, leva aussitôt l'étendard de l'insurrection. A son appel, les tribus se soulevèrent avec fureur, et Tô Định n'eut que le temps de s'enfuir honteusement. Les sœurs Trung furent acclamées reines, avec pour capitale Mê Linh, leur village natal.

Malheureusement l'insurrection avait éclaté en un moment inopportun, car la Chine était alors gouvernée par un empereur énergique, Quang Vũ, qui venait de vaincre l'usurpateur Vương Mãng et de restaurer la dynastie des Hán. Il envoya aussitôt contre le Giao Chi le fameux général Mã Viện (Ma Yuan).

- Celui qui a dit: "Un homme doit mourir sur le champ de bataille, le cadavre enveloppé dans la peau de son cheval, plutôt que mourir de vieillesse, entre les bras des femmes?"

- Lui-même. L'héroïque vieillard – il avait déjà 70 ans – prépara soigneusement sa campagne. Il fit construire des routes pour faire avancer son armée de terre, pendant que sa flotte assurait son ravitaillement. Il dut mettre néanmoins deux ans pour anéantir, avec ses soldats aguerris, l'armée disparate des sœurs Trung. Les deux héroïnes, acculées à la défaite, se jetèrent dans le Hát Giang, au confluent du Sông Đáy et du Fleuve Rouge, le 6<sup>e</sup> jour du 2<sup>e</sup> mois de l'année Quý Mão (43 ap.J.-C). Leurs cadavres vinrent s'échouer sur la plage de Đổng Nhân (près de Hanoi) où la population les recueillit pieusement et leur édifia un temple. Et depuis, la date du 6<sup>e</sup> jour du 2<sup>e</sup> mois est devenue une fête nationale.

- Vous disiez que vous n'approuviez pas le surnom de Jeanne D'Arc du Vietnam qui leur avait été appliqué parfois?

- Oui, car il existe entre l'héroïne de Domrémy et celles de Mê Linh une grande différence dans les mobiles d'action. Bien entendu, le patriotisme leur était commun. Mais Jeanne d'Arc a été poussée à sauver son pays par sa foi religieuse; elle était une simple bergère que rien ne destinait ni ne préparait à cette mission grandiose. Au contraire, les sœurs Trung appartenaient à une famille aristocratique dont c'était le devoir et l'intérêt de s'insurger contre la tyrannie chinoise.



- Voulez-vous dire par là que le geste de la Française est plus méritoire que celui de vos compatriotes?

- Permettez-moi de ne pas vous suivre sur cette subtilité. Je voulais simplement mettre en évidence la différence des mobiles qui les faisaient agir. Mais que le patriotisme fut dicté par la foi religieuse ou par la haine des tyrans, il était à mon avis également respectable. Et à ce propos, je me permets de vous faire remarquer qu'il serait injuste de prétendre, comme l'ont fait certains manuels d'histoire, que Trung Trác n'a levé l'étendard de l'insurrection que pour venger la mort de son mari Thi Sách. Nous avons vu que les deux familles Thi et Trung avaient préparé l'insurrection bien avant cet incident.

- Oui, votre opinion me paraît très objective.

- Mã Viện ternit sa gloire par sa barbare répression de la révolte. Pour son triomphe, il fit élever une colonne de bronze avec cette inscription: "Quand cette colonne tombera, le Giao Chi s'éteindra." Pour effacer cette inscription injurieuse, ou pour empêcher que la colonne ne tombât et réalisât sa sinistre prédiction, les gens qui passaient à côté de la colonne avaient l'habitude d'y jeter une pierre, si bien qu'au bout d'un certain temps elle disparut complètement, sans que nous puissions savoir maintenant où elle avait été dressée. A ce propos, je voudrais vous raconter une anecdote plaisante.

- Racontez.

- Le fameux lettré Mạc Đĩnh Chi étant allé en ambassade en Chine, un mandarin chinois, au cours d'une joute littéraire, avança ce vers:

銅 柱 至 金 臺 以 錄  
*Đồng trụ chí kim đài dĩ lục*

La colonne de bronze, à présent, est déjà recouverte de vert-de-gris.

Il voulait dire par là que son pays avait dominé le nôtre depuis plusieurs siècles. Mạc Đĩnh Chi aussitôt répondit:

籐 江 自 古 血 由 紅  
*Đằng Giang tự cổ huyết do hồng*

Le fleuve Đằng, depuis l'antiquité roule encore ses flots rougis de sang.

Car vous saurez que le fleuve Bạch Đằng a été, par deux fois, le théâtre d'une sanglante défaite navale chinoise infligée par Ngô Quyền et Trần Hưng Đạo.

- Belle réplique en effet, qui répondit du tac au tac à l'insolente provocation du mandarin chinois.

### **Triệu thị Trinh**

- En l'an 248, alors que le Giao Châu était au pouvoir des Ngô, une nouvelle insurrection y éclata, sous la direction d'une jeune fille de vingt ans.

- Encore une femme! Mais où étaient donc les hommes de votre pays?

- Ils faisaient les soldats apparemment.

- Par deux fois l'insurrection a été déclenchée par des femmes. C'est plus qu'une coïncidence fortuite, vous ne trouvez pas? Ne pourrait-on pas en tirer une conclusion?

- Que le peuple du Giao Châu observait le régime matriarcal? C'est possible mais pas certain, attendu qu'aucune autre preuve irréfutable ne nous est connue. Par contre, rappelez-vous que les rois Hùng se succédaient toujours de père en fils. Il en résulte qu'il serait plus raisonnable d'admettre que le régime matriarcal, s'il avait existé, se bornait à obliger le mari à vivre sous le toit de ses beaux-parents, et à travailler gratuitement pour eux. Enfin remarquons que les deux mouvements insurrectionnels dirigés par des femmes sont tous les deux situés tout au début de la domination chinoise, c'est-à-dire à un moment où la culture confucéenne n'a pas encore pénétré profondément dans notre pays.

- Ce qui veut dire?

- Ce qui veut dire qu'avant l'introduction du Confucianisme, il se peut très bien que notre pays ait eu sur la position de la femme dans la famille et la société des idées beaucoup plus larges que celles imposées ultérieurement par cette discipline, mais qui n'allaient tout de même pas jusqu'au matriarcat.

- Oui, c'est possible. Voulez-vous revenir maintenant à l'insurrection de l'an 248, je vous prie?

- Triệu thị Trinh était une fille de l'aristocratie, comme ses illustres devancières. Orpheline, elle vivait avec son frère Triệu Quốc Đạt, chef de tribu dans la préfecture de Nông Công (province de Thanh Hóa). Celui-ci la pressant de se marier au lieu de se livrer à la chasse aux fauves dans la montagne, elle lui répondit fièrement: "Mon ambition est de chevaucher le vent et les vagues, d'exterminer les requins dans la Mer de l'Est, et de nettoyer le territoire des tyrans qui le souillent. Quant à faire la servante dans un foyer, non, merci!"

Devant la tyrannie du gouverneur chinois Lục Dận, elle décida son frère à lever l'étendard de l'insurrection, qu'elle dirigea elle-même après la mort prématurée de son débile frère. Dans les batailles, Triệu thị Trinh chargeait toujours à la tête des troupes, montée sur un éléphant caparaçonné d'or. Les soldats, enthousiasmés, la surnommèrent: Nhụy Kiều tướng quân (la belle générale comparable à un pistil de fleur). Les historiens chinois, mal intentionnés à son égard, l'ont décrite comme une horrible mégère avec des seins tellement énormes qu'elle devait les rejeter en arrière par dessus les épaules, sous sa cuirasse d'or!

- Une super Jane Mansfield!

- Mais cela ne cadre guère avec le surnom gracieux que ses soldats lui ont décerné. En tout cas, la Vierge héroïque jetait l'épouvante dans les champs de bataille, où la vue seule de

sa cuirasse d'or faisait fuir les Célestes. Mais, comme ce qui s'était passé pour les sœurs Trung, sa petite armée disparate finit par succomber sous le nombre et surtout par la tactique habile des chinois. Elle se suicida héroïquement, âgée à peine de 23 ans.

- Triste fin pour un pistil si gracieux!

### **Les Lý antérieurs**

- En 541, sous la dynastie des Lương (Liang) en Chine, un autochtone du Giao Châu, nommé Lý Bôn, souleva de nouveau la population contre le cruel gouverneur chinois Tiêu Tư. Il le chassa de sa capitale Long Biên et se proclama empereur, fondant ainsi l'éphémère dynastie des Lý antérieurs, ainsi désignés pour la distinguer de celle des Lý postérieurs fondée par Lý Công Uẩn en 1010.

- Votre Lý Bôn me semblait bien téméraire en se proclamant empereur.

- Oui. Il changea même le nom de notre pays (Giao Châu) donné par les Chinois en celui de Vạn Xuân (Eternel Printemps). Hélas, ce printemps ne dura pas longtemps. Les Chinois revinrent à la rescousse, et le chassèrent de sa capitale en 545. Il s'enfuit dans la région montagneuse de Hưng Hóa où, après avoir transmis le commandement des troupes à son lieutenant Trần Quang Phục, il s'éteignit bientôt de chagrin. Alors Triệu Quang Phục se proclama Triệu Việt Vương, puis mit à essai une nouvelle stratégie. Au lieu de livrer des batailles rangées où il eut inévitablement succombé sous le nombre, il se bornait à mener une guérilla incessante. Le jour, il se réfugiait dans des marécages broussailleux et inaccessibles. Mais dès que la nuit tombait, il attaquait à l'improviste les camps chinois et leur infligeait des pertes sévères. C'était la première application de la guérilla dans notre Histoire. Elle sera largement employée sous la dynastie des Trần contre les Mongols.

Cependant Lý Bôn avait un cousin nommé Lý Phật Tử qui s'était réfugié au Laos lors de la défaite en 545. En apprenant les succès de Triệu Quang Phục, il revint au Giao Châu en 557 pour lui disputer le pouvoir. Magnanime, Quang Phục consentit à lui céder la moitié de son royaume, et même à lui donner sa fille en mariage. Mais Phật Tử ne guettait qu'une occasion propice pour s'emparer du pouvoir à lui seul. Dans une attaque par surprise, il réussit à défaire son bienfaiteur et beau-père, qui de douleur se suicida. Et Phật Tử se proclama empereur.

- C'était un joli monsieur!

- Il n'eut pas à jouir longtemps de sa trahison. Les Chinois reconquirent le Giao Châu en 602 et mirent le traître aux fers.

- Grand bien lui fasse!

- Nos malicieux compatriotes lui ont élevé un temple en face de celui consacré au culte de Quang Phục qu'il avait ignominieusement trahi. Imaginez-vous quels reproches sanglants il devait en recevoir, ainsi installé en face de sa victime, et pour l'éternité!

- Il faut avoir votre âme orientale pour pouvoir concevoir de pareils châtiments.

### **Mai Hắc Đế et Bồ Cái Đại Vương**

- En 722, le Giao Châu était passé sous la férule des Đường et fut baptisé An Nam (Le Sud pacifié). Un indigène nommé Mai Thúc Loan, originaire de Can Lộc, province de Hà Tĩnh, réussit un moment à chasser les Chinois de leur colonie et à se faire proclamer empereur. Comme il avait un teint fortement bronzé, on l'appelait Mai Hắc Đế (l'Empereur Noir). Sa carrière fut brève, et tout rentra dans l'ordre au bout de quelques mois.

La même aventure se répéta en 791. Phùng Hưng, originaire de Đường Lâm (province de Sơn Tây), se souleva et vint assiéger le gouverneur chinois Cao Chính Bình dans sa capitale. Bình mourut de frayeur. Phùng Hưng s'empara de la capitale, et gouverna le pays sagement. Il était tellement aimé de son peuple que celui-ci l'appelait Bồ Cái đại vương. Ces mots ne vous disent rien?

- Bồ et Cái ne sont-ils pas des mots vietnamiens signifiant père et mère?

- Je vois que vous connaissez parfaitement notre langue. Ce qui est important à noter, c'est que ce nom vietnamien date de l'an 722 prouvant ainsi que l'écriture Nôm, que communément l'on croit inventée par Hàn Thuyên au 13<sup>e</sup> siècle, a existé en réalité dès le 8<sup>e</sup> siècle, au moins à l'état larvaire.

- Et qu'advint-il du roi Père et Mère du peuple?

- Il mourut prématurément et laissa le pouvoir à son jeune fils Phùng An qui, trop inexpérimenté, se rendit aux Chinois revenant à la charge. Et la domination chinoise continua, plus dure que jamais, jusqu'en 906, sa date finale.

Résumons-nous. Avant d'en finir avec cet horrible cauchemar de la domination chinoise, il convient d'en souligner deux principaux faits et d'en chercher des explications acceptables.

1) Ce cauchemar nous a opprimés presque sans interruption durant mille ans. Comment cela a-t-il été possible? Nos ancêtres étaient-ils tombés à un si bas degré de veulerie qu'ils ne savaient plus mordre qui les frappait? Non, les héroïques soulèvements des sœurs Trung, de Triệu thi Chinh et de tant d'autres sont là pour repousser cette explication pessimiste. Une autre solution, moins pessimiste mais aussi amère, serait celle-ci: L'idée d'une patrie commune, groupant sous sa bannière tous les gens de même race et de même langue, et souffrant des mêmes malheurs, était encore à l'état larvaire. Quand un chef de tribu levait l'étendard de l'insurrection, les autres applaudissaient ou même collaboraient à l'héroïque mouvement. Mais que celui-ci fut énergiquement combattu et étouffé dans l'œuf, aussitôt chacun se retirait dans son fief pour ne pas encourir la répression féroce du maître étranger.

Nos ancêtres, à force d'être vaincus, ont fini par comprendre cette leçon amère de l'esprit régionaliste. Et à partir du 10<sup>e</sup> siècle, l'idée d'une patrie commune à défendre, sans distinction de tribus, de fiefs, de régions, commença à porter ses fruits.

2) Et elle se développa si bien que la domination chinoise n'eut jamais plus l'occasion de revenir à la charge, si nous négligeons la petite aventure de 1407-1428 due à une malhonnête usurpation de trône, habilement et perfidement exploitée par la Chine.

Mais nous devons aussi reconnaître qu'à elle seule la solidarité nationale n'aurait pas suffi à garantir notre indépendance. Un autre facteur vint s'y superposer. En effet, dans les rapports entre la Chine et le Vietnam, nous constatons un parallélisme frappant. Tant que la Chine vivait dans une paix prospère sous les dynasties nationales des Hán et des Đường, notre pays avait peu de chances de secouer son joug. Mais il en fut autrement lorsque, sous la pression effroyable des barbares Mongols, Turkestans et Mandchous, l'empire chinois eut à faire face à ce péril mortel. Nous pouvons donc dire qu'au 10<sup>e</sup> siècle notre indépendance a été due autant à l'effritement de l'empire des Đường qu'au développement de l'idée de patrie au Vietnam. Plus tard, la dynastie des Tống n'a jamais été qu'un moribond dès sa naissance, ce qui explique l'exploit extraordinaire de Lý Thường Kiệt envahissant la Chine méridionale. Celle des Nguyễn, d'origine mongole, a porté ses dévastations jusqu'en Europe, mais heureusement notre pays eut alors à sa tête la famille énergique des Trần qui sut exalter jusqu'au maximum le patriotisme déjà consolidé par plus de deux siècles d'indépendance. La dynastie chinoise des Minh était moins belliqueuse, et après sa tentative manquée de colonisation en 1407-1428, elle nous a laissés à peu près tranquilles. Enfin la dynastie mandchoue des Thanh, très impopulaire en Chine, marqua déjà le déclin du Céleste Empire. Ce qui fait qu'après mille ans d'esclavage, nous eûmes tout de même mille ans d'indépendance.

- Dans votre joie, cher Monsieur, vous oubliez la Chine communiste qui est redevenue une puissance de premier ordre. Pouvez-vous prévoir de quelle nature seront ses relations avec votre pays?

- Non, je ne vois pour le moment que des courants d'air frais dispersant des nuages sombres. Mais le jeu qui se joue à l'heure actuelle ne se limite plus comme jadis à deux partenaires: notre petit pays et son colossal voisin. De ce fait, le jeu est devenu plus complexe, et ceux qui en tirent les ficelles ne sont peut-être ni à Hanoi, ni à Pékin.

- Et alors?

- Et alors, faisons comme les Anglais: Wait and see.

## **TROISIÈME PÉRIODE**

### **INDÉPENDANCE ET UNITÉ**

## LES DÉBUTS DE L'INDÉPENDANCE

- Racontez-moi, dit M. Lartigue, comment s'ouvrit l'ère de l'indépendance?

- D'abord officieusement, puis officiellement.

- Tiens! Tiens! Comment cela?

- Oui. L'indépendance officieuse a commencé dès 906, sous l'égide d'un indigène, Khúc Thừa Dụ, comme je vous l'ai déjà dit. La dynastie des Đường en Chine tombait alors en décomposition, et les autorités chinoises au Gouvernement Général de L'Annam n'en recevaient plus ni ordres, ni soldats, ni subside d'aucune sorte. Frappées d'impuissance, elles se volatilèrent devant les émeutes populaires qui acclamèrent Khúc Thừa Dụ, un puissant propriétaire foncier et probablement l'instigateur de ces émeutes, Gouverneur Général (Tiết độ sứ) à la place du fonctionnaire chinois en fuite. C'était là une solution très habile: elle assurait l'indépendance effective du pays tout en nous épargnant une guerre hasardeuse avec la Chine. Car les Chinois, heureux d'avoir pu sauver leur face, ne firent aucune difficulté pour confirmer Khúc Thừa Dụ dans son proconsulat.

- Ah oui! La question de face a toujours une importance primordiale pour la Chine.

- Etes-vous sûr que les nations européennes n'ont jamais voilé pudiquement leurs faiblesses par ce même subterfuge?

- Bien attrapé. Poursuivez, je vous prie.

- Donc Khúc Thừa Dụ, qui était un Annamite (car notre pays continuait à s'appeler An Nam), assumait nominalement les fonctions d'un proconsul chinois, tout en étant effectivement indépendant dans son proconsulat.

- Cette situation ne devait pas beaucoup plaire aux Chinois à la longue.

- Non, bien sûr! En 923, les Nam Hán (Nan Han), qui avaient succédé aux Đường (T'ang) dans les provinces méridionales de l'empire, envoyèrent une armée en Annam pour le reconquérir.

- Dommage que votre indépendance à peine née fut si vite étouffée!

- Soyez sans crainte, elle ressuscitera 8 ans plus tard, en 931 avec Dương Diên Nghệ, un fidèle compagnon du dernier proconsul Khúc. Mais ce brave officier fut bientôt lâchement assassiné par son lieutenant Kiêu Công Tiện, doublement traître, car il s'empressa d'offrir son pays à l'empereur des Nam Hán.

- Vos compatriotes ne devaient pas le laisser jouir du fruit de sa trahison?

## Les Ngô

- Vous avez deviné juste. Ngô Quyèn, lieutenant et gendre de feu Dương Diên Nghê, appela à lui ses frères d'armes pour venger la mort de leur patron. Ils n'eurent aucune peine à se saisir du traître pour l'immoler en holocauste devant la tombe de Dương Diên Nghê. Puis ils firent face à l'armée chinoise venue au secours du traître. Cette armée, commandée en personne par Hoàng Thao, prince héritier des Nam Hán, s'engagea avec sa flotte dans l'embouchure du fleuve Bạch Đằng. Ngô Quyèn y avait fait planter des pieux. A la marée montante, l'avant-garde de la flotte annamite se porta à la rencontre de la flotte chinoise, s'enfuit après un simulacre de combat, et fut poursuivie sans soupçon au delà de la ligne des pieux. Mais le gros de la flotte annamite l'y attendit, et la véritable bataille s'engagea. Elle fut désastreuse pour la flotte chinoise qui se disloqua et s'enfuit précipitamment. Mais à ce moment le reflux avait commencé et laissé à découvert les pieux menaçants. Les grosses jonques chinoises s'y brisèrent, alors que les petits sampans annamites y évoluèrent à l'aise. Toute la flotte chinoise fut anéantie, et le prince chinois Hoàng Thao capturé et mis à mort. C'était notre première grande victoire navale.

- Les Chinois ne cherchèrent pas à venger cette sanglante défaite?

- Non. Epouvanté par ce désastre total, l'empereur du Nam Hán qui commandait l'arrière-garde s'enfuit précipitamment en pleurant la mort de son fils. Le péril chinois était écarté pour plusieurs années.

- Bravo! Que fit alors Ngô Quyèn?

- Le grand héros, qui au dedans avait vengé la mort de son chef et au dehors libéré le territoire de l'invasion étrangère, fut comme vous pouvez bien le penser, acclamé frénétiquement par le peuple. Il se proclama roi en 939, et fixa sa capitale à Cổ Loa, l'ancienne capitale des Thục. La première dynastie nationale après le long esclavage était fondée, et cette fois-ci officiellement.

- Dura-t-elle longtemps?

- Non, malheureusement. Ngô Quyèn mourut prématurément, au bout de six ans de règne, et laissa le trône à son fils aîné Ngô Xương Ngập. Un frère de la reine douairière, Dương Tam Kha, détrôna son jeune neveu qui réussit néanmoins à s'enfuir et à se cacher auprès d'un fidèle serviteur. Mais comme Dương Tam Kha n'avait pas d'enfant mâle, il adopta son autre neveu, Ngô Xương Vãn, second fils de Ngô Quyèn. Mal lui en prit, car devenu adolescent, Xương Vãn détrôna son oncle et appela son frère Xương Ngập à gouverner le royaume avec lui.

- Ce ne devait pas être commode, ce gouvernement bicéphale.

- Aussi ne tardait-il pas à sombrer dans l'anarchie. Les seigneurs de la guerre en profitèrent pour morceler le royaume en douze principautés, qui avaient chacun un souverain



indépendant à sa tête. C'était ce que l'Histoire a baptisé la "Période des Douze Seigneurs" (Thập nhị sứ quân).

- Cela me rappelle la France féodale des premiers Capétiens.

- Oui, mais tandis que ceux-ci n'ont réussi à unifier la France que morceau par morceau, et au bout de plusieurs siècles seulement, notre pays fut unifié complètement et rapidement par un homme de génie: Đinh Bộ Lĩnh.

- Parlez-moi de ce grand homme.

### **Les Đinh**

- La légende a noyé ses origines dans une ambiance surnaturelle. Hoa Lu, village natal de Bộ Lĩnh, dans la province de Ninh Bình, était arrosé d'un ruisseau où vivait une loutre gigantesque. Alors que la femme d'un certain Đinh Công Trứ se baignait dans le ruisseau, elle fut violée par cette loutre et devint peu après enceinte. Et quand la loutre eut été tuée par les gens du village, elle ramassa ses ossements et les cacha dans la cuisine. Quelques mois après, elle mit au monde Đinh Bộ Lĩnh qui manifesta dès sa plus tendre enfance des dispositions merveilleuses pour la natation. Công Trứ étant mort, Bộ Lĩnh fut élevé par son oncle qui l'employait à garder ses buffles. Un jour, un géomancien chinois, poursuivant la 'veine du dragon' (terme de géomancie désignant la fluide mystérieux circulant sous terre) depuis la frontière de Chine, arriva au village de Hoa Lu. Il y trouva un gouffre profond, et reconnut que là gisait la tête du dragon, un site merveilleux qui conférerait aux descendants de celui qui serait enterré le pouvoir de s'élever à la dignité impériale. Mais comment enterrer des ossements dans ce gouffre aux eaux tourbillonnantes? Le Chinois promit une forte récompense à celui qui oserait plonger dans le gouffre et lui rapporter ce qu'il verrait au fond. Đinh Bộ Lĩnh, excellent nageur, se porta volontaire. Il plongea et vit au fond du gouffre un cheval de pierre. Il le dit au Chinois.

- Très bien, mon petit. Plonge encore une fois et présente au cheval cette touffe d'herbe. Tu me diras ce qu'il en fera.

Au bout d'un moment, Bộ Lĩnh remonta de nouveau et, très ému, confia au Chinois:

- Monsieur, le cheval de pierre a ouvert sa bouche et avale votre touffe d'herbe.

- Parfait. Ne dis rien de cela à personne. Voici ta récompense.

Et le Chinois retourna en Chine déterrer les ossements de son père pour les déposer dans la bouche du cheval de pierre. Mais il n'avait pas eu affaire à un sot. Đinh Bộ Lĩnh comprit tout de suite, à l'air mystérieux du Chinois, qu'il venait découvrir l'emplacement d'une tombe merveilleuse. Il demande à sa mère:

- Où sont les ossements de papa, maman?

- Que veux-tu en faire?

Bộ Lĩnh raconta alors l'aventure qu'il venait d'avoir avec le Chinois. Sa mère ne fit plus de difficulté pour lui confier les ossements de la loutre. Il les enveloppa dans une touffe d'herbe, plongea dans le gouffre, et les donna à avaler au cheval de pierre.

A partir de ce jour, sa force et son courage se développèrent prodigieusement. Il devint le chef des jeunes bouviers du village, et s'amusa à les partager en deux camps qui se livraient quotidiennement des batailles rangées. Et il obligeait ses 'soldats' à le porter en triomphe sur leurs bras croisés en forme de palanquin, et à l'escorter avec des roseaux en guise d'armes et de bannières.

Un jour, pour festoyer sa petite armée, il sacrifia un des buffles de son oncle. Un villageois courut en avertir celui-ci. Furieux, l'oncle se précipita avec un bâton pour aller châtier le coupable. Bộ Lĩnh s'enfuit en toute hâte. Arrivé au bord du fleuve il s'y précipita. Mais alors, un dragon apparut et le soutint sur les flots. Devant ce miracle, l'oncle tomba à genoux.

- Qu'y a-t-il de vrai dans cette légende?

- Rien certainement, si ce n'est que Đinh Bộ Lĩnh était doué d'une force prodigieuse, d'une adresse extraordinaire en natation, et d'un ascendant irrésistible sur ses compagnons de jeu. Devenu grand, il s'engagea dans l'armée de Trần Minh Công, l'un des Douze Seigneurs de la guerre, et y accomplit de tels exploits qu'il devint rapidement son meilleur lieutenant. A la mort de son chef, il le remplaça naturellement. De nouveaux succès militaires fulgurants lui valurent le surnom prestigieux de Prince de la Victoire (Vạn Thắng Vương).

Ayant finalement défait ou soumis tous ses concurrents, il monta sur le trône en 968 et prit fièrement le titre d'empereur. Il changea aussi l'ancien nom An Nam donné à notre pays par les Chinois en celui de Đại Cồ Việt (le Grand Việt redoutable), et fixa sa capitale à Hoa Lư, son village natal (dans la province actuelle de Ninh Bình).

- La Chine ne tenta rien contre ce voisin orgueilleux qui osa prendre le titre d'empereur?

- Elle était alors bien trop faible pour s'en scandaliser. Tout ce qu'elle obtint, c'était que Đinh Tiên Hoàng acceptât le titre de Roi du Nam Việt qu'elle lui conférait. Très sagement, Đinh Tiên Hoàng se nommait roi vassal dans ses relations diplomatiques avec la Chine, et continuait à s'intituler empereur avec ses sujets.

- Voilà bien de la diplomatie orientale!

- Malheureusement la dynastie des Đinh n'a pas duré longtemps. L'empereur et son fils aîné furent assassinés en 979 par un fou qui avait rêvé qu'il deviendrait empereur. Et la couronne passa au jeune prince Vệ Vương, âgé à peine de six ans.

- J'en prévois les conséquences.

- Elles sont faciles à deviner, n'est-ce pas? L'empereur de Chine, apprenant que son redoutable vassal était mort, s'empressa d'envoyer une armée pour envahir le Đại Cồ Việt.

Devant ce péril mortel, la Cour fut désespérée, et l'Armée avec elle. Que faire? Le général Phạm Cự Lượng, chargé d'aller arrêter l'invasion, rassembla ses troupes et leur dit: «Notre souverain n'est qu'un petit gosse. Pendant que nous irons affronter mille dangers, qui saura reconnaître nos sacrifices? Et qui saura arrêter la main des traîtres prêts à nous poignarder dans le dos? Proclamons donc empereur le généralissime Lê Hoàn avant d'aller au front.»

- «Vive l'Empereur Lê!» crièrent les soldats en chœur.

L'Armée envahit donc le Palais Impérial. L'impératrice régente alla elle-même chercher le manteau impérial pour en revêtir Lê Hoàn. Et ce fut ainsi que finit la dynastie des Đinh.

- Hum! Ces gestes de la garde prétorienne et de l'impératrice me semblent bien suspects.

- Vous l'avez deviné. En réalité, ce fut un complot organisé par Lê Hoàn, amant de l'impératrice et patron de Phạm Cự Lượng.

### **Les Lê antérieurs**

- Au moins Lê Hoàn réussit-il à enrayer l'invasion?

- Il fit mieux que cela, il battit l'armée chinoise à plate couture, et l'empereur de Chine fut obligé, non seulement à retirer ses troupes, mais encore à le reconnaître comme prince vassal légitime.

- A la bonne heure! L'armée a eu la main heureuse en se choisissant son Imperator.

- Oui. Lê Hoàn, qui se proclama empereur sous le nom de Đại Hành fut un homme réellement remarquable. Après avoir fait la paix avec la Chine, il alla châtier le Champa qui avait osé garder prisonniers ses ambassadeurs. Il saccagea sa capitale, et revint chargé d'un énorme butin. De même, il courba sous ses ordres toutes les têtes turbulentes de l'empire.

- Alors sa dynastie devait durer longtemps?

- Nullement. Après 24 ans de règne, le grand empereur Lê Đại Hành mourut en 1005. Son héritier présomptif, le prince Long Việt, se vit disputer le trône par ses frères. Quand, au bout de sept mois, il eut réussi à les soumettre, il fut assassiné par l'un d'entre eux, qui n'avait fait sa soumission que pour mieux trahir. Et l'assassin Long Đĩnh monta sur le trône.

- J'espère qu'il n'aura pas un règne heureux.

- Votre indignation me ravit. Non, Long Đĩnh qui s'était révélé le pire de nos rois fut stigmatisé par l'Histoire sous le nom infamant de Lê Ngọa Triều (le Souverain qui se tenait couché en donnant ses audiences).

- Pourquoi ce nom bizarre?

- Hé! Parce que ce prince débauché avait contracté une maladie honteuse qui lui interdisait de se tenir assis. Il était par surcroît sadiquement cruel. Pour se distraire, il faisait brûler vifs des prisonniers, ou les enfermer dans des paniers d'osier qui étaient ensuite immergés dans un bassin d'eau pour assister à leur agonie. Il faisait quelquefois venir un bonze auprès de lui, le faisait s'agenouiller, et s'amusait à enlever l'écorce des cannes à sucre sur son crâne dénudé. Et de temps en temps il laissait tomber son couteau sur le crâne pour rire aux éclats en voyant le sang en jaillir. Enfin, il avait à son service des bouffons qui faisaient des grimaces comiques aux mandarins venus exposer au souverain les affaires de l'Etat.

- Mais c'était un fou furieux que ce prince!

- Heureusement il mourut prématurément de ses débauches, en 1009, après quatre ans seulement de règne. La cour et le peuple, écœurés par ses crimes, refusèrent d'introniser son héritier, et acclamèrent à la place le général Lý Công Uẩn, fondateur de la grande dynastie des Lý postérieurs qui allait durer plus de deux siècles.

- Dites donc, j'ai remarqué que les dynasties du début de l'indépendance: Ngô, Đinh, Lê, étaient toutes éphémères. Pouvez-vous m'en donner la raison?

### **Pourquoi les dynasties du début de l'indépendance furent-elles éphémères?**

- Allons, vous ne me ferez pas croire que vous ne l'ayez pas deviné déjà.

- Je vous dirai alors comme M. Jourdain disait à son maître de philosophie: "Oui, mais faites comme si je ne le savais pas."

- Vous vous moquez. Mais puisque vous exigez que je mette les points sur les i, rappelez-vous la principale cause qui souvent handicapait notre peuple quand il voulait secouer le joug chinois durant les premiers siècles de notre Histoire.

- Ah oui, l'esprit régionaliste!

- Parfaitement. Ce même esprit régionaliste qui avait arrêté le succès des premiers soulèvements contre la domination chinoise ne fut pas complètement éteint au début de l'indépendance. Chaque tribu, chaque région avait son chef, qui n'était pas trop pressé de subir l'autorité d'un gouvernement central. Tant que le roi Ngô Quyền, qui était un héros jouissant d'un prestige incomparable, était en vie, tout allait encore. Mais aussitôt qu'il mourut, les chefs féodaux redressèrent la tête, d'autant plus que l'usurpateur Dương Tam Kha en donna le premier le mauvais exemple. Et ce fut la période troublée des Douze Seigneurs, tous égaux en droits, tous souverains indépendants dans leurs fiefs respectifs. Le roi légitime Ngô n'était lui-même qu'un de ces Douze Seigneurs.

Survint Đinh Bộ Lĩnh qui, grâce à son génie militaire hors pair, réussit à écraser tous ses rivaux et à se faire proclamer empereur. Mais il dut employer des moyens énergiques, voire barbares, pour extirper le mal. L'Histoire rapporte qu'il faisait jeter les rebelles dans une marmite pleine d'huile bouillante, ou à la gueule des tigres féroces entretenus à sa Cour à cet

effet. Et quand il mourut, le désordre aurait recommencé s'il n'y avait pas eu opportunément une invasion chinoise.

- A quelque chose malheur fut bon!

- Oui. Devant le péril national, l'union sacrée fut cimentée autour de la personne de Lê Hoàn. Mais dès que ce péril eut été écarté, des révoltes éclatèrent de nouveau un peu partout. Comme Richelieu, Lê Đại Hành passait presque tout son règne à rabaisser les grands et à réduire les oppositions régionales. Ainsi donc, voyez-vous, l'esprit féodal a persisté au Vietnam jusqu'à l'avènement de la dynastie des Lý postérieurs.

- Je serais curieux de savoir par quels moyens celle-ci a réussi à imposer durablement le régime de la monarchie centralisée.

- Patience, nous en parlerons en temps et lieu. Pour en finir avec cette période du début de l'indépendance, je voudrais vous en esquisser les principales réalisations.

- Ah, très bien. Allez-y.

### **Leurs réalisations**

- L'organisation administrative d'abord. Le roi Ngô Quyền, pour affirmer son indépendance vis-à-vis de la Chine, se donna une Cour imposante dont il fixa soigneusement l'étiquette, la hiérarchie et même les habits de cérémonie des différentes classes du mandarinat.

L'empereur Lê Đại Hành, plus pratique, s'ingéniait à développer économiquement le pays. On lui doit la frappe d'une monnaie nationale la sapèque de cuivre. Avant son règne, les gens de chez nous se bornaient soit à faire du troc, soit à manier des lingots d'or ou d'argent, soit encore à utiliser ses monnaies chinoises qui étaient d'ailleurs plutôt rares. Cette heureuse mesure indique que le commerce s'est développé de province à province au lieu de se cantonner dans les limites de chaque village.

- Vous avez raison. Passons maintenant à l'organisation militaire, voulez-vous?

- Dans ces temps de guerres continuelles, elle devait sûrement retenir l'attention des souverains. Đinh Tiên Hoàng organisa l'armée sur des bases imposantes. Elle comprenait 10 Đạo, chaque Đạo comprenant 10 Quân, chaque Quân 10 Lữ, chaque Lữ 10 Tót, chaque Tót 10 Ngũ, et enfin chaque Ngũ comprenant 10 hommes. Ainsi chaque Đạo aurait 100.000 hommes, et l'armée entière composée de 10 Đạo aurait un million d'hommes, ce qui paraît bien invraisemblable pour la population de notre pays en ce temps là. Même plus tard, lors de l'effort gigantesque de guerre soutenu contre la formidable invasion mongole, nous n'avons jamais pu mobiliser plus de 200.000 hommes sous les armes. Alors, à l'époque des Đinh, une armée de cent à 200.000 me paraîtrait déjà la limite de nos capacités. Il semble donc plus plausible d'admettre qu'on avait alors seulement quelque Đạo et non pas dix, comme le ferait supporter le titre du généralissime Lê Hoàn: Thập Đạo tướng quân (le général commandant les 10 Đạo). Et même si les 10 Đạo existaient réellement, il n'est pas déraisonnable de

supposer que les unités militaires ne respectaient pas toujours strictement le système dix-dix, que par exemple un Quân comprenait seulement 5 ou 6 Lữ au lieu des 10 prescrits. Qu'est-ce que vous en pensez?

- Je pense que ce qui est écrit sur le papier est rarement réalisé intégralement en fait, et que nous n'aurions pas besoin de chercher si loin dans le passé pour en trouver des exemples.

- Oui. Il n'en reste pas moins vrai que nos premières armées étaient réellement assez puissantes pour permettre à nos premiers souverains d'avoir une bonne diplomatie.

- Tiens, tiens! Qui donc a déjà prononcé ces paroles: "Faites-moi une bonne armée, et je vous ferai de la bonne diplomatie?" Vous vous le rappelez?

- Non, mais cela n'a aucune importance. Ngô Quyền, vous vous en souvenez, a infligé une défaite sanglante à l'armée du Nam Hán; il n'avait donc pas besoin de traiter avec cet empire moribond. Đinh Tiên Hoàng, par contre, eut affaire à la jeune dynastie des Tống (Sung) qui venait de réunifier la Chine, partiellement. Il eut la sagesse de lui solliciter son investiture. Et les Tống, qui continuaient à être harcelés par les Barbares du Nord (ils le seraient toujours d'ailleurs), acceptèrent de bonne grâce cette marque de vassalité purement nominale. De ce précédent (970) data cet étrange usage diplomatique qui consistait pour le souverain vietnamien, empereur chez lui et même vis-à-vis de ses propres vassaux laotiens et chams, à solliciter un titre de prince de la Cour de Chine, et pour celle-ci à nommer prince vassal un chef étranger qui se donnait le titre d'empereur chez lui, sans s'en cacher le moins du monde. Mais les apparences étaient sauvées, et c'était là l'important.

- Je l'ai compris déjà. Mais, de grâce, que vouliez-vous me dire de la diplomatie de vos premières dynasties nationales?

- Lê Hoàn, acclamé empereur pour faire face à l'invasion chinoise, se devait de repousser celle-ci. Il fit merveille, vous vous le rappelez? Après sa victoire, il imita l'exemple de Đinh Tiên Hoàng, et sollicita l'investiture de la Chine. Mais il eut soin de montrer à celle-ci qu'il ne la redoutait nullement. Et à ce propos, je voudrais vous raconter deux anecdotes.

La première se rapporte à la réception de l'ambassade Tống Cao venue en 989 pour accorder l'investiture royale au vassal Lê Hoàn. Tout d'abord, l'ambassade ne fut pas très assurée de se voir reçue avec une inquiétante démonstration de force comprenant plusieurs jonques de guerre toutes armées jusqu'aux dents, et d'où s'élevaient des vivats frénétiques à l'adresse de l'empereur Lê Đại Hành!

Ce fut bien pis lorsque l'ambassade chinoise fut conduite au palais impérial dont la porte d'honneur fut gardée par deux tigres menaçants! En traversant cette porte, l'ambassadeur Tống Cao, bien qu'entouré de mandarins Việt souriants, ne pouvait empêcher son cœur de battre la chamade!

Ce n'était pas tout. A la lecture du rescrit impérial lui accordant l'investiture royale, Lê Đại Hành, au lieu de s'agenouiller, se tint debout en prétextant qu'il venait de faire une chute

de cheval et regretta de n'être pas en état de recevoir à genoux la faveur impériale. Vous pensez si l'ambassadeur chinois devait bouillonner de colère devant cette preuve à peine déguisée d'insolence.

Aussitôt après, Lê Đại Hành le convia à un festin fastueux qu'il ne pouvait refuser à moins de rompre toute relation diplomatique entre les deux pays. Mais tandis qu'il commençait à calmer son courroux en dégustant le bouillon de nids d'hirondelle et le jambon d'ours, un mandarin subalterne, chef de la cuisine impériale, vint lui présenter un serpent monstrueux long de plusieurs mètres, et lui demanda respectueusement s'il voudrait tâter de cette viande très appréciée des Viêt. Il repoussa cette offre avec horreur, à la grande hilarité de Lê Đại Hành. Celui-ci, vous l'avez deviné, n'a combiné ces petites plaisanteries que pour rabaisser l'orgueil des Célestes.

Avant cette brutale épreuve de force, a eu d'ailleurs lieu une autre épreuve plus courtoise, que j'appellerais une mystification littéraire.

- Une mystification littéraire?

- Oui. En 987, un mandarin chinois du nom de Lý Giác fut envoyé en négociateur au Đại Cồ Việt, probablement pour sonder le degré de culture de ces Barbares du Sud. Pour l'épater (excusez ce terme vulgaire), l'empereur Lê Đại Hành chargea le bonze Đỗ Pháp Thuận d'aller le recevoir sous le déguisement d'un simple batelier. Voilà donc notre bonze faisant force rames pour faire traverser le Fleuve Rouge à l'ambassadeur. Celui-ci qui était un remarquable lettré, en voyant deux oies superbes se débattre au milieu du courant, improvisa aussitôt ces deux vers:

鵝 鵝 兩 鵝 鵝  
*Nga nga lưỡng nga nga*  
 仰 面 向 天 呀  
*Ngưỡng diện hướng thiên nha.*

Côte à côte, deux oies,  
 Dressant la tête, regardent l'horizon.

Grand fut son ahurissement d'entendre tout à coup son batelier enchaîner:

白 毛 鋪 綠 水  
*Bạch mao phô lục thủy*  
 紅 櫂 擺 青 波  
*Hồng trạo bãi thanh ba.*

Leur blanc plumage se détachant sur l'eau violette  
 Elles agitent leurs rames roses pour remonter les vagues bleues.

- Belle peinture en effet.

- Mais la valeur de ce poème ne réside pas seulement dans son art descriptif. L'oie symbolise la paix, la tranquillité de l'âme, et le ciel représente la notion d'infini. Telle est la signification des vers de l'ambassadeur chinois, qui se peignit assis tranquillement dans une

barque et méditant sur l'infini de l'Univers. Le bonze vietnamien développa cette pensée en prenant le blanc plumage de l'oie pour symbole de la pureté, et ses pattes roses pour celui de l'enseignement, véhicule des idées. La description de l'oie nageant sur l'eau prit ainsi la signification du lettré mettant sa sagesse au service de sa patrie, ou du bonze propageant sa foi pour conduire les fidèles vers le port du salut.

- Ah bien! Je n'y avais pas pensé.

- C'est là le charme de nos poèmes orientaux qui disent toujours beaucoup plus que ce qu'ils paraissent seulement dire à la première lecture. Mais revenons à son Excellence l'ambassadeur chinois qui avait éprouvé un choc de stupeur en voyant son talent poétique surpassé par celui d'un simple batelier de la nation barbare! L'identité du pseudo-batelier lui fut peu après révélée, et il se sentit moins mortifié d'avoir été battu dans ce tournoi littéraire par un pair. Comme il était lui-même un grand poète, il sut mettre de côté son orgueil de citoyen de l'Empire Céleste pour professer la plus entière admiration à son collègue. Et les deux ne cessèrent de s'échanger de nombreux poèmes pendant toute la durée de l'ambassade.

- Où vouliez-vous en venir avec cette anecdote, authentique au moins?

- Authentique cent pour cent, je vous le garantis. Et puisque vous savez l'apprécier, je vous régalerai tout à l'heure d'une autre anecdote, inventée celle-ci par nos malins lettrés.

- Je vous en supplie, racontez-la moi tout de suite, si elle est vraiment drôle.

- Eh bien, il s'agit également de mystifications faites aux dépens d'un ambassadeur chinois, particulièrement érudit et orgueilleux, envoyé dans notre pays pour accorder l'investiture chinoise à un roi des Lê postérieurs. Pour rabattre l'orgueil de l'ambassadeur, on chargea Nguyễn Quỳnh et Đoàn thị Điểm de lui démontrer que le Đại Việt (nom de notre pays à cette époque) ne manquait pas de bons lettrés. Nguyễn Quỳnh se travestit en batelier pour faire traverser le Fleuve Rouge à S.E. l'ambassadeur. Au cour de la traversée, Son Excellence fit malencontreusement un p.. sonore. Pour cacher sa confusion, il improvisa aussitôt cette phrase insolente:

雷 震 南 邦  
*Lôi chấn nam bang*

Le tonnerre gronde dans le pays du Sud.

Sans hâte, Nguyễn Quỳnh releva une jambe de son pantalon, urina tranquillement dans le fleuve, et proféra doctoralement:

雨 流 北 海  
*Vũ lưu Bắc hải*

La pluie tombe sur la mer du Nord.



Vous pensez si l'ambassadeur fut furieux, mais émerveillé tout de même de voir qu'un simple batelier du pays vassal l'avait vaincu sur son propre terrain. Rien ne pouvait en effet mieux s'opposer au 'tonnerre' malodorant du Chinois que cette 'pluie' vietnamienne tombe sur le Céleste Empire!

Ce fut bien pis lorsqu'il aborda la rive Sud. Là se dressait une coquette auberge devant laquelle se tenait une jeune femme très belle et surtout vêtue d'une façon provocante, qui l'invitait avec des œillades incendiaires à entrer boire une tasse de thé parfumé. Amusé et un tantinet railleur, l'ambassadeur prononça:

安南一寸土不知幾人耕  
*An nam nhất thốn thổ, bất tri kỷ nhân canh.*

Un pouce du sol de la contrée du Sud, combien d'hommes le labourer?

- Comprenez-vous ce que le Chinois voulait dire?

- Pas trop.

- Eh bien, voyant l'attitude impudique de la cabaretière, il nous raila en se demandant combien d'hommes chez nous jouissaient en commun d'une même femme.

- Ah! Et que lui répondit la cabaretière?

- Vous voulez dire Đoàn thị Diễm, une femme lettrée célèbre, qui se cachait sous cet accoutrement? Avec un suave sourire, elle lui répliqua du tac au tac:

北國大丈夫偕由此徒出  
*Bắc quốc đại trượng phu, giai do thử đồ xuất.*

Les héros du pays du Nord sortent tous de cette chose.

- Ha! Ha! Ha! Et que fit Son Excellence l'ambassadeur à cette réplique savoureuse?

- Eh! Vous oubliez que c'est une histoire inventée de toutes pièces. Mais l'anecdote du bonze Đỗ Pháp Thuận est, elle, authentique. Vous me demandiez à quoi je voulais en venir en vous la racontant? Eh bien, à deux conclusions. D'abord que les lettres et le Bouddhisme ont pénétré assez profondément au Vietnam au 10<sup>e</sup> siècle. Cette pénétration, comme je vous l'ai dit, a commencé dès les premiers siècles de la domination chinoise, et peut-être même un peu plus tôt. Mais très lentement, puisque ce ne fut qu'à partir du 10<sup>e</sup> siècle que l'Histoire put en relater les premières manifestations.

Ensuite, que les lettres étaient encore l'apanage presque exclusif des bonzes qui étaient obligés de les étudier pour lire les livres saints. L'Histoire rapporte en effet que faute de laïcs suffisamment lettrés, l'empereur Lê Đại Hành honorait à sa Cour trois bonzes: Đỗ Pháp Thuận dont je viens de vous parler, Ngô Chân Lưu qui était chargé de la correspondance diplomatique, et enfin le fameux Vạn Hạnh, précepteur du futur fondateur de la dynastie des Lý, et dont je vous parlerai quand nous aurons savouré un café glacé.

- Il sera le bienvenu. Dieu! Qu'il fait chaud dans ce satané Saigon!

## 6

### LE ROYAUME DE BOUDDHA

- Vous avez très judicieusement remarqué, cher M. Lartigue, que si les dynasties du début de l'indépendance étaient plutôt éphémères, les suivantes, à partir de celle des Lý, auraient une vie plus longue. Et vous m'en avez demandé les raisons?

- Oui.

- Eh bien, si les Lý, et après eux les Trần, puis les Lê postérieurs, ont pu se maintenir longtemps en place, c'est parce qu'ils ont su imposer, à la place de l'esprit féodal, régionaliste et particulariste, l'idée d'une patrie commune, d'un souverain unique à servir.

- Je le sais bien, mais par quels moyens?

- Avant d'y arriver, ne négligeons pas l'action lente mais puissante du temps. De 939 à 1009, notre peuple a fait l'expérience de la monarchie absolue, expérience très tumultueuse, il est vrai, traversée par mille orages politiques, mille morcellements, mille révoltes, mais expérience concluante tout de même. Après chaque crise de division, de troubles, une volonté puissante s'est dressée pour ramener l'unité et la paix. Et le Vietnamien qui, en 939, ne connaissait que ses chefs et ses intérêts régionaux, a fini par apprécier en 1009 les bienfaits d'un chef unique et d'une monarchie unifiée.

- Oui. Le temps arrive à démolir les idées les plus tenaces comme l'eau qui coule use les pierres les plus dures. Mais il a dû être aidé aussi par des mesures prises par l'homme, je suppose?

- Certainement. La première mesure prise par Lý Thái Tổ, fondateur de la dynastie des Lý postérieurs, pour étendre commodément son autorité sur tout l'empire, fut de transférer sa capitale de Hoa Lu, un site pittoresque, accidenté, facile à défendre, mais trop excentrique, plus refuge que centre de gouvernement et d'expansion, à Đại La (Hanoi actuel), véritable centre de l'activité économique du pays, nœud de communications d'où rayonnent toutes les routes et cours d'eau menant au Nord-Est (Lạng Sơn), au Nord-Ouest (Lao Kay), à l'Est (la région côtière), au Sud-Ouest (la vallée de la Rivière Noire), et au Sud (la vallée du Sông Mã). Puis il fit . . .

- Attendez, attendez. N'allez pas si vite. Remarquez que je ne sais rien encore de votre Lý Thái Tổ, et comment il a pu succéder aux Lê antérieurs.

- C'est vrai, excusez-moi. Lý Công Uẩn, fondateur de la dynastie des Lý, eut, comme il se doit, sa légende. Ce devait être le fruit d'amours illégitimes, mais l'imagination populaire affirme que sa mère l'a connu en rêve des œuvres d'un génie. Devenue enceinte sans être

mariée, elle fut obligée de quitter son village. Elle tomba exténuée en arrivant un soir à la porte de la pagode Úng Tâm, et mit au monde un garçon. Cette nuit là, Lý Khánh Vân, le bonze supérieur de cette pagode vit en rêve un génie qui lui dit:

- Allez recevoir Sa Majesté l'Empereur qui est devant votre pagode.

Au petit matin, le bonze se réveilla, se rappela son rêve extraordinaire, sortit et trouva effectivement devant la pagode un garçon nouveau-né, et à ses côtés sa mère déjà morte. Le bonze fit enterrer celle-ci, et se chargea du bébé qu'il adopta et appela Lý Công Uẩn.

L'enfant, dont les sillons de la paume des mains dessinaient vaguement les caractères Son Hà et Xã Tắc (Monts et Fleuves; Génie de la Terre et Génie des Récoltes), était doué d'une intelligence hors pair. A six ans, il lisait déjà couramment tous les livres de prières. Mais, très espiègle, il creusa un jour l'intérieur des boulettes de riz gluant destinées au culte pour s'offrir un supplément à sa ration de nourriture. Le Génie gardien de la pagode apparut en rêve au bonze pour l'informer. Celui-ci vérifia le fait, et réprimanda sévèrement le jeune espiègle.

- Qui vous l'a appris, Maître?

- C'est le Génie de la pagode.

Công Uẩn, furieux, écrivit alors au dos de la statue du Génie: "Condamné à être exilé à trois mille lieues."

Cette nuit là, le Génie gardien de la pagode apparut encore au bonze supérieur et lui dit tristement:

- Sa Majesté l'Empereur vient de me chasser d'ici. Adieu.

Le bonze, en se réveillant, trouva effectivement la condamnation écrite au dos de la statue du Génie. Il tenta en vain de l'effacer avec un torchon et de l'eau. Il fit alors venir Công Uẩn qui n'eut aucune peine à effacer la sentence avec sa salive.

Lorsque Công Uẩn eut atteint l'âge de neuf ans, le bonze Lý Khánh Vân n'avait plus rien à lui apprendre. Il l'envoya alors à l'école du célèbre bonze Vạn Hạnh, le meilleur lettré du royaume. Auprès de ce maître prestigieux Công Uẩn ne tarda pas à devenir lui-même un savant remarquable, expert aussi bien en théologie qu'en philosophie confucéenne et en l'art militaire.

Pour une faute quelconque, il fut un jour condamné par son maître à rester agenouillé toute une nuit. Il improvisa alors ce distique:

*Canh khuya không dám dang chân duỗi  
Vì ngại non sông xã tắc siêu.*

Dans la nuit profonde je n'ose pas étendre mes jambes  
De peur que les monts et fleuves n'en soient bouleversés.

A ces fières paroles, le bonze Vạn Hạnh reconnut en son disciple l'étoffe d'un empereur.

Grâce à sa grande réputation de sagesse, Công Uẩn fut bientôt nommé mandarin à la Cour des Lê antérieurs. Lorsque l'empereur Lê Trung Tông fut assassiné par son frère Lê Long Đĩnh, seul Công Uẩn eut le courage de rester auprès de la victime pour la pleurer.

Impressionné par ce courage, Long Đĩnh, qui était monté sur le trône, lui garda son estime et lui confia même le commandement de sa garde personnelle.

- Beau tremplin pour escalader le trône!

- Vous avez deviné juste. La dynastie des Lê antérieurs, par les crimes et les débauches de Lê Ngọa Triều, était alors tombée dans un profond discrédit. Et chacun, à la Cour comme dans le peuple, n'aspirait qu'à changer de maître. Mais qui serait le futur maître? Lý Công Uẩn, chef de l'armée, était tout désigné. Ses maîtres, les bonzes qui jouissaient d'une autorité immense dans le peuple, faisaient pour lui une propagande active. Parmi ces bonzes, le Vénérable Vạn Hạnh, précepteur de Lý Công Uẩn, devait être cité en premier lieu. Il fit répandre des prophéties où il était dévoilé discrètement que la famille des Lý remplacerait celle des Lê au pouvoir, sous l'allégorie d'un prunier (lý) surgissant à la place d'un poirier (lê) décrépiti. Notez cette forme de propagande caractéristique de l'Orient: la prophétie. Elle sera largement employée pour préparer l'avènement des Trần, des Lê postérieurs, etc.

Bref, à la mort de Lê Ngọa triều, il n'y eut qu'une voix dans la Cour, l'Armée et le Peuple pour décréter la déchéance des Lê et l'avènement de Lý Công Uẩn. L'unanimité des cœurs était parfaite, à l'encontre de ce qui s'était passé pour l'avènement de Lê Hoàn et de ce qui se passerait pour celui de Trần Cảnh. Il faut reconnaître que Lê Long Đĩnh était tellement impopulaire que personne ne voulait défendre la cause de son fils, et que d'autre part, Lý Công Uẩn était réellement un homme supérieur, brave, intelligent, juste, et surtout magnanime. Il traita bien la famille déchue, et récompensa magnifiquement ceux qui l'avaient porté au pouvoir. Quant à ceux qui avaient été en dehors du complot, il leur témoignait toujours une sollicitude affectueuse.

### **Transfert de capitale**

- Vous pouvez maintenant revenir à votre transfert de capitale.

- Merci. A la septième lune de l'année Canh Tuất (Août 1010), un rescrit impérial fut proclamé dans tout le pays:

“Autrefois, la dynastie de Thung a changé cinq fois de capitale; de même a fait celle des Chu trois fois. Ces souverains ont-ils agi au gré de leur fantaisie? Non, pensant à l'intérêt suprême de l'empire, ils ont voulu choisir pour la capitale une position centrale qui pût en assurer le salut jusqu'à dix mille générations. D'une part obéissant à la volonté céleste, de l'autre écoutant la voix du peuple, ils n'ont pas hésité à déplacer la capitale quand il le fallait; c'est pourquoi ces dynasties ont duré longtemps, et leurs règnes ont été prospères.

Au contraire, les deux familles Đinh et Lê s'en sont tenues à leurs idées personnelles, négligeant la volonté céleste. Elles n'ont pas suivi les traces des Thung et Chu, et ont

maintenu leur capitale à Hoa Lu. De ce fait, leurs règnes ont été éphémères, le peuple malheureux, et le pays non prospère.

Nous avons remarqué que la cité Đai La, ancienne capitale du roi Cao, située exactement au centre de l'empire, s'y pose majestueusement comme un dragon couché ou un tigre assis, et que, soit au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, devant ou derrière, elle jouit de toutes les commodités des fleuves et des montagnes. Elle se trouve dans une plaine vaste et unie, sèche et bien éclairée. La population n'y souffre pas de l'obscurité ni de l'humidité; la prospérité et la richesse y règnent. Dans tout l'empire, c'est le site le plus apte à être la plaque tournante des quatre points cardinaux et la capitale de l'empire pour dix mille générations.

Notre intention est donc de fixer Notre résidence en ce lieu privilégié. Qu'en pensez-vous?"

- Mais c'était un véritable recours au plébiscite!

- Certes, et Lý Thái Tô n'avait pas tort de l'employer, car il reçut l'approbation unanime du peuple. Il ordonna aussitôt de grands travaux dans l'ancienne cité Đai La qui avait été fondée par un gouverneur chinois nommé Cao Biền sous la dynastie des T'ang. La nouvelle cité, considérablement agrandie à l'Est, comprit deux citadelles, la Ville-Capitale (kinh thành) où vivait le peuple, et l'autre intérieure, la Ville Impériale (hoàng thành) où siégeait le gouvernement. Dans cette dernière, un quartier était réservé à la Ville Interdite (cám thành) où furent bâties les résidences de la famille impériale. De plus, pour améliorer les influences bénéfiques de relief du sol, selon les règles de la géomancie, deux monticules artificiels furent élevés: Khan Son et Nùng Son. Tous ces travaux furent poussés si activement, avec le concours enthousiaste de la population de Đai La, qu'ils furent achevés au bout de quelques mois seulement.

Et, par une matinée radieuse du début de l'année 1011, des centaines de galères transportant l'empereur, la famille impériale, les mandarins de la Cour et leur suite, voguèrent de Hoa Lu à la nouvelle capitale par le Sông Đáy et le Fleuve Rouge. Toutes voiles déployées et drapeaux au vent, des milliers de jonques emplies de soldats en armes entouraient le cortège de la Cour par devant et sur les deux flancs. Deux corps de cavalerie chevauchaient parallèlement sur les deux rives. Les populations riveraines s'amassaient derrière des tables dressées de distance en distance sur les berges. Sur chacune de ces tables, recouvertes d'étoffe jaune, était posé un brûle-parfum d'où montait une épaisse fumée de santal. Et le cortège impérial s'avança au milieu d'un double nuage odorant et des vivats ininterrompus 'Vive l'Empereur' qui résonnaient joyeusement sur le miroir du fleuve.

Sur la plus grande galère, l'Empereur est assis sur un trône, entouré de ses fils et des grands mandarins de la Cour. Il bavarde joyeusement en contemplant le paysage qui défile sous ses yeux.

- N'est-ce pas que notre pays est superbe, et que de grandes destinées lui sont réservées?

- Oui, Votre Majesté.

- Tenez, voyez-vous quelque chose dans le ciel?

- Non, Sire, rien que des nuages blancs qui brillent au soleil.

- Est-ce que j'aurais la berlue? Je vois un dragon qui s'élève au-dessus de Đại La. Regardez, regardez.

Les mandarins ont beau écarquillé leurs yeux, ils ne voient rien. Néanmoins, en bons courtisans, ils se jettent à genoux en s'écriant tous ensemble:

- Vive notre Saint Empereur! C'est un bon augure que le Ciel envoie à Votre Majesté.

- Et je l'accepte de grand cœur. A propos, ne serait-il pas juste d'appeler la nouvelle capitale Thăng Long (le dragon volant)?

- Votre Majesté a divinement raison. Vive la Ville du Dragon Volant!

Lý Thái Tổ avait effectivement raison. Avec Thăng Long comme capitale, avec un gouvernement centralisé qui ne tolérerait plus aucune turbulence des chefs féodaux, le Vietnam allait s'affirmer comme une Puissance de premier ordre dans l'Asie du Moyen Age. Au Nord, il allait, non seulement contenir efficacement la poussée formidable du monde chinois, mais encore y faire des incursions victorieuses. Et au Sud, où le Vietnam s'étendait alors seulement jusqu'à la province de Ái Châu (Nghê An), l'expansion allait prendre un essor ininterrompu qui ne devait s'achever que sur les bords du Golfe du Siam.

- Je conviens avec vous que le choix de Hanoi, je veux dire Thăng Long, comme capitale, a été un excellent moyen pour consolider la monarchie absolue. Mais n'y en avait-il pas d'autres?

### **Développement du Confucianisme.**

- Si. Vous nous rappelez que durant la domination chinoise longue de dix siècles, la culture chinoise a été certes introduite au Vietnam, mais que seuls ou presque seuls les bonzes apprenaient le chinois pour lire les livres saints. Cette situation persistait au début de la dynastie des Lý. Le chinois était enseigné seulement dans les pagodes, et rares étaient les laïcs instruits qui pouvaient comprendre et propager la doctrine de Confucius. Celle-ci possédait cependant une telle vigueur morale, et surtout elle cadrerait tellement bien avec le régime politique de la monarchie absolue que les souverains Lý, tout en restant fidèles à l'enseignement de Bouddha, comprirent que le Confucianisme était une arme merveilleuse pour asseoir solidement leur autorité sur le peuple.

En 1070 donc, l'empereur Lý Thánh Tông fit construire le Temple de la Littérature. Rien n'a été épargné pour donner à ce moment l'impression de sérénité grandiose qui convient à un lieu destiné à refléter la pensée du Grand Sage. Une muraille entoure un terrain rectangulaire de 330 mètres de long sur 75 mètres de large, divisé en plusieurs cours intérieures par des murs transversaux percés d'arcs et de portiques. De la grande entrée, qui regarde vers le Sud,

un chemin dallé conduit d'abord à la Porte du Temple de la Littérature (Văn miếu môn), puis à la Grande Porte Centrale (Đại Trung môn), et enfin au Pavillon de la constellation Khuê (Khuê văn các), la constellation Khuê étant censée présider aux lettres. Faisait suite à ce pavillon à étage est le Puits de la Lumière Céleste (Thiên quang tỉnh), un bassin quadrangulaire entouré de balustrades qui embaume en été du parfum de ses lotus. Derrière ce bassin commence le temple proprement dit, où l'on pénètre par la Porte de la Grande Citadelle (Đại thành môn). Le temple (Đại thành điện) précédé d'une grande cour dallée où les jours de culte se prosternent les officiants, est un immense bâtiment dont la toiture, formée de huit pièces diversement orientées, repose sur quarante gros piliers de bois laqué rouge. C'est là que sont adorées les tablettes de Confucius, de ses quatre disciples préférés, des dix philosophes et des soixante deux sages. Derrière le temple est une vaste cour où est installé l'autel des Génies de la Terre (Xã tắc đàn). Enfin, tout au fond, est le temple dédié aux parents de Confucius (Khải thánh điện).

Quand j'étais un petit écolier, mon père me menait souvent au Temple de la Littérature passer les dimanches, peut-être pour imprimer en mon esprit juvénile le culte des grandes gloires littéraires. Et devenu adolescent, je demeurais encore assez fidèle à ce lieu austère de méditation qui avait enchanté mes années de printemps. Je me rappelle encore que devant le temple s'étendait un petit lac ou plutôt une mare où barbotaient quelques canards. Mais mon père me disait que dans l'ancien temps, et même jusqu'à la fin du siècle dernier, ce lac avait été beaucoup plus vaste. Tout autour du temple et par delà le lac, ç'avait été un terrain inculte envahi par des plantes sauvages. Ce n'est que depuis la domination française qu'on a peu à peu comblé ce lac, tracé des routes bien empierrées, et construit de nombreuses maisons.

J'aimais à monter sur le pavillon Khuê Văn Các d'où je pouvais voir les rues populeuses Cao Đắc Minh et Saint Antoine. Mais dans l'enceinte du temple, c'était le silence complet, une atmosphère de sérénité merveilleuse où semblait encore planer l'âme des lauréats docteurs dont les noms étaient gravés sur des stèles de pierre. Et je subissais malgré moi l'envoûtement de ce passé mystérieux et magnifique, j'évoquais ces prestigieux lettrés qui, après succès, faisaient leur rentrée triomphale au village natal, revêtus de la robe de cérémonie offerte par l'empereur, et assis majestueusement sur des hamacs portés par quatre villageois habillés de la tunique noire enserrée par une ceinture de soie rouge. Un parasol bleu, porté cérémonieusement par un autre villageois, abritait le grand homme du soleil. Je voyais aussi les bannières multicolores flottant au vent qui accompagnaient par devant et derrière le hamac de M. Le Docteur, j'entendais les coups de tam-tam ouvrant la marche triomphale, et j'entendais aussi le porte-voix impérieux qui intimait à la population amassée sur les deux bords de la route l'ordre de laisser la voie libre à la procession. Ah! Combien mélancoliquement je regrettais que notre chétive génération ne connaîtrait plus jamais cette surhumaine ivresse!

- Mon cher, sans vous offenser, vous me paraissez être né par erreur dans un monde qui n'est pas le vôtre. Mais puisque vous évoquez les lauréats docteurs, voulez-vous me faire savoir de quand datent les concours littéraires?

- J'allais oublier. Ce fut en 1075 que l'empereur Lý Nhân Tông organisa le premier concours littéraire pour recruter des mandarins. En 1076, il fonda le Quốc Tử Giám

(l'Université) pour dispenser l'enseignement confucianiste aux meilleurs étudiants du royaume. Dès lors, le Confucianisme fut établi sur un pied d'égalité avec le Bouddhisme et le Taoïsme. Les trois doctrines furent ensemble reconnues par l'Etat, et des concours officiels furent organisés périodiquement pour recruter des mandarins laïques et des dignitaires, des clergés bouddhique et taoïste.

Oui, l'enseignement confucianiste, qui n'atteindrait son plein épanouissement que sous la dynastie des Lê postérieurs, aida déjà puissamment à constituer l'armature morale de l'empire des Lý. Je vous en citerai seulement deux préceptes caractéristiques:

1. 君使臣死 臣不死不忠  
*Quân sử thần tử, thần bất tử bất trung.*

Quand le souverain ordonne à un sujet de mourir, celui-ci manquerait à son devoir s'il ne s'y conformait.

2. 普之天下, 莫非王土  
*Phổ chi thiên hạ, mạc phi vương thổ*  
出土之民, 莫非王臣  
*Xuất thổ chi dân, mạc phi vương thần.*

Sous la voûte du ciel, toutes les terres appartiennent au souverain;  
Et leurs habitants sont tous ses sujets.

- Il me serait intéressant d'apprécier par un exemple concret les résultats de cette éducation.

- Eh bien, vous serez servi à souhait. A peine développée, la culture confucéenne donna un fruit remarquable: Tô Hiến Thành, à la fois lettré érudit, homme d'Etat éminent et stratège remarquable.

Il fit ses premières armes en écrasant la révolte de Thân Lợi en 1141. Puis il réorganisa l'armée, la soumit à des exercices répétés, et obligea les officiers à apprendre l'art militaire. En 1159, il repoussa une invasion des Laotiens alliés aux tribus montagnardes Nguu Hồng de la province de Hung Hóa. En 1161, il fit une démonstration de force sur la frontière du Champa qui avait suspendu le paiement du tribut de vassalité. Effrayé, le roi de ce pays dut faire amende honorable.

Tô Hiến Thành développa aussi considérablement l'enseignement. Il fit ouvrir de nombreuses écoles et organiser plusieurs concours littéraires pour recruter des bons mandarins. Mais le plus grand service qu'il rendit à la dynastie des Lý fut de s'opposer à la dictature du favori Đỗ Anh Vũ. L'empereur Lý Anh Tông (1138-1175) n'avait que trois ans lorsqu'il succéda à son père Lý Thần Tông. Le gouvernement de l'Etat tomba ainsi entre les mains de l'impératrice-mère Lê thị, régente de l'empire, et amante de Đỗ Anh Vũ. Celui-ci eut bien la velléité de renverser la dynastie des Lý pour fonder celle des Đỗ, mais devant le courage tranquille de Tô Hiến Thành, immensément populaire dans l'armée et dans le peuple, il n'osa pas mettre à exécution son criminel projet.



L'empereur Lý Anh Tông mourut en 1175, et laissa à son tour le trône à un enfant de trois ans, le prince Long Cán, au détriment de son fils aîné le prince Long Xương qui avait été déchu pour crime de commerce incestueux avec des concubines de son père. Par précaution, Anh Tông dans son testament avait accordé la régence à Tô Hiến Thành, à l'exclusion de la première impératrice Chiêu Linh, mère du prince déchu.

Celle-ci fit envoyer au Régent des présents magnifiques avec ces mots: "L'empereur est trop jeune pour gouverner l'Etat, surtout en ce moment où l'étranger menace nos frontières. Ne serait-il pas plus sage de le remplacer par le prince Long Xương, plus âgé?"

Tô Hiến Thành renvoya les présents avec un refus poli: "Je suis un indigne serviteur de Votre Majesté dont les moindres paroles sont pour moi des ordres. Mais j'ai été chargé par l'empereur Anh Tông d'une mission sacrée que je dois remplir jusqu'à mon dernier souffle de vie."

L'impératrice Chiêu Linh ne se tenait pas pour battu. Elle convoqua les mandarins de la Cour et leur promit honneurs et richesses s'ils voulaient bien détrôner l'empereur Cao Tông (prince Long Cán) au profit du prince Long Xương. De ce côté là non plus, elle n'obtint pas satisfactions car le Régent tenait solidement l'armée et le peuple en ses mains.

Malheureusement Tô Hiến Thành était déjà très vieux, et ne tarda pas à tomber gravement malade en 1179. Un de ses fidèles collaborateurs, Vũ Tấn Đường, le soigna avec dévouement. Un jour, la seconde Impératrice Đỗ Hậu (mère de Cao Tông) vint le voir et lui demanda qui pourrait le remplacer à la tête du gouvernement après sa mort.

- C'est Trung Tá, Votre Majesté.

- Mais, fit l'impératrice avec étonnement, je croyais que votre meilleur ami était Vũ Tấn Đường. Pourquoi ne le proposez-vous pas?

- Si Votre Majesté m'avait demandé le nom de mon meilleur ami, je lui aurais effectivement cité Vũ Tấn Đường. Mais Elle m'a demandé qui serait le plus capable pour gouverner l'Etat, et je suis obligé de proposer Trung Tá.

L'impératrice dut s'incliner devant cette preuve-sublime de la scrupuleuse honnêteté du Régent. Ce lettré formé à l'école du Confucianisme ne vous paraît-il pas un grand serviteur de la monarchie?

- Oui, en effet.

- Passons maintenant au Bouddhisme.

### **L'âge d'or du Bouddhisme.**

- Vous voulez dire que cette religion contribua aussi à consolider la monarchie absolue?

- Pourquoi pas? Je conviens avec vous que le Bouddhisme n'a pas été sciemment employé à cette fin, qu'il est surtout une doctrine de renoncement, et que si les Lý l'ont favorisé, c'est simplement parce qu'ils suivaient le courant spirituel de leur peuple qui s'adonnait alors avec ferveur au Bouddhisme. D'autre part, n'oubliez pas que Lý Thái Tổ devait son trône, au moins en partie, aux prêtres de cette religion.

- Tout cela ne me dit pas comment le Bouddhisme a pu servir la cause de la monarchie absolue.

- J'y arrive. D'abord, le Bouddhisme enseigne la vanité des biens terrestres, et l'enchaînement des causes et effets d'une existence à l'autre. Par conséquent il prêche la concorde, la répudiation des ambitions et des rivalités politiques.

- Hum! Votre raisonnement me paraît un peu tiré par les cheveux.

- Si vous voulez. Mais vous ne niez pas, je suppose, qu'une religion réunissant dans une foi ardente le peuple tout entier puisse constituer un ciment solide pour la nation? La foi chrétienne n'a-t-elle pas unifié l'Europe du Moyen Âge dans les Croisades contre l'Infidèle?

- Si, mais vous n'aviez sous les Lý à combattre aucun peuple infidèle pour défendre votre foi religieuse, que je sache?

- Bien remarqué. Je saisis même cette occasion pour insister sur ce point que chez nous le Bouddhisme n'a jamais été le prétexte d'aucune guerre religieuse, du moins jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, devant la pénétration intensive du Christianisme, mais alors pour des raisons politiques plutôt que religieuses. Nous reviendrons plus tard sur ce point.

Pour le moment, nous parlons de la contribution du Bouddhisme à l'œuvre d'édification de la puissance des Lý. Vous avez eu raison de nier qu'il ait servi à cimenter notre peuple dans une lutte contre l'Infidèle, attendu que les Chinois étaient eux-mêmes des Bouddhistes et que nous avons même adopté certains dieux de l'Olympe Cham. Il n'en est pas moins vrai que le Bouddhisme a été, sous les Lý, un grand facteur spirituel en enseignant le courage à endurer les souffrances physiques et morales.

Quoi qu'il en fût, le Bouddhisme connut une splendeur sans pareille sous la dynastie des Lý. Souverains, princes et princesses, mandarins, lettrés, gens du peuple, tous étaient animés de la foi la plus fervente, de cette foi qui chez vous a fait surgir de terre vos admirables églises gothiques.

Lý Thái Tổ fit d'abord construire huit pagodes dans son district natal de Thiên Đức (province de Bắc Ninh), et neuf autres dans la Capitale. En l'an 1018, il envoya une ambassade en Chine pour demander une collection de livres saints bouddhiques. Et il admit à la Cour de nombreux bonzes à titre de conseillers.

Ses successeurs continuèrent la même politique. Des pagodes furent construites un peu partout, dont les plus célèbres qui nous restent sont la pagode Diên Hựu, en bois, construite

sur une colonne dressée au milieu d'un étang de lotus, près du Jardin Botanique de Hanoi, et la Tour à douze étages Báo Thiên (à côté de la future Cathédrale de Hanoi), sur laquelle fut érigée une cloche de bronze pesant 12.000 livres (à peu près 5 tonnes). D'autre part, les bonzes furent admis dans de nombreux services publics, particulièrement dans l'enseignement et la diplomatie. Chaque pagode fut dotée de riches rizières. Le clergé fut exempt de toute corvée, de tout impôt et du service militaire.

En un mot, le Bouddhisme a connu une faveur extraordinaire de la part des souverains Lý, faveur qui dégénéra, vers la fin de cette dynastie, en abus intolérables, comme il était facile à prévoir. Trop favorisé et trop nombreux, le clergé bouddhique perdit sa discipline, et devint trop souvent un lieu de refuge pour les paresseux et les débauchés. En même temps, la doctrine bouddhique dévia vers des pratiques de sorcellerie, comme en font foi certaines histoires de cette époque.

- Racontez-les moi, voulez-vous?

- Non, car ce ne sont que des légendes traduisant sous un jour adultère l'enseignement bouddhique. Plus intéressante serait l'étude de la littérature de cette époque, pour voir que la pensée bouddhique qui l'imprégnait n'avait rien de désenchanté, mais recelait au contraire une énergie immense. La vaillance (dũng) est aussi bien en honneur dans l'enseignement bouddhique que dans l'enseignement confucianiste. Mais tandis que la discipline de Confucius base sa vaillance sur le devoir, sur ses obligations envers la société:

見 義 不 爲 無 勇 也  
Kiến nghĩa bất vi vô dũng dã

Etre en face d'une circonstance exigeant de faire son devoir  
et s'y dérober, c'est manquer de vaillance.

Le disciple de Bouddha puise sa vaillance à une source plus élargie, plus profonde. Il est pénétré de la loi de non-permanence des choses.

身 如 電 影 有 還 無  
Thân như điện ảnh hữu hoàn vô  
草 木 春 榮 秋 又 枯  
Vạn mộc xuân vinh thu hựu khô.  
任 運 盛 衰 無 怖 喂  
Nhiệm vận thịnh suy vô bố úy  
盛 衰 如 露 草 頭 鋪  
Thịnh suy như lộ thảo đầu phô.

(Vạn Hạnh thiên sư)

Notre corps est pareil à l'éclair qui luit puis qui s'éteint

Les végétaux aussi s'épanouissent au printemps, puis se dessèchent en automne.  
N'ayez donc aucune crainte quant aux variations des événements de ce monde,  
Car ils sont éphémères comme la rosée qui se condense et puis s'évapore sur le gazon.

C'est pourquoi, en faisant abstraction de son Moi individuel qui s'identifie avec le Grand Tout, il se rend maître de lui et de l'Univers:

寂	寂	楞	伽	月
<i>Tịch</i>	<i>tịch</i>	<i>Lăng</i>	<i>già</i>	<i>nguyệt</i>
空	空	渡	海	舟
<i>Không</i>	<i>không</i>	<i>độ</i>	<i>hải</i>	<i>chu</i>
思	空	空	覺	有
<i>Tư</i>	<i>không</i>	<i>không</i>	<i>giác</i>	<i>hữu</i>
三	昧	任	通	舟
<i>Tam</i>	<i>muội</i>	<i>nhiệm</i>	<i>thông</i>	<i>chu.</i>

(Huệ Minh thiên sư)

La lune bouddhique est sereine  
Qui éclaire la barque menant au Nirvana  
Celui qui ne pense à rien et ignore la perception de ses sens  
Pourra atteindre à la parfaite Illumination.

La question qui se pose donc au bouddhiste n'est pas de fuir lâchement le monde dont il nie seulement les apparences trompeuses, mais de travailler à son salut et à celui de ses semblables. Par la prière, par l'observation des règles monastiques, mais aussi en se dévouant sans compter, sans calcul et pour ainsi dire indistinctement, au service de la patrie et de l'humanité. D'aucuns pourraient s'étonner que la dynastie des Lý ait pu être si dynamique quoique bouddhique; il faudrait plutôt dire qu'elle a été dynamique parce que bouddhique. Ce ne sera que sous les Lê décadents, lorsque la pensée bouddhique se sera dénaturée en un pessimisme désenchanté que la nation vietnamienne perdra son dynamisme.

- Dites-moi donc ce qu'a fait de remarquable cette dynastie placée sous le signe de Bouddha.

### **Les réalisations de la dynastie des Lý**

- Oui, je peux même affirmer que cette dynastie a posé solidement les fondements de la nation vietnamienne.

A l'intérieur, elle a édifié un système fiscal très simple, avec six impôts: celui sur les rizières, étangs et mares, celui sur les champs de mûrier et les terrains alluvionnaires . . .

- Oh! Faites-moi grâce de ces détails qui me donnent la migraine.

- Comme vous voudrez. Je tiens seulement à vous faire observer que les Lý ont été les premiers à donner à notre pays – qui changea son nom de Đại Cồ Việt en celui de Đại Việt moins belliqueux, plus conforme à l'esprit pacifique du Bouddhisme, sous Lý Thánh Tông – une structure compatible avec un Etat moderne. Finances, travaux publics (la digue de Cơ Xá protégeant la capitale Thăng Long date de cette époque), Instruction publique, Justice, Armée, etc., tout a été édifié sur des bases simples mais solides. Simples parce que le Gouvernement intervenait le moins possible dans les affaires des citoyens, et laissait les communes s'administrer elles-mêmes. Solides parce que le Gouvernement se réservait le droit de mobiliser, quand le besoin s'en faisait sentir, toutes les forces vives de la nation suivant les règles équitables préétablies. Et à propos de la construction de la digue Cơ Xá, je voudrais vous présenter une hypothèse.

- Qui est?

- De supposer que ce fut à partir de la dynastie des Lý que le delta du Fleuve Rouge commença à prendre sa physionomie actuelle. Je vous ai dit plus haut que la technique de la rizière inondée qui ne se laisse plus raviner comme le Ráy par les pluies torrentielles de la mousson du Sud, était probablement connue dès la fin de la dynastie des Hồng Bàng. Mais le delta du Fleuve Rouge était lui aussi recouvert primitivement de forêts, et il a fallu à nos ancêtres plusieurs siècles pour le défricher complètement. Au 8<sup>e</sup> siècle, sous la domination des T'ang, le gouvernement chinois Cao Biền fit construire sur l'emplacement actuel de Hanoi la citadelle Đại La, ce qui prouve que ces travaux de défrichage étaient alors achevés, au moins en grande partie. Mais la Haute-Région continuait à être ravagée par des incendies de forêts, ce qui entraînait des inondations terribles pour le delta. Ce fut la gloire des souverains Lý de la protéger par des digues et plus tard de creuser des canaux de dérivation pour faciliter une rapide évacuation des eaux en saison de crues. Cette œuvre gigantesque de préservation du delta tonkinois sera continuée inlassablement par les dynasties suivantes, puis par les Français qui y ajoutèrent une innovation admirable: les barrages.

Ainsi donc, comme vous le voyez, les Lý ne s'absorbaient pas uniquement dans des méditations religieuses. C'étaient, dans toute la force du mot, des réalisateurs.

- Oui.

- Un autre trait de leur administration doit aussi être signalé: elle était profondément imprégnée de l'esprit de miséricorde du Bouddhisme. L'Histoire rapporte que l'empereur Lý Thánh Tông, un jour d'hiver, dit à ses mandarins: "Même dans mon palais, je frissonne encore de froid. Combien doivent en souffrir les prisonniers qui manquent de nourriture et de vêtements! Certains d'entre eux sont d'ailleurs en instance de jugement, c'est-à-dire qu'ils pourraient être innocents des crimes dont ils sont accusés. S'ils devaient mourir de froid avant que leur innocence fût reconnue, quelle injustice nous aurions commise!" Et il donna l'ordre d'améliorer le régime des prisons. Un autre jour, sa fille la princesse Đông Thiên se tenant près de son trône, il la montra aux mandarins en disant: "J'aime mon peuple autant que j'aime

ma fille. Et je souffre affreusement d'être obligé de punir ceux qui ont enfreint les lois par ignorance. Désormais, qu'on allège toutes les peines."

- Voilà une belle parole que ne désavouerait pas notre roi Saint Louis.

- Le Confucianisme et le Bouddhisme ont aussi fait germer dans le cœur des souverains Lý la fleur bleue romantique. A titre d'exemple, je vais vous raconter un véritable conte de fée, mais authentique, auquel fait allusion la chanson populaire suivante:

*Tay cầm bán nguyệt xênh xang  
Muôn nghìn cây cỏ lai hàng tay ta.*

Devant ma faucille en forme de croissant de lune que je tiens en mains  
majestueusement  
Toutes les plantes s'inclinent pour venir se ranger sous mes ordres.

L'Histoire raconte en effet qu'en allant se promener dans la campagne, le même empereur Lý Thánh Tông que nous avons vu si miséricordieux envers les prisonniers, et qui n'avait pas encore d'enfant mâle, rencontra un jour une jeune paysanne d'une beauté angélique, debout près d'un buisson d'orchidées, qui fauchait l'herbe en déclamant ces deux vers. Séduit par sa voix d'or, par le sens allégorique de la chanson, et par son maintien vraiment majestueux, l'empereur la prit pour épouse de second rang et lui décerna le titre de Ý Lan phu nhân (la Dame aux orchidées). La jeune paysanne lui donna l'année suivante un fils qui deviendrait l'empereur Lý Nhân Tông, et qui valut à sa mère le rang d'impératrice.

- Bravo! Quelle belle idylle d'amour, aussi romantique que celle de l'empereur d'Autriche François-Joseph et de la princesse Sissi!

- Je dois ajouter que la paysanne Ý Lan n'était pas qu'angéliquement belle. Une fois montée sur le trône, elle savait aider son impérial époux par des conseils très judicieux, à tel point qu'allant à la guerre contre le Champa, il lui confia la régence de l'empire durant son absence. La guerre traînant longtemps sans résultat appréciable, l'empereur se découragea et ramena son armée à la Capitale. Mais à moitié chemin de retour, il apprit de la rumeur publique que la régente avait admirablement gouverné le pays, plus sagement même que lui. Alors, plein de confusion, il se dit: "Une femme a réussi à maintenir le pays en paix, et moi, un homme, je ne saurais pas vaincre ses ennemis du dehors?" Et animé d'un sursaut d'énergie, il fit faire demi-tour à son armée pour rentrer au Champa. Il communiqua son ardeur guerrière à ses soldats, et réussit cette fois-ci à remporter une éclatante victoire, qu'il eut le bon goût d'attribuer à l'impératrice quand il la revit à son retour triomphal.

- Vous voyez ainsi, cher M. Lartigue, que malgré le paternalisme un peu débonnaire des souverains Lý, ceux-ci, les premiers du moins, sous l'influence à la fois charitable et énergique du Bouddhisme et du Confucianisme, ont su réaliser de grands exploits militaires.

Mais avant de vous les exposer, et afin d'en finir avec les modifications apportées par les Lý dans l'organisation du pays, je voudrais vous parler d'une curieuse cérémonie qu'ils ont

inventée pour assurer la pacifique transmission du trône d'un souverain mort à son successeur. Voilà dans quelles circonstances est née cette cérémonie.

En 1028, Lý Thái Tổ mourut en léguant l'empire à son fils aîné le prince Phậ Mã, qui devint l'empereur Lý Thái Tông. Aussitôt se réédita la tragédie qui s'était passée à la mort de Lê Đại Hành et qui aboutit à l'assassinat du prince Long Việt et à l'usurpation du trône par son frère assassin Long Đĩnh, vous vous le rappelez?

- Oui.

- Donc Lý Thái Tông à peine intrônisé, ses frères vinrent assiéger le palais impérial avec leurs nombreux partisans pour lui disputer le trône. Le général Lê Phụng Hiểu, indigné, invectiva les princes révoltés: "Altesse, vous commettez non seulement le crime de trahison envers Sa Majesté votre frère, mais encore celui d'impiété filiale envers Sa Majesté votre père. Tout le monde a le droit de châtier de tels traîtres. Et moi, Lê Phụng Hiểu, je vais en donner le premier exemple."

Et s'élançant sur son cheval, il fonça impétueusement sur l'armée rebelle quelque peu démoralisée par son énergique rappel à l'ordre. Il réussit à trancher d'un coup de sa longue épée la tête d'un prince; les autres s'enfuirent épouvantés. Peu après ils firent leur soumission et furent pardonnés magnanimement par leur frère qui les réintégra dans leurs titres et dignités. Mais Thái Tông, instruit de cette expérience, obligeait désormais tous les princes et grands dignitaires de la Cour à venir chaque année, après les fêtes du Têt, s'assembler au temple Đông Cồ, près de Hanoi, pour y prononcer le serment solennel suivant: "Que ceux qui oseraient manquer à leurs devoirs de piété filiale et de loyauté envers le souverain soient maudits et châtiés par la Justice Divine." Et cette cérémonie fut observée durant tout le long règne de la dynastie des Lý.

- A-t-elle été efficace, cette précaution?

- Oui, sous la dynastie des Lý profondément religieux, aucune lutte fratricide ne surviendra plus. Mais nous verrons que les Trần, plus pratiques, imagineront un moyen légal et non plus sentimental pour assurer la pacifique transmission de trône. Nous en reparlerons plus tard. Et revenons, si vous voulez, aux grands exploits militaires des Lý.

- Contre?

### **La guerre avec le Champa**

- Contre le Champa et la Chine. Le Champa, excusez-moi si je ne vous en ai pas parlé plus tôt, était un petit peuple turbulent appelé primitivement Lâm Ấp et occupant la majeure partie du Centre-Vietnam actuel, qui avait maintes fois envahi et dévasté le Giao Chỉ sous la domination chinoise. L'empereur Lê Đại Hành lui avait infligé une sévère correction, mais il ne se tenait pas tranquille pour autant. Les souverains Lý, à leur avènement, tentèrent de renouer avec le Champa des relations amicales, mais inutilement, et les jonques chames continuaient à ravager les côtes du Đại Việt. A bout de patience, en 1044, l'empereur Thái Tông dirigea en personne une expédition punitive. L'armée pénétra dans la capitale chame

Phật Thệ (province actuelle de Thừa Thiên), décapita le roi Xạ Đẩu, et fit prisonnière la reine Mị Ê qui fut amenée au Đại Việt. Lorsque le cortège arriva au Sông Đáy, Thái Tông ordonna à la reine prisonnière de venir se présenter à lui. Mais elle s'enveloppa dans ses couvertures et se jeta dans le fleuve. Le peuple Vietnamien, rendant hommage à sa fidélité conjugale, composa la chanson suivante:

*Dù ai sang cả mặc ai  
Thân này nước chảy hoa trôi sá gì?*

Que n'importent honneurs et richesses?  
Ce corps, je l'abandonne aux flots comme  
Une fleur entraînée par le courant.

- Brave petite reine!

- De cette victoire date l'ère de l'expansion vietnamienne vers le Sud qui constitue, avec la résistance contre l'agression chinoise au Nord, les deux faits dominants de notre politique extérieure.

En 1069, l'empereur Lý Thánh Tông vainquit de nouveau le Champa. Instruit par l'expérience, il ne mit pas à mort le roi prisonnier Ché Củ, exigea, à titre de rançon, les trois districts de Địa Lý, Ma Linh et Bồ Chính (qui forment les provinces actuelles de Quảng Bình et Quảng Trị). Mais ces trois districts annexes étaient toujours peuplés en majorité de Chams. Pour en finir avec leurs révoltes continuelles, Lý Thường Kiệt dut faire deux expéditions ultérieures en 1075 et 1104, puis il envoya des Vietnamiens coloniser ces terres définitivement pacifiées.

- Victoire trop facile!

- Vous pouvez même ajouter: victoire peu glorieuse. Car, objectivement parlant, le Đại Việt, en cette circonstance, s'est comporté en colonialiste peu scrupuleux. Mais que voulez-vous? Notre pays, surcomprimé par son expansion démographique, et barré au Nord par un trop puissant voisin, a dû chercher son "espace vital" au Sud. Et le malheureux peuple Cham en faisait les frais. Telle est la loi cruelle de la lutte pour la vie.

- Oui, votre pays n'est pas le seul à avoir à se reprocher son ancien colonialisme. Parlez-moi maintenant de vos démêlés avec la Chine.

### **La guerre avec la Chine**

- Ici, si nous eûmes affaire à un redoutable adversaire, nous fûmes servis par des circonstances exceptionnellement favorables. La Chine des Tống (Sung), vous vous rappelez, était continuellement harcelée par les barbares du Nord: Mandchous, Mongols, Turkestanais, à qui elle devait payer annuellement un écrasant tribut. Pour redresser la situation, l'empereur Tống Thần Tông nomma premier ministre un réformateur hardi, Vương An Thạch (Wang an Shih). Avec recul du temps, nous devons reconnaître que les réformes de celui-ci étaient vraiment géniales, mais à l'époque, elles ne rencontrèrent qu'incompréhension et mécontentement dans le peuple chinois. Vương An Thạch ayant d'autre part fait des



préparatifs intensifs pour envahir notre pays et redresser par là son prestige chancelant, nous saisîmes immédiatement cette occasion pour déclencher une guerre préventive. Nous mîmes sur pied deux armées commandées l'une par Lý Thường Kiệt et l'autre par Tôn Đản, qui entrèrent en Chine par deux voies différentes: le Kwang Tong et le Kwang Tsi. Ils y firent des ravages épouvantables, puis se replièrent sur la frontière en ramenant des milliers de prisonniers et un énorme butin. C'était bien l'exploit le plus extraordinaire, unique d'ailleurs, qu'ait jamais accompli le Vietnam: envahir la Chine!

- En somme, cette victoire incroyable était due à la faiblesse des Sung déjà malmenés par les Barbares du Nord, et à l'animosité du peuple chinois à l'égard du premier ministre Wang An Shih.

- Vous avez raison, car autrement comment aurions-nous pu envahir la Chine dont la moindre province était plus grande que notre pays tout entier. Même Trần Hưng Đạo et Nguyễn Huệ qui plus tard infligeraient aux Chinois des défaites sanglantes n'ont jamais osé franchir la frontière.

- Mais je suppose que l'orgueilleux Empire Céleste n'a pas avalé cet affront sans chercher à le venger?

- Bien sûr. Dès l'année suivante, c'est-à-dire en 1076, une forte armée chinoise envahit le Đại Việt, mais fut arrêtée sur les bords du Phú Lương. Les Chinois avaient à leur disposition des bombardes qui lançaient, par dessus le fleuve, des grosses pierres sur la flotte et le camp Viêts, leur infligeant des pertes qui pour n'être pas matériellement bien sévères, exerçaient une influence fâcheuse sur le moral de nos troupes. Pour lutter contre ce mal moral, Lý Thường Kiệt prétendit avoir entendu en rêve un poème dicté par un génie, et prédisant une victoire certaine. Les soldats, électrisés par cette assurance divine, se défendirent vaillamment, et les Chinois durent accepter la paix et rentrer bredouille chez eux. Voici ce poème, qui affirme une confiance absolue dans les destinées du pays, facteur principal, comme je vous l'ai exposé plus haut, qui puisse expliquer le miracle de notre indépendance à côté de la Chine gigantesque:

南	國	山	河	南	帝	居
<i>Nam</i>	<i>quốc</i>	<i>son</i>	<i>hà</i>	<i>nam</i>	<i>đế</i>	<i>cư</i>
截	然	定	分	在	天	書
<i>Tiệt</i>	<i>nhiên</i>	<i>định</i>	<i>phân</i>	<i>tại</i>	<i>thiên</i>	<i>thư</i>
如	何	逆	虜	來	侵	犯
<i>Như</i>	<i>hà</i>	<i>ngịch</i>	<i>lũ</i>	<i>lai</i>	<i>xâm</i>	<i>phạm</i>
汝	等	行	看	取	敗	虛
<i>Nhữ</i>	<i>đẳng</i>	<i>hành</i>	<i>khan</i>	<i>thủ</i>	<i>bại</i>	<i>hư</i>

Sur les monts et fleuves du pays du Sud s'est établi le peuple Viêt,  
Telle est la décision irrévocable inscrite dans le Livre du Ciel  
Pour quoi osez-vous encore, ô pirates, envahir notre pays?

Vous verrez qu'une défaite complète vous attend.

- Oui, même à travers sa traduction, je sens circuler dans ce poème un souffle de foi inébranlable. C'est magnifique. Mais dites-moi, cette glorieuse dynastie des Lý, comment a-t-elle pu succomber? Car elle a bien pris fin au bout de deux siècles, n'est-ce pas?

- Oui, elle a connu le destin commun à toutes les dynasties vietnamiennes et chinoises. Fortes avec le fondateur énergique et ses premiers successeurs, épanouies avec les souverains lettrés et artistes, elles tombaient en décadence avec les derniers rejetons débiles, amollis dans la débauche et la fainéantise.

### **La décadence et la déchéance des Lý**

Tout a commencé avec Lý Cao Tông. Il avait un goût immodéré pour le luxe, les plaisirs et surtout les beaux palais. Il soumettait à des corvées excessives le peuple qui, de guerre lasse, préférait gagner le maquis avec les hors-la-loi plutôt que de mener cette vie de chien. En 1208, Phạm Du se révolta au Nghệ An, Cao Tông envoya contre lui le général Phạm Bình Gi qui réussit à circonscrire la révolte pour l'anéantir peu à peu. Mais Phạm Du, à grand renfort de cadeaux, soudoya les mandarins concussionnaires qui accusèrent Phạm Bình Gi d'abus de pouvoir. Le général victorieux fut rappelé à la Cour, et jeté en prison. Son lieutenant Quách Bốc, indigne, incendia la Capitale pour délivrer son patron. Cao Tông fit égorger Phạm Bình Gi, puis s'enfuit hors de la Capitale. Son fils, le prince Sam, courut se réfugier auprès d'une famille de riches pêcheurs à Tức Mặc (province de Nam Định). Une Idylle l'y attendit. La famille Trần avait une fille très belle, et le prince fugitif ne tarda pas à s'en amouracher. Trần Lý fut trop heureux de lui accorder la main de sa fille, puis leva des troupes pour aller à la conquête de la capitale. Ce qu'il fit sans trop de difficultés, le rebelle Quách Bốc n'ayant sous la main que des pirates indisciplinés.

Cao Tông revint donc réoccuper son trône, grâce à l'aventure amoureuse de son fils. Il mourut un an après, et le prince Sam lui succéda en 1211 sous le nom de Lý Huệ Tông.

- Et la fille des Trần?

- Elle fut nommée impératrice. L'empereur Huệ Tông était de caractère faible et se laissait entièrement dominer par ses beaux-frères et cousins. Comme il tombait malade, Trần Thủ Độ le persuada de céder le trône à sa fille la princesse Chiêu Thánh pour aller se retirer dans une pagode. Ce qu'il fit en 1225.

- Vous avez donc une souveraine maintenant?

- Oui, mais pas pour longtemps. Elle n'avait alors que sept ans. Trần Thủ Độ, premier ministre, désigna son neveu Trần Cảnh, d'un an plus âgé que la souveraine, pour remplir l'office de chevalier servant auprès de celle-ci. Les deux enfants, espionnés à leur insu par Trần Thủ Độ, s'amusaient ensemble innocemment dans le Palais Impérial. Un jour, Chiêu Hoàng qui se lavait la figure vit arriver Trần Cảnh. Voulant le taquiner, elle lui jeta de l'eau au visage. Thủ Độ en prit prétexte aussitôt pour faire connaître à toute la Cour que la souveraine

avait voulu confier le pays à Trần Cảnh (en vietnamien, le mot Nước, eau, signifie également pays). Et Lý Chiêu Hoàng fut mariée à Trần Cảnh à qui elle transmet le trône.

- Voilà un changement de dynastie pas ordinaire: Les rois de France épousant des duchesses de Bretagne pour acquérir leur belle dot n'ont pas fait mieux. J'en fais compliment à votre Trần Cảnh, mais je ne puis m'empêcher de déplorer la disparition de cette grande dynastie des Lý imprégnée d'un si ardent esprit religieux.

- En effet. Et je profite même de cette occasion pour vous caractériser, par anticipation, nos trois grandes dynasties nationales: les Lý, les Trần et les Lê postérieurs. Alors que les Trần symbolisent pour nous la vaillance guerrière, et les Lê la sagesse confucianiste, les Lý ont d'emblée atteint le plus sublime degré de ferveur religieuse que jamais plus nous ne rencontrerons par la suite.

Mais là n'est pas cependant le seul apport de la dynastie des Lý à la culture vietnamienne. Ce qu'il y a de curieux à constater, et paradoxal à première vue, c'est que cette grande ferveur religieuse s'est alliée à une conception de la vie qui était loin d'être bigote. Au point de vue social, ce fut en effet la dynastie des Lý qui nous a le plus légué la joie de vivre, le goût des pèlerinages aux lieux saints qui étaient plus des excursions folâtres que des manifestations religieuses, et la tradition des duos d'amour qui faisaient le charme ensorcelant des jeunes filles de Bắc Ninh, patrie des souverains Lý et de leurs belles reines. Si nous n'avons pas été complètement tartuffés par la morale confucianiste des Lê, c'est grâce au souvenir persistant des souverains Lý qui se plaisaient à couvrir leur province natale de Bắc Ninh de maisons de passage (hành cung) reliées les unes aux autres par des canaux. Ils aimaient à voyager d'une de ces résidences à l'autre, sur des jonques royales emplies de cuisiniers, de musiciens et de concubines, et ne dédaignaient pas de causer familièrement avec les populations riveraines. En retour, les effrontées paysannes ne craignaient pas de leur lancer des œillades incendiaires et des chansons provocantes qui les faisaient rire aux éclats. En fait de bonhomie, avouez que nos rois Lý pourraient rendre des points à votre Vert-Galant Henri IV.

- Je comprends maintenant qu'avec des mœurs de cour aussi libérales, Trần Thủ Độ ait pu sans choquer personne placer son neveu auprès de la jeune reine pour lui servir de compagnon de jeux.

- Et confisquer élégamment le trône des Lý.

## 7

### L'INCROYABLE ÉPOPÉE

#### **Pour consolider la nouvelle dynastie**

- Je suppose, dit M. Lartigue, que les Lý ont eu tout de même des fidèles qui n'ont pas trouvé ce mariage de gosses à leur goût.

- Bien sûr. Aussitôt après l'escamotage du trône, des révoltes éclatèrent, dirigées par Lý Quang Bật, Đoàn Thưng et Nguyễn Nộn. Mais une prophétie ne tarda pas à circuler dans le peuple:

*Trời Đông A soi đến bậc hè  
Ba con đom đóm lập lòe làm chi?*

Le soleil de l'Est a lui sur la véranda du temple  
Et les vers luisants scintillaient en vain.

- Ce que signifie que les trois chefs rebelles échoueront dans leurs efforts désespérés pour sauver le temple des Lý que le soleil de la nouvelle dynastie a balayé (les deux caractères Đông et A réunis forment le caractère Trần). D'une part Trần Thủ Độ a employé cette forme de propagande pour décourager les partisans des Lý; de l'autre, il a très habilement pratiqué une politique de temporisation. Au lieu de mobiliser des forces considérables pour écraser les révoltes, ce qui eût pour effet d'engager le pays dans une guerre civile sanglante, il s'est hâté d'accorder aux rebelles le titre de princes souverains dans leurs fiefs. Mais, en sous main, avec des espions, il les a excités les uns contre les autres, et finalement les a anéantis presque sans avoir à tirer l'épée.

- Mais c'était un véritable Machiavel!

- Il savait aussi jouer les Borgia. Pas avec le poison, non, mais avec un moyen inédit, et probablement unique dans l'Histoire mondiale.

- Vous excitez furieusement ma curiosité.

- Il savait qu'à certain jour tous les princes et princesses Lý se réuniraient dans un palais consacré au culte des impératrices défuntes. Le trône avait bien passé entre les mains d'une autre famille, mais très gentiment, Trần Thủ Độ mit le palais à la disposition des princes Lý. Et le jour du culte venu, tandis que ceux-ci se grisèrent d'alcool et de musique servis par les voluptueuses odalisques de l'ancienne Cour, le palais tout à coup s'effondra et disparut sous ses décombres.

- Il était miné?

- Mais non, voyons, les explosifs étaient encore inconnus en ce siècle là. Mais le palais avait été creusé jusqu'aux fondations, et soutenu ensuite par des échafaudages fragiles qui, à un signal, s'abattirent tous à la fois. Les convives: princes, princesses, eunuques, servantes, musiciennes, tous furent ainsi enterrés, vifs ou morts, personne ne l'a su, mais le fait est que l'ancien palais effondré fut aussitôt recouvert d'un énorme monticule de terre et de pierres. Et durant de longues années, personne n'a plus osé s'approcher de ce monstrueux tombeau des princes Lý.

- Horrible!

- Trần Thủ Độ a voulu effacer jusqu'au souvenir du nom de la famille déchue. Tous les gens portant ce nom reçurent l'ordre de le changer en celui de Nguyễn, déjà porté par un nombre incalculable de personnes, ce qui fit que les descendants des Lý se perdirent bientôt dans l'anonymat de la foule. C'est pourquoi vous trouvez si fréquemment au Vietnam des M. Nguyễn, aussi fréquemment qu'en France vous pouvez trouver des M. Durand.

- Ah bien! Je ne m'expliquais pas pourquoi la moitié des Vietnamiens que je connais s'appellent Nguyễn. Et à ce propos, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous demanderai de m'expliquer pourquoi le nombre de noms de famille est si limité chez vous?

- Vous l'avez très justement remarqué, et c'est ce qui fait que nous nous désignons par nos prénoms de préférence à nos noms de famille qui, étant fort limités, risqueraient de s'appliquer à une infinité de personnes. A vrai dire, l'emploi du nom de famille pour désigner quelqu'un est quelquefois aussi observé, mais seulement pour des personnes qu'on désire spécialement honorer, soit pour leur âge vénérable, soit en considération de leur haut rang social.

- Bien. Votre remarque est très intéressante, mais vous n'avez toujours pas répondu à ma question?

- J'y arrive. A mon avis, il peut y avoir plusieurs raisons à ce que le nombre de nos noms de famille soit limité, en principe à cent comme le suggèrent la dénomination historique Bách Việt et l'habitude de désigner l'ensemble de la population par le vocable Bách tính ou Trăm dân (les cent familles.)

D'abord, sachez que chez nous la noblesse n'a jamais été héréditaire, et encore moins dotée d'un fief. L'usage de s'appeler par ses noms de terre n'existe donc pas chez nos nobles comme chez les vôtres. Quelquefois néanmoins, vous pouvez trouver qu'une personnalité illustre est désignée par son nom de village. Par exemple Nguyễn Du, l'auteur du Kim Vân Kiều, est souvent appelé Tiên Điền tiên sinh (M. De Tiên Điền), et Nguyễn Công Trứ, un éminent mandarin sous les règnes Thiệu Trị et Tự Đức, est appelé Uy Viễn tướng công (Son Excellence Uy Viễn). Mais ce ne sont pas là des titres de noblesse, simplement des euphémismes pour éviter l'emploi direct du nom, jugé irrévérencieux.

Ensuite, le nom de famille est chez nous quelque chose de sacré, qui nous a été donné par les lois divines et humaines. On ne peut jamais le changer pour un autre, sauf de très rares exceptions.

- Par exemple?

- Par exemple le cas de Đinh Đạo, fils du prince Hồng Bảo. Celui-ci ayant été condamné pour crime de trahison, son fils, neveu de l'empereur Tự Đức, fut obligé d'abandonner le nom de famille de son père Nguyễn Phước, et de prendre celui de sa mère Đinh.

Un autre exemple est le cas de Hàn Thuyên. Hàn Thuyên avait d'abord comme nom de famille Nguyễn 阮. Nguyễn Thuyên fut reçu *thái-học-sinh* ou docteur sous le règne de

Trần-thái-Tôn (1225-1257). D'après le *Việt sử thông giám cương mục*, à la 8<sup>e</sup> lune de l'automne de la 4<sup>e</sup> année Thiệu-bảo du règne de Trần-Nhân-tôn (1282), un crocodile vint au fleuve Phú-lương (Fleuve Rouge). Le roi ordonna au ministre de la justice Nguyễn Thuyên de rédiger une composition littéraire pour la jeter dans le fleuve. Le crocodile partit de lui-même. Le roi, considérant que ce fait rappelait celui accompli par Hàn Dũ 韓愈 (un célèbre écrivain chinois de la dynastie des Đường qui réussit également à faire partir un crocodile au moyen d'une composition littéraire), lui donna le nom de Hàn.

Enfin vous dirai-je que si chez nous on se désigne aussi familièrement par des sobriquets tels que M. Hai Sún (l'Edenté), M. Ba Bán phở (le Marchand de soupe), tout comme chez vous il y a des gens qui s'appellent M. Legros, M. Drapier, etc, ces sobriquets ne sont jamais utilisés dans les papiers administratifs, et surtout dans les tablettes funéraires, où l'on est toujours désigné par son nom de famille suivi d'un prénom représentant presque toujours des vertus ou des plantes ou minéraux les symbolisant. Ex: Trung (loyauté envers le prince), Hiếu (piété filiale), Cúc (chrysanthème), Ngọc (jade), etc. J'ajouterai:

1. qu'entre le prénom et le nom de famille s'intercale souvent, mais pas toujours: Đình (cour, famille), Cao (éminent), Đức (vertu). Ex: Nguyễn Đình Thử, Trần Cao Thăng, Ngô Đức Kế. Mais les plus communément usités de ces noms intermédiaires sont pour les hommes Văn et pour les femmes Thị. Ex: Nguyễn Văn Bình (le garçon Bình de la famille Nguyễn), Hoàng Thị Mỹ (la fille Mỹ de la famille Hoàng).
2. que parfois le nom de famille et le nom intermédiaire sont liés indissolublement de génération en génération pour désigner une famille à part. Ex: Dương Đình et Dương Thiệu sont des noms composés désignant deux familles qui peuvent avoir eu un ancêtre lointain commun, mais qui forment à présent deux familles tout à fait étrangères l'une de l'autre.

Mais je m'aperçois que nous avons fort dévié de notre récit historique. Où en étions-nous, vous vous le rappelez?

- Heu, je crois . . . Ah oui, vous me disiez que Trần Thủ Độ obligeait les membres de la famille déchue à changer leur nom de famille Lý en celui de Nguyễn.

- Très bien. Mais ce despote n'a pas eu seulement une main de fer pour la famille Lý; cette main de fer, il l'employa également avec sa propre famille.

- Comment cela?

- Vous savez combien les usurpations de trône étaient fréquentes dans notre Histoire. Dương Tam Kha a usurpé celui des Ngô, Lê Hoàn celui des Đinh, Lý Công Uẩn celui des Lê, et enfin les Trần ont usurpé celui des Lý. Cette menace trop réelle, il faudra coûte que coûte l'écarter de la nouvelle dynastie.

Et Trần Thủ Độ, qui n'était pas un sot, a vu tout de suite d'où était venu et pourrait venir le péril. Les usurpateurs avaient été soit de hauts fonctionnaires (Lê Hoàn, Lý Công Uẩn), soit des membres des familles alliées à la famille impériale (Dương Tam Kha était frère de l'impératrice Dương thị, épouse de Ngô Quyền, et Trần Cảnh était neveu de l'impératrice Trần thị, épouse de Lý Huệ Tông). En homme dénué de tout scrupule, Thủ Độ prit deux mesures radicales:

- Les plus hautes charges de l'Etat seraient réservées aux princes du sang. L'intérêt dynastique eut le pas sur le mérite des gens du peuple.
- Les membres de la famille impériale se marieraient seulement entre eux. C'était l'inceste rendu obligatoire.

Par un heureux concours de circonstances, ces deux mesures irrationnelles et inapplicables à la longue furent pleinement justifiées durant plus d'un siècle. Les princes du sang, élevés aux plus hautes fonctions, surent s'en montrer supérieurement dignes. Et non seulement en stratégie militaire, mais aussi en diplomatie, en littérature, etc. Quant aux mariages consanguins, si révoltants pour la morale confucéenne, vous concevez bien qu'ils ne purent longtemps être observés scrupuleusement. Et ce qui est extraordinaire à constater, c'est que la dynastie des Trần sera perdue précisément parce que ses derniers souverains n'auront pas observé les deux mesures prescrites par son fondateur. L'empereur Trần Minh Tông épousera deux femmes de la famille Lê, qui donneront naissance, l'une à l'empereur Nghệ Tông, et l'autre à l'empereur Duệ Tông. Lê Quý Ly, un neveu de ces deux impératrices, sera nommé premier ministre, puis usurpera le trône des Trần. Nous aurons plus tard l'occasion de parler de cet événement. Pour le moment, laissez-moi continuer à vous exposer la politique du dictateur Trần Thủ Độ pour consolider sa dynastie. Je vous ai dit que l'un des points de cette politique était l'obligation pour les membres de la famille impériale de se marier entre eux. Thủ Độ le premier donna l'exemple à suivre. Il épousa sa cousine, l'impératrice Trần thị veuve de Lý Huệ Tông. C'était déjà assez choquant, mais vous allez voir mieux. La princesse Chiêu Thánh (ex-impératrice Lý Chiêu Hoàng) était restée stérile au bout de douze ans de mariage quand elle atteignit ses 19 ans. Sa sœur, la princesse Thuận Thiên, mariée à Trần Liễu, frère de Thái Tông, était à ce moment enceinte de trois mois. Ne songeant qu'à assurer la pérennité de la dynastie, Trần Thủ Độ prit alors une décision unique dans l'Histoire du Vietnam et peut-être du monde: il fit enlever la princesse Thuận Thiên, belle-sœur à double titre de Thái Tông, et força celui-ci à la prendre comme impératrice à la place de Chiêu Thánh répudiée.

Thái Tông, révolté de cet acte barbare que son oncle lui imposait, s'enfuit de la Cour et alla se réfugier dans la pagode située au sommet du mont Yên Tử (province de Quảng Yên). Thủ Độ le poursuivit jusqu'à là, avec toute la Cour, pour le prier de revenir à la Capitale. Thái Tông répliqua: "Je suis trop jeune et incapable de gouverner l'Etat. Veuillez choisir un autre plus méritant pour ne pas souiller le prestige de la dynastie." Après avoir prié vainement plusieurs fois, Trần Thủ Độ se tourna vers les mandarins et leur dit: "Là où réside l'Empereur, là est la Cour." Puis il ordonna immédiatement la construction du Palais Impérial sur le sommet même du mont Yên Tử. Le bonze supérieur fut obligé de supplier Thái Tông de revenir à la Capitale pour sauver la pagode. Thái Tông, à contre cœur, dut s'y résigner.

- Pauvre petit roi, victime de la raison d'Etat!

- Et d'autant plus à plaindre que le peuple le rendit seul responsable de son honteux divorce:

*Trách người quân tử phụ tình  
Chơi hoa rồi lại bẻ cành bán rao.*

Combien répréhensible est le héros ingrat  
Qui, après avoir joui de la fleur, cassa sa branche pour  
la vendre à la criée.

- La fleur, je veux dire la princesse Chiêu Thánh, fut vendue à la criée?

- Oh non, pure exagération. Après avoir été répudiée, elle fut donnée en mariage à un haut mandarin, Lê Phụ Trần.

- Bien, elle ne devait pas alors être trop malheureuse, quoique dépouillée de son titre d'impératrice.

- Non. La plus à plaindre, c'était sa sœur, la princesse Thuận Thiên, brutalement séparée de son époux Trần Liễu, et dont probablement le mariage avec Trần Thái Tông ne fut qu'un mariage blanc. Sa seule mission était de mettre au monde un garçon qui pût être censé né des œuvres de l'empereur.

- Et Trần Liễu, quelle fut sa réaction devant l'enlèvement de sa femme?

- Il devint furieux, et se réfugia dans la brousse avec quelques partisans. Mais que pouvait-il faire avec cette force dérisoire? Un jour que l'empereur Thái Tông faisait une promenade en rivière hors de la Capitale, Trần Liễu se présenta tout en pleurs devant lui, et les deux frères tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Thủ Độ, qui faisait toujours surveiller l'empereur par ses espions, fut vite informé de cet incident. Il survint à l'improviste et voulut transpercer de sa propre épée son neveu Trần Liễu. L'empereur Thái Tông dut le supplier d'accorder grâce entière au rebelle, qui fut réintégré dans son titre de Yên Sinh Vương.

- Tout est bien qui finit bien. Mais vous ne m'avez parlé jusqu'ici que des mesures prises par le dictateur Trần Thủ Độ concernant les familles Lý et Trần. Voulez-vous me parler un peu de sa politique à l'égard du peuple?

- Oui, mais attendez, j'allais oublier une troisième mesure ayant pour but d'éviter les disputes qui pourraient se produire à la mort d'un souverain, entre les enfants de celui-ci. Vous vous rappelez que les Lý avaient résolu ce problème par un serment obligatoire de piété filiale et de loyauté envers le souverain, serment renouvelé chaque année au temple de Đồng Cổ. Thủ Độ plus réaliste, imagina une solution plus radicale. C'est de léguer le trône du vivant du souverain vieillissant à l'héritier qui lui paraissait le plus capable, tout en se réservant la supervision des affaires du royaume. D'aucuns ont cru y voir la source d'un



conflit possible entre l'ex-empereur et l'empereur régnant. Mais pratiquement ce conflit n'a jamais existé, le fils, même devenu empereur, devant toujours s'incliner devant la volonté de son père. L'Histoire raconte seulement que l'empereur Anh Tông, successeur de Nhân Tông, avait la déplorable habitude de boire immodérément. Un jour, l'ex-empereur Nhân Tông, au cours de ses pérégrinations, survint à l'improviste au Palais impérial. Tous les hauts mandarins s'empressèrent de venir lui présenter leurs respects. Seul Anh Tông, encore plongé dans l'ivresse, se fit remarquer par son absence. Furieux, l'ex-empereur ordonna à tous les mandarins de le suivre à Thiên Trường pour proclamer la déchéance du souverain régnant. Quelques heures après, réveillé à grande peine, Anh Tông apprit cette funeste nouvelle. Il courut aussitôt à la poursuite de son père pour essayer d'implorer son pardon, eut la chance de rencontrer à la porte du palais un étudiant et lui demanda de rédiger en vitesse une supplique pour lui. Đoàn Nhữ Hài – c'était le nom de l'étudiant – fit merveille. Sa supplique, bien que rédigée hâtivement, était tellement émouvante qu'elle réussit à calmer le courroux de l'ex-empereur qui pardonna à son fils. Anh Tông jura de ne plus jamais boire une goutte d'alcool, et recompensa Đoàn Nhữ Hài en lui donnant une haute charge à la Cour.

- Votre anecdote est très jolie. Mais revenons à la politique des Trần à l'égard du peuple, voulez-vous?

- Eh bien! Il y a là un point d'histoire délicat à élucider. Parce que les Trần ont acquis une gloire immortelle en repoussant par trois fois l'invasion mongole, et parce qu'ils ont eu la sagesse de demander l'avis du peuple sur la question de faire la guerre à outrance ou de demander la paix, on a tendance à exagérer leur popularité, et à tenir pour évidemment démocratique toute leur politique intérieure. Or, nous avons de sérieuses raisons d'en douter.

D'abord, comme je vous l'ai dit plus haut, seuls les princes du sang pouvaient occuper les plus hautes charges de l'Etat. Mieux que cela, ils se voyaient attribuer des apanages dont ils percevaient directement les impôts, et qu'ils défendaient avec leurs propres soldats recrutés et payés avec leurs propres ressources. En dehors de la famille impériale, les titres de noblesse étaient accordés parcimonieusement, pour des services exceptionnels seulement, mais les fils des mandarins, avec un minimum de conditions, accédaient facilement au mandarinat, auquel ne pouvaient jamais accéder les gens roturiers, à moins de réussir aux difficiles concours littéraires ou de réaliser des exploits militaires remarquables. Enfin, l'esclavage que la dynastie des Lý avait généreusement aboli, sauf pour les prisonniers de guerre, reflorissait de nouveau. En somme, la société vietnamienne sous les Trần est revenue au système féodal: en haut, une classe de privilégiés comprenant les membres de la famille impériale et les mandarins, qui détenaient le pouvoir et aussi la majorité de la propriété foncière. En bas, le peuple, taillable et corvéable mais pas à merci, libre d'exercer le métier qui lui plaisait, libre même de s'enrichir par le commerce et l'industrie, mais n'ayant presque aucun moyen de sortir de sa vile condition. Enfin, en marge de la population libre, une masse d'esclaves mâles (nô) et femmes (ti), assez nombreuse, composée de gens condamnés à cet état de servitude: débiteurs insolubles de mauvaise foi, épouses et enfants des rebelles ou des traîtres. Parfois même, des gens trop pauvres préféraient aliéner leur liberté plutôt que de crever de faim. Ces esclaves n'avaient pas la liberté en ce sens qu'ils étaient attachés à vie au service de leurs maîtres, sans en recevoir aucuns gages. Leurs maîtres, pourtant, n'avaient pas sur eux droit de vie ou de mort. Comme vous le voyez, cette société était bien féodale, mais ne ressemblait pas

tout à fait à l'ancienne société féodale des rois Hùng dont elle différait par son caractère centralisateur.

- Heu, j'ai peur de ne pas vous comprendre très bien.

- C'est pourtant clair. Sous les Hùng et même jusqu'aux Ngô, notre pays était plutôt une fédération de principautés autonomes reconnaissant l'autorité, mais seulement nominale, d'un souverain. Sous les Trần, au contraire, Le Đại Việt formait déjà une nation une et indivisible, et son caractère féodal résidait moins dans l'existence de fiefs soumis à une couronne royale que dans la division de la population en classes sociales bien distinctes: princes du sang, mandarins, commun peuple et esclaves.

- Je vois. Et je m'étonne d'autant plus qu'avec une telle structure sociale les Trần aient pu se concilier la sympathie populaire.

- C'est pourtant là un point indiscutable, et que je tâcherai de vous expliquer plus loin. Pour le moment, continuons l'étude de l'organisation administrative du pays. Les Lý, vous vous le rappelez, avaient posé les fondements d'un Etat moderne, en avaient organisé les services essentiels: finances, armées, travaux publics, justice, éducation, etc. Et le pays, grâce à un heureux concours de circonstances (l'empire chinois des Tống continuellement menacé par les Barbares du Nord), a pu vivre longtemps dans la paix, de sorte que tout l'appareil étatique était simplifié à l'extrême ou imprégné de paternalisme. Vers la fin de la dynastie, cette faible structure se révéla impuissante à dominer les difficultés qui surgirent alors. Témoins et bénéficiaires de cette faiblesse, les Trần ont naturellement réagi pour ne pas en devenir victimes à leur tour, d'autant plus que peu après leur avènement ils durent faire face au terrible péril mongol. Ainsi, tout les poussait à organiser un Etat fort:

En matières d'impôts, en plus de l'impôt foncier et des diverses accises déjà créées par les Lý, ils ont établi l'impôt personnel basé sur la situation de fortune de chaque contribuable.

En matière d'organisation militaire, ils ont fait un recensement très méticuleux de la population, et rendu obligatoire le service militaire à certaines catégories de citoyens, de sorte qu'ils ont pu opposer une armée régulière de 200.00 hommes à l'invasion mongole.

En matière de justice, ils ont sensiblement aggravé les peines corporelles allant du sectionnement du poignet ou du pied au piétinement du condamné par des éléphants.

- Faites- moi grâce de ces détails horribles.

- Je voulais seulement vous faire comprendre que les Trần, qui n'avaient pas une main de velours pour les Lý et pour eux-mêmes, n'en avaient pas non plus à l'égard du peuple. Et cependant, chose curieuse, celui-ci les suivait sans réserve, sauf de rares exceptions dans la mortelle lutte qu'ils devaient engager contre les Mongols.

- Pourquoi?

- Attendez donc, vous allez trop vite. Faisons d'abord la part de la contrainte, que tous les gouvernements appellent hypocritement unanimité populaire. Sous les premiers souverains Trần, il devait y avoir pas mal de mécontents parmi les fidèles des Lý et peut-être aussi parmi les esclaves. Eh bien, quand les Mongols envahirent notre pays, croyez-vous que tous ces gens aient pu facilement oublier leurs rancunes pour venir spontanément se ranger derrière les Trần, sans aucune contrainte? C'eut été trop beau, et nous avons parfaitement le droit d'en douter.

Et pourtant, les récits historiques sont là qui surabondamment prouvent que le peuple des Trần, quasi unanimement, a fait réellement bloc avec ses princes. L'union sacrée devant le danger existe certainement, mais n'explique pas tout. La preuve, c'est qu'elle ne jouera pas, 130 ans plus tard, avec Hồ Quý Ly. Elle a joué avec les Trần, ce qui indique indiscutablement que ceux-ci ont su, malgré leur gant de fer, apprivoiser le peuple. Par quels moyens?

- C'est ce que je me tuais à vous demander, et à quoi vous n'avez pas toujours répondu, bavard que vous êtes!

- Vos ordres seront obéis, Seigneur! Les princes Trần, quoi que peu enclins au paternalisme débonnaire des Lý, n'étaient pas des sots. Ils savaient allier à une énergie peu commune un sens très aigu des réalités. Ils cherchaient donc par tous les moyens à se concilier la sympathie populaire.

D'abord, ils flattaient la vanité humaine en bombardant mandarins les chefs de commune, élus par le peuple. Chaque commune possédait sa Cour en miniature, comme l'empereur en avait une en grand. Et cette idée géniale présentait deux avantages: D'une part, elle attachait à la dynastie tous les chefs de commune, honorés du titre pompeux de mandarin communal (xã quan). De l'autre, elle assignait à chacun un champ d'ambition bien déterminé: acquérir une place honorable dans la hiérarchie de la commune, sans plus chercher à fomenter des troubles dans le pays.

Ensuite, dans les grandes occasions, les souverains Trần convoquaient des assemblées populaires pour solliciter l'avis du peuple. Et celui-ci, flatté que l'Empereur voulut bien demander son humble avis, se faisait un point d'honneur de renchérir sur des intentions du Gouvernement. Le congrès de Diên Hồng, dont je vous parlerai plus loin, était en réalité moins une consultation populaire qu'une forme très astucieuse d'appel au patriotisme. L'Histoire n'a enregistré que ce fameux congrès de Diên Hồng, mais il ne devait pas être le seul. Et j'imagine volontiers que les Trần ont dû employer ce moyen pour demander des impôts supplémentaires, par exemple, sacrifices qui parurent immédiatement légers dès que le peuple s'imagina les avoir consentis de son propre gré.

Enfin, dans leurs rapports avec les mandarins de la Cour, c'est-à-dire avec leur entourage immédiat, les souverains Trần se sont bien gardés d'observer la majesté et la morgue impériales qu'auraient plus tard les Lê. Dans les fêtes, au cours des banquets, ils se plaisaient à chanter et à danser avec eux, les considérant plus en compagnons d'armes qu'en sujets. Rien d'étonnant alors que les mandarins sacrifiaient jusqu'à leur dernière goutte de sang pour servir les princes qui les honoraient tant.

- Oui, il faut convenir que les Trần étaient de grands politiques. Et je commence à comprendre pourquoi ils ont pu triompher des Mongols. Parlez- moi maintenant de cette grande aventure.

### **La guerre contre les Mongols**

- C'était, dans toute la force du mot, une épopée incroyable. Les Mongols qui avaient conquis toute la Chine des Tống, envahi les pays de l'Asie Occidentale et qui s'étaient même avancées jusqu'en Europe Orientale, ces invincibles guerriers ont été vaincus par le petit peuple vietnamien sous la dynastie des Trần. Qui eût osé le croire? Voici pourtant les faits, rapidement résumés:

Dès 1257, les Mongols envoyèrent à l'empereur Trần Thái Tông une ambassade tendant à obtenir sa soumission. Sur son refus, une armée mongole envahit le Đại Việt par la route du Yunnan. L'armée Việt, repoussée, dut évacuer la capitale Thăng Long dont tous les habitants furent massacrés sauvagement par les Mongols. L'empereur Thái Tông, désespéré, consulta son oncle Thủ Độ qui lui répondit calmement: "Sire, tant que ma tête restera sur mes épaules, Votre Majesté n'aura rien à craindre." Bientôt, en effet, décimés par les maladies tropicales et par la défektivité du ravitaillement qu'ils avaient mal préparé, ayant sous-estimé l'importance de la résistance Việt, les Mongols durent évacuer notre pays.

De 1258 à 1284: trêve, que les deux adversaires utilisèrent l'un et l'autre à préparer la guerre sur une échelle plus grande. Les Mongols s'attachèrent à mieux étudier notre géographie, notre climat, nos ressources humaines et économiques. De notre côté, tout en consentant à payer tous les trois ans un lourd tribut à la Chine, nous nous efforçâmes d'organiser une force armée capable de résister à un ennemi que nous savions redoutable.

Les Mongols brusquèrent les choses en 1282. L'empereur Nhân Tông ayant refusé de venir en personne à la Cour de Chine et envoyé à sa place son oncle Trần Di Ái, les Mongols nommèrent celui-ci roi de l'Annam, et le renvoyèrent au Đại Việt avec une petite armée d'escorte. Mais celle-ci fut anéantie à la frontière même et le traître Trần Di Ái fait prisonnier. En apprenant cette nouvelle, l'empereur Mongol entra en fureur et envoya en 1284 contre le Đại Việt une armée forte de 500.000 hommes conduite par son propre fils, le prince Thoát Hoan. L'invasion se fit en deux points: la frontière Sud du Đại Việt (province de Nghệ An) par la flotte, et la frontière Nord-Est (Lạng Sơn) par l'armée de terre. Il est certain que l'empereur Trần Nhân Tông fut terrifié par cette formidable invasion; il convoqua d'urgence tous ses officiers en un Conseil de guerre à Bình Than (au confluent du Sông Đuống et du Sông Thái Bình). Des avis divergents furent émis, soit de soumission pure et simple, soit de diplomatie dilatoire, soit de résistance à outrance. Ce dernier avis, défendu farouchement par Trần Quốc Tuấn, prince Hưng Đạo, prévalut enfin. Pour enflammer le patriotisme de la population, une assemblée de notables fut convoquée au palais impérial Diên Hồng. A la question posée par l'empereur: "Guerre ou soumission?" Les notables répondirent unanimement: "Plutôt mourir que vivre dans l'esclavage!"

Les dés étaient jetés. L'armée Việt, commandée par le généralissime prince Hưng Đạo, fut d'abord vaincue sous la poussée formidable des Mongols, et obligée d'abandonner la capitale

Thăng Long. De son côté, la flotte mongole ayant débarqué au Nghệ An tenta de s'avancer vers le Nord pour faire la jonction avec l'armée de terre. Pour comble de malheur, le gouverneur de Nghệ An, prince Trần Kiện, un couard, n'osa pas résister et ouvrir les portes de la citadelle à l'ennemi. Le Đại Việt fut alors enserré des deux côtés dans un terrible étai.

En ce moment critique, l'empereur Nhân Tông faillit encore une fois se décourager. Il confia à Trần Quốc Tuấn son désir de cesser le combat pour épargner à la population les horreurs de la défaite. Mais le généralissime répondit fièrement: "Si Votre Majesté veut se rendre, qu'Elle veuille bien me couper la tête d'abord." Puis il lança une proclamation vibrante à ses officiers. C'est un morceau d'éloquence politique remarquable que vous aurez intérêt à connaître, mais dont la longueur relative m'empêche de vous la lire ici. (Voir les Chefs d'œuvre de la littérature vietnamienne, p. 24- 28).

Du coup, la nation entière se cabra dans un magnifique sursaut d'énergie. Tous les guerriers, chefs et soldats, se firent tatouer sur les bras ces deux mots indélébiles: 殺 鞏 Sát Thát (Mort aux Mongols). Et pour le peuple brûla lui-même ses foyers et ses récoltes pour faire le désert autour de l'ennemi.

Le succès vint enfin couronner cette volonté farouche. Dès l'année suivante, en 1285, le prince Trần Nhật Duật réussit à culbuter l'armée de Toa Đô qui de Nghệ An s'avancait vers le Nord, à la porte de Hàm Tử (Hung Yên). Electrisée par cette victoire, la première grande victoire depuis les hostilités, l'armée du prince Trần Quang Khải écrasa celle de Thoát Hoan au débarcadère de Chương Dương (préfecture de Thượng Phúc, près de Hanoi), puis entra en triomphatrice dans la capitale libérée. Les Mongols, découragés, ne pensèrent plus alors qu'à se retirer sans dommage dans leur pays. Mais le généralissime Hung Đạo, ayant deviné leurs intentions, manœuvra ses troupes de manière à leur couper toute voie de retraite. Deux dernières grandes batailles furent livrées à Tây Kết (Hung Yên) et à Vạn Kiếp (Bắc Giang) où l'armée mongole démoralisée fut anéantie presque entièrement. Les pitoyables débris en furent ramenés en Chine par le prince Thoát Hoan qui faillit être condamné à mort par son impérial père.

Deux années furent employées à préparer la revanche. Et en 1287, l'armée mongole déferla de nouveau sur le Đại Việt. Comme l'avait prédit Hung Đạo à l'empereur Nhân Tông inquiet de cette seconde invasion, celle-ci eût le même sort que la première. Avec la supériorité du nombre, les mongols recueillirent d'abord quelques succès. Mais vaincus au bout de quelques mois par le climat meurtrier, et aussi par une meilleure stratégie Việt qui s'acharnait à les affamer en détruisant leurs convois de ravitaillement, ils ne tardèrent pas à se décourager. Leur flotte fut détruite sur le fleuve Bạch Đằng (où en 938 Ngô Quyền avait anéanti celle des Nam Hán) avec la même tactique des pieux où venaient se briser à marée basse les grosses jonques chinoises. Et leur armée de terre, épouvantée par ce désastre naval qui anéantit tout leur ravitaillement, fut à son tour anéantie dans sa funeste retraite où de chaque colline, de chaque ruisseau, de chaque forêt s'élançèrent des soldats Việt qui les harcelaient sans interruption jusqu'à la frontière de Chine. Le péril mongol était définitivement écarté, car l'empereur de Chine dut contenir son orgueil blessé pour accepter les propositions de paix Việt.

- Vous avez accompli là un surprenant miracle.

- Qui serait incompréhensible sans évoquer le climat psychologique de cette époque. Pour l'illustrer, je vous ai raconté le congrès de Diên Hồng et les mots historiques de Trần Thủ Độ et de Trần Quốc Tuấn. En voulez-vous d'autres exemples?

- Mais avec plaisir.

- Au conseil de guerre de Bình Than, le marquis Hoài Văn Hầu Trần Quốc Toản qui n'avait que quinze ans n'était pas autorisé à assister. Furieux de cet affront fait à son jeune âge, il leva avec ses propres ressources une petite armée de mille hommes, et fit campagne pour son propre compte. Ses exploits furent tellement héroïques que le générallissime Hung Đạo, craignant pour la vie de ce jeune écervelé, fut obligé de l'incorporer dans son état-major pour modérer sa furie belliqueuse.

- Un vrai Du Guesclin!

- Puisque vous aimez les comparaisons historiques, voici encore un Bara, mais plus âgé. Trần Bình Trọng, prince Bảo Nghĩa, fut fait prisonnier par les Mongols au cours d'une bataille. Thoát Hoan qui appréciait sa valeur lui promit de le faire nommer prince d'empire s'il consentait à se rendre. A cette offre injurieuse, Trần Bình Trọng répondit fièrement: "Chien de Mongol, je préfère être diable du Sud que prince du Nord." Et il tendit son cou à la hache du bourreau.

- Magnifique!

- Je ne vous ai parlé jusqu'ici que des princes de la famille impériale, et vous pourriez en conclure hâtivement que seuls ceux-là étaient héroïques. Je vais maintenant vous présenter un homme du peuple: Phạm Ngũ Lão. Doué d'une force prodigieuse et très versé dans les lettres, il avait dès sa jeunesse ambitionné de se faire un grand nom. Un jour, un de ses voisins fut reçu docteur ès-lettres. Tout le village se rendit chez le lauréat pour le féliciter; seul Phạm Ngũ Lão s'en abstint. Interrogé par sa mère sur les raisons de cette conduite, il répondit: "Mère, je suis honteux d'aller présenter mes compliments à un autre, alors que je n'ai pu rien faire pour te rendre fière de ton fils."

Il risquait cependant, en restant dans son village (Phù Úng, province de Hải Dương), de laisser ses talents ignorés de tout le monde. Il imagina donc un stratagème pour se faire connaître.

Sa maison était située au bord de la route qui menait de Vạn Kiếp, où était établi le quartier général de l'armée, à la capitale Thăng Long. Un jour que le générallissime Trần Hưng Đạo se rendit à la capitale pour conférer avec l'empereur, Phạm Ngũ Lão s'assit au milieu de la route et fit semblant de tresser un panier de bambou. Le prince était précédé d'éclaireurs chargés de déblayer la route devant lui. Quand les soldats virent Phạm Ngũ Lão, ils lui crièrent:

- Décampez, vite!

Le jeune homme fit semblant de ne rien entendre. Furieux, un soldat lui donna un coup de pique dans la cuisse, la faisant saigner abondamment. Même silence obstiné de la part de Phạm Ngũ Lão, et ahurissement de la part des soldats. Sur ces entrefaites, Trần Hưng Đạo arriva et demanda ce qui se passait.

- Altesse, répondirent les soldats, cet homme barre la route et ne veut pas bouger bien que nous l'ayons interpellé . . .

- Et que vous l'avez blessé, n'est- ce pas? Eh! Jeune homme, pourquoi ne voulez- vous pas vous ôter de là?

Comme soudainement réveillé, Phạm Ngũ Lão entendit cette fois la voix du généralissime et lui répondit respectueusement:

- Excusez- moi, Altesse, j'étais absorbé dans mes pensées.

Trần Hưng Đạo fut étonné de cette réponse. Il fit panser le jeune homme, et lui demanda qui étaient ses parents, où était son village, et s'il avait fait des études. A toutes ces questions, Phạm Ngũ Lão répondit très élégamment, ce qui dénotait chez lui une excellente éducation. Charmé, le généralissime prolongea la conversation et se hasarda à poser des questions difficiles sur la littérature, puis sur l'art militaire. Les réponses du jeune homme se révélèrent plus brillantes que jamais. Enthousiasmé, Trần Hưng Đạo lui fit donner un cheval et l'emmena à la capitale avec lui. Il en ferait son plus brillant lieutenant, puis lui donnerait une princesse, sa fille adoptive, en mariage.

Phạm Ngũ Lão a réalisé son rêve de jeunesse confié à un fier poème que je brûle de vous réciter, car il est su par cœur, depuis sept siècles, par tous les enfants du Vietnam.

- Allez- y, les poèmes ne m'ont jamais fait peur.

- Veuillez donc apprêter vos oreilles:

述 懷  
*Thuật Hoài*

橫	槩	江	山	恰	幾	秋
<i>Hoành</i>	<i>sáo</i>	<i>giang</i>	<i>son</i>	<i>cáp</i>	<i>kỷ</i>	<i>thu</i>
三	軍	貔	虎	氣	吞	牛
<i>Tam</i>	<i>quân</i>	<i>tỳ</i>	<i>hồ</i>	<i>khí</i>	<i>thôn</i>	<i>Ngưu</i>
男	兒	未	了	功	名	債
<i>Nam</i>	<i>nhi</i>	<i>vị</i>	<i>liễu</i>	<i>công</i>	<i>danh</i>	<i>trái</i>
羞	聽	人	間	說	武	侯
<i>Tu</i>	<i>thính</i>	<i>nhân</i>	<i>gian</i>	<i>thuyết</i>	<i>Vũ</i>	<i>hầu.</i>

Brandir une lance par monts et par vaux durant plusieurs automnes  
Et mener au combat des armées vigoureuses comme des tigres, et dont l'ardeur semble  
vouloir englober la constellation du Taureau

Tel est mon rêve. Car tant qu'un homme ne s'est pas fait une renommée en ce monde,  
De honte il rougit d'entendre raconter l'histoire de Vũ Hầu.

(Chu Ko Liang, vivant au temps des Trois Royaumes, considéré comme le plus grand stratège de l'Histoire de Chine)

- Magnifique. Je vois que pour ce jeune homme la valeur ne se mesurait point à la naissance, pas plus qu'elle n'attendait le nombre des années. Et je suis charmé que roturiers et princes aient participé d'un commun cœur à la défense de la patrie. Mais vous avez reconnu vous-même plus haut qu'il y avait cependant quelques rares exceptions. Pouvez-vous me préciser lesquelles?

- Il y avait d'abord les descendants des Lý qui ne pouvaient pardonner aux Trần de leur avoir escamoté le trône. Ils avaient été parqués par Trần Thủ Độ dans deux villages sis à la frontière sino-vietnamienne: Bàng Hà et Ba Đĩnh. Lors de la première invasion mongole, les habitants de ces deux villages se rallièrent en bloc à l'ennemi. Après la victoire, ils furent dispersés dans plusieurs villages du delta, et condamnés à perdre jusqu'à la plus lointaine génération le droit de se présenter aux concours littéraires et par là l'accession aux grades mandarinaux.

Il y eut ensuite de grands mandarins, des princes du sang même, comme Trần Ích Tắc et Trần Kiên qui, devant le péril extrême de la patrie, ne songèrent qu'à sauver leur tête en se rendant à l'ennemi. Thoát Hoan en fuite abandonna un coffret de correspondance secrète avec cette cinquième colonne. On s'en saisit et on le porta à l'empereur Trần Nhân Tông qui, magnanimement, le fit brûler sans même l'ouvrir. Comme il connaissait le cœur humain et ses faiblesses, le grand empereur! Il savait que les gens pusillanimes étaient prêts à trahir lorsque la défaite leur paraissait certaine, mais que dès que la victoire sourirait, ils seraient tout aussi prêts à se dévouer à la patrie. Et il avait raison, car aucune trahison ne se manifesterait plus à la suivante invasion mongole. Comme quoi, il est prouvé que la clémence d'Auguste est toujours payante.

### **La littérature sous les Trần**

- Je vous en remercie pour Corneille. A propos, vous m'avez tout à l'heure cité un poème de Phạm Ngũ Lão qui a aussi un parfum cornélien très prononcé. Vos farouches guerriers étaient donc aussi des poètes?

- Certes, et c'était là le principal charme de la culture confucéenne qui réussissait de temps en temps à produire ce fruit merveilleux: le guerrier doublé du poète, la plume de Corneille accrochée à l'épée de Condé. Notre Histoire fourmille de ces guerriers-lettrés parmi lesquels je puis vous citer, rien que pour la dynastie des Trần, le généralissime Trần Quốc Tuấn, auteur d'une fameuse Proclamation à l'Armée et de divers Traités de stratégie militaire, le prince Trần Nhật Duật, vainqueur de la bataille de Hàm Tử et auteur d'un roman passionnant intitulé Lĩnh Nam Dật Sử (Roman historique du pays de Lĩnh Nam), le prince Trần Quang Khải, vainqueur de la bataille de Chương Dương et auteur d'un recueil de poème intitulé Lạc Đạo (La vertu dans la joie).



- Vous avez nommé jusqu'à trois princes lettrés. Voudriez-vous dire par là que la littérature sous la dynastie des Trần était surtout l'œuvre des princes?

- Et de leurs vassaux, oui. La société d'alors, je vous l'ai dit, était une société féodale, où pouvoirs et richesses étaient accumulés entre les mains d'un petit nombre de privilégiés. C'étaient certes de fougueux guerriers, mais les préoccupations militaires n'ont pas nui à l'épanouissement des arts et des lettres dans ces brillantes cours seigneuriales où la poésie, la musique et le théâtre occupaient les loisirs des princes et princesses en temps de paix.

Et à ce propos, je ne me pardonnerais pas de passer sous silence un divertissement très en vogue sous la dynastie des Trần: le théâtre. La tradition rapporte en effet que le théâtre a été introduit dans notre pays par des Chinois faits prisonniers en ce temps-là. C'était le Hát Tuồng ou Hát Bội, qui jouait surtout des pièces tirées de l'Histoire de Chine, et plus rarement de l'Histoire Nationale. Pas de décors, et le jeu des acteurs était minutieusement stylisé, chaque geste symbolisant une action, et chaque maquillage représentant un type d'individu bien arrêté: le général valeureux, le fidèle conseiller, le courtisan déloyal, etc. Les paroles (en chinois mêlé de vietnamien) étaient ponctuées par des coups de tam-tam, et soutenues par de la musique; elles étaient en effet composées sur des airs très variés (via, nôi sữ, tâu mã, ...). La prose proprement dite était presque inexistante. Mais plus tard, à une époque indéterminée, peut-être sous la même dynastie des Trần, apparut le Hát Chèo qui dérive manifestement du Hát Tuồng mais qui s'en écarte par plusieurs points:

1. Tandis que celui-ci représente surtout, comme je l'ai dit, des pièces tirées de l'Histoire, par conséquent des tragédies, le Hát Chèo représente de préférence des comédies satiriques pour bafouer la sottise, la vanité, l'avarice, etc.
2. Le Hát Tuồng est très littéraire, et ses pièces sont pleines de citations chinoises, difficilement compréhensibles. Au contraire, le Hát Chèo emploie plus largement, sinon exclusivement, le vietnamien, et par suite est plus accessible au public non lettré.
3. Les airs sur lesquels sont composées les paroles du Hát Tuồng sont des airs de musique importés de Chine et légèrement modifiés; le Hát Chèo fait de préférence appel aux airs de musique pris dans le folklore national (bồng mạc, sa mạc, etc.).
4. Enfin la prose, presque inexistante dans les pièces du Hát Tuồng, figure déjà largement, bien qu'à titre d'appoint, dans le Hát Chèo. Les pièces de théâtre écrites entièrement en prose, sans chansons ni musique, n'apparaîtront que vers 1920, par imitation des comédies de Molière.

- Ainsi donc, vos princes guerriers Trần appréciaient aussi les plaisirs délicats de l'esprit. C'est exactement ce qui se passait dans nos châteaux seigneuriaux du Moyen Âge.

- Cela ne veut pas dire qu'il n'y avait pas aussi dans le peuple des lettrés remarquables. Témoin Chu Văn An, témoin encore Mạc Đĩnh Chi.

- Parlez-moi d'abord de Chu Văn An dont le nom est donné, si je ne me trompe, à un collège de Saigon.

- Vous ne vous êtes pas trompé. Chu Văn An était la personnification même de la sagesse antique. Nommé précepteur du prince héritier, il a composé un traité magistral intitulé *Từ thư thuyết ước* (le commentaire des quatre livres classiques) pour servir à l’instruction de son royal élève. Sous le règne de Trần Dụ Tông, il adressa une requête à l’empereur, connue sous le nom de *Thất trăm sớ* (requête tendant à condamner à mort sept personnes) pour purger la Cour des grands mandarins flatteurs et concussionnaires. Son conseil n’ayant pas été écouté, il donna sa démission pour se consacrer à l’enseignement. Il a laissé un recueil de poèmes intitulé *Tiểu Ân thi* (poèmes de Tiểu Ân, son pseudonyme littéraire).

- Et Mạc Đĩnh Chi?

- Celui-ci fut reçu premier docteur en 1304, sous le règne de Trần Anh Tông. Mais il était tellement laid que l’empereur hésita à lui conférer ce titre prestigieux. Pour l’y décider, Mạc Đĩnh Chi fit une dissertation dans laquelle il se comparait au lotus, noble fleur, symbole de la sagesse. Elevé aux plus hautes charges de l’Etat, il fut envoyé en ambassade en Chine où il fit tellement merveille avec son érudition et son talent poétique que l’empereur chinois lui décerna le brevet de *Luồng Quốc Trạng Nguyên* (premier docteur des deux pays). On raconte nombre de ses brillantes répliques aux Chinois qui voulaient le défier aux jeux littéraires, mais vous savez qu’on prête volontiers aux riches, et je ne garantis pas que toutes ces histoires étaient authentiques. L’une d’elles est assez curieuse. Une princesse chinoise étant morte, l’ambassadeur Việt fut chargé de lire son oraison funèbre. Mais au moment de déplier le parchemin pour en faire la lecture, il s’aperçut qu’il ne s’y trouvait que quatre caractères *Nhất (un)*. Sans se troubler, Mạc Đĩnh Chi improvisa aussitôt:

青	天	一	朶	雲
<i>Thanh</i>	<i>thiên</i>	<i>nhất</i>	<i>đóa</i>	<i>vân</i>
紅	爐	一	點	雪
<i>Hồng</i>	<i>lô</i>	<i>nhất</i>	<i>điểm</i>	<i>tuyết</i>
上	苑	一	枝	花
<i>Thượng</i>	<i>uỷên</i>	<i>nhất</i>	<i>chi</i>	<i>hoa</i>
瑤	池	一	片	月
<i>Dao</i>	<i>trì</i>	<i>nhất</i>	<i>phiến</i>	<i>nguyệt</i>
伊	雲	散	雪	消
<i>Y</i>	<i>vân</i>	<i>tán</i>	<i>tuyết</i>	<i>tiêu</i>
花	殘	月	缺	
<i>Hoa</i>	<i>tàn</i>	<i>nguyệt</i>	<i>khuyết!</i>	

Un nuage dans le ciel bleu,  
 Un flocon de neige sur le fourneau rouge,  
 Une fleur dans le Jardin impérial,  
 Un disque de lune dans l’Etang des Immortels,  
 Telle elle était. Hélas!  
 Le nuage s’est dispersé,  
 La neige a fondu,

La fleur s'est flétrie,  
Et la lune a disparu!

- Si cette anecdote est authentique, j'admire fort les Chinois qui s'amusaient à jouer des tours pareils aux ambassadeurs.

- D'autant plus qu'ils risquaient de tomber sur un moins brillant improvisateur, ce qui eût gâté la solennité de la cérémonie. Il est donc plus raisonnable de supposer que cette anecdote a été inventée postérieurement pour vanter le génie littéraire d'un compatriote, et narguer l'orgueil des Célestes. Passons donc, voulez-vous, à des faits plus authentiques. Je dois d'abord vous mentionner que c'était sous les Trần que Lê Văn Hưu composa le Đại Việt Sử Ký, la première Histoire officielle de notre pays. Mais je veux surtout vous parler du grand événement littéraire survenu vers la fin du 13<sup>e</sup> siècle: la vulgarisation du Nôm. Jusqu'alors nos lettrés avaient écrit uniquement en langue chinoise; peut-être avaient-ils aussi composé des poèmes en vietnamien, mais qui se transmettaient seulement par voie orale, l'instrument pour les transcrire phonétiquement faisant défaut. Avec le Nôm, d'immenses perspectives allaient s'ouvrir pour la littérature qui pourrait devenir non seulement plus spécifiquement vietnamienne, mais surtout plus spontanée, moins académique.

- Ne pourriez-vous pas me citer quelques œuvres en Nôm de cette époque?

- La razzia chinoise de 1407 a presque tout détruit. Des quelques œuvres en Nôm qui nous sont restées, je vous citerai seulement le conte du Silure et du Crapaud (truyện Trê Cóc) et l'histoire de Vương Tường (truyện Vương Tường) à cause de leur intérêt historique. La première fable raconte le procès engagé par le crapaud contre le silure qui s'est emparé de ses tétards. Dans la première phase de vie, en effet les tétards de crapaud ressemblent plus au silure qu'à leur père. Le premier jugement est donc prononcé en faveur du ravisseur. Mais la vérité finit toujours par éclater, et les tétards devenus crapauds regagnent le domicile de leurs parents. D'après une hypothèse, ce conte aurait été écrit par un vassal du prince Trần Liễu dont la femme enceinte avait été enlevée pour servir d'épouse à l'empereur Thái Tông. Le conte serait donc une critique voilée du scandale commandé par le tout-puissant ministre Trần Thủ Độ.

De même, l'histoire de Vương Tường servirait à critiquer un acte politique de l'empereur Trần Anh Tông. Vương Tường était une belle concubine impériale sous la dynastie chinoise des Hán. Les Barbares du Nord menaçant la frontière, l'empereur Hán fut obligé d'accorder à leur souverain l'une de ses concubines pour avoir la paix. Eh bien, cette histoire a servi de prétexte à nos poètes pour railler l'empereur Trần Anh Tông qui avait marié sa sœur la princesse Huyền Trân à un roi Cham.

- Très intéressante, cette histoire. Voudriez-vous me la raconter en détail?

- Avant de vous la raconter, je tiens à attirer votre attention sur ce fait que notre peuple, si respectueux envers ses souverains, ne se gênait pas pour les critiquer, sous une forme voilée il est vrai, s'il pensait qu'ils avaient mal agi. C'était là une forme très intéressante de démocratie. Ajoutez à cela que les souverains, les bons du moins, avaient l'habitude de

confier aux mandarins les plus loyaux et les plus énergiques le poste redoutable de censeur (ngự sử) dont la plus importante fonction était de critiquer les paroles et gestes impériaux susceptibles de nuire à l'Etat. Avouez que vos anciens Parlements avec leur droit de remontrance avaient moins fière allure que ces farouches censeurs qui risqueraient leur vie chaque jour à “rebrousser les écailles du dragon” (Contrecarrer le bon plaisir de l'empereur) selon l'expression de l'un d'eux, Nguyễn Công Hãng, dont nous aurons l'occasion de parler plus loin.

Je reviens maintenant à l'histoire d'

### **Un mariage politique**

En 1293, l'empereur Nhân Tông légua son trône à son fils qui prit le nom de Anh Tông. Ayant beaucoup de loisirs, l'ex-empereur alla en 1301 visiter le Champa en touriste, et fut charmé de l'accueil chaleureux que lui réservait le roi Cham Ché Mân. Fut-il inspiré par la politique, ou simplement par la gentillesse de ce roi vassal? Toujours est-il qu'au milieu d'un banquet, entre deux libations d'alcool, Nhân Tông promit d'accorder à Ché Mân la main de sa fille la princesse Huyền Trân.

Peu après, le roi Ché Mân envoya une ambassade à la Cour des Trần pour rappeler cette promesse et demander à conduire la princesse au Champa. Mais imbue d'idées de ségrégation raciale, la Cour Việt éluda la promesse de son ex-empereur par des considérations évasives. Plus que jamais amoureux, le roi Ché Mân offrit alors en dot les deux districts Ô et Rí. Devant cette offre magnifique, l'empereur Anh Tông finit par consentir au mariage. Ne comprenant pas la politique habile de l'empereur qui avait ainsi acquis un vaste territoire sans coûter une goutte de sang, le peuple critiqua son geste d'avoir livré sa sœur à un roi barbare. Et libelles de pleuvoir à qui mieux mieux! Je ne vous citerai pas l'Histoire de Vương Tường qui est beaucoup trop longue pour me borner à vous citer cette chanson populaire qui fit fureur à l'époque:

*Tiếc thay cây quế giữa rừng  
Để cho thặng Mán, thặng Mường nó leo!*

Domage que le cannelier de la forêt  
Se laisse grimper par des Barbares!

- Et qu'en pensa l'héroïne de ce roman, la princesse Huyền Trân?

- Elle fut désespérée, non pas tant parce qu'elle allait être obligée de quitter la Cour fastueuse de son frère pour aller s'enterrer dans la Cour d'un roi barbare, mais surtout parce qu'elle était amoureuse de son cousin Trần Khắc Chung dont elle allait être séparée à jamais.

Mais non. Le pauvre roi Ché Mân n'eut pas le bonheur de filer longtemps le parfait amour avec sa belle reine Việt. Au bout d'un an à peine de mariage, il tomba malade et mourut. Suivant les coutumes de son pays, la reine veuve devait être brûlée vive en holocauste.

Prévenu à temps, l'empereur Anh Tông envoya une ambassade au Champa, soi-disant pour assister aux funérailles royales. Vous pensez bien que le fougueux Trần Khắc Chung ne

laissa pas échapper cette occasion inespérée de revoir et si possible de reconquérir son amante. Il obtint d'être nommé ambassadeur, et manœuvra si bien au Champa qu'il réussit à enlever la reine et à la ramener vivante au Đại Việt, après un voyage anormalement prolongé où elle ne sut pas observer la fidélité conjugale à son défunt époux. Le peuple, qui l'avait tant adorée, critiqua sévèrement sa conduite dans la chanson suivante:

*Tiếc thay hạt gạo trắng ngần  
Đã vo nước đục lại vẫn than rom.*

Domage que le beau grain de riz blanc  
Qui a été lavé à l'eau trouble soit encore cuit avec  
du charbon de paille!

Ce scandale, voyez-vous, fut le prélude des mœurs corrompues qui allaient mener à la déchéance des Trần. Mais avant d'y arriver, je me fais un devoir de vous parler de ce qu'est devenu le Bouddhisme sous les Trần.

### **Le bouddhisme sous les Trần**

- Aurait-il déjà décliné après son magnifique épanouissement sous les Lý?

- Pas du tout, du moins sous les règnes des premiers souverains Trần. L'empereur Thái Tông a écrit un Commentaire du Livre saint du Diamant (Kim Cương kinh chú giải) et un guide du Bouddhisme Zen (Thiền tông chỉ nam). L'empereur Thánh Tông qui lui succéda fut surtout un Confucianiste, un poète délicat dont l'inclination romantique se rapprochait pourtant aussi de la pensée bouddhique. Mais le plus célèbre bouddhiste parmi les souverains Trần fut l'empereur Nhân Tông, celui sous le règne de qui le Đại Việt a subi puis repoussé par deux fois l'invasion mongole. Peut-être le spectacle de la guerre et de ses horreurs a-t-il laissé une profonde impression sur son esprit? Le fait est qu'aussitôt la victoire définitivement acquise, il s'est empressé de léguer le trône à son fils pour se faire bonze.

- Comme Charles Quint!

- Oui, mais au lieu de se retirer dans son palais de l'Escorial, il choisit pour refuge une modeste pagode du mont Yên Tử où il vivait en anachorète, méditant sans cesse ou jardinant de temps à autre pour se dégourdir. Il voyageait aussi beaucoup, incognito, les pieds nus, à la manière d'un bonze mendiant, et suivi seulement d'un disciple. Il poussa son humeur vagabonde jusqu'à aller visiter le Champa, ainsi que je vous l'ai raconté plus haut.

Comme vous le voyez, il y avait en lui un esprit de bohème et d'artiste. Il a d'ailleurs composé de nombreux poèmes dont voici un échantillon:

天 長 晚 望  
*Thiên Trường Viễn Vọng*

村 後 村 前 淡 似 煙  
*Thôn hậu thôn tiền đạm tự yên*



- Malheureusement toute médaille a son revers. Et il arriva un moment où l'équilibre des deux objectifs Xuât Thé et Nhập Thé fut rompu en faveur de ce dernier. Graduellement la poursuite de l'Illumination glissa vers le désir de passer après la mort au Paradis de Bouddha, non plus au prix de laborieux exercices de méditation transcendental préconisée par la secte Zen, mais simplement avec des prières au Bouddha Amita.

- Il n'y a pas grand mal à cela, je pense.

- Non, pourvu que ces prières ne dégèrent pas en pratiques religieuses purement formelles, vides de tout effort vers la purification de l'esprit, puis en services religieux requis par les commerçants pour s'enrichir rapidement, par des femmes stériles pour obtenir un enfant, par des malades pour recouvrer la santé, etc. Ces services religieux sont évidemment rémunérateurs et finissent par ravalier les bonzes au rang de parasites abusant de l'esprit superstitieux de la population pour vivre à ses dépens et éviter les corvées. C'est ce qui arriva sous les règnes des derniers souverains Trần où les pagodes pullulaient pour devenir des asiles pour d'innombrables faux bonzes, pour la plupart illettrés et fainéants. Et c'est ce qui arriva aussi actuellement, depuis la guerre de 1945 et surtout depuis l'exode au Sud après les Accords de Genève, mais pour de tout autres raisons. Aujourd'hui vous voyez pulluler dans chaque quartier de Saigon, dans chaque rue même, deux ou trois pagodes. De quoi vivent-elles? Elles n'ont plus de rizières à cultiver, et vivent presque exclusivement des dons des fidèles, en argent et en denrées diverses: riz, légumes, bois de chauffage, etc. Quelques communautés bouddhiques ont essayé de réagir contre cette dépendance économique en ouvrant des écoles ou même des restaurants où sont servis exclusivement des mets végétariens excellentement préparés. C'est là un signe encourageant de retour à l'ancienne tradition du Bouddhisme vietnamien: subsister par ses propres moyens, et faire la charité plutôt que d'en recevoir.

Si je fais cette digression, c'est pour que vous ne jugiez pas notre Bouddhisme d'après ce que vous voyez de son état actuel. Des nuages politiques et sociaux peuvent momentanément obscurcir, pour emprunter l'expression du Vénérable Huệ Minh, la lune bouddhique, mais celle-ci reste sereine et porte en elle un puissant dynamisme qui ne demande qu'une occasion favorable pour se manifester de nouveau.

- Bien, j'en prends note. Revenons maintenant à la décadence du Bouddhisme vers la fin de la dynastie des Trần.

- Le Confucianisme, dont le prestige grandissait de plus en plus, réagit vigoureusement contre les abusives faveurs accordées au clergé bouddhiste, et surtout contre ses pratiques de sorcellerie, sans y arriver d'ailleurs, tellement le Bouddhisme était déjà ancré dans l'âme vietnamienne. Cette campagne anti-bouddhiste montre toutefois que la classe des lettrés a commencé à prendre conscience de sa mission éducatrice dans la société. L'idéal, pour les esprits supérieurs, a évolué du saint au sage. Nous verrons le couronnement de cette évolution sous la dynastie des Lê.

- Si je vous comprends bien, le déclin du Bouddhisme au Đại Việt a coïncidé avec la déchéance des Trần, mais n'en a pas été la cause?

- Il en a été plutôt le résultat. Cette dynastie a sombré pour trois causes: la corruption des mœurs de ses derniers souverains, la guerre avec le Champa, et la confiance aveugle accordée par l'empereur Nghệ Tông à son beau-cousin Lê Quý Ly. Mais voulez-vous que je vous confie mon avis personnel sur ce sujet?

- Confiez, cher ami, confiez sans crainte.

- Eh bien, à mon avis, ces trois causes, que j'appellerais secondes ont toutes dérivé d'une cause première: l'inceste rendu obligatoire dans la famille impériale par son fondateur Trần Thủ Độ.

- Ah?

- Oui. Vous vous rappelez combien les premiers princes Trần étaient énergiques. Ils appartenaient à une famille de rudes pêcheurs, et même corsaires à l'occasion. Pour conjurer le péril des familles alliées, Thủ Độ a imaginé ce moyen contre nature: le mariage consanguin. Pendant un siècle environ, les effets désastreux ne s'en manifestèrent pas encore. Mais à la longue, la nature a repris ses droits et s'est vengée implacablement. La dégénérescence se fit sentir chez les derniers souverains Trần, à retardement, mais impitoyablement.

- Vous ne sauriez croire à quel point votre théorie m'intéresse. Développez, cher ami, développez.

### **La corruption des mœurs**

- Le déclin des Trần s'est amorcé avec l'empereur Dụ Tông (1341- 1369). Il ne songeait qu'au plaisir, à tous les plaisirs: jeu, alcool, théâtre, femmes. A son jeu il admettait n'importe qui, pourvu qu'on eût de l'argent. Le palais impérial devint un casino que fréquentaient insolamment les bourgeois de la capitale. Les princesses du sang même ne craignaient pas de frayer avec ces roturiers autour des tables de jeu.

- C'était votre Régence à vous!

- Oui. Et pour apprécier le mérite de ses mandarins, le Roué, je veux dire Dụ Tông, inventa un test incroyable.

- C'était?

- Jamais vous ne pourriez le deviner. Il organisa des beuveries pantagruelliques où les mandarins devaient s'efforcer d'absorber le plus grand nombre possible de calebasses d'alcool. Et le vainqueur de ces beuveries dégoûtantes recevait un avancement de deux grades.

- Incroyable!



- Je vous en ai prévenu. Incroyable, mais vrai. Du souverain, la débauche s'étendit rapidement à toute la Cour; même les princesses n'en furent pas épargnées. L'anecdote suivant le montre.

L'empereur Dụ Tông avait une cousine angéliquement belle, la princesse A Kim. Soit par dégoût pour les débauches de son impérial cousin, soit pour tout autre cause, la princesse opiniâtrement résista à toutes ses avances. L'empereur, furieux, décida d'en tirer vengeance. Il s'en ouvrit à son favori Hà Ô Lôi, excessivement laid mais doué d'une voix enchanteresse. Celui-ci promit de servir son sinistre dessein. Il alla s'engager chez la princesse comme palefrenier.

Un soir, la princesse, en allant se coucher, fut surprise de ne trouver personne pour l'aider à faire sa toilette de nuit. Elle appela vainement ses femmes de chambre. Très intriguée, elle se rendit à son jardin et y trouva toute sa maison assemblée autour d'un chanteur. Elle fut elle-même captivée par sa voix ravissante qui semblait être celle d'un ange. Et depuis ce soir là, elle attacha Hà Ô Lôi à son service personnel, ne pouvant plus s'en séparer une seule minute. Son envoûtement fut tel que malgré la laideur repoussante de son ténor, elle finit un jour par se donner à lui. Et même, dans un moment d'affolement amoureux, elle lui fit don de toutes ses propriétés.

- Altesse, répondit Hà Ô Lôi, de tous vos trésors, je n'ambitionne que le diadème que vous a offert le feu empereur votre oncle.

- Il est à toi, mon chéri, comme est à toi toute ma personne.

- Merci, Altesse.

Le lendemain il disparut, et alla montrer triomphalement le diadème à son maître. Celui-ci fit aussitôt convoquer la princesse à son palais.

- Ma cousine, lui dit-il, j'aimerais à contempler le diadème que vous a offert mon Auguste Père.

- Sire, balbutia la pauvre princesse, je l'ai perdu.

- Ne l'auriez-vous pas plutôt donné en gage d'amour à votre amant, un rustre, mon esclave? Hà Ô Lôi, viens ici.

Le chanteur, le diadème de la princesse sur la tête, se jeta aux pieds de son maître.

- Voilà donc votre amant, ma fière cousine. Bel amant, ma foi!

Et Dụ Tông éclata de rire méchamment, tandis que la princesse A Kim s'évanouit de honte.

- Quel monstre! grommelle M. Lartigue.

- Heureusement ce fou couronné mourut en 1369, épuisé par ses débauches. Naturellement il n'avait pas d'enfant, il ne pouvait pas en avoir. Son frère, le prince Cung Định, devait lui succéder. Mais l'impératrice douairière l'écarta du trône et y mit l'enfant adotif du prince Cung Túc, son amant probablement.

- L'adultère compliqué d'inceste!

- Bah! Il fallait cela pour exciter les sens fatigués de ces gens blasés. Dương Nhật Lễ était le fils d'une chanteuse que le prince Cung Túc avait épousée alors qu'elle en était enceinte du comédien Dương Khương. Une fois monté sur le trône, le fils du cabotin s'empressa de faire assassiner son rival le prince Cung Định, puis sa bienfaitrice l'impératrice douairière.

- Un joli petit Néron!

- Moins chanceux que son collègue romain. Il fut assassiné à son tour par les mandarins indignés de ses crimes, et remplacé par le prince Cung Tĩnh, qui prit le nom de Nghệ Tông.

- A la bonne heure!

- Ne chantez pas victoire trop tôt, car Nghệ Tông fut un triste sire. Il accorda aveuglement toute sa confiance à son beau-cousin Lê Quý Ly, neveu de sa mère. Nous verrons plus tard les conséquences de cet aveuglement, et passons au plus pressé:

### **La guerre avec le Champa**

- Un si petit pays! Que pouvait-il vous faire!

- C'est ce qui vous trompe. Les Trần qui avaient vaincu le colosse mongol mordirent la poussière devant le lilliputien Cham, telle était l'ironie du sort. C'est que les temps ont changé. Le Champa avait alors à sa tête un roi très belliqueux: Ché Bông Nga, alors que les souverains Trần n'étaient plus que des pantins amollis par la débauche. Profitant des désordres de la Cour Việt, le roi Cham lança en 1371 sa flotte dans le Golf du Tonkin et lui fit remonter le Fleuve Rouge jusqu'à la capitale Thăng Long qui fut saccagée de fond en comble.

L'empereur Duệ Tông, qui avait succédé à son frère Nghệ Tông depuis 1373, médita de prendre sa revanche. Il rassembla une armée de 120.000 hommes et la conduisit jusqu'au voisinage de la capitale Chame, Đồ Bàn (province actuelle de Khánh Hòa). Ché Bông Nga feignit de se soumettre, et invita l'armée Việt à pénétrer dans sa capitale. Duệ Tông donna dans le piège. Sans prendre les précautions nécessaires, il engagea imprudemment son armée dans une embuscade tendue par les Chams qui en firent un carnage affreux. Les sept dixièmes de l'armée y périrent avec l'empereur.

- Tout était perdu, fors l'honneur!

- Pas même, car ce désastre plongea le pays tout entier dans une terreur indicible. L'esprit héroïque des vainqueurs des mongols a en effet disparu pour faire place à la débauche et à la couardise. Par trois fois, en 1371, 1377, et 1378, la petite armée du Champa est venue saccager impunément la capitale Thăng Long. L'Histoire raconte qu'en 1389, devant une nouvelle invasion chame, l'empereur Trần Nghệ Tông demanda à Trần Khát Chân de prendre le commandement des troupes. Et Khát Chân, arrière-petit-fils de ce Trần Bình Trọng qui un siècle plus tôt avait insulté les Mongols en face pour recevoir la mort au lieu du titre de prince qu'ils offraient, ce descendant dégénéré d'un héros fit ses adieux à l'empereur en pleurant avant d'aller livrer bataille! Heureusement le roi Chế Bồng Nga mourut d'une flèche reçue, et sa petite armée se débanda.

### **L'aveuglement de Nghệ Tông**

- Cette fois-ci, les Trần étaient sauvés!

- Des Chams, oui, mais pas du dictateur Lê Quý Ly. L'ex-empereur Nghệ Tông, à la mort de son frère Duệ Tông, fit introniser un fils de celui-ci, le prince Hiễn. Mais c'était toujours Lê Quý Ly, favori de Nghệ Tông, qui détenait tous les pouvoirs. Exaspéré, l'empereur Hiễn tenta de renverser son premier ministre. Informé du complot, celui-ci le dénonça à Nghệ Tông qui, aveuglement, suivit son funeste conseil. Il mit à mort son neveu Hiễn et le remplaça par son fils à lui, le prince Chiêu Định.

- Comment expliquez-vous cet étrange aveuglement?

- Je ne l'explique pas, je le constate. Peut-être y a-t-il dans cette confiance démesurée un complexe d'infériorité devant le vaste savoir, très réel, de son conseiller favori, ou même, qui sait? une bonne dose de terreur. La preuve, c'est qu'à l'approche de la mort, Nghệ Tông fit venir Lê Quý Ly auprès de son lit et lui dit en pleurant: "La situation du pays est périlleuse, et je vais mourir. Si mon fils peut être aidé, aidez-le. Sinon, prenez sa place."

C'étaient les propres paroles de l'empereur chinois Hán Chiêu Liệt recommandant son fils à son éminent conseiller Gia Cát Lượng. Le candide Nghệ Tông croyait pouvoir avec ces paroles émouvoir son trop puissant favori et l'inciter à servir fidèlement son fils comme Gia Cát Lượng avait servi fidèlement le successeur de Hán Chiêu Liệt. C'était bien mal connaître l'astucieux Lê Quý Ly.

Le prince Chiêu Định régna dix ans (1388-1398) sous le nom de Thuận Tông, mais il n'eut aucun pouvoir bien qu'il eût épousé une fille de Lê Quý Ly. Quand ce dernier se fut assuré de toutes les complicités nécessaires, il força son impérial gendre à léguer le trône à son fils le prince Ân, âgé à peine de trois ans. Thuận Tông fut ensuite égorgé mystérieusement dans sa retraite. Puis l'empereur Thiệu Đế (un bébé) se désista en faveur de son grand-père maternel Lê Quý Ly en 1400. La dynastie des Trần a vécu!

- Les princes Trần n'ont rien tenté pour s'y opposer?

- Ils étaient bien trop veules! L'un des plus importants, Trần Nguyên Đán, sentant le vent tourner, se hâta de s'allier par un mariage opportun à la famille du tout-puissant premier

ministre. Quant à Trần Khát Chân, que nous avons vu pleurer sur les manches de Nghê Tông lorsque celui-ci lui demanda d'aller combattre les Chams, son prestige de descendant du héros Trần Bình Trọng fit de lui et malgré lui le chef de l'opposition. A la conjuration de Đồn Sơn, où les conjurés devaient assassiner Lê Quý Ly, son indécision fit tout avorter. Et Lê Quý Ly fit arrêter et décapiter 370 fidèles de la famille des Trần.

- Quelle triste fin pour une grande dynastie!

- Oui, mais en un sens très moralisatrice.

- Hein? Que voulez- vous dire par là?

- Vous savez bien. Les Trần, qui mirent une de leurs filles sur le trône des Lý, ont escamoté ce trône. Les Lê, qui mirent deux de leurs filles sur le trône des Trần, seraient bien nigauds de ne pas le faucher.

- Justice immanente!

- N'est- ce pas? D'autre part Trần Thủ Độ, pour écarter le péril des familles alliées, a imposé le mariage consanguin dans sa famille. L'un de ses descendants, l'empereur Trần Minh Tông, fatigué de cet inceste perpétuel, s'est amusé à le transgresser en épousant deux demoiselles Lê. Et le résultat ne s'est pas fait attendre: Lê Quý Ly, un neveu de ces deux impératrices, s'est dépêché de démontrer que Trần Thủ Độ avait eu raison de se méfier des familles alliées.

- Faudrait- il donc, à votre avis, que toute dynastie, pour se maintenir au pouvoir, soit condamnée à l'inceste?

- Non, vous donnez à ma simple constatation une portée beaucoup trop dogmatique. Il n'en reste pas moins vrai que l'inceste perpétuel imposé par Trần Thủ Độ a corrompu le sang de ces rudes pêcheurs qu'avaient été les Trần, et leur a enlevé à la longue toute vigueur physique aussi bien que morale. Ainsi affaiblis, ils n'avaient plus qu'à disparaître.

- A la bonne heure! Vous me réconciliez avec la morale.

- Qui vous parlé de morale? L'inceste des Trần fut plus qu'un crime contre la morale; c'était une violation des lois naturelles de la physiologie, et cette faute ne pardonne pas.

- Allons bon! Voilà que vous vous lancez dans des théories scientifiques!

- L'Histoire n'est-elle pas une science morale, comme on nous l'a appris en classe de Philo?

## RETOUR OFFENSIF DU COLONIALISME CHINOIS

### Une forte personnalité

- Hồ Quý Ly monta donc sur le trône en 1400.

- Pardon, vous voulez dire Lê Quý Ly?

- C'était le même individu. Car Hồ était le vrai nom de sa famille qui était originaire de Chine, et qui avait émigré au Đại Việt depuis plusieurs siècles. Elle prit le nom de Lê lorsque l'arrière-grand-père de Quý Ly fut adopté par une famille Lê de Thanh Hóa. Mais en montant sur le trône, Lê Quý Ly s'empressa de reprendre l'ancien nom de sa famille qu'il prétendait descendre de la dynastie préhistorique des Ngu (Yi) en Chine. Pour la même raison, il changea le nom de notre pays en celui de Đại ngu (le Grand Ngu).

- Parlez- moi un peu de Quý Ly, voulez- vous?

- D'abord, c'était un usurpateur inexcusable.

- Pas plus que vos autres fondateurs de dynasties: Lê Hoàn, Lý Công Uẩn, Trần Cảnh.

- Si. Le geste de Lê Hoàn fut justifié par l'imminence d'une invasion chinoise, et celui de Lý Công Uẩn par l'odieux règne de Lê Ngọa Triều. Quant à Trần Cảnh épousant Lý Chiêu Hoàng et son trône, vous avouerez que son procédé ne manquait pas d'élégance, en tant que moyen d'usurpation.

- Le but était toujours le même: escamoter le trône d'une autre famille.

- Mais les résultats différaient du tout au tout. Lê Hoàn, en allant combattre l'invasion chinoise, s'est fait pardonner son crime d'usurpateur. Lý Công Uẩn, en prenant la place d'une famille qui faisait horreur au peuple, n'a rencontré qu'approbation unanime. Enfin, sauf quelques rares partisans des Lý, le peuple n'a vu qu'avec attendrissement ces deux enfants si beaux et si innocents: Trần Cảnh et Lý Chiêu Hoàng, assis gracieusement sur le même trône. Mais Lê Quý Ly égorgeant son gendre et chassant son petit-fils pour s'asseoir sur leur trône, fi! Ce n'était plus du fair play.

- Vous avez raison. Et les conséquences de cette impopularité?

- Furent immenses. D'abord, elle fit échouer toutes les réformes de Hồ Quý Ly tendant à faire du Vietnam, du Đại Ngu je veux dire, un Etat puissant et moderne.

- Moderne? Expliquez- vous?

- Oui, j'ai dit moderne, et je n'ai nullement exagéré. Car malgré ses crimes, il faut reconnaître que Hò Quý Ly était un esprit vraiment remarquable, dont les idées étaient en avance sur celles de son temps de plusieurs siècles. Je ne parle pas de ses réformes administratives (pour supprimer l'autonomie abusive des communes), militaires (pour rétablir la discipline trop relâchée), fiscales (pour redresser les finances publiques en déficit depuis les guerres désastreuses avec le Champa), car toute dynastie à son avènement en faisait, dans un sens ou dans un autre. Mais celles dont je vais vous entretenir furent des innovations véritables.

Sur le plan économique, Hò institua la monnaie de papier et des unités de mesure uniformes pour tout l'empire, près de 4 siècles avant votre Grande Révolution de 1789.

- Prodigieux!

- N'est-ce pas? Seulement, il voulait aller trop vite, et le peuple boycottait ses billets de banque. La mauvaise monnaie chassant la bonne, l'or et l'argent disparurent de la circulation et le commerce s'en ressentait fâcheusement. De même pour l'uniformisation des unités de longueur, de poids et de capacité. Chaque province tenait à ses usages, et faute de fonctionnaires disposés à en expliquer l'utilité, les nouvelles réformes apparurent comme des mesures vexatoires.

Sur le plan social, vous vous rappelez que sous les Tràn, d'esprit profondément féodal, les princes et les mandarins accaparaient à eux seuls la presque totalité des terres, et avaient à leur service d'innombrables esclaves. Hò mit sur pied une réforme agraire limitant à chaque propriété un maximum de 10 mầu (environ 3 hectares) le surplus devant être remis à l'Etat qui se chargerait de le distribuer aux indigents. L'esclavage fut aussi sévèrement réglementé, et selon son grade, chaque mandarin n'avait plus droit qu'à un nombre limité de serviteurs. Comme en France avant la Révolution, les classes privilégiées réagirent vigoureusement contre ce qu'elles appelaient une intolérable atteinte à leurs "libertés". La colonisation des terres incultes de la Moyenne et de la Haute Région, nécessitant le transfert d'une partie de la population du delta surpeuplé, apparaissait également, mais cette fois aux classes inférieures, comme une mesure tyrannique.

Mais ce fut surtout sur le plan culturel que Hò se révéla un esprit remarquable. Il osa d'abord, chose prodigieuse, proclamer que les Viêt devaient écrire en Nôm et non en chinois. Et il imposa l'usage du Nôm dans les pièces officielles et même dans les examens.

- Cela ne devait pas beaucoup enchanter les lettrés.

- Bien sûr. Mais Hò ne devait pas s'arrêter à cette seule réforme de forme. Il s'attaqua au fond de la philosophie confucéenne, telle qu'elle avait été toujours enseignée. Il en critiqua divers commentateurs qui suivant lui avaient méconnu l'esprit de la doctrine du grand Maître pour n'en respecter que la lettre stérile.

- C'est vrai!

- Trop vrai pour être compris du peuple. Mais que voulez- vous, nous étions au début du 15<sup>e</sup> siècle et non au vingtième. Bref, de ce côté là comme des autres, Hồ échouait lamentablement, et ses idées progressistes qui auraient pu, en d'autres temps, le faire acclamer comme un monarque éclairé, ne servirent qu'à le faire condamner aux yeux du peuple et des lettrés comme un utopiste dangereux. Et pourtant, c'était le moins utopiste des hommes, car il était aussi un excellent ingénieur et un excellent mécanicien.

- N'exagérez- vous pas un peu?

- Pas le moins du monde. Prévoyant une invasion chinoise imminente, et la capitale Thăng Long (appelée alors Đông Đô) étant située en un point accessible de tous côtés, Hồ fit construire à Thanh Hóa sur des plans dressés par lui-même, la capitale de l'Ouest (Tây Đô) qui était une merveille de l'art des fortifications, d'après ce qui a été révélé de ses vestiges par des photos aériennes prises par des Français. D'autre part, Hồ Quý Ly et son fils Hồ Nguyên Trừng s'intéressaient beaucoup à la mécanique. Ils firent construire des arsenaux où furent fabriquées, par des mains Việt, nos premières armes à feu. (Plus tard, fait prisonnier par les Chinois, Hồ Nguyên Trừng offrait ses services à l'empereur de Chine qui lui accorderait le haut grade de Công Bộ Thị Lang pour diriger sa manufacture d'arme à feu). Hồ Quý Ly fit aussi construire des jonques de guerre pontées où les rameurs étaient abrités dans la cale, tandis que les combattants disposaient de tout le pont pour y évoluer à l'aise.

### **L'agression chinoise**

- Dommage que votre peuple n'ait pas voulu suivre cet esprit génial!

- Oui, et c'est ce qui explique la rapide défaite des Hồ devant l'invasion chinoise. Lorsque Hồ Quý Ly s'empara du trône des Trần, les chinois avaient chassé les Mongols et établi la dynastie nationale des Minh (Ming). Mais les débuts de cette dynastie furent troublés par des guerres intestines, et ce ne fut qu'en 1403 que le prince Yên Vương Lê réussit à écraser tous ses rivaux pour se faire proclamer empereur sous le nom de Minh Thành Tổ. Il songea alors à agrandir son empire du côté du Sud. Pour ce faire, il disposa d'un excellent prétexte: l'usurpation de Hồ Quý Ly, d'autant plus qu'un certain Trần Thiêm Bình qui prétendait être un fils de l'empereur Trần Nghệ Tông vint à sa Cour le supplier de chasser l'usurpateur pour le remettre sur le trône de ses pères.

En 1406, l'empereur chinois fit conduire Trần Thiêm Bình à la frontière avec un corps expéditionnaire de 5.000 hommes. Celui-ci fut aisément dispersé, et Thiêm Bình pris et condamné à mort.

Alors l'empereur chinois mit sur pied une grande armée qui envahit le Đại Ngu par deux routes: celle du Kwang Tsi et celle du Yunnan. Le généralissime chinois eut soin de faire répandre partout des proclamations définissant son objectif de châtier l'usurpateur Hồ pour rétablir la dynastie des Trần. Et la population vietnamienne, abusée par ces mensonges, refusa de se battre pour défendre le sol sacré de la patrie. L'avance chinoise ne fut plus, dès lors, qu'une promenade militaire. Les fortifications les plus solides des Hồ furent prises sans difficulté, et les Hồ, père et fils, furent pris et amenés en captivité en Chine.

- N'y eut-il vraiment personne pour les défendre?

- Si, mais que pouvaient faire quelques braves devant l'indifférence de la quasi-totalité de la population? A ce sujet, je voudrais vous raconter une anecdote assez émouvante.

Les héros en furent un jeune homme de la famille impériale des Trần, et sa jeune épouse. Le mari avait participé à plusieurs complots contre le dictateur Hồ Quý Ly. Lorsque celui-ci eut détrôné le dernier empereur Trần en 1400, notre conspirateur fut obligé de se cacher pour ruminer sa vengeance. Mais en 1407, l'invasion chinoise vint changer l'orientation de sa pensée. Refoulant dans son cœur sa haine personnelle pour les Hồ qui n'étaient que l'ennemi de sa famille, il alla offrir ses services à Hồ Hán Thương (2<sup>e</sup> souverain Hồ) pour combattre l'envahisseur chinois, l'ennemi de la patrie.

Ses services acceptés, il revint tout joyeux chez lui.

- Qu'avez-vous donc, mon cher époux? lui demanda sa femme. Depuis sept ans c'est la première fois que je vous vois sourire.

- Je vais servir les Hồ.

- Vous allez servir les Hồ? N'aurais-je pas mal entendu?

- Non, vous n'avez pas mal entendu, et j'ai bien dit que j'allais servir les Hồ.

- Ah! je comprends. Vous allez faire semblant de les servir pour mieux comploter.

- Non. J'ai l'intention de les servir sincèrement.

- Vous devez avoir des raisons pour agir ainsi. Puis-je vous demander humblement de me les expliquer?

- Bien certainement. Les Hồ sont les ennemis de notre famille. Et s'ils étaient seuls sur terre avec nous, jamais notre haine envers eux ne pourrait s'éteindre. Mais il y a encore les Chinois, qui vont essayer de nous réduire en esclavage. Les Hồ luttent maintenant pour sauvegarder notre indépendance, ils ne sont plus nos ennemis, mais nos alliés.

- Plus nos ennemis! Se peut-il que des paroles aussi sacrilèges soient sorties de la bouche d'un prince du sang, d'un conspirateur? Ce complot de Đón Sơn où tous vos amis moururent et dont vous êtes sorti indemne miraculeusement, ces flots de sang versé ne réclament-ils pas perpétuellement vengeance? Dieu! serait-ce parce que vous avez trahi dès ce moment là que vous avez pu échapper à la mort?

- Femme, vous dites des sottises?

- Etes-vous sûr que ce soient réellement des sottises?



De fureur, le mari saisit un vase à fleurs, et allait le jeter sur sa femme lorsqu'il se ravisa et dit tranquillement:

- Chère amie, je suis peiné que vous ne puissiez pas me comprendre. Que pèse notre vengeance personnelle à côté du salut de la patrie?

- Encore une fois, je vous supplie d'abandonner votre décision sacrilège. Qu'en diraient nos parents, nos amis? Et comment oseriez-vous affronter au Séjour des Morts nos glorieux ancêtres, après avoir servi leurs assassins?

- Je leur dirais que je défends notre pays en servant les Hò.

- Soit donc maudit, traître! J'aurais honte d'être la femme d'un traître, et je te quitte.

- A votre guise, répondit le jeune homme.

Et, flegmatiquement, sans même faire ses adieux à sa mère dont il redoutait les mêmes préjugés de famille, il alla rejoindre son poste de combat à Đa Bang.

Quant à sa femme, après avoir pleuré longtemps et écrit une lettre d'adieu qu'elle glissa dans un livre de prières posé bien en évidence sur l'autel des ancêtres, elle alla trouver sa belle-mère et lui demanda l'autorisation de s'absenter pour faire quelques courses en ville. Puis elle se rendit au Grand Lac et s'écria avant de s'y jeter: "Ô mes ancêtres, pardonnez à votre indigne enfant de n'avoir pu retenir son mari dans le chemin de l'honneur. Puisse ma mort servir à expier son crime!"

La vieille princesse fut inquiète de ne pas voir revenir sa bru lorsque la nuit tomba. Elle ouvrit le livre de prières posé sur l'autel des ancêtres et y découvrit la lettre d'adieu de sa bru. Elle comprit alors toute l'étendue du désastre qui s'abattit sur sa maison: son fils allant défendre la patrie sous l'étendard de l'usurpateur, et sa bru se suicidant pour sauver l'honneur de la famille. Allons, ses deux enfants ont eu raison tous les deux, chacun à sa manière. Elle alla s'agenouiller devant l'autel des ancêtres et pria toute la nuit. Au matin, aidée de quelques voisins, elle se rendit au Grand Lac, et put recueillir le cadavre de sa bru flottant sur l'eau glauque. Elle la fit enterrer décentement, puis, désormais seule au monde, elle se laissa éteindre doucement au bout d'un mois.

Pendant ce temps, notre héros est allé défendre la forteresse de Đa Bang qui commandait la route d'invasion du Nord-Ouest. Il mourut en brave. Ainsi périt ce ménage héroïque, le mari pour sauver la patrie, et la femme pour sauver l'honneur de la famille. Le peuple ému de cette tragédie, en confia le souvenir dans cette chanson:

*Chàng về Hò, thiếp cũng về Hò  
Chàng về Hò Hán, thiếp về hồ Tây.*

Il va à Hò, elle aussi

Mais tandis qu'il va à Hò Hán, elle va au lac de l'Ouest.

Comme vous avez pu le remarquer, il y a un jeu de mots dans cette chanson. Hò, qui signifie lac, désigne aussi la dynastie des Hò.

- Voilà une histoire qui pourrait tenter la plume d'un Corneille dit pensivement M. Lartigue.

- J'en connais une autre, moins cornélienne, plus humaine. Parmi les fidèles des Hò et emmenés en captivité en Chine, était un certain Nguyễn Phi Khanh. Sous la dynastie des Trần, il fut engagé comme précepteur par un prince du sang. Sa jeune élève s'amouracha de lui, devint enceinte, et les deux amants se préparèrent à s'enfuir de la maison paternelle. Mais le prince en fut averti par une servante, entra dans une violente colère et fut tenté de faire égorger les deux coupables. Puis, probablement parce qu'on lui fit observer qu'il allait tuer du même coup un innocent embryon qui était de son sang, il se radoucit et consentit à leur mariage. Mais, vous vous le rappelez, les Trần interdisaient le mariage hors de la famille impériale. Le roturier Nguyễn Phi Khanh ayant épousé une princesse se vit donc interdire la voie du mandarinat quoiqu'il fut autorisé à se présenter aux concours littéraires, et reçu docteur. Il se rattrapa avec l'évènement de Hò Quý Ly, à qui il vint offrir ses services. Peut-être a-t-il agi ainsi par dépit de n'avoir pas été compris et apprécié des souverains Trần, ses beaux-cousins? Quoi qu'il en fût, ce gendre des Trần devint un conseiller très écouté des Hò, ce qui prouve encore que Hò Quý Ly était véritablement un monarque éclairé, sachant apprécier le talent partout où il se trouvait. Lorsque les Hò tombèrent, Nguyễn Phi Khanh fut emmené en captivité en Chine. Son fils Nguyễn Trãi voulut l'y suivre, mais il l'en dissuada à la Porte de Nam Quan (Lạng Sơn): "Tu es un homme, tu dois chercher à venger ton pays et ton père. A quoi servirait-il de pleurer comme une femme?" Nguyễn Trãi suivit ce conseil viril. Nous le retrouverons plus tard aux côtés de Lê Lợi.

- Bon! Vous m'avez présenté deux types de défenseurs des Hò: l'un qui avait été leur ennemi et qui s'y rallia à l'heure du danger national; l'autre qui avait embrassé leur cause dès la première heure, par dépit ou par simple ambition. Et les autres?

- Ils ont tous tourné casaque à l'arrivée des Chinois. Et en allant en masse faire leur soumission à l'envahisseur, ils croyaient servir leurs anciens souverains Trần. Pauvres aveugles!

- Comment le bandeau leur tomba-t-il des yeux?

### **La lutte désespérée des derniers Trần**

- Oh! d'une manière très simple. Officiellement, les Chinois invitaient les descendants des Trần à se faire connaître afin qu'il pussent les aider à remonter sur le trône de leurs pères. Mais en catimini, ils faisaient disparaître tous les prétendants, vrais ou faux, qui se présentaient à eux candidement, et même ceux qui se cachaient prudemment. Puis, au bout de quelques mois, ils obligèrent les mandarins et les notables à signer une adresse certifiant que la famille des Trần s'était éteinte sans postérité, et demandant pour l'ancienne colonie de l'An Nam l'honneur de faire partie de l'empire chinois.

Cette manœuvre malhonnête déclencha dans tout le pays un sursaut d'indignation. On n'aimait pas les Hò, bien sûr, et on était content de les voir abattus par les chinois, mais on eut honte d'avoir été trompé par ceux-ci qui avaient promis de restaurer les Trần. Et par ci par là, des timides centres de résistance s'organisèrent. Même les femmes s'en mêlèrent.

- Oh! Oh!

- Vous en doutez? Sachez que chez nous a circulé de temps immémorial le proverbe suivant:

*Giặc đến nhà đàn bà phải đánh*

Quand les pirates arrivent, même les femmes doivent se battre.

Rappelez-vous aussi les fières épopées des sœurs Trung et de Triệu Thị Trinh. Après l'introduction du Confucianisme, il est certain que la femme fut reléguée à la seconde place, mais dans la famille et la société seulement. Sur le plan patriotique, elle ne s'est jamais montrée inférieure à l'homme, et j'aurais l'occasion de vous en citer de magnifiques exemples à l'époque des Tây Sơn et sous la domination française. Pour le moment, sachez qu'une femme, une cantatrice, c'est-à-dire une déclassée selon nos anciens préjugés a réussi à faire mourir plusieurs ennemis durant cette seconde domination chinoise.

- Je serais curieux de savoir comment elle s'y prenait.

- D'une façon très simple et très courageuse. Đào Thị était une célèbre cantatrice originaire du village de Đào Xá, préfecture de Tiên Lữ, province de Hưng Yên. Vous savez comment se comportait la soldatesque chinoise en pays conquis: massacres, incendies, viols, ils ne reculaient devant aucun crime. Quand ils arrivèrent à Đào Xá, leur premier soin fut de massacrer tous les hommes valides et de s'emparer de toutes les femmes qui n'avaient pu s'enfuir à temps. Đào Thị fut de ce nombre. Mais douée d'une grande beauté et d'une voix ensorcelante, elle sut leur inspirer sinon de l'amour, du moins une grande estime et surtout une grande confiance. Le village de Đào Xá était très marécageux, et les moustiques y pullulaient. Pour dormir tranquillement la nuit, les Chinois avaient l'habitude de s'enfermer dans des sacs d'étoffe qu'ils chargeaient Đào Thị et ses compagnes infortunées de nouer à l'heure du coucher et de dénouer à l'heure du réveil. Đào Thị prit alors une décision audacieuse: Avec le concours de ses compagnes, elle jeta chaque nuit quelques uns de ces sacs dans le fleuve voisin du camp, alors que les soldats chinois dormaient profondément, ivres d'alcool et de fatigue. Ces assassinats se répétèrent plusieurs nuits de suite sans que les Chinois s'en aperçussent, car leur armée, très imparfaitement organisée, n'avait pas de contrôle du personnel. A la fin, devant la disparition mystérieuse de plusieurs des leurs, les Chinois prirent peur, croyant à l'intervention de quelque génie. Et ils décampèrent.

Après leur départ, le village de Đào Xá reprit sa vie normale. Les gens qui s'en étaient enfuis y revinrent. Đào Thị fut admirée et respectée comme une héroïne, et après sa mort, on lui édifia un temple. Et depuis lors, pour perpétuer son nom héroïque, toutes les cantatrices furent appelées Á Đào (Mademoiselle Đào).

- Je m'incline bien bas devant vos femmes héroïques.

- Merci. Pour en revenir à la résistance des derniers Trần, sachez qu'après la chute des Hồ et la mauvaise foi évidente des Chinois ainsi que leur tyrannie oppressive qui souleva divers soulèvements populaires spontanés, le prince Giản Định, un fils de l'empereur Trần Nghệ Tông, décida à sortir de sa prudente retraite pour se proclamer empereur à Ninh Bình. En peu de temps, tout le pays situé au sud de cette ville se rallia à lui. Malheureusement Giản Định, d'esprit ombrageux, condamna à mort quelque-uns de ses meilleurs officiers. Les autres, découragés, l'abandonnèrent et proclamèrent son neveu Trần Quý Khoách empereur à sa place. La Chine dut envoyer de nouveaux renforts qui réussirent à s'emparer de Giản Định. Quý Khoách, se sentant trop faible, tenta de négocier la paix, mais vainement. Finalement, il fut également pris avec ses fidèles en 1413. Amenés en Chine, ils sautèrent en mer plutôt que de subir l'humiliation de la captivité.

- Au moins, ils sont morts en braves. Je vous avoue que j'avais de la peine à voir les descendants de Trần Hưng Đạo dégénérer. Si les souverains Trần qui ont laissé tomber leur couronne entre les mains de Hồ Quý Ly furent coupables de fautes impardonnables, leurs enfants ont lavé ces fautes dans le sang. C'est bien. Mais à quoi attribuez-vous leur défaite? Pourquoi, ayant le droit avec eux, à l'encontre des Hồ usurpateurs, n'ont-ils pas mieux réussi que ces derniers à repousser l'envahisseur?

- Si j'avais des prétentions scientifiques, je chercherais à vous expliquer ce fait par mille raisons qui peut-être seraient aussi vaines les unes que les autres. En tant que fataliste, je vous dirai simplement ceci: Les Trần ont assez régné, leur temps est révolu, et ils durent laisser tomber de leurs mains les rênes du pouvoir qu'un autre ramassera, pas eux.

- Votre raisonnement n'en est pas un, dit M. Lartigue en secouant doucement sa tête.

- Non, je vous en ai prévenu. Celui qui ramassa les rênes . . .

### **La domination chinoise.**

- Pas si vite, de grâce! J'aimerais à savoir un peu plus comment fut la nouvelle domination chinoise. Si je ne me trompe pas, cinq siècles la séparent de l'ancienne. Les Chinois ont-ils adopté une autre politique de gouvernement?

- Nullement. Un siècle et demi plus tôt, le prince Hưng Đạo avait prédit à l'empereur Nhân Tông à la veille de la seconde invasion mongole: "Ce que nous avons le plus à redouter, c'est que l'ennemi nous grignote peu à peu, doucement, à la manière des vers-à-soie grignotant les feuilles de mûrier. Mais s'il s'amène comme un ouragan dévastateur, tuant et pillant sans merci, alors il verra en chacun des Việt un ennemi implacable décidé à mourir plutôt qu'à subir son joug. Et tels que je les connais, les Mongols se feront chasser de notre pays, par leur propre férocité." Eh bien, les Minh, des Chinois, n'étaient pas plus intelligents que les barbares Mongols. Guidés seulement par leur cupidité, ils ne songèrent qu'à exploiter féroceMENT notre labeur, et à nous dépouiller de tout ce que nous avons. Tout, jusqu'à notre nationalité! A coups de fouet, de massacres, ils nous obligèrent à apprendre leur langue, à adopter leurs vêtements, leurs coutumes, leurs fêtes, leurs dieux, ce qui pouvait encore se

comprendre. Mais ils poussèrent leur politique de dénationalisation jusqu'à détruire sauvagement tout ce qui pourrait nous rappeler notre patrie perdue. Ils firent raser tous nos monuments historiques, et enlever tous nos objets d'art. Quant aux œuvres de nos écrivains, parmi lesquelles les fameux traités de stratégie militaire de Trần Hưng Đạo, ils les emportèrent en Chine s'ils ne les avaient pas livrés au feu. Toute la culture vietnamienne d'avant 1407 se volatilisa!

- Tout de même, vous avez pu en sauver quelques bribes, non?

- Certes, des hommes courageux ont osé soustraire quelques manuscrits à la grande razzia, au péril de leur vie. Mais après la guerre d'indépendance de dix ans, qui a accumulé des ruines dans tout le pays, presque rien n'a pu être retrouvé.

- Mais les manuscrits emportés en Chine?

- Nos ambassadeurs qui y sont allés plus tard ont bien cherché à en recopier quelques-uns, mais ce n'était pas chose facile, car ce butin de guerre a été pillé, dispersé entre les généraux victorieux, et bien peu d'ouvrages ont été remis à la Bibliothèque impériale de Peking. Et puis, la Chine n'était-elle pas elle-même le théâtre de maintes guerres civiles et étrangères? De sorte que nous devons faire notre deuil de presque tout notre trésor culturel précédant la dynastie des Lê postérieurs.

- C'est bien dommage.

- Oui, car du peu qui nous est resté des anciens monuments historiques (ou plutôt leurs restaurations plus ou moins fidèles des monuments originaux détruits), nous pouvons déjà nous faire une idée grandiose. La pagode Báo Thiên, la Pagode à Cent portes de Bắc Ninh, et le Temple de la Littérature sont des spécimens admirables de l'architecture de ces lointaines dynasties. Quant à leurs œuvres littéraires, les quelques fragments qui ont pu être sauvés du désastre (Voir notre ouvrage: Les chefs d'œuvre de la littérature vietnamienne), en particulier les poèmes des bonzes Vạn Hạnh, Huệ Minh, et la Proclamation aux soldats du généralissime Trần Hưng Đạo suffisent à nous révéler de ces dynasties une hauteur de vues et un esprit héroïque que n'atteindrait jamais la dynastie des Lê qui leur succéderait, malgré sa culture beaucoup plus raffinée.

- Vous m'en voyez à la fois ravi et désolé.

- Merci. Revenons donc à la courte domination chinoise de 1407 à 1427. Notre peuple, en ce temps là, avait à endurer les plus terribles souffrances. Pour vous les décrire, je ne puis mieux faire que vous citer un passage de la Proclamation au Peuple de Lê Lợi, et écrite par Nguyễn Trãi après la libération du territoire:

Ils ont grillé des gens sur le feu ardent  
 Et enfermé d'autres dans des grottes profondes.  
 Méprisant le Ciel, abusant le peuple, leurs exactions ont revêtu mille aspects;  
 Faisant des raids, provoquant des troubles, leurs atrocités ont duré vingt ans!

L'harmonie de l'univers allait être anéantie par leur barbarie,  
 Et les richesses de la nature épuisées par leur cupidité.  
 Ils ont obligé nos compatriotes à subir les intempéries pour exploiter les mines d'or,  
 Ou à affronter les dragons pour pêcher des perles au fond des mers.  
 Partout des pièges pour capturer les cerfs, et des filets pour attraper les oiseaux,  
 Même les bêtes et végétaux ne trouvaient pas grâce devant eux.  
 Des femmes privées de maris erraient sans abri, ainsi que les hommes privés  
 d'épouses.  
 Alors qu'eux se repaissaient du sang du peuple à satiété  
 Et se prélassaient dans des palais luxueux.  
 Les corvées abusives qu'ils ordonnaient  
 Faisaient désertir les métiers à tisser.  
 Et tout le bambou des montagnes à enregistrer leurs crimes!  
 Ensemble les génies et les hommes en étaient révoltés,  
 Et le Ciel et la Terre ne le sauraient tolérer!

### **Dix ans de guerre d'indépendance**

- Epouvantable! murmure M. Lartigue. Mais l'excès même de cette cruauté devait faciliter la tâche de vos révolutionnaires?

- Il leur a fallu tout de même dix ans de dure lutte pour reconquérir l'indépendance. Après le génocide culturel, le génocide démographique, presque aussi total. Les Chinois nous exterminaient parce que nous refusions de devenir Chinois. Et à force d'être exterminés, nous étions de moins en moins capables de nous insurger contre eux.

Les débuts de Lê Lợi furent ainsi très difficiles.

- Qui était-il d'abord?

- Un riche propriétaire de Lam Son, une région montagneuse de Thanh Hóa. Bien entendu, la légende (que lui-même ou ses collaborateurs avaient probablement fabriquée de toute pièces) s'est attachée à démontrer que sa mission était divine. D'abord, en allant un jour à la pêche, Lê Lợi aurait recueilli une épée miraculeuse qui lui insuffla un courage et un savoir immenses. Puis, ses premiers partisans Nguyễn Trãi et Trần Nguyên Hãn se seraient ralliés à lui dans des circonstances exceptionnelles. Hãn était un marchand ambulancier. Au cours de ses pérégrinations, il s'arrêta une nuit au temple de Chèm (près de Hanoi). A minuit, il surprit une conversation entre le Génie de ce temple et le Génie d'un village voisin:

- Il y a grand conseil au Ciel cette nuit. Y allez-vous?

- Non, car j'ai un hôte de marque, un futur duc, sur qui je dois veiller. Mais allez-y, vous, et faites-moi savoir à votre retour ce qui y aura été décidé.

Peu d'instants après, le Génie du village voisin revint informer son collègue de Chèm qu'au conseil du Ciel il avait été décidé que Lê Lợi serait empereur du Đại Việt et Nguyễn Trãi son conseiller.

Trần Nguyên Hãn alla raconter cette histoire à Nguyễn Trãi qui, incrédule, en demanda confirmation au Génie de Chèm. Celui-ci apparut en rêve:

- Je n'ose pas vous dévoiler les secrets du Ciel. Mais allez vous informer auprès de la princesse Tiên Dong. Comme elle est une femme, le Souverain Céleste ne lui reprochera pas ses bavardages.

Nguyễn Trãi alla donc solliciter la princesse Tiên Dong en son temple dressé à Hung Yên.

- Nguyễn Trãi, lui apparut la déesse en rêve, ne savez-vous pas encore que Lê Lợi sera empereur et vous son conseiller?

Forts de cette révélation divine, Nguyễn Trãi et Trần Nguyên Hãn allèrent trouver Lê Lợi en son refuge de Lam Son. Ils furent ses meilleurs compagnons d'armes durant les dix ans de la guerre d'indépendance (1418-1427). A titre de récompense, Trần Nguyên Hãn reçut un duché pour ses nombreuses victoires, tandis que Nguyễn Trãi fut nommé marquis et premier ministre.

- Et l'épée miraculeuse?

- Devenu empereur, Lê Thái Tổ se promena un jour en barque sur le Petit Lac de Hanoi. Une tortue gigantesque surgit des eaux menaçant de faire chavirer la barque impériale. Lê Thái Tổ tira son épée pour en frapper la tortue qui s'en saisit et disparut aussitôt au fond du lac. On épuisa en vain celui-ci, l'épée ainsi que la tortue demeurèrent introuvables. L'empereur en conclut que le Ciel, qui lui avait envoyé l'épée pour le charger de la mission de sauver le pays, la lui retira maintenant que cette mission était accomplie. Le Petit Lac, pour cette raison, fut baptisé Lac de l'Épée restituée (Hồ Hoàn Kiếm).

- Voilà pour la légende. Si intéressante qu'elle soit, j'aimerais à connaître quelques faits historiques concernant la guerre d'indépendance que vous avez dit très dure, au moins à ses débuts.

- Oui. Les Chinois, à la première nouvelle du soulèvement de Lê Lợi à Lam Son, sont accourus pour l'anéantir. Une fois, il a dû abandonner sa femme et ses enfants pour prendre la fuite. Une autre fois, étroitement assiégé, il n'a pu s'échapper que grâce au dévouement d'un de ses compagnons, Lê Lai, qui revêtit son costume royal pour attirer les Chinois et se faire massacrer à sa place. Et les fois où il fut réduit, faute de riz, à partager avec les soldats des pousses de bambou et des herbes sauvages, ne se comptaient pas. Mais ces épreuves ne firent que tremper son caractère. A force de persévérance et d'habileté, il réussissait peu à peu à redresser la situation en sa faveur. Et sa petite armée grossissait, de victoire en victoire, comme une boule de neige. S'aventurant hors de son inexpugnable maquis de Chí Linh, il enleva graduellement les provinces Nghệ An et Thanh Hóa. Puis, ayant ainsi

considérablement élargi son domaine d'où il pourrait désormais tirer des ressources immenses en hommes et en vivres, il s'avança vers le Nord pour libérer le reste du territoire national. Les Chinois ripostèrent en se retirant stratégiquement autour de Đông Đô (Hanoi) où ils disposaient encore de forces armées et d'approvisionnements considérables. Le siège en fut long et difficile. Des négociations furent ouvertes pour terminer la guerre pacifiquement. Mais ce n'était qu'une ruse des Chinois qui voulaient gagner du temps en attendant de nouveaux renforts pour reprendre l'offensive. L'empereur de Chine, en effet, en apprenant les funestes nouvelles de L'Annam, se hâta d'y envoyer deux armées de secours qui pénétrèrent dans notre pays, l'une par la route du Yunnan sous le commandement de Mộc Thạch, et l'autre par celle de Lạng Sơn sous le commandement de Liễu Thăng. Ces deux armées devaient opérer leur jonction à Đông Đô, d'où le gouverneur Phương Chính s'élancerait pour briser notre armée assiégeante.

Lê Lợi devina ce plan de campagne de l'ennemi. Tout en faisant semblant de maintenir le siège de Đông Đô, il retira une grande partie de ses troupes pour aller au devant des deux armées chinoises de renfort qui s'avançaient tranquillement sans rencontrer aucune sérieuse résistance. Elles furent amenées habilement dans des champs de bataille préalablement choisis par nous, des pièges où elles furent assaillies par des flèches lancées par des tireurs invisibles, puis anéanties par des poursuivants qui semblaient surgir du sol.

Liễu Thăng fut tué sur place, et Mộc Thạch fait prisonnier. Lorsque le bruit de ces désastres parvint à Đông Đô, les Chinois y assiégés se soumirent sans condition. Mais Lê Lợi, désireux de ne pas provoquer une nouvelle guerre avec l'empire chinois, se montra clément. Non seulement il leur accorda la vie sauve, il leur donna encore des cheveux et des jonques pour qu'ils puissent rentrer tranquillement en Chine, avec une lettre très habilement écrite par Nguyễn Trãi. Laquelle lettre exposa humblement que nous n'avions fait que réaliser la promesse faite par le divin Empereur de restaurer la dynastie des Trần, et sollicita l'investiture royale pour un descendant de ceux-ci: Trần Cảo. Devant ce plaidoyer à la fois humble et étayé de raisons irréfutables, l'empereur de Chine accorda à contre-cœur la paix. Trần Cảo, un prête-nom insignifiant, dut s'empoisonner au bout de quelques mois d'un règne factice. Et notification officielle fut faite à la Cour de Chine que le souverain Trần Cảo était mort prématurément sans enfant, et que le peuple annamite unanimement avait élu son meilleur conseiller Lê Lợi à sa place. Devant ce fait accompli, la Chine dut encore s'incliner et accorder l'investiture royale au fondateur de la dynastie des Lê postérieurs.

- Magnifique! Vous en avez donc fini avec la domination chinoise, définitivement cette fois, je suppose?

- Oui. A vrai dire, elle s'est clôturée dès le 10<sup>e</sup> siècle avec Ngô Quyền, et son retour offensif en 1407 n'a été qu'un accident anachronique.

- Pourquoi anachronique?

- Parce qu'à partir de Ngô Quyền, et surtout à partir de la dynastie des Lý postérieurs, nous sommes devenus un Etat conscient de son individualité, possédant une population, une



langue et une culture définitivement distinctes des population, langue et culture chinoises. Comme l'a dit magnifiquement Lý Thường Kiệt:

Sur les monts et fleuves du pays du Sud s'est établi le peuple Việt,  
Telle est la décision irrévocable inscrite dans le Livre du Ciel.

Dès le 10<sup>e</sup> siècle donc, notre pays est devenu la Nation Vietnamienne, dont la volonté farouche de le rester a triomphé de tous les efforts de la domination des Tống et des Nguyễn. Les Minh ont essayé de profiter de l'usurpation criminelle de Hồ Quý Ly pour nous remettre sous le joug, et ils y ont réussi un moment. Court moment, car notre peuple, détrompé, s'est hâté de les débouter de nouveau hors de nos frontières. Et l'Histoire reprend son cours normal.

- Voulez- vous dire qu'il y n'y eut rien de changé avec la nouvelle dynastie des Lê?

- Si. Notre prise de conscience réaffirmée avec rigueur pendant la guerre d'indépendance a tout de même ouvert une nouvelle page d'Histoire. Tournons-la.

- Oui, tournons-la.

## 9

### LE SIÈCLE DE LÊ THÁNH TÔNG

- La dynastie des Lê postérieurs commença en 1428. Ajoutez-y un quart de siècle de décalage entre l'Orient et l'Occident, et vous obtenez 1453. Cette date ne vous dit rien?

- Ah oui, le début des Temps Modernes en Occident.

- Chez nous aussi. Notre Moyen Âge s'est clôturé avec la fin des Trần féodaux et de la courte domination chinoise qui s'ensuivit. Pas sur le plan politique, car nous sommes devenus une monarchie absolue depuis les Lý, et nous continuerons à l'être jusqu'à l'arrivée des Français. Mais sur les plans culturel, économique et social, nombre de faits, insignifiants d'abord, puis devenus de plus en plus importants, montrent bien que l'on est entré dans l'ère des Temps Modernes: l'usage vulgarisé du Nôm en littérature, le commerce avec les pays d'outre-mer, l'introduction du Christianisme, la démocratisation de la structure sociale, et le fait le plus important de notre Histoire: l'expansion vers le Sud.

- Vous me jetez comme ça, pêle-mêle, toutes vos idées. Je renonce à vous suivre.

### Le drame du Jardin des Letchis

- Patience! Nous avons encore cinq siècles devant nous pour en parler. Mais d'abord, laissez-moi vous raconter une histoire qui ne fit pas honneur aux premiers Lê. Je ne sais si vous avez remarqué une chose.

- Laquelle?

- L'ingratitude des souverains. "*Lorsque les oiseaux ont disparu, on brise son arc; lorsque les lièvres sont capturés, on tue son chien de chasse,*" disaient fréquemment nos sages. Ce qui veut dire que tant qu'un souverain avait besoin de ses collaborateurs pour vaincre ses ennemis, il les accablait d'honneurs. Mais le danger une fois écarté, il les sacrifiait pour n'avoir pas à redouter leur puissance gênante. Ainsi fit Lê Thái Tổ en condamnant à mort, sous des prétextes futiles, ses compagnons d'armes Trần Nguyễn Hãn et Phạm Văn Xảo. Ainsi fera encore Gia Long avec Nguyễn Văn Thành et Đặng Trần Thường. Mais l'exemple typique de l'ingratitude impériale est le procès de Nguyễn Trãi, le plus unique et le plus odieux qu'ait connu notre Histoire.

Nguyễn Trãi, vous vous le rappelez, était le meilleur conseiller de Lê Lợi, à qui il rendit d'immenses services dans la propagande, la correspondance diplomatique, et même dans l'élaboration des plans de campagne. Nommé marquis et premier ministre après la victoire, il eut la sagesse de ne pas s'attacher aux honneurs. Aussi bien avait-il pu venger son père emmené en captivité en Chine, et sa patrie foulée au pied de l'envahisseur: il n'avait rien de plus à souhaiter. Il se retira bientôt à Côn Sơn (province de Hải Dương), un site enchanteur, pour y jouir d'un bonheur chèrement acquis.

Le drame, hélas, l'y poursuivit. Il avait rencontré, sur les bords du Tây Hồ (Grand Lac de Hanoi) une jeune marchande de nattes nommée Thị Lộ, angéliquement belle, et surtout douée d'un talent littéraire remarquable. Il en fit sa concubine, et charmait ses vieux jours à causer littérature avec elle. Mais la réputation de poétesse de la jeune femme parvint au jeune empereur Lê Thái Tông, fils et successeur de Lê Thái Tổ. Il la fit appeler au Palais Impérial, la nomma professeur des femmes de son harem, et s'en amouracha.

En 1442, au cours d'une tournée d'inspection, Lê Thái Tông vint visiter Nguyễn Trãi en sa retraite de Côn Sơn. Puis il invita Thị Lộ à le suivre à la capitale, sous prétexte de lui faire des lectures en cours de route. Ce soir là, le cortège impérial fit halte au Jardin des Letchis (Lê Chi Viên). Que se passa-t-il entre le fougueux prince et la trop belle poétesse? On s'en douta, mais le malheur fut que l'empereur mourut subitement au matin, probablement d'une apoplexie foudroyante.

L'impératrice, féroce jalouse, fit aussitôt arrêter Thị Lộ accusée d'avoir empoisonné l'empereur. C'était déjà assez odieux d'accuser de meurtre celle qui n'avait été qu'une victime de la débauche impériale. Mais où le crime atteignit toute son horreur, c'était de profiter de cet incident pour accuser de haute trahison le grand patriote qui avait le plus contribué à libérer le pays de la domination étrangère. On avait peur de son prestige, de son franc-parler; on avait surtout peur qu'il ne s'opposât à la dictature dévergondée de l'Impératrice-Régente qui allait gouverner l'empire au nom de son fils âgé à peine de trois ans. En recevant lecture de sa condamnation à mort, étendue à tous les membres de ses trois familles (celles de son

père, de sa mère et de sa femme), Nguyễn Trãi n'eut qu'un soupir désabusé: “*Je m'en doutais. Lorsque les oiseaux ont disparu, à quoi servirait l'arc? Lorsque les lièvres sont capturés le chien de chasse n'a plus qu'à être immolé.*”

- Triste fin d'un patriote!

- Et qui suffit à condamner à jamais les régimes dictatoriaux. Le petit prince Bang Co fut donc intrônisé, avec sa mère comme Régente. Les deux furent peu d'années après assassinés par un autre fils de Thái Tông, le prince Nghi Dân qui à son tour, fut renversé au bout de quelques mois de règne par les mandarins. Ceux-ci acclamèrent alors empereur le prince Tu Thành.

### **Le complexe de l'empereur Lê thánh Tông**

Ce dernier n'était, à la vérité, qu'un bâtard de Lê Thái Tông. Sa mère était une belle paysanne, cousine d'une concubine de ce dernier. Comme elle venait souvent voir sa cousine dans son gynécée, elle fut aperçue un jour par le galant empereur. Elle devint enceinte, et mit au monde Tu Thành qui était élevé en cachette hors du palais impérial et ne serait reconnu prince que plusieurs années après. Devenu empereur, Thánh Tông souffrirait toujours de ses origines obscures. Et, dit-on, pour montrer qu'il était bien de sang impérial, il s'efforçait de donner à tous ses poèmes un ton majestueux qui nous paraît maintenant agaçant, mais qui ravissait d'admiration ses contemporains. Je vais vous en donner un échantillon:

*Người bù nhìn*

*Quyền trọng ra oai trấn cõi bờ  
Vốn lòng vì nước há vì dưa?  
Xét soi trước mặt đôi vàng ngọc  
Vung vẩy trên tay một lá cờ  
Đẹp giống chim muông xa phải lánh  
Giận quân cày cuốc gọi không thừa  
Mặc ai nhẩy nhót đường danh lợi  
Ơn nước đằm đìa hạt móc mưa.*

L'épouvantail

Muni d'importants pouvoirs, il garde le territoire  
Pour défendre non pas les légumes, mais la patrie  
Les deux astres éclairent son visage  
Cependant qu'entre ses mains flotte un drapeau.  
Il fait s'enfuir les oiseaux et bêtes  
Et dédaigne de répondre aux cultivateurs.  
Laisant aux autres le soin de se trémousser sur le chemin  
des honneurs  
Il se contente de recevoir du pays sa récompense de rosée et  
de pluie.

Comme vous pouvez le voir, ce poème fait la description d'un épouvantail, mais aussi le portrait moral d'un haut mandarin militaire qui ne connaît que son devoir.

Mis à part ce ton grandiloquent, Lê Thánh Tông était réellement un grand poète. Il a laissé de très nombreux poèmes, et surtout il a encouragé les lettres en créant un Cercle Littéraire (Tao Đàn) dont il se proclama président, et en accordant aux lauréats docteurs des faveurs insignes: banquet au Palais Impérial, visite à cheval au Jardin Impérial, retour triomphal au village natal, et enfin l'honneur d'avoir leurs noms gravés sur des stèles posées au Temple de la Littérature. Cet engouement pour les lettres fera notre malheur en canalisant toutes les énergies du peuple vers un seul but, suprêmement futile: faire de beaux vers et commenter habilement la doctrine confucéaniste. Mais il faut reconnaître aussi qu'il a, ce faisant contribué très efficacement à civiliser notre peuple intellectuellement et moralement. Et puis, sous le règne du grand empereur Thánh Tông, le "mal des lettres" n'a pas encore eu le temps d'exercer ses ravages.

### **Ses grandes réalisations**

C'est que, sous les dehors d'un fin lettré, Thánh Tông était un souverain extrêmement éclairé et énergique. Il s'attacha par tous les moyens à rendre le pays puissant et prospère.

A la machine administrative, il donna une structure rationnelle et solide. Les droits et les devoirs des mandarins furent réglementés minutieusement. Outre la solde, il leur était alloué un certain nombre d'hectares de rizières selon leur grade, mais ils ne pouvaient plus disposer d'immenses propriétés et d'une innombrable domesticité comme sous les précédents règnes, Et le moindre abus de pouvoir de leur part serait sévèrement puni avec la création des missi dominici (giám sát ngự sử) qui avaient mission de tout voir, tout entendre, pour en faire rapport à l'empereur. Fini le règne des mandarins trop puissants dans leurs gouvernements régionaux.

Au peuple, Lê Thánh Tông réservait toute sa sollicitude. Il s'attachait d'abord à lui donner un bien-être matériel jusqu'alors inconnu, par la création d'un office d'encouragement à l'agriculture (Khuyến nông) et de 42 fermes nationales pour la mise en culture des terres en friches, par la création des hôpitaux publics, et surtout par la refonte du système fiscal basé désormais sur un registre foncier revisable tous les six ans. Imbu de Confucianisme, l'empereur tenait également à ce que son peuple se conduisît vertueusement. Il rédigea de sa propre main une instruction détaillée sur les devoirs des citoyens envers la patrie, des enfants envers leurs parents, des époux entre eux, etc. Cette instruction devait être commentée par les notables de chaque commune, et observée rigoureusement sous leur responsabilité personnelle. Le vagabondage, la paresse (même des riches), la débauche, l'impiété filiale, l'adultère, la médisance, étaient mis au pilori et devaient être dénoncés publiquement à la maison commune. L'empereur fit aussi proclamer notre premier code national, à la fois civil et pénal, la fameux code Hồng Đức qui fait encore l'admiration de nos légistes par ses dispositions très avancées assurant la protection de la femme contre les droits excessifs de l'homme, et des faibles contre la tyrannie des puissants.

Vous me direz que certaines de ces mesures avaient été réalisées plus ou moins par des souverains précédents. C'est exact, mais ce qu'il y eut de vraiment révolutionnaire dans

l'œuvre de Lê Thánh Tông, ce fut d'asseoir la société sur le principe de l'égalité des chances offertes à tous les citoyens de s'élever dans la hiérarchie sociale. Sous les Lý et les Trần, nous avons vu que la société vietnamienne était nettement féodale. D'une part, une aristocratie très fermée, comprenant les princes du sang et un petit nombre de mandarins dont la plupart se recrutaient d'ailleurs parmi les vassaux des princes. Et cette aristocratie se transmettait héréditairement, sinon les titres de noblesse, du moins les fonctions publiques, c'est-à-dire le pouvoir et la fortune. De l'autre le peuple, qui n'avait pratiquement aucun moyen ni d'accéder au mandarinat, ni de dénoncer les injustices qui lui étaient faites.

Avec Lê Thánh Tông, au contraire, le mandarinat était largement ouvert à toutes les compétences. Ainsi, en 1475, le nombre des licenciés se présentant à l'examen du doctorat atteignit 3.000. Il en était de même du mandarinat militaire, dont l'accès était ouvert par de très fréquents examens portant sur le maniement des armes et la stratégie militaire. D'autre part, nous avons vu que les missi dominici protégeaient très efficacement le peuple contre les abus de pouvoir des mandarins.

En un mot, à partir de Lê Thánh Tông, la société vietnamienne devint véritablement démocratique, socialement parlant, c'est-à-dire qu'il n'y eut plus de barrière infranchissable entre les diverses couches sociales: le citoyen issu de la famille la plus roturière et la plus pauvre pourrait, grâce à ses talents, devenir ministre, général, comte et duc.

- Ah! parlez-moi un peu de votre noblesse, comment elle a été établie et organisée.

- Sous les dynasties précédentes Lý et Trần, la noblesse était pratiquement réservée à la famille impériale et donnait droit à un apanage, qui se transmettait de père en fils. Même les ministres et les officiers supérieurs n'étaient point anoblis, ou presque jamais, sauf à titre posthume.

Au contraire, la dynastie des Lê, dès Lê Thái Tổ, mais surtout à partir de Lê Thánh Tông, fit de la noblesse un titre purement honorifique, sans dotation d'apanage, accordé libéralement à toute personne de grand mérite, en somme une institution qui se rapproche plus de votre ordre de la Légion d'Honneur que de votre noblesse royale ou impériale. Voici ses principaux traits:

- Cette noblesse n'était pas héréditaire. Les fils d'un noble n'étaient pas nobles de droit, ils ne pourraient obtenir la noblesse que par un nouveau rescrit impérial.
- A l'instar de la Chine, notre noblesse comprenait cinq degrés allant du duc (công), au marquis (hầu), comte (bá), vicomte (tử) et baron (nam). Le titre de Vương (prince) n'était accordé qu'aux fils et frères du souverain régnant. Quand nous arriverons au régime bicéphale Lê-Trịnh, vous verrez que les dictateurs Trịnh recevraient héréditairement le titre de Vương, mais qui alors ne signifiait plus prince, mais roi, inférieur seulement au titre d'empereur (đế) des Lê, et en fait les Trịnh vương étaient plus souverains que les fantoches empereurs Lê.

- Tout haut mandarin, civil ou militaire, recevait un titre de noblesse généralement désigné, mais pas toujours, par leur prénom. Ainsi Nguyễn Chiêm était fait marquis de Chiêm Võ (Chiêm Võ Hầu); Nguyễn Hữu Chính, surnommé l'Épervier (chim Bàng) à cause de ses exploits contre les écumeurs de mer, était fait duc de Bàng (Bàng quốc công). Et à mesure qu'il s'élevait dans la hiérarchie mandarinale, le noble s'élevait aussi dans la hiérarchie nobiliaire. Ainsi Nguyễn Chiêm avait été Chiêm Võ bá avant de devenir Chiêm Võ hầu.
- J'ai dit plus haut que le titre de Vương était réservé aux princes des familles Lê et Trịnh. Pourtant, à titre posthume, il était généralement accordé dans le même rescrit impérial l'élevant au rang de Génie tutélaire, soit de son village natal, soit de la région où il avait accompli d'éminents services. Et à propos, je vais vous raconter une anecdote assez amusante:

Đinh văn Tả était un célèbre général qui eut la gloire d'expurger le royaume du Nord de maintes bandes de pirates. Il fut élevé au plus haut rang de la hiérarchie militaire et fait duc, mais il ambitionna encore une chose: obtenir de son vivant le parasol jaune réservé aux princes et aux génies tutélares. Il eut alors 80 ans et simula une grave maladie. Le roi Trịnh se rendit jusqu'à son village de Hàm Giang pour le visiter. Assis près de son lit, le roi lui demanda:

- Avez- vous quelque chose encore à désirer?

- Sire, votre indigne serviteur a été comblé de trop de faveurs déjà. Et après ma mort, Votre Majesté voudra encore, peut- être, faire de moi un Génie tutélaire?

- C'est en effet mon intention.

- Sire, au bord de la tombe, oserai-je vous supplier de vouloir bien m'accorder cet honneur dès maintenant pour que je puisse voir le parasol jaune avant de fermer les yeux?

Plein de pitié pour son fidèle serviteur qu'il crut agonisant, le Roi rédigea sur place l'ordonnance élevant Đinh văn Tả au rang de prince et de génie tutélaire. Et un parasol jaune fut aussitôt apporté au lit du moribond. Mais aussitôt après le départ du cortège royal, le moribond se redressa subitement et ordonna un grand banquet auquel il convia tout le village pour célébrer sa nouvelle dignité. Et, regaillard, il trouva la force de vivre trois ans encore pour se pavaner partout sous son parasol jaune!

- Très intéressante, votre anecdote. En même temps que sur votre noblesse, elle me renseigne sur le culte de vos Génies tutélares.

- Merci. Mais revenons à l'empereur Lê Thánh Tông qui, par ses réformes judicieuses, a sûrement déterminé le prodigieux développement du Đại Việt qui, l'Etat de second ordre continuellement menacé au Nord par la Chine et au Sud par ses turbulents voisins le Champa et le Laos, allait devenir la puissance prépondérante dans la presqu'île indochinoise.

Au dehors, en effet, le règne de Lê Thánh Tông marqua véritablement le début de l'expansion du Grand Việt. Celle-ci s'est amorcée sous les dynasties Lý et Trần, mais avec des moyens insuffisants et surtout avec une volonté encore inconsistante, de sorte que les premiers résultats se sont effondrés lamentablement avec la décadence des Trần. A partir de Lê Thánh Tông, au contraire, le Đại Việt est devenu une grande puissance et l'expansion vers le Sud se continuera sans désespérer jusqu'à l'arrivée des Français malgré les guerres de sécession qui le déchireront. Et l'origine de cette force croissante du Đại Việt alors que ses anciens rivaux, le Laos, le Champa et plus tard le royaume Kmer iront du jour en jour déclinant, doit être attribuée incontestablement à la réforme sociale du grand empereur.

Le Champa fut vaincu en 1470. Lê Thánh Tông en annexa divers territoires pour constituer la province de Quảng Nam, et le reste du pays vaincu fut démembré en trois royaumes minuscules.

Les territoires laotiens du Trấn Ninh et de Luang Prabang avaient été annexés dès 1448, sous le règne de Lê Nhân Tông, mais non pacifiés. Fatigué de leurs révoltes continuelles, Thánh Tông dirigea en 1479 une grande expédition contre eux, et l'influence Việt s'étendit dès lors solidement jusqu'à la frontière birmane.

Redouté au Sud et à l'Ouest, le Đại Việt était aussi, à cette glorieuse période de son Histoire, respecté au Nord. Sur le plan militaire, Thánh Tông faisait surveiller avec vigilance nos frontières avec la Chine, et châtier impitoyablement toute incursion des pirates chinois. Il disait fréquemment à son entourage: *“L'héritage sacré que nous ont légué nos Augustes Ancêtres, nous devons le garder pieusement et ne laisser perdre aucun pouce de nos monts et fleuves.”*

Sur le plan diplomatique aussi, non seulement nos ambassadeurs s'opposaient farouchement à toute immixtion chinoise dans l'exercice de notre pleine souveraineté, mais forçaient encore l'admiration des lettrés chinois par leur érudition et leur courageuse éloquence. Oui, sous le règne de Lê Thánh Tông, notre pays a brillé d'un prestige incomparable, tant au dedans qu'au dehors.

### **La déchéance des Lê**

- Pour combien de temps?

- Lê Thánh Tông a régné 37 ans, de 1460 à 1497. Son successeur Lê Hiến Tông fut aussi un bon prince qui a su maintenir intact le prestige de son père pendant sept ans encore. A sa mort, en 1504, commença la déchéance des Lê.

- Si vite que cela?

- Vous connaissez la loi régissant la grandeur et la décadence de nos dynasties: Les fondateurs sont des souverains énergiques, leurs premiers successeurs des artistes, et leurs derniers rejetons des débauchés ou des incapables. Eh bien, cette loi qui a régi les dynasties des Lý et des Trần se vérifie encore une fois avec celle des Lê. Les premiers souverains de cette dynastie fut Lê Thái Tổ dont nous connaissons l'énergie indomptable au cours des dix

ans de la guerre d'indépendance. Ne parlons pas de ses second et troisième successeurs qui sont morts trop jeunes. Mais son petit-fils Lê Thánh Tông fut notre plus grand souverain, celui sous le règne de qui le Đại Việt a connu une gloire incomparable. Et les successeurs de ce grand monarque, comme la logique l'exige, ont été des princes cruels et débauchés qui ont laissé tomber leur couronne dans les mains de l'usurpateur Mạc Đăng Dung.

Je ne vous fatiguerai pas en vous racontant les crimes qui souillèrent les règnes de Lê Uy Mục et de Lê Tương Dực, ainsi que les révoltes qui mirent fin au règne du malheureux Lê Chiêu Tông. Et nous allons, si vous le permettez, aborder cette curieuse période longue de trois siècles (1528-1802) où notre pays fut scindé en deux royaumes avant d'être unifié à nouveau sous le sceptre de Gia Long, fondateur de la dynastie des Nguyễn.



## **QUATRIÈME PÉRIODE**

### **INDÉPENDANCE ET SÉCESSION**

## LA PREMIÈRE SÉCESSION

### Le crime des Mạc

- La première sécession dura de 1533 à 1592.

- Il y en eut donc plusieurs?

- Oui, deux, trois, ou même plus, que je vous raconterai en temps et lieu. Sachez pour le moment que Mạc Đăng Dung usurpa le trône des Lê en 1527.

- Quel homme était-ce?

- Un individu peu recommandable. Grâce à sa force herculéenne, il avait été nommé capitaine des gardes de l'empereur Lê Chiêu Tông, et à ce titre il avait réussi à réprimer certaines révoltes. Puis, à force d'intrigues, il avait acheté la conscience de plusieurs mandarins, ou écarté du pouvoir ceux qui lui étaient opposés. Enfin, devenu tout puissant, il fit égorger le dernier empereur Lê pour s'emparer de son trône.

- Et personne n'a protesté?

- Si fait. Plusieurs hauts mandarins l'ont injurié en pleine Cour plutôt que de le reconnaître pour leur souverain. D'autres ont fomenté des révoltes qui furent, hélas, promptement noyées dans le sang. Et à ce propos, j'aimerais à vous raconter une idylle émouvante, que rapporte la petite Histoire quelque peu romancée:

Les conjurés cherchèrent à contacter Vũ Biều, puissant chef féodal de la région montagneuse Hung Hóa, pour le gagner à leur cause. L'envoyé spécial devrait être d'aspect sympathique, très instruit, éloquent, et en même temps bien exercé au maniement des armes pour impressionner favorablement ces rudes montagnards. Il se trouva que toutes ces conditions furent réunies en Lan Anh, fille du chef des conjurés Thái Đạt. Courageusement elle se porta volontaire pour cette mission difficile.

La belle ambassadrice, déguisée en jeune lettré, n'eut pas beaucoup de peine à séduire tout l'entourage du seigneur féodal par sa grâce, son éloquence, et son adresse au cours des chasses aux fauves organisées en son honneur. Un incident fortuit finit par dévoiler à Vũ Bật, frère de Vũ Biều, que le prétendu fils de Thái Bật était en réalité sa fille bien-aimée. Et entre les deux jeunes gens naquit bientôt une idylle à laquelle applaudit chaleureusement le seigneur Vũ Biều.

Lan Anh et son fiancé furent alors envoyés à Thắng Long pour notifier le contrat d'alliance entre les conjurés et le fief de Hung Hóa, et en même temps recevoir la bénédiction

de Thái Bạt. Malheureusement Mạc Đăng Dung eut vent de ce complot. Il organisa un guet-apens dans lequel Vũ Mật fut pris vivant, et dont Lan Anh échappa de justesse. Folle de désespoir, elle osa la nuit suivante, avec une poignée de fidèles, pénétrer dans l'enceinte du Palais impérial pour essayer de libérer son fiancé. Elle mourut héroïquement, l'épée au poing. Vũ Mật fut tout de même libéré quelques jours plus tard par Mạc Đăng Dung qui espérait par ce geste magnanime obtenir la soumission de Vũ Biều. En quoi son plan machiavélique se trompa grossièrement. Vũ Mật, en effet, resta fidèle au souvenir de sa bien-aimée et décida son frère à se proclamer prince indépendant dans son fief montagneux. Il l'aida à organiser plusieurs offensives contre la capitale Thăng Long, toutes vouées malheureusement à l'insuccès.

De cette idylle émouvante, il nous reste une chanson populaire qui résonna pour des siècles dans la région de Phố Cát –Đại Đồng:

*Kéo quân ra cửa Hùng Quan  
Chim muôn tiếng hát, hoa ngàn hương đưa  
Nhớ ai, ra ngắm vào ngơ,  
Nhớ ai, ai nhớ? Bây giờ nhớ ai?*

Entraînant l'armée à ma suite par la porte Hùng,  
Je marche au milieu des oiseaux gazouillant à plein gosier  
et des fleurs répandant à profusion leur parfum.  
Mais je ne cesse de penser à ma bien-aimée jusqu'à en devenir  
hébété.  
Où est-elle maintenant? Sait-elle que je pense toujours à elle?

- Emouvant en effet cette histoire d'amour. Donc l'usurpateur Mạc Đăng Dung réussit à mater l'opposition intérieure. Et les Chinois? N'ont-ils pas cherché à saisir ce prétexte pour intervenir.

- En 1537, ils envoyèrent une armée à la frontière, soi-disant pour châtier l'usurpateur Mạc et replacer les Lê sur le trône. Mais le souvenir cuisant de leur défaite un siècle plus tôt les terrifiait encore, et ils n'avançaient qu'avec répugnance. Plus exactement, le généralissime chinois stoppa son armée à la frontière et envoya à Mạc Đăng Dung une lettre lui conseillant de faire sa soumission.

Celui-ci, de son côté, ne cherchait qu'à consolider son trône même aux dépens des intérêts de la patrie. Il vint en personne s'agenouiller devant le camp des Chinois, et offrit cinq districts sis sur la frontière en plus de très riches présents. Devant ces avantages appréciables acquis sans avoir à risquer une guerre hasardeuse, le généralissime chinois oublia subitement la mission punitive dont il était chargé, et les malheureux descendants des Lê qui lui avaient demandé secours. Il fit un rapport à l'empereur de Chine, lui exposant cyniquement les avantages qu'il y aurait à avoir un vassal soumis comme Mạc Đăng Dung à la place des fiers Lê. Et la paix fut conclue.

- Il me semble que votre Mạc Đăng Dung a agi très sagement en cette circonstance.

- Telle n'était pas l'opinion de ses contemporains. Notre amour-propre national, comme vous le pensez bien, fut amèrement blessé par la lâche soumission des Mạc. Non, pas plus que la trahison, la lâcheté n'est pas payante. Un souverain allant s'agenouiller devant l'ennemi, quel déshonneur non seulement pour lui, mais aussi pour tout son peuple!

- Je vois. La politique conciliatrice de la Monarchie de Juillet a fait aussi grogner les anciens grognards de l'Empire.

- Et si notre peuple n'était pas aussi belliqueux que le vôtre, il se remémorait néanmoins avec amertume les règnes glorieux de Lê Thái Tổ et de Lê Thánh Tông. C'est ce qui explique pourquoi les Mạc n'ont pu durer longtemps, malgré les grandes libéralités qu'ils accordaient à ceux des anciens mandarins des Lê qui se ralliaient à eux.

### **Un second royaume au Sud**

Dès 1532, c'est-à-dire cinq ans à peine après l'avènement des Mạc, un fidèle des Lê, Nguyễn Kim, qui s'était réfugié à Sầm Châu (Sam Meua actuel), ancien territoire laotien annexé au Đại Việt, leva l'étendard de l'insurrection. Il découvrit un fils cadet de feu l'empereur Lê Chiêu Tông, le prince Duy Ninh, et le fit proclamer empereur sous le nom de Lê Trang Tông. Il eut, pour l'aider puissamment dans son œuvre de restauration, mais aussi pour le malheur de sa propre famille, un brillant lieutenant: Trịnh Kiểm.

- Que me dites-vous là? Je ne comprends pas.

- Eh bien, voilà. Nguyễn Kim associa Trịnh Kiểm à sa fortune et lui donna le commandement en second de ses troupes. Trịnh Kiểm révéla un stratège de génie, et aida son chef à conquérir progressivement toute la province de Nghệ An. Pour se l'attacher plus intimement, Nguyễn Kim lui accorda la main de sa fille Ngọc Bảo. A la mort du généralissime, survenue peu après, Trịnh Kiểm lui succéda tout naturellement à la tête des troupes, ses beaux-frères Nguyễn Uông et Nguyễn Hoàng étant encore trop petits. C'est ainsi que les Trịnh accédèrent au pouvoir suprême. Trịnh Tùng, fils de Trịnh Kiểm, chasserait les Mạc usurpateurs de la capitale Thăng Long et réunifierait le pays sous l'autorité nominale de l'empereur Lê, se réservant tout le pouvoir effectif, à la fois civil et militaire. Son titre de Vương deviendrait héréditaire, et se transmettrait pendant deux cents ans jusqu'en 1786.

- Et les fils de Nguyễn Kim?

-L'aîné, Nguyễn Uông, mourut dans des circonstances mystérieuses, probablement empoisonné par son beau-frère Trịnh Kiểm. Quant au second, Nguyễn Hoàng, il deviendrait le lointain fondateur de la dynastie des Nguyễn, mais nous en parlerons plus tard. Finissons-en d'abord avec les Mạc.

- Comme vous voudrez.

- Dès 1532, comme je vous l'ai dit, les Lê étant restaurés à Nghệ An, les Mạc ne régnaient plus que sur le pays situé au Nord de cette province. Evidemment, ils ne pouvaient tolérer ce danger mortel pour eux, d'autant plus que le peuple était en général contre eux et n'attendait

qu'une occasion propice pour se rallier à l'ancienne dynastie restaurée. D'innombrables récits le démontrent, dont je voudrais vous rapporter deux assez typiques.

### **L'opinion populaire sous les Lê-Mạc.**

Nguyễn Bình Khiêm atteignit l'âge viril au moment où la dynastie des Lê tombait déjà en décadence. Aussi, bien qu'éminent lettré, n'a-t-il pas voulu se présenter aux examens littéraires. Les Mạc usurpèrent le trône en 1527; il persistait dans cette attitude passive pendant neuf ans encore. En 1536, il atteignit déjà l'âge de 44 ans. Alors, forcé par la pauvreté d'une part, poussé par ses amis de l'autre, il dut se résigner à se présenter comme candidat. Il fut reçu premier docteur de l'empire, et très bien accueilli par les Mạc qui lui confièrent une importante charge à la Cour. Il n'y resta pas longtemps, à peine six ans, marqués néanmoins par un beau geste: il demanda au souverain de condamner à mort 18 hauts mandarins coupables de concussion et d'oppression à l'égard du peuple. Le souverain Mạc refusa de suivre son conseil. Aussitôt Nguyễn Bình Khiêm offrit sa démission et se retira dans sa chaumière qu'il baptisa Bạch Vân am (le Refuge sous les blancs nuages). C'est là qu'il composa le Bạch Vân am thi tập, un recueil de poèmes moralisateurs, assez froids d'ailleurs, mais qui renfermaient des prophéties étonnantes. En voici un échantillon qui se rapporte à la lutte entre les Lê et les Mạc:

*Non sông nào phải buổi bình thời  
Thù đánh nhau chi khéo mực cười!  
Cá vược, chim rừng ai khiến đuổi?  
Núi xương, sông huyết thấm đầy voi!  
Ngựa phi chắc có hồi quay cổ,  
Thú dữ nên phòng lúc cắn người.  
Ngán ngẩm việc đời chi nói nữa,  
Bên đầm say hát nhơn như chơi!*

Les monts et fleuves ne jouissent pas de la paix.  
Partout des ennemis s'acharnent à s'entretuer stupidement.  
Qui donc les a chargés de poursuivre les poissons dans les  
gouffres et les oiseaux dans les forêts?  
Ne voient-ils pas les monts pleins d'ossements et les fleuves  
rougis de sang?  
Mais un jour le cheval qui s'est échappé de son écurie y rentrera,  
Et gare à la bête sauvage qui mordra son patron!  
Dégouté de la vie, je ne veux plus rien dire,  
Me contentant de m'enivrer et de chanter sur les bords de la  
mare!

Vous remarquez que le 5<sup>e</sup> vers prophétise la restauration des Lê, et que le 6<sup>e</sup> annonce les Trịnh usurpant le pouvoir impérial.

Ainsi donc, quoique forcé de servir les Mạc, Nguyễn Bình Khiêm n'a cessé de songer à l'ancienne dynastie des Lê, la seule légitime à ses yeux. Il fera plus qu'y penser: il poussera plusieurs de ses disciples à embrasser cette cause, en particulier le célèbre Lương Hữu Khánh.

Celui-ci était le fils de Lương Đắc Bằng, ancien mandarin à la Cour de Lê Chiêu Tông, et précepteur de Nguyễn Bình Khiêm. Cet homme intègre laissa en mourant sa veuve et son orphelin dans le plus complet dénuement. Souvent, la pauvre veuve était obligée de laisser toute la nourriture à son jeune fils qui était doué d'un appétit insatiable. Celui-ci finit par lui dire un jour:

- Père a été trop intègre. Je vénère sa mémoire, mais je ne puis vous laisser mourir de faim pour me nourrir. Laissez-moi donc aller chercher fortune ailleurs. Seule, il vous sera plus facile de subvenir à vos besoins.

Et il partit à l'aventure. C'était le moment où les Lê et les Mạc se faisaient une guerre atroce, qui laissait les champs en friches et les villages en ruines. Et il arrivait au jeune Lương Hữ Khánh de parcourir des dizaines de lieues sans rencontrer âme qui vive. Heureusement il était doué d'une force herculéenne. Un jour il rencontra une vieille femme qui cherchait des ouvriers pour lui moissonner cinq hectares de rizières.

- Madame, lui dit Lương Hữ Khánh, je cours en chercher pour vous. Allez vite préparer leur repas.

Quand elle revint à ses rizières, elle les trouva complètement moissonnées, et Khánh, tout seul, qui ronflait au pied d'un arbre. Elle le réveilla, et lui demanda où étaient allés les ouvriers.

- Madame, répondit en riant le jeune hercule, je n'ai trouvé personne, et ai fait le travail tout seul. Et est-il moins bien fait?

Puis il se mit à dévorer le repas préparé pour dix personnes, à la grande stupéfaction de la vieille dame.

Un autre jour, ayant pu mettre de côté un peu d'argent pour s'acheter un grand panier de riz et un flacon de sauce, il étendit son repas frugal à terre en riant bruyamment: "Ceci ne vaut-il pas tous les festins du monde?"

Un grand mandarin des Mạc, passant par là, fut surpris par ces paroles. Il interrogea Lương Hữ Khánh, fut frappé par son vaste savoir, et lui donna cinq ligatures de sapèques. Puis il en parla à son souverain qui envoya aussitôt un messenger inviter Lương Hữ Khánh à se présenter à la Cour. Mais le jeune étudiant, qui se souvenait de son père, refusa de servir les usurpateurs, et s'enfuit. Il finit heureusement par retrouver Nguyễn Bình Khiêm, ancien disciple de son père. L'éminent lettré le logea chez lui, et lui donna une instruction soignée. Puis il s'arrangea pour le faire passer clandestinement au Sud, dans le domaine des Lê, où Lương Hữ Khánh ne tarderait pas à rendre des services éclatants qui lui valurent le poste de ministre de la guerre.

### **La chute des Mạc**

Par ces deux exemples vous voyez combien le peuple restait toujours fidèle au souvenir des Lê. Les Mạc l'ont compris et s'efforcèrent d'anéantir la puissance naissante de la dynastie

restaurée. Mais toutes leurs attaques furent brisées, et à partir de 1583, les Lê passèrent à la contre-offensive. Ce fut la débandade à la Cour du Nord, dont presque tous les dignitaires s'empressèrent d'aller faire leur soumission aux vainqueurs. Un seul resta fidèle aux Mạc, dont l'Histoire officielle des Lê a malheureusement omis de retenir le nom, mais dont Phạm Đình Hổ, dans ses récits des Champs de mûrier se transformant en océan (Tang thương ngâu lục) nous a raconté l'émouvant sacrifice. Lorsque Trịnh Tùng pénétra en conquérant dans la capitale Thăng Long, le souverain Mạc venait de s'en échapper. Trịnh Tùng se lança à sa poursuite, mais fut arrêté par un mandarin, en grand costume de cour, qui se cramponna désespérément à son cheval. Trịnh Tùng le fit saisir et décapiter, mais le souverain Mạc avait eu le temps de prendre le large. Il n'irait pas loin d'ailleurs, car il fut pris et mis à mort quelques jours après.

Ainsi périt la dynastie usurpatrice des Mạc, la dynastie la plus méprisée et la plus méprisable de l'Histoire du Vietnam.

- Et quelle a été l'attitude des Chinois devant ce nouveau changement de dynastie?

- Elle fut tout simplement odieuse. Les Chinois, vous vous le rappelez, sont intervenus en 1537, soi-disant pour châtier les Mạc usurpateurs et rétablir les Lê. Puis, par cupidité, ils ont abandonné ceux-ci pour protéger ceux-là. Cette conduite n'était déjà pas très honnête, mais enfin les Lê comprirent qu'ils devaient se sauver eux-mêmes plutôt que compter sur l'aide du Céleste Empire. Ce qui fut véritablement odieux, ce furent les chicaneries sans nombre que firent les Chinois aux Lê lorsque ceux-ci eurent reconquis leur trône par leurs propres forces. En effet les Mạc, chassés de la capitale Thăng Long, s'enfuirent à Cao Bằng et se mirent sous la protection de la Chine, contre force présente évidemment. Et l'on vit alors les vertueux Chinois défendre la cause de l'usurpateur contre le souverain légitime. Ils ne voulurent pas, tout d'abord, reconnaître la restauration des Lê. Mais ils n'eurent plus affaire à des gens timorés. Nos ambassadeurs, au nom de la morale, leur tinrent tête énergiquement, et ils purent seulement obtenir pour leurs protégés Mạc d'être nommés ducs de Cao Bằng à perpétuité. Les Mạc, d'ailleurs, ne se tinrent pas pour satisfaits de cette petite concession. Ils fomenteraient de nombreuses révoltes, et seraient détruits définitivement en 1667, sans que les Chinois osassent protester.

De cette race criminellement attachée à son seul intérêt dynastique un seul eut le bon sens de songer à celui de la patrie. Ce fut le général Mạc Ngọc Liễn qui, après une tentative avortée de restauration des Mạc, laissa ce testament politique au chef de sa famille: "Si les Lê ont pu reconquérir leur trône, c'est que la volonté divine est pour eux. Quant à notre peuple, quels crimes a-t-il commis pour que nous l'entraînions dans une guerre intestine sans merci? Résignons-nous donc à accepter notre défaite, plutôt que de demander l'intervention chinoise qui ne pourrait qu'être néfaste à notre pays."

Généreuses paroles qu'hélas les derniers Mạc ne surent pas écouter.

## 11

## LA SECONDE SÉCESSION

## Ses origines

- En somme, dit M. Lartigue, la première sécession n'a été pour vous qu'un mauvais rêve, heureusement passager, et au bout d'une soixantaine d'années tout est rentré dans l'ordre comme auparavant.

- C'est ce qui vous trompe, cher ami. Tout n'est pas rentré dans l'ordre comme auparavant, et le dénouement de la première sécession a engendré presque immédiatement la crise de la seconde.

- Comment cela?

- En 1527 les Lê ont sombré dans la débauche et l'incapacité. Leur restauration, commencée en 1532 et achevée en 1592, fut non pas leur œuvre mais celle de Nguyễn Kim d'abord, puis des Trịnh. D'autre part leur dernier descendant, Lê Trang Tông, mourut très jeune sans postérité. La famille des Lê semblait éteinte. Trịnh Tùng avait entre ses mains tous les pouvoirs. Il pourrait se faire proclamer empereur, mais il ne l'a pas osé ou ne l'a pas voulu. Il fit rechercher dans tout le pays un rejeton des Lê. Enfin, après de laborieuses recherches, on finit par découvrir un lointain descendant de Lê Trừ, frère de l'empereur Lê Thái Tổ. Ce paysan obscur, réfugié au village de Bồ Vê, fut ramené en grande pompe à Nghệ An et fut intrônisé sous le nom de Lê Anh Tông. Dans ces conditions, vous comprenez que le nouvel empereur ne pût être autre chose qu'un souverain d'opérette, dont tous les pouvoirs étaient solidement tenus par son protecteur Trịnh Tùng. Mieux encore, quand Lê Anh Tông, irrité des insolences de son sujet eut la velléité de s'en débarrasser, Trịnh Tùng le fit égorger proprement et remplacer par un de ses fils. Dès lors, le pli était fait: les Trịnh seraient souverains de père en fils, avec le titre de Vương, et gouverneraient le pays à la place de l'empereur fantôme Lê.

- Cette situation irrégulière ne devait pas plaire à tout le monde?

- Non, et particulièrement à Nguyễn Hoàng, second fils de Nguyễn Kim, et oncle du roi Trịnh Tùng. Son frère Nguyễn Uông était mort dans des conditions mystérieuses, et sa vie à lui ne tenait qu'à un fil. Il envoya un émissaire demander conseil au célèbre Nostradamus Nguyễn Bình Khiêm. Sans répondre directement à la question posée, celui-ci dit en montrant un mont miniature qu'il avait dans son jardin, et où avaient élu domicile de nombreuses fourmis: "Dans ce mont dix mille générations peuvent trouver refuge." (Hoành son nhất đái, vạn đại dung thân). Ces paroles énigmatiques furent rapportées à Nguyễn Hoàng qui y vit le conseil de se réfugier dans la Longue Cordillère formant l'épine dorsale du Centre-Vietnam. Il demanda à sa sœur Ngọc Bảo de le faire nommer gouverneur des provinces du Sud. Trịnh



Tùng, en fils obéissant, accéda à la demande de sa mère. Peut-être était-il lui-même gêné par la présence de son oncle, et voulait-il l'éloigner dans une région désertique pour s'en débarrasser. En tout cas son calcul, si calcul il y avait, était imprudent, car Nguyễn Hoàng, au lieu de mourir obscurément dans sa marche-frontière, en ferait bientôt un Etat puissant capable de concurrencer le royaume du Nord.

- Je vois. Les frères ennemis.

- Oui, et il faut convenir que Nguyễn Hoàng n'avait pas tout à fait tort de s'irriter de ce qu'il n'ait pas recueilli l'héritage de son père Nguyễn Kim, le premier artisan de la restauration des Lê. D'autre part, les seigneurs Trịnh, par leur attitude irrespectueuse à l'égard des empereurs Lê, fournissaient aux Nguyễn un excellent prétexte pour se proclamer indépendants dans leur fief: ils prétendaient combattre les dictateurs Trịnh pour rétablir l'empereur dans sa légitime puissance. De leur côté, les Trịnh prétendaient également, au nom et par ordre de l'empereur Lê, réduire à la raison les rebelles Nguyễn.

- Comme toujours, les guerres d'idéologies se réduisent à des conflits sordides d'intérêts!

### **La guerre de Cinquante Ans**

- Les Nguyễn se montrèrent d'abord des sujets soumis en envoyant régulièrement chaque année à Thăng Long le montant des impôts des provinces dont ils avaient la charge, après déduction des fonds nécessaires au fonctionnement des services publics. Mais très habilement ils cherchaient à accroître leur puissance en attirant à eux de nombreux indigents du Nord à qui ils distribuèrent des lopins de terre pris aux tribus chames qu'ils refoulèrent peu à peu vers le Sud. Mais surtout ils devinrent le centre de ralliement de tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, étaient mécontents des Trịnh. Đào Duy Từ fut le plus illustre de ces transfuges. Né dans la province de Thanh Hóa (qui faisait alors partie du royaume du Nord), il était fils d'un comédien et pour cette raison exclu des examens littéraires. Dépité, il se rendit au Sud pour chercher fortune. Il entra comme bouvier au service d'un riche propriétaire, et un soir quand celui-ci réunit les lettrés célèbres de la région pour causer littérature, il étonna toute l'assistance par son éloquence et sa vaste érudition. Son patron le présenta alors à un mandarin qui, appréciant sa haute valeur, lui donna sa fille en mariage et le présenta à son tour au seigneur Nguyễn Phúc Nguyễn, fils et successeur de Nguyễn Hoàng.

Đào Duy Từ conseilla de refuser l'obéissance aux Trịnh, aida à constituer une armée puissante, et surtout dirigea lui-même la construction des lignes fortifiées Đòng Hới et Trường Dục qui reliaient la Longue Cordillère à la mer. On ne peut qu'admirer sans réserve ces deux ouvrages d'art gigantesques. La première avait 18km et la seconde 10km de long. Elles étaient hautes de 3 mètres et larges de 6 mètres à la base. De place en place étaient installés des canons et des catapultes. Du côté extérieur, chaque forteresse était défendue par un terrain marécageux planté de pieux. Et du côté intérieur, elle s'élevait en gradins de manière à permettre aux chevaux et même aux éléphants de monter et de descendre facilement. Enfin la rivière Nhật Lệ, par où la flotte ennemie pourrait arriver à la capitale des Nguyễn sise dans le périmètre délimité par les deux lignes fortifiées, eut son embouchure plantée de pieux et barrée par des chaînes de fer. Vous comprenez que dans ces conditions toutes les tentatives des Trịnh de s'emparer de la capitale du Sud fussent vouées à des échecs répétés.

De 1627 à 1672, les deux partis se firent la guerre presque sans interruption. Les Nordistes avaient l'avantage du nombre, et les Sudistes celui de combattre sur leur propre territoire. Alors que les premiers devaient assurer leur ravitaillement soit par voie de terre, sur des routes mal faites chevauchant des montagnes abruptes, soit par voie de mer, sur les jonques non pontées qui étaient le jouet des typhons, les seconds étaient toujours ravitaillés abondamment, et au besoin pouvaient se retrancher solidement derrière leurs redoutables fortifications. D'autre part, n'oublions pas que les Mạc régnaient toujours sur Cao Bằng et n'attendaient qu'une occasion propice pour marcher sur Thăng Long, ce qui fit que les Trịnh n'osaient jamais s'aventurer trop longtemps au Sud. Leur intérêt, ou pour mieux dire leur sécurité, exigeait une guerre-éclair. Ils prirent six fois l'offensive, qui fut toujours brisée par la stratégie défensive des Nguyễn. Ceux-ci n'ont pris l'initiative des opérations qu'une seule fois, en 1655; ils franchirent le Linh Giang et réussirent à s'emparer des sept préfectures situées au Nord de ce fleuve. Mais ce succès tactique ne put se maintenir longtemps, et en 1660 devant une nouvelle offensive des Trịnh les Nguyễn durent se replier derrière le Linh Giang (le Sông Gianh actuel). Ce fleuve allait devenir, définitivement, la limite des deux royaumes qui, également épuisés, observèrent une trêve de cent ans qui ne se rompra qu'en 1774.

- Vous avez dit deux royaumes. Ce terme est-il bien exact?

- Non, excusez-moi. Théoriquement le Đại Việt ne constituait qu'un seul empire reconnaissant l'autorité légitime des Lê, mais en fait il était divisé en deux territoires ayant chacun ses souverains distincts: le Đàng ngoài (région au delà de la frontière commune) placé sous l'autorité des Trịnh, et le Đàng trong (région en deçà) où régnaient les Nguyễn. Si j'ai employé le terme de royaumes pour les désigner, c'est parce que les Trịnh se faisaient octroyer par l'empereur Lê le titre héréditaire de Roi (Vương). Les Nguyễn, plus prudents, se contentaient au début de se décerner le titre de Công (duc); ils ne se proclameraient rois qu'en 1744.

### **Les Trịnh au Nord**

- Très bien. Je voudrais maintenant, si ce n'est pas trop vous demander, savoir comment les Trịnh et les Nguyễn ont gouverné leurs peuples durant la longue sécession.

- Les Trịnh, comme je vous l'ai dit, étaient les véritables souverains du Nord. Instruits par l'expérience malheureuse des Mạc, ils n'ont pas osé supprimer les Lê, mais ils les ont réduits à une complète impuissance. L'empereur n'avait droit qu'à l'impôt de 1.000 communes et à une garde personnelle fixée à 5.000 hommes. Encore ces chiffres étaient-ils plus théoriques que réels. Toutes les affaires de l'Etat étaient discutées, non au Palais Impérial, mais au Palais Royal (Phủ Liâu). Presque jusqu'à la fin du régime Lê-Trịnh, l'aristocratie et le peuple acceptaient assez docilement cette situation irrégulière, condensée dans la maxime suivante: "Après la fondation de l'empire, le pouvoir appartenait à la famille impériale. Mais depuis la restauration, le pouvoir revient au Palais Royal." (Sáng nghiệp dĩ tiền, quyền tại hoàng gia. Trung hưng dĩ lai, quyền qui vương phủ).

Dans cette interprétation assez élastique de la morale confucéenne relativement aux devoirs des sujets envers le Prince, l'empereur Lê était toujours le chef suprême, quoique purement nominal, et invité seulement à présider quelques cérémonies solennelles, par exemple la célébration du Nouvel An où les mandarins devaient venir se prosterner devant son trône, à côté duquel était placé un trône plus bas où siégeait le roi Trịnh. Et celui-ci, qui détenait les réels pouvoirs, disposerait à sa guise des fonds publics, nommait et révoquait tous les mandarins sans avoir à consulter son supérieur, s'abstenait en général d'usurper les honneurs impériaux. C'est ce que fit néanmoins le roi Trịnh Cương, en se faisant fabriquer pour son usage un palanquin identique à celui de l'empereur. Son ministre Nguyễn Duy Thì imagina un moyen ingénieux pour l'y faire renoncer. Un jour qu'il se tenait debout près de ce palanquin, il fit semblant d'être saisi brusquement d'évanouissement, et y tomba lourdement. On le transporta aussitôt chez lui dans ce même véhicule. Le lendemain, Nguyễn Duy Thì se présenta au roi Trịnh en lui disant:

- Que Votre Majesté veuille bien m'excuser d'être tombé dans Son palanquin. Mais celui-ci est désormais souillé par mon indigne personne, et ne doit plus servir à Votre Auguste usage. Si Votre Majesté le désire, j'en ferai fabriquer un autre pour Elle.

Le roi Trịnh comprit la leçon discrète, et ne chercha plus à usurper les honneurs impériaux.

- Bravo! s'exclame M. Lartigue, voilà un habile contradicteur!

- Mise à part la question délicate de leurs rapports avec l'empereur, les premiers Trịnh furent en général de bons souverains. A l'égard des Chinois, ils ont observé une attitude très ferme sous des dehors courtois. Ils ne toléraient aucune immixtion chinoise dans les affaires intérieures du Đại Việt, ni aucune violation de frontière. Et même leurs ambassadeurs réussirent à réduire le tribut de vassalité à un présent symbolique, voici comment. Pendant la guerre d'indépendance, nous avons tué un grand général chinois, Liễu Thăng, marquis de An Viễn. Lors des négociations de paix, la Chine exigea à titre de dédommagement une statue d'or. Lê Thái Tổ dut souscrire à cette clause exorbitante, mais pour une fois seulement. Plus tard les Mạc, pour gagner la protection des Chinois, leur offrirent une statue d'or tous les trois ans. A la restauration des Lê, les Chinois exigèrent de nous le même tribut, mais notre ambassadeur, Nguyễn Công Hãng, s'y refusa.

- Les Mạc, dit-il, étaient des usurpateurs. Notre prince, au contraire, est un souverain légitime. Il n'a pas à continuer ce qu'on fait ces traîtres.

- Bon. Mais la mort du marquis de An Viễn, comment allez-vous la dédommager?

A ces mots, Nguyễn Công Hãng éclata en sanglots. Très surpris, l'empereur de Chine lui demanda:

- Qu'avez-vous donc, Monsieur l'ambassadeur?

- Sire, que Votre Majesté me pardonne! Je pleure mon arrière-arrière-grand-père, mort il y a cent ans.

- Voyons, Monsieur l'ambassadeur, raillez-vous? Comment la mort d'un ancêtre survenu depuis cent ans peut-être encore vous affecter?

- Alors comment la mort du marquis de An Viễn survenue depuis deux siècles pourrait-elle affecter Votre Majesté au point qu'Elle exige de nous une statue d'or en dédommagement?

L'empereur de Chine eut le bon esprit de rire de cette plaisante critique, et autorisa la suppression de la statue d'or dans la liste des présents. Un autre tribut, moins onéreux mais très pénible à transporter, était une jarre d'eau de puits de Cỗ Loa où s'était jeté Trọng Thủy, et qui avait la propriété de donner aux perles lavées avec cette eau un éclat incomparable. Nguyễn Công Hãng décida de se débarrasser de cette corvée gênante. Il amena une jarre vide, et ce ne fut qu'à l'approche de Peking qu'il l'emplit d'une eau quelconque.

- Mais, dit l'empereur de Chine, votre eau n'a aucun effet sur les perles, Monsieur l'ambassadeur.

- Sire, j'en suis fâché, répondit froidement Nguyễn Công Hãng. Mais Votre Majesté pense bien qu'au bout de plusieurs siècles elle a dû être altérée.

- Oui, vous avez raison. Inutile désormais pour vos ambassades d'apporter cette eau corrompue.

- Bravo! fait M. Lartigue enthousiasmé. Je vois que vos diplomats n'avaient pas leur langue dans leurs poches. Et les affaires intérieures?

- Furent conduites tout aussi sagement. En matière de justice, un délai raisonnable fut fixé pour l'instruction et le jugement des procès, tant civils que pénaux pour répondre aux besoins croissants de l'Etat. Un budget fut même établi à partir de 1731 pour prévoir les dépenses et les recettes. La frappe des monnaies, qui avait donné lieu à de nombreux abus de la part des autorités régionales, fut uniformisée et concentrée dans deux ateliers nationaux sis dans la Capitale même. L'extraction des minerais et la métallurgie furent confiées à des Chinois spécialistes. Les livres et le papier étaient jusque là importés de Chine, ce qui en rendait le prix excessif et en interdisait l'achat aux classes pauvres. Le seigneur Trịnh Căn s'en aperçut et dit à son entourage:

- L'enseignement du Sage doit être dispensé à tout le monde et non réservé aux seules familles aristocratiques. Je veux que le papier soit désormais fabriqué et les livres imprimés chez nous.

Aussitôt décidé, aussitôt exécuté. Nos ambassadeurs furent chargés d'étudier la technique de l'imprimerie et la fabrication du papier en Chine, ce qui n'était pas facile du tout, car les Chinois en gardaient jalousement le secret. Mais à force de patience et d'ingéniosité nos

ambassadeurs arrivèrent à leurs fins, et dès 1734 deux bourgs de Thăng Long, ceux de Liễu Chàng et An Thái furent transformés en ateliers d'imprimerie et de fabrication du papier.

Le commerce fut aussi développé. Dès le 17<sup>e</sup> siècle, la capitale Thăng Long excita l'admiration des étrangers par ses rues populeuses, son trafic intense et ses innombrables jonques qui lui amenaient les produits de tout l'empire et même de l'étranger. Mais, pour des raisons politiques, les comptoirs commerciaux étrangers n'étaient pas autorisés à s'établir dans la Capitale. Le véritable port de commerce extérieur était alors Phố Hiến, situé à quelques kilomètres de Hưng Yên actuel. Sa réputation était telle que l'on dirait couramment: "Prospère en premier lieu est la Capitale, en second lieu Phố Hiến." (Thứ nhất kinh kỳ, thứ nhì Phố Hiến). D'après les relations de voyage des étrangers, Phố Hiến compterait à l'époque environ 2.000 maisons à côté d'un camp militaire.

- De ce développement du commerce, en résulta-t-il quelque modification sociale?

### **Naissance de la bourgeoisie**

- Sans doute, mais au demeurant peu importante: la naissance d'une opulente bourgeoisie, tirant ses revenus du commerce ou de l'usure, et possédant immeubles à la ville et rizières au village. Elle obligeait et sollicitait les grands personnages de la Cour, achetait des brevets de mandarinat honoraire, mariait ses filles aux mandarins, et envoyait ses fils aux meilleures écoles. Certains de ceux-ci se feront un nom dans l'Histoire, tel Nguyễn Hữu Chính dont je vous parlerai plus loin.

- En somme, vos bourgeois de la période de sécession me semblent fort apparentés à M. Jourdain, à M. Poitier, et même à M.M. Thiers et Guizot. Pourquoi disiez-vous donc que la naissance de votre bourgeoisie était de faible importance?

- Parce que cette classe était malgré tout peu nombreuse, parce que ses revenus provenaient presque exclusivement du commerce et de l'affermage des rizières, et nullement de l'exploitation des manufactures encore inexistantes, donc non susceptibles d'accroissement illimité comme dans vos pays industriels. Et surtout parce qu'elle n'avait pas la conscience de classe: ses ambitions se bornaient à accéder au mandarinat et non à supplanter une autre classe sociale à la tête de l'Etat.

- Pourquoi?

- Mais pour la très simple raison qu'il n'y avait plus chez nous à partir de la dynastie des Lê postérieurs, de classes sociales définitivement fixées. La société vietnamienne, je vous l'ai dit, a été très démocratisée par le développement de l'éducation, l'accès possible au mandarinat par voie de concours littéraires ou militaires organisés régulièrement tous les trois ans, et même plus fréquemment, à l'occasion d'un événement heureux: naissance d'un héritier impérial ou royal présomptif, célébration des 60 ans de Leurs Majestés impériales ou royales, etc. Tout homme instruit, courageux, énergique, pouvait mieux ainsi s'élever aux plus hautes dignités. Si cela pouvait mieux me faire comprendre, je vous dirais qu'il y avait chez nous non des classes sociales rigides (noblesse, bourgeoisie, paysannerie), mais des couches

sociales perméables. Aussi n'y avait-il pas au Đại Việt d'antagonisme de classes comme dans les pays d'Europe.

- Vous ne niez pourtant pas qu'il y a eu aussi chez vous des révoltes paysannes?

- Non, je n'ai garde de le nier, et je vous parlerai de ces soulèvements populaires qui éclatèrent à partir de 1740 mais qui, vous verrez, ne ressemblèrent pas du tout à vos jacqueries du Moyen Âge ou de 1789.

### **Les lettres à l'honneur**

- Soit, réservons cette question à plus tard. Mais vous m'avez dit plus haut que vos bourgeois mariaient leurs filles à des mandarins. Y a-t-il là quelque chose d'analogue à ce que chez nous les nobles redoraient leurs blasons en se mésalliant?

- Pas tout à fait puisque, je le répète, il n'y avait pas chez nous de noblesse héréditaire. Puis, à vrai dire, les bourgeois réussissaient rarement à marier leurs filles à des mandarins; plus fréquemment ils les proposaient à des possibles futurs mandarins. Il était d'usage pour les bourgeois des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles d'acheter leurs gendres. Lors de chaque examen, soit pour la licence, soit pour le doctorat (ce dernier se déroulant uniquement à la Capitale, tandis que les premiers avaient lieu simultanément à Thanh Hóa, Nghệ An, Sơn Nam, Sơn Tây, Kinh Bắc, Hải Dương, Thái Nguyên, Hưng Hóa, Tuyên Quang, Lạng Sơn et Yên Quảng), ils se documentaient soigneusement sur le talent, la famille et l'état de fortune des candidats célibataires. Un bourgeois pourvu d'une fille à marier a-t-il jeté son dévolu sur un candidat qui lui paraissait réunir les conditions requises, il observait attentivement ses résultats d'examen, qui comprenait trois ou quatre épreuves espacées les unes des autres d'une quinzaine de jours. Que le gendre convoité eût réussi à franchir victorieusement la première ou la seconde épreuve, aussitôt notre bourgeois lui dépêcha une entremetteuse pour lui soumettre les conditions du mariage dont voici les principales: Tous les frais des banquets destinés à célébrer le succès du futur licencié ou du futur docteur seront à la charge de sa belle-famille. De même les vêtements de noces du marié et, si besoin est, de ses parents, de ses oncles et tantes, de ses frères et sœurs. A titre de dot, le marié recevra un ou deux immeubles à la Capitale, ou quelques dizaines d'hectares de rizières à la campagne. En plus, si le marié voulait poser une condition supplémentaire non prévue, celle-ci sera examinée avec bienveillance.

- De quelles conditions supplémentaires voulez-vous parler?

- Eh bien, en voici une à titre d'exemple. Nguyễn Bá Dương était un lettré remarquable, mais extrêmement pauvre. Il buvait beaucoup et devait déjà plusieurs sapèques à une marchande d'alcool. Un jour, celle-ci l'arrêta en plein marché, et menaça de le dépouiller de sa robe pour se dédommager de sa créance impayée. Vint à passer une jeune fille qui, émue de ce scandale, dit doucement à la marchande:

- Voyons, Madame, c'est un étudiant, et vous ne devez pas le déshonorer ainsi pour quelques sapèques.

- C'est bien facile à vous de faire la charité par de simples paroles, répliqua aigrement la mégère.

- Vous vous trompez, Madame. Voici une ligature de sapèques pour vous dédommager. Lachez sa robe.

La jeune fille jeta une ligature de sapèques et s'en alla tranquillement. Nguyễn Bá Dương, plein de confusion et de gratitude, se mit à la suivre de loin. Il n'osa pas l'aborder directement, mais chercha à se renseigner sur sa demeure, son nom et ceux de ses parents.

À partir de ce jour là, il ne buvait plus une goutte d'alcool, et se mettait à l'étude avec ardeur. Au bout de trois ans, il fut reçu licencié, puis docteur. Alors qu'il se préparait à rejoindre son village, une duchesse, gouvernante de la la princesse royale, vint le trouver en grand équipage, et lui proposa sa fille en mariage.

- Impossible, répondit Nguyễn Bá Dương. Je dois épouser Mlle X, du village de Mơ, qui m'a sauvé un jour du déshonneur.

- Soit, vous épouserez Mlle X et ma fille, répondit la duchesse en souriant.

Elle envoya des présents superbes au village de Mơ, fit faire par les autorités locales la demande en mariage. Et quelques jours après, toute la Capitale afflua pour admirer les noces du lauréat Nguyễn Bá Dương épousant simultanément deux femmes, son humble bienfaitrice de jadis et l'aristocratique fille de la duchesse.

- C'est un véritable conte de fée que vous me racontez là.

- Mais authentique. La gloire des lettres était telle chez nous qu'elle nivelait toutes les différences sociales. Il est vrai qu'elle pouvait susciter aussi un certain déséquilibre mental, comme le montre le récit suivant, non moins authentique que le premier.

Nguyễn Công Hoàn était fameux par son talent, mais échouait régulièrement aux examens parce que son style, volontiers précieux, se lisait difficilement et pouvait même prêter quelquefois à équivoque. D'autre part, l'usage de la ponctuation était interdit dans les copies d'examen, je ne sais pas très bien pourquoi. C'était aux examinateurs de placer eux-mêmes, mentalement, les ponctuations nécessaires, Or ils avaient à examiner des milliers de copies; force leur était donc de les lire très vite. Et alors, devant des phrases trop longues ou de construction trop alambiquée, il leur arrivait de mal placer la ponctuation, et par suite de faire des contre-sens. C'est ce qui arrivait régulièrement au pauvre Nguyễn Công Hoàn, à chaque session d'examen. Lus à tête reposée, ses écrits étaient de l'avis de tous très beaux; mais dans une lecture hâtive ils risquaient d'être mal interprétés.

Or Nguyễn Công Hoàn avait un fils remarquablement doué aussi, Nguyễn Bá Lân. Et l'engagé lettré, non content de battre tous ses camarades aux joutes littéraires, y provoquait aussi parfois son fils, malgré les dénégations respectueuses de celui-ci. Un jour qu'ils se promenaient en barque sur une rivière, le père dit au fils:

- Nous allons composer un poème sur tel sujet. Le vaincu sera jeté à l'eau.

- Oh non, père, je vous en supplie.

- Croirais-tu, mauvais garnement, que tu pourrais me vaincre? Allons, compose vite, je le veux.

Or il arriva qu'après lecture des deux poèmes, celui du fils fut loyalement reconnu le meilleur. Nguyễn Công Hoàn se jeta aussitôt dans la rivière, et fut à grand'peine sauvé par son fils.

Nguyễn Bá Lân, à l'encontre de son père, avait un style très simple, lumineux, et qui plaisait à tout le monde. Il fut reçu licencié puis docteur dès la première fois qu'il se présenta aux examens et devint rapidement ministre. Et, une année, il fut nommé examinateur au centre d'examen même où devait se présenter son père, toujours dénué d'aucun titre universitaire. L'examen achevé, et son père toujours recalé, il revint chez lui.

- As-tu vu des copies remarquables dans cet examen? lui demanda son père.

- Non, à mon grand regret, sauf une. Dommage qu'il s'y fut glissé une phrase incohérente; autrement, je lui aurais donné la meilleure note au lieu de l'éliminer comme j'ai dû le faire.

- Te rappelles-tu cette phrase incohérente? Peux-tu me la réciter?

Nguyễn Bá Lân s'exécuta. Aussitôt son père saisit un rotin et lui en appliqua plusieurs coups sur le dos en s'écriant:

- Misérable ignorant! Tu as massacré ma copie!

La phrase incriminée n'était pas en effet incohérente; elle ne paraissait l'être que parce que Nguyễn Bá Lân en avait mal placé la ponctuation!

Et maintenant que nous nous sommes suffisamment divertis à ces histoires rocambolesques, voulez-vous que nous revenions à des sujets plus sérieux, c'est-à-dire à l'œuvre des seigneurs Nguyễn au Sud?

### **La colonisation des terres nouvelles**

- Valaient-ils leurs rivaux du Nord?

-Vous en jugerez. Tant que Nguyễn Hoàng était en vie, les provinces de Thuận Hóa et de Quảng Nam dont il avait été nommé gouverneur furent encore administrées en sous-ordre par des mandarins nommés par le roi Trịnh. Mais à sa mort, survenue en 1613, son fils Nguyễn Phúc Nguyên fit chasser tous ces intrus et les remplaça par des créatures à lui. Dès lors, il se constitua un gouvernement indépendant, avec son armée, ses finances, son système fiscal, son recrutement mandarin, etc, qui lui étaient propres, quoique inspirés de la Cour du Nord.



Mais le grand mérite des seigneurs Nguyễn fut de poursuivre et de réaliser avec acharnement l'expansion de leur domaine vers le Sud, expansion déjà amorcée, vous vous le rappelez, par Lê Thánh Tông. Depuis lors, le pauvre royaume du Champa s'affaiblissait de plus en plus, et Nguyễn Hoàng, en 1611, n'eut aucune peine à en enlever encore un morceau pour former la préfecture de Phú Yên. L'appétit vint aux Nguyễn en mangeant, et successivement, en 1693 puis en 1697, la dernière parcelle du Champa fut intégrée dans le Đại Việt qui s'étendit alors jusqu'à Phan Rang. Au sujet de cette expansion vers le Sud, progressant lentement mais avec une tenacité remarquable, il y a lieu de faire quelques remarques:

Elle a été réalisée conjointement par l'initiative du gouvernement et par l'initiative privée. Les seigneurs Nguyễn déblayèrent le terrain pour des victoires militaires ou diplomatiques, puis encouragèrent l'immigration par des privilèges accordés à ceux qui amèneraient en ces terres nouvelles un certain nombre de colons: des titres de mandarinat honoraire, et même des dons de buffles et d'instruments agricoles. Nos compatriotes, autrefois comme aujourd'hui, répugnaient en général à aller vivre hors de leur village natal. Mais nécessité fait loi, et certains aventuriers, ou fatigués de mener une vie trop misérable dans un pays déjà surpeuplé, ou désireux de tenter leur chance sur les nouvelles terres qui ne coûtaient que la peine d'être défrichées pour devenir propriété personnelle, n'hésitèrent pas à répondre à l'appel des autorités.

Ceci vous explique d'abord une différence appréciable dans le comportement habituel des Nordistes et des Sudistes (avant la Révolution de 1945 bien entendu, qui opérerait une radicale transformation des esprits avec l'idéologie communiste). Alors que les premiers étaient en général plus cultivés intellectuellement, et plus policés dans leurs relations sociales, les seconds étaient plus rudes de manières, plus francs aussi, inhabiles à masquer leurs sentiments sous des paroles mielleuses.

Malgré cette légère différence entre ceux qui sont restés au berceau de la race vietnamienne et ceux qui se sont aventurés en pays Cham et Khmer, l'unité de notre peuple est maintenue remarquablement. Il y a à ce phénomène incontestable plusieurs raisons dont deux majeures. La première, c'est que malgré le mélange inévitable, mais rare, de races avec les peuples conquis, l'élément vietnamien a prévalu victorieusement. Nous n'avons pas adopté les mœurs et coutumes de ces peuples que nous considérions inférieurs au nôtre, ni rien appris de leurs connaissances pratiques ou artistiques, sauf sur un point dont je vous parlerai plus loin. La seconde raison majeure qui nous a permis de conserver l'intégrité de notre patrimoine culturel lors de la colonisation des terres du Sud, c'est l'immobilité de notre économie qui est restée essentiellement agricole, avec la même technique et les mêmes outils agricoles, à Phan Rang, à Ban Mê Thuôt, à Hà Tiên, exactement comme au delta du Fleuve Rouge ou du Sông Mã. Nos premiers colons n'ont pas eu à changer leur mode de vie en s'enfonçant au Sud, comme les colons Américains de l'Est émigrant vers le Far West lors de la ruée de l'or ou du pétrole.

Et maintenant, il me reste à vous parler de la seule atteinte à l'intégrité de notre patrimoine culturel durant cette longue marche vers le Sud, le fruit amer de nos brutales conquêtes. Rien

de plus triste que cette disparition de la carte du monde d'un pays qui, sous le nom de Lâm Ấp, avait plus d'une fois dévasté la colonie chinoise du Giao Chi puis, sous le nom de Champa, avait avancé sa redoutable flotte jusqu'à la capitale Thăng Long des Trần. Même vaincu et anéanti, le Champa a laissé une profonde impression dans l'âme vietnamienne. On peut même dire que dans celle-ci où prévalait l'élément dynamique, enclin au travail et à la joie de vivre, qui lui venait de la Chine, s'est glissé parfois un élément morbide, enclin à la paresse et à la mélancolie, qui lui venait du Champa. La puissante voisine du Nord, par son appétit féroce, nous a appris la nécessité de la lutte pour la vie. Et le Champa, en nous donnant le spectacle d'un peuple fatigué de vivre, a injecté insidieusement dans nos veines le venin mortel de la désespérance. Si vous allez un jour à Huế, cher M. Lartigue, je vous conseille de faire une promenade nocturne sur la Rivière des Parfums. Vous aurez l'occasion d'entendre ces airs déchirants du Nam Ai (Plainte du Sud) et du Nam Binh (Pacification du Sud), chantés par des bouches vietnamiennes, mais d'où semble s'exhaler la voix plaintive du peuple Cham sorti de ses tombeaux. Pour vous en donner une idée, je vous citerai ce poème (Trên đường về) écrit par un poète contemporain, Ché Lan Viên:

Sur le chemin de retour.

Par un jour resplendissant de lumière je quitte la ville  
 Pour revenir contempler la patrie du peuple Hời.  
 Ici, des tours rabougries dans une vaine attente,  
 Des temples anciens tombés en ruines sous les coups du Temps,  
 Des rivières désertes se traînant dans l'ombre,  
 Et des statues Chames gémissant sous leur lèpre hideuse.  
 Là, des ravins profonds aux arbres inclinés  
 Où errent à l'aveuglette des fantômes Hời se conduisant par la main,  
 Des forêts immenses sur lesquelles l'ombre du soir s'étend  
confusément,  
 Pleines de senteurs et de pépiements des oiseaux nocturnes.  
 Oui, c'est bien ici le champ de bataille  
 Où des milliers de guerriers sont morts en rugissant de fureur,  
 Où le sang Cham a coulé, roulant dans ses flots un ressentiment  
inextinguible,  
 Où des ossements Chams frissonnent toujours sous l'outrage de la  
patrie vaincue.  
 Oui, c'est bien ici que le peuple Cham vivait dans la paix et le  
bonheur,  
 Où ses villages se doraient sous la lumière souriante du soir,  
 Où ses jeunes filles allègrement rentraient à leurs hameaux  
 Leurs robes rose brun clapotant en cadence avec leurs joyeuses  
chansons.  
 Ici se dressaient des palais magnifiques dans la splendeur du soleil,  
 Et des temples merveilleux sous le ciel azuré.  
 Ici des navires de guerre sommeillaient sur les calmes rivières,  
 Et des éléphants sacrés se promenaient placidement autour de la  
citadelle,

Ici, sous la lumière irréaliste des cristaux et des perles,  
 Les souverains et mandarins Chams s'enivraient de la chair nacré  
 Des jeunes filles Chams dansant alanguissamment au son de la flûte  
 En cadence, en contorsionnant leurs corps de fleurs.  
 Ces scènes, que j'ai vues sur mon chemin de retour,  
 M'obsèdent sans cesse jour après jour,  
 Et depuis lors mon cœur est rempli  
 De pitié nostalgique envers le peuple Hòi.

- Ce poème est en effet très beau et donne un frisson de l'au-delà. Mais il me semble que la dernière strophe exprime autre chose encore.

- Vous avez deviné juste. L'auteur de ce poème poignant est en effet, non pas un Cham, mais un Vietnamien qui souffrait de la domination française. Et, à travers le peuple Cham, c'est en réalité le peuple Vietnamien dont ce poème chante la douleur d'avoir perdu la liberté. Les débauches qui avaient causé la perte des Chams causaient également la perte des Vietnamiens avant et pendant l'occupation française. Et c'est ce qui explique la pensée amère des quatre derniers vers.

- Secouons cette torpeur démoralisante, et parlez-moi plutôt de la conquête de la Basse-Cochinchine.

- Elle fut facilitée par la division qui régnait entre les princes Khmers. Je ne me rappelle pas quel homme d'Etat chinois a dit cette phrase profonde, lorsque la Chine fut envahie par les Japonais avant la seconde guerre mondiale: "La Chine est perdue, non par l'agression des Japonais, mais par les divisions des Chinois." Eh bien, cette vérité s'appliquait intégralement à la conquête de la Basse-Cochinchine. Les princes Khmers, au lieu de s'unir pour mettre en valeur leur pays favorisé des dieux, se divisaient en plusieurs clans qui cherchaient les uns la protection siamoise, les autres la protection des seigneurs Nguyễn. Ceux-ci surent exploiter habilement cette division des princes Khmers pour grignoter leur pays. Dès 1620, des colons vietnamiens vinrent s'établir à Mô Xoài (Baria). Puis, en 1658, à la faveur d'une guerre avec le roi Khmer Ang Chan, nouvelle poussée de la colonisation vietnamienne à Đồng Nai (Biên Hòa). Jusque là, les Vietnamiens n'ont pénétré en Basse-Cochinchine qu'à titre d'immigrants le pays restant au pouvoir des rois Khmers. Mais à partir de 1674, à la faveur des rivalités opposant les divers princes Khmers, les seigneurs Nguyễn firent peu à peu main basse sur leur territoire. Ils furent grandement aidés dans cette entreprise par les Chinois fuyant la domination des Mandchous. Ils leur donnèrent des terres à Biên Hòa à Mỹ Tho, puis à Hà Tiên. Et ces Chinois, très entreprenants, mirent en valeur d'immenses rizières, creusèrent des canaux, ouvrirent des ports de commerce. Avec leur aide, les seigneurs Nguyễn finirent par évincer peu à peu les princes Khmers de la Basse-Cochinchine, ce qui fut complètement réalisé en 1772. A cette date, le Vietnam acquit ses frontières actuelles.

- Je comprends maintenant pourquoi les Chinois ont joui jusqu'à ces derniers jours d'une position exceptionnelle dans l'économie du Sud-Vietnam.

- Ajoutez-y aussi la confiance que leur accordaient les Français durant leur domination, dans leurs transactions commerciales (achat de riz, prêts bancaires, etc), de préférence à nos nationaux. Il n'en est pas moins vrai qu'avant même l'arrivée des Français les Chinois tenaient déjà économiquement le Sud-Vietnam dans leurs mains. Ce n'était pas comme au Nord-Vietnam où leur emprise économique, encore que puissante, était loin d'être totale.

### **Les premiers Européens au Vietnam**

- Vous ne m'avez parlé jusqu'ici que des Chinois. Les Européens si je ne me trompe, ont fréquenté aussi votre pays dès le 16<sup>e</sup> siècle.

- C'est exact. Poussés par l'appétit du lucre ou par leur zèle religieux, ils se sont mis, après la découverte de la boussole, à s'aventurer au-delà des mers à la recherche des terres nouvelles. Les Portugais se sont installés à Macao en 1563, les Espagnols aux Philippines en 1568, les Hollandais à Java en 1596, enfin les Anglais et les Français aux Indes un peu plus tard. Le Vietnam ne devait pas tarder à exciter leurs convoitises. Les Portugais donnèrent l'exemple en ouvrant un comptoir commercial à Faifo (Hội An), puis une fonderie à Thuận Hóa en 1614. Les Hollandais s'aventurèrent jusqu'au Nord où ils créèrent en 1637 le port de Phố Hiến dont je vous ai parlé plus haut. Quant aux Anglais et aux Français, ils n'arrivèrent que plus tard, et sans établir de comptoir commercial permanent.

C'était, vous vous le rappelez, la période où les Trịnh et les Nguyễn se faisaient une guerre acharnée. Les deux partis avaient intérêt à utiliser la science des Européens dans la fabrication des armes à feu. Mais, pour une raison ou pour une autre, Hollandais aussi bien que Portugais ne voulaient pas intervenir dans cette guerre civile. De leur côté, les dirigeants Vietnamiens se méfiaient des missionnaires chrétiens qui accompagnaient les commerçants étrangers. Ils ne voyaient pas d'un bon œil la propagation d'une religion qui choquait leur culture traditionnelle venue de la Chine. Peut-être même voyaient-ils dans ces missionnaires pacifiques, mais insinuants, des espions destinés à préparer une cinquième colonne pour de futures invasions armées. Aussi, comme la Chine, comme le Japon, le Đại Việt ferma-t-il ses portes à l'étranger après les avoir entr'ouvertes un moment. Les temps n'étaient pas encore mûrs pour arracher l'Asie bouddhiste et confucianiste à son farouche isolement.

### **Les débuts du Christianisme au Vietnam**

- Excusez-moi, il me semble que vous avez glissé un peu trop vite sur l'introduction du Christianisme au Vietnam, un fait qui aura, vous ne pouvez le nier, une importance capitale sur les destinées de votre pays. Et je désirerais avoir quelques précisions sur ce sujet.

- Vous avez raison. D'après nos Annales, le Christianisme se serait implanté au Nord, dès 1533, aux villages de Ninh Cường et de Quần Anh (préfecture de Nam Trực) et au village de Trà Lũ (préfecture de Giao Thủy). Au Sud, le missionnaire espagnol Diego Adverte fut autorisé par le seigneur Nguyễn Hoàng à prêcher en 1596. Les choses allèrent bien pendant quelques dizaines d'années. Les missionnaires furent en général des savants, surtout en astronomie, et rendirent de grands services dans l'établissement des calendriers. De plus, leurs connaissances en médecine et leur profonde charité ne tardèrent pas à leur gagner de nombreux fidèles.

Ils commirent pourtant la faute de se montrer trop intransigeants sur la question du culte des ancêtres, fondement de notre morale traditionnelle. Par là, non seulement ils écartèrent d'eux de nombreux Vietnamiens qui seraient prêts par ailleurs à accepter leur évangile, mais encore ils excitèrent l'animosité des autorités qui virent en eux des agitateurs dangereux et impies.

- Quelque chose de pareil aux hérétiques qui furent considérés comme l'Ante-Christ aux yeux des populations chrétiennes?

- Exactement. Et les persécutions religieuses ne tardèrent pas à s'ensuivre. A plusieurs reprises, au Nord comme au Sud, des édits furent proclamés interdisant la nouvelle religion appelée Hòa Lan đạo (la religion hollandaise), tous les Européens étant pris collectivement pour des Hollandais qui avaient débarqué les premiers au Nord-Vietnam. De sorte qu'au début du 18<sup>e</sup> siècle, nous pouvons considérer l'œuvre évangélisatrice chrétienne comme provisoirement suspendue, et qu'il faudra attendre l'intervention française au milieu du 19<sup>e</sup> siècle pour la voir se développer de nouveau. Et c'est là un fait infiniment regrettable.

- Pourquoi?

- Parce que la nouvelle religion sera, à tort ou à raison, entachée du vice d'être importée sur les fourgons de l'ennemi. Si le Christianisme avait pu se développer pacifiquement sans l'aide des armes françaises, par le seul rayonnement de sa haute spiritualité, nul doute que beaucoup de douleurs ne nous fussent épargnées dans la suite.

- Par exemple?

- Eh bien, supposez une chose. Supposez les seigneurs Trịnh et Nguyễn plus tolérants, supposez la religion chrétienne se développant chez nous dès le 16<sup>e</sup> siècle harmonieusement et pacifiquement avec le Bouddhisme et le Confucianisme. On aurait vu alors notre peuple se dresser en bloc contre l'agression française au milieu du siècle dernier, au lieu de voir le spectacle douloureux de la minorité chrétienne déchirée entre sa foi religieuse et son loyalisme envers l'empereur. On aurait vu . . .

- Je comprends votre douleur, et j'y compatis sincèrement. Mais ne bouleversons pas pour cela l'ordre chronologique, et revenons au 18<sup>e</sup> siècle où vous m'avez laissé avec votre empire divisé en deux royaumes ennemis.

## LE TROISIÈME LARRON

### **Au Nord: premiers orages et derniers succès**

- Las de s'être combattus pendant cinquante ans sans résultats, les Trịnh et les Nguyễn observèrent tacitement, à partir de 1672, une trêve prolongée.

- Je suppose que la paix qui s'ensuivit a été féconde.

- Oui, mais à la longue elle finit par amollir et corrompre les esprits. Surtout dans les monarchies absolues où la vie de tout un pays dépend du bon plaisir de son souverain, qui peut être un cerveau détraqué. Ce fut le cas de Trịnh Giang (1729-1740) dont les débauches crapuleuses sont inénarrables. Un mal étrange le torturait: la phobie de la lumière. Il se fit construire un palais souterrain où il noyait sa raison chancelante dans des scènes extravagantes de débauche. Quant au gouvernement, il l'abandonnait entre les mains des eunuques qui vendaient ouvertement les fonctions publiques au plus offrant. C'était la décomposition totale; la révolte éclatait un peu partout dans le royaume.

Il y eut d'abord une Fronde des princes. Les Trịnh, vous le savez, faisaient et défaisaient les empereurs suivant leur bon plaisir. Cela ne plaisait pas à tout le monde, bien que la majorité des mandarins fussent gagnés aux Trịnh et les considérassent comme les véritables souverains. En 1738, les princes Lê Duy Mât, Lê Duy Quý et Lê Duy Chúc levèrent l'étendard de l'insurrection pour abattre les Trịnh. Un de leurs partisans, Phạm Công Thê, fut pris et interrogé:

- Vous qui avez étudié les Sages, pourquoi vous abaissez-vous à embrasser la cause des rebelles?

- Quels rebelles? Depuis longtemps personne ne sait plus de quel côté est le pouvoir légitime et de quel côté est la rébellion.

Ces paroles désenchantées traduisirent bien le désarroi où fut plongée la classe des lettrés sous le régime bicéphale Lê-Trịnh.

- Quant aux paysans?

- Quant aux paysans, écrasés d'impôts et de corvées, exploités durement par les mandarins qui, ayant acheté leurs charges très cher, se hâtaient de vendre également très cher la justice pour rentrer plus vite dans leurs fonds, les paysans se soulevèrent en masse. A côté de la Fronde des princes, il y eut donc aussi plusieurs Frondes paysannes. L'insécurité était telle, rapporte l'Histoire, que tout trafic était interrompu d'une province à l'autre, et même d'une préfecture à l'autre.

- Parlez-moi un peu de ces mouvements populaires. Ils ne ressemblaient pas à nos jacqueries du Moyen Âge et de 1789, m'avez-vous dit plus haut.

- Non, en ce sens que nos paysans ne se soulevaient pas contre une noblesse féodale inexistante, mais seulement contre la Cour corrompue et ses représentants prévaricateurs. En général, voici comment se passaient les choses. Un homme énergique, la plupart du temps un propriétaire influent pressuré par des autorités trop voraces ou un lettré aigri par ses échecs répétés aux concours littéraires, donnait le signal de la révolte. Il réunissait vingt, trente partisans et allait piller les mauvais riches, les usuriers, dont il partageait les biens aux indigents. Son armée grossissant de plus en plus, il allait assiéger les mandarins dans leurs yamens, leur tranchait la tête. Puis, après avoir soumis à leur autorité une région plus ou moins étendue, préfecture ou province, il se proclamait général ou prince. La Cour réagissait alors, envoyait contre lui des armées qui réussissaient à le vaincre au bout de quelques mois ou de quelques années. C'était le cas de Nguyễn Tuyễn, Nguyễn Cừ, Võ Trác Oánh, Hoàng Công Chát, Nguyễn Danh Phương, Nguyễn Hữu Cầu, etc., pour ne citer que les plus importants de ces chefs de bandes.

- Pourquoi finissaient-ils toujours par être vaincus par un Gouvernement que vous disiez – corrompu jusqu'à la moëlle?

- Pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'ils n'arboraient aucun autre principe que la faim.

- Qui est une raison très légitime, à mon avis.

- D'accord, mais pas suffisante tout de même pour renverser une dynastie. Pour gagner des partisans, le chef pirate devait piller, piller sans cesse. Et si les premiers pillages, faits aux dépens des mauvais riches, étaient approuvés, ils ne l'étaient plus quand ils s'étendaient outre mesure. Seconde raison, ces chefs de bandes ne savaient pas s'allier entre eux, opposer à la Cour un front unique de résistance. Chacun agissait de son côté, ne défendait que son repaire, de sorte que la Cour avait tout le loisir de les écraser successivement, les uns après les autres. Certains d'entre eux furent des hommes de guerre remarquables, mais aucun n'était un homme politique de grande envergure. Pour trouver une forte personnalité qui osât songer à étendre son autorité à tout l'empire au lieu de se cantonner dans un maquis plus ou moins accidenté, il nous faudra attendre jusqu'aux frères Tây Sơn. Enfin, troisième et dernière raison, la Cour, toute corrompue fut-elle, a fini tout de même par réagir. Devant le péril mortel suscité par l'impopulaire Trịnh Giang, quelques mandarins eurent l'audace de le déposer après avoir massacré ses néfastes acolytes. Ils mirent à la place son frère Trịnh Doanh, un bon prince, très instruit, très sage et très énergique. Les impôts furent allégés, les injustices réparées, les mauvais mandarins punis. Il a fallu tout de même à Trịnh Doanh dix ans pour rétablir le calme dans tout le royaume, et en 1751, sauf Lê Duy Mật qui se retranchait solidement dans le Trấn Ninh, tous les chefs rebelles avaient été capturés et mis à mort.

- Voulez-vous dire que le Nord connut de nouveau la prospérité?

- Pas pour très longtemps, malheureusement. A Trịnh Doanh succéda en 1767 son fils Trịnh Sâm, très intelligent aussi, mais dont l'ambition démesurée et une passion aveugle ont fini par amener sa dynastie à la ruine irrémédiable. Son règne débuta par des triomphes éclatants. En 1769, il réussit à s'emparer de la forteresse du Trấn Ninh d'où son père avait été incapable d'expulser Lê Duy Mật. En 1771 éclata au Sud la révolte des Tây Sơn . . .

- Mais nous sommes en train de parler des événements du Nord.

- Patience, vous allez voir que tout s'enchaîne. En 1771 donc éclata la révolte des Tây Sơn dans le royaume du Sud. Sous prétexte de venir en aide à ses beaux-cousins (les familles Trịnh et Nguyễn s'étaient alliées, entre deux campagnes, par plusieurs mariages politiques), Trịnh Sâm envoya une forte armée au Sud en 1774, et s'empara du domaine des Nguyễn jusqu'à Quảng Nam.

- Pourquoi seulement jusque là?

- Ce fut là une fatale erreur dont nous parlerons plus loin. Mais pour le moment, c'est-à-dire en 1774, Trịnh Sâm avait réalisé un exploit remarquable: abattre les rivaux Nguyễn, que ses ancêtres avaient vainement combattus depuis deux siècles.

- Ce fut là en effet un triomphe éclatant.

- Triomphe sans lendemain, car aveuglé par son orgueil démesuré, Trịnh Sâm se lança à corps perdu dans les plaisirs dont voici un échantillon relaté par Phạm Đình Hổ dans son Tang Thương ngẫu lục:

Le lac de L'Ouest (Tây Hồ), appelé sous la domination française le Grand Lac de Hanoi, était au temps de Trịnh Sâm un site beaucoup plus agreste qu'aujourd'hui. Et ce prince y venait au moins une fois par mois, quand la lune était pleine, pour jouir du spectacle enchanteur formé par la vaste étendue d'eau illuminée de lune, surtout quand une légère brise y soulevait de petites vagues pareilles à des serpents d'or ondulant à perte de vue. A la tombée du jour, accompagné de quelques grands mandarins et princes du sang choisis parmi ses intimes pour leurs talents littéraires ou musicaux, Trịnh Sâm se faisait transporter en grande pompe sur les bords du lac où des eunuques, habillés en paysans et paysannes, s'étaient établis préalablement dans les barques du marché avec toutes sortes de victuailles et de marchandises. Au débarcadère attendaient quelques galères royales richement meublées et ornées de lanternes confectionnées avec de la gaze multicolore. On embarquait, et les galères aussitôt voguaient sur le lac, bercées par des airs de musique langoureuse, tandis que des festins pantagruéliques étaient servis par les innombrables concubines du prince et quelques eunuques. Des concours de composition littéraire ou musicale étaient organisés, sur des sujets donnés par le prince. Ou pleine liberté était accordée aux eunuques et aux concubines royales d'improviser des duos d'amour, d'autant plus appréciés qu'ils étaient plus licencieux. De temps en temps on accostait, et les concubines envahissaient les boutiques et les auberges pour simuler le spectacle animé d'un jour de marché avec des scènes de marchandage parsemées de plaisanteries grossières, et des scènes de déclaration d'amour ou de jalousie. Car, vivant dans la claustration de son palais, qui pour être royale n'en était pas moins



ennuyeuse avec son étiquette solennelle, le prince se plaisait à ‘s’encanailler’ au spectacle des mœurs roturières. Comme il n’avait pas souvent le temps d’aller voir cette comédie jouée au naturel par de vrais paysans, il s’en offrait un simulacre joué par ses eunuques et concubines. Ainsi passait la nuit en beuveries, chants et jeux grivois dont raffolait Trịnh Sâm. Artiste raffiné, il aimait à se délecter des plaisanteries grossières de la gent roturière. Comment expliqueriez-vous cela, M. Lartigue?

- Ma foi, je vous répondrais que l’homme n’est ni ange ni bête, et que parfois, ennuyé de faire continuellement l’ange, il aspire à faire la bête. Mais j’espère que votre Trịnh Sâm ne se bornait pas à mener cette vie de satrape trop facile et trop frivole?

- Non. Comme je vous l’ai dit, c’était un prince très intelligent, et très ambitieux aussi. Il eut même la velléité de se mettre sur le trône des Lê. Il envoya à cet effet, en 1774, c’est-à-dire l’année même de son triomphe au Sud, une ambassade extraordinaire à l’empereur de Chine pour demander à celui-ci l’approbation de ce projet. Mais l’ambassadeur Vũ Trần Thiệu déjoua ce crime en se suicidant au lac de Động Đình (Tung Tinh), après avoir brûlé la requête royale.

- Il aurait pu refuser cette ambassade au lieu de se suicider.

- Non, car Trịnh Sâm aurait envoyé un autre mandarin à sa place. En se suicidant, au contraire, son sacrifice créait un scandale qui mit fin à toute autre tentative de Trịnh Sâm.

- Je comprends.

- Mais la plus grande faute de celui-ci fut sa passion aveugle pour une de ses concubines.

### **La princesse du thé et son influence néfaste sur la dynastie des Trịnh**

- Allez-y. Je prévois que ce sera une histoire très captivante.

-Trịnh Sâm, comme tous les princes, se devait plusieurs concubines. Sa première épouse, Dương Ngọc Hoan, lui avait donné un fils (Trịnh Tông, appelé plus tard Trịnh Khải), mais il ne l’aimait pas. Successivement il enrôla dans son harem deux autres beautés: Trương Ngọc Khoan et Trần Thị Lộc. Comme il délaissait ses deux premières femmes pour ne s’occuper que de la dernière, Trương Ngọc Khoan eut l’idée, pour se venger de celle qui l’avait supplantée, de lui susciter une rivale. Un jour qu’elle alla visiter ses plantations de thé à Bắc Ninh, elle y rencontra une jeune fille d’une beauté éblouissante, Đặng Thị Huệ, employée à cueillir les feuilles de thé. Elle la prit aussitôt à son service et l’emmena dans son gynécée. Sous le prétexte d’offrir des fleurs, Trương Ngọc Khoan envoya donc un jour sa servante au pavillon du prince. Celui-ci donna aussitôt dans le piège tendu. Subjugué par tant de beauté que réhaussait une brillante intelligence, il éleva la modeste servante au rang de ses concubines. Il en fit bientôt sa favorite exclusive, désormais surnommée la Princesse du thé (bà Chúa chè).

Au milieu de son triomphe, celle-ci comprit que tant que son royal époux vivrait elle serait respectée, mais qu'aussitôt après sa mort elle serait humiliée, emprisonnée même par sa rivale Dương Ngọc Hoan dont le fils serait monté au trône. Et elle restait désespérément stérile, plusieurs années après avoir accaparé les faveurs royales. Enfin, après des pèlerinages sans nombre à tous les temples et pagodes du royaume, elle eut la chance de mettre au monde un garçon, Trịnh Cán. Le médecin Lê Bá Thực qui l'avait soignée fut nommé Grand Conseiller royal, et même le chinois Chu Nghĩa Long qui lui avait fourni des plantes médicinales rarissimes reçut un marquisat.

Le premier pas vers le pouvoir était donc franchi. Restait le second, plus difficile: Comment ravir la couronne royale au prince Trịnh Khải, déjà majeur, pour la donner à Trịnh Cán, un bébé à peine sorti des langes? Đặng thị Huệ allait s'y employer activement. Elle recruta partout, avec force présents et des avancements exceptionnels, des partisans dont le plus valeureux fut le duc Huy, alias Hoàng Đình Bảo, homme de guerre remarquable. La Cour fut ainsi amenée à se diviser en deux clans ennemis. Trịnh Khải, poussé par ses partisans et effrayé des intrigues de la favorite, commit la faute de découvrir imprudemment ses batteries. Il fit acheter partout des armes et des chevaux en prévision du moment où son père succomberait à une très grave maladie qu'on disait incurable. Il ferait alors fermer les portes du palais royal, saisir Đặng Thị Huệ, Hoàng Đình Bảo et leurs complices. Mais ce complot fut vite dénoncé par les espions de la favorite et réprimé avec la plus impitoyable sévérité. Alors que plusieurs de ses partisans furent condamnés à mort, le prince Trịnh Khải fut lui-même jeté dans un cachot et déchu de son droit d'aînesse. Trịnh Cán, son demi-frère, fut proclamé héritier présomptif de la couronne royale. Le triomphe de la Princesse du thé fut total!

- Comment réagirent la Cour et le peuple devant cette révolution de palais?

- La Cour fut complètement matée. Quant au peuple, plus frondeur, il mit en circulation une chanson qui fit fureur à l'époque:

*Đục cùn thì giữ lấy tông,  
Đục long cán gậy còn mong nổi gì?*

Même lorsque le ciseau est émoussé, il faut en conserver la partie  
qui pénètre dans le manche;  
Car d'un ciseau descellé d'un manche brisé, que pourrait-on  
espérer?

Vous remarquez que dans cette chanson on a joué sur les mots Tông (Trịnh Tông, et partie du ciseau qui pénètre dans le manche) et Cán (le manche du ciseau, Trịnh Cán).

L'indignation populaire ne cessa donc de grossir, d'autant plus que le parti triomphant de la favorite dépassa les bornes de l'insolence. Le frère de celle-ci, Đặng Lân, fut en particulier voué à l'exécration universelle. Il ne sortait jamais qu'en équipage princier, et faisait rouer de coups tous ceux, sans même en excepter les mandarins, qui ne s'étaient pas écartés de son chemin assez vite. Rencontrait-il une belle fille, il la faisait traîner à son hôtel pour la violer. Et si elle résistait, il lui coupait les seins. Il poussa même l'audace jusqu'à demander la main

de la princesse Ngọc Lan, âgée de 16 ans, fille du roi Trịnh Sâm. Celui-ci était parfaitement au courant de l'inconduite de Đặng Lân et voulait refuser. Mais sur les instances répétées de Thị Huệ, il dut consentir à ce mariage indigne. Il y mit pourtant une condition: Sa fille, de santé plutôt fragile, devrait faire chambre à part jusqu'à ce qu'elle eut 18 ans. Un eunuque et plusieurs servantes furent chargés de ne la quitter ni de jour ni de nuit. Đặng Lân voulut un jour forcer la porte de la chambre de sa femme. Comme l'eunuque s'y opposa poliment, mais fermement, il lui trancha la tête. La princesse, épouvantée, réussit pourtant à se sauver avec l'aide de ses fidèles servantes. Elle alla se jeter en pleurs aux pieds de son royal père. Celui-ci, furieux, se décida finalement à faire arrêter l'insolent Đặng Lân qui fut unanimement condamné à mort par la Cour. Mais sa sœur déclara qu'elle se suiciderait si cette condamnation était mise à exécution. Et le voyou fut seulement exilé de la Capitale.

- Formidable!

- Vous voyez par cet exemple combien grande était l'influence de la favorite Thị Huệ sur l'esprit de Trịnh Sâm. Cependant, miné par la débauche, celui-ci finit par succomber en 1782, après deux ans de maladie. A son lit de mort, il confirma Trịnh Cán comme son successeur, avec un Conseil de Régence composé de Hoàng Đình Bảo et de six autres grands dignitaires.

- Et qu'advint-il du prince Trịnh Khải?

- Ses partisans soulevèrent l'armée contre ce qu'ils appelaient une usurpation. Le trône royal devait en effet revenir de droit au fils aîné Trịnh Khải, et non au fils cadet Trịnh Cán. La Garde Royale, composée exclusivement de soldats originaires de Nghệ An, province natale des Trịnh, s'assembla au pied du monticule Nùng (au Jardin Botanique de Hanoi) pour se concerter.

Au jour convenu, la Garde envahit le Palais Royal. Hoàng Đình Bảo mourut courageusement en défendant son petit roi Trịnh Cán. Celui-ci fut déposé, et sa mère jetée en prison. Elle sera affectée à l'entretien du culte du feu roi. Et à la fin du deuil, elle se donnera stoïquement la mort plutôt que d'accepter le pardon méprisant de son ancienne rivale Dương Ngọc Hoan, mère du roi régnant.

- Brave fille quand même, vous ne trouvez pas?

- Certainement. La veille de son suicide, elle fit venir son vieux père pour lui faire ses adieux. Et comme son père, un lettré imbu de morale confucianiste, lui reprocha de n'avoir pas suivi ses conseils de rester sagement au village natal, elle lui répondit crânement:

- Je ne suis pas de votre avis, père. Si je vous avais obéi et fait sagement mon métier de cueilleuse de thé, j'aurais été tout au plus l'épouse d'un obscur maître d'école, je serais restée malheureuse toute ma vie. Je suis tombée de mon trône certes, mais pendant quelques années j'ai pu m'asseoir sur ce trône, et tous les mandarins se sont agenouillés devant moi. Le deuil de mon Auguste époux va prendre fin, et toutes ses concubines servantes vont être libérées. Mais moi, je ne m'en irai pas. Je resterai toute ma vie auprès de la tombe de celui qui m'a

aimée et honorée. Voilà tout ce que j'avais à vous dire, père. Ne revenez plus me voir, je ne vous recevrai pas.

Et elle rentra dans ses appartements. Son vieux père eut beau lui dire: "Si tu tombes malade, fais-moi prévenir pour que je vienne te soigner," elle ne tourna même pas le tête. Le lendemain, à l'issue de la cérémonie de la fin du deuil, elle se poignarda sur l'autel.

- Dommage qu'elle ne fut pas restée sur le trône, car avec son caractère énergique . . .

- Oui, d'autant plus que Trịnh Khải, son vainqueur, ne lui allait même pas aux chevilles. Très faible de caractère, il se laissait complètement dominer par les soldats indisciplinés qui l'avaient porté au pouvoir. Durant plusieurs jours, la capitale Thăng Long fut livrée absolument à leurs caprices. Sous prétexte de détruire la faction de l'ancienne favorite, ils tuèrent, incendièrent, pillèrent à qui mieux mieux. Pour les calmer, Trịnh Khải fut obligé de leur donner beaucoup d'argent, et des brevets de mandarinat honoraires en blanc qu'ils pourraient vendre à n'importe qui. Mais plus de faveurs ils recevaient, et plus leur cupidité grandissait. Quotidiennement ils se réunissaient pour discuter des affaires de la Cour. Puis ils signifiaient à celle-ci leurs desiderata: renvoyer tel mandarin, ou déplacer tel autre, etc. Ils envahissaient les tribunaux et obligeaient les juges à condamner ou acquitter suivant leur avis. Parfois même, si un plaideur était un des leurs, ils s'érigeaient d'office en Cour de justice et y convoquaient la partie adverse. Et leurs jugements étaient toujours exécutés de suite, sans appel ni délai. C'était, purement et simplement, l'anarchie, pire qu'à l'époque des Douze Seigneurs; la notion d'Etat semblait disparue des esprits.

- Personne n'a eu le courage de tenir tête à ces soldats indisciplinés?

- Ah oui! Vous en parlez à votre aise. Quiconque osait donner un conseil énergique était aussitôt massacré. Dương Khuông, chef suprême de l'armée, ne dut la vie sauve qu'en se réfugiant au Palais royal, et après que sa sœur, la reine-mère Dương Ngọc Hoan se fut abaissée à supplier les émeutiers. Le premier ministre Nguyễn Khản, frère aîné de notre poète national Nguyễn Du, eut sa maison incendiée et dut s'enfuir précipitamment à Sơn Tây dont son frère Nguyễn Điều était gouverneur. Les deux frères travaillèrent à rallier les forces militaires de toutes les provinces pour aller châtier la Garde Royale de la capitale et délivrer le roi captif. A peine leur mot d'ordre fut-il donné que la population des provinces, exaspérée contre la tyrannie des soldats de la Garde, en fit un massacre épouvantable. Quelques-uns de ceux-ci réussirent à gagner la Capitale pour alerter leurs compagnons. Trịnh Khải fut dès lors gardé étroitement et ne réussit pas à s'échapper hors de son palais. De leur côté, les troupes des provinces craignirent, en donnant l'assaut à la Capitale, que leur prince ne fut assassiné par les rebelles. On s'observa des deux côtés pendant quelques mois, puis tout rentra dans l'ordre, un ordre très relatif d'ailleurs. Mais la cohésion de l'Armée était définitivement anéantie, les soldats des provinces du Nord se dressant en adversaires de la Garde Royale de la Capitale. Fait plus grave encore. L'armée était devenue l'ennemie du peuple au lieu d'être son défenseur. Dans l'intérieur des villes, les soldats brimaient, pillaient, assassinaient qui ils voulaient. Mais qu'un soldat s'aventurât seul à la campagne, et il était aussitôt saisi et pendu par les paysans. Nous verrons que lors de l'invasion des Tây Sơn quelques années plus tard,

en 1786, les soldats en fuite seront massacrés par la population civile au lieu d'en recevoir soin et abri.

- Triste décomposition d'un régime!

### **Le soulèvement des Tây Sơn au Sud**

- Pour vous parler des Tây Sơn, je dois revenir quelques années en arrière, et surtout vous introduire à la Cour des seigneurs Nguyễn que nous avons négligés quelque peu. Je crois vous avoir dit qu'au début ils s'intitulaient modestement ducs (công). Ce ne fut qu'en 1744 que Nguyễn Phúc Khoát se proclama Roi (Vương). Il mourut en 1765. Une intrigue de palais du ministre Trương Phúc Loan mit sur le trône un enfant de 12 ans, Nguyễn Phúc Thuần, qui prit le nom de règne de Định Vương, placé naturellement sous la tutelle du régent Trương Phúc Loan. Celui-ci ne pensait qu'à s'enrichir par tous les moyens. Il vendait les titres et les fonctions, et empochait même une partie de l'impôt qu'il parvenait à faire suer aux administrés. Des révoltes ne tardèrent pas alors à éclater.

En ce temps là vivaient à Qui Nhơn trois frères: Nhạc, Lữ et Huệ, descendant de la famille des Hồ. Voyant le pays dressé unanimement contre le régent Trương Phúc Loan, ils levèrent l'étendard de la révolte, soi-disant pour défendre le roi Nguyễn opprimé. Pour se concilier la sympathie de la population, ils prirent le nom de famille de leur mère, Nguyễn, qui était également celui de la famille royale. En 1771, ils se retranchèrent dans les Montagnes de l'Ouest (Tây Sơn) où affluèrent bientôt d'innombrables mécontents venus de tous les coins du royaume. En 1775, Nguyễn Nhạc joua un coup d'audace inouï. Il se fit enfermer dans une cage que ses partisans portèrent au gouverneur de Qui Nhơn, disant qu'ils avaient pu le capturer dans une embuscade. Fou de joie, le gouverneur récompensa magnifiquement les valeureux paysans, et fit organiser un banquet monstre pour fêter cette capture splendide qui ne pourrait manquer de lui procurer un avancement exceptionnel. Au milieu de la nuit, alors que les soldats de Qui Nhơn dormaient, assommés d'alcool, Nguyễn Nhạc, aidé de ses prétendus géoliers, brisa ses chaînes, ouvrit les portes de la citadelle et fit entrer un contingent de secours embusqué à proximité. La ville de Qui Nhơn était prise sans coup férir!

De Qui Nhơn comme base, Nhạc et ses frères s'élancèrent à la conquête des autres provinces. Bientôt tout le pays s'étendant de Quảng Ngãi à Bình Thuận tomba en leur pouvoir. Ce fut alors que les Trịnh intervinrent dans la mêlée.

- Ah oui, le coup de poignard dans le dos!

- Il n'y a pas d'autre mot pour qualifier ce geste malhonnête. Trịnh Sâm envoya contre le Sud une forte armée sous le commandement de Hoàng Ngũ Phúc, soi-disant pour aller châtier le ministre félon Trương Phúc Loan. Mais celui-ci livré, les Nordistes continuèrent à avancer, sous le nouveau prétexte d'aider les Nguyễn à réprimer la révolte des Tây Sơn. Le roi Định Vương prit peur, et s'enfuit par mer pour aller se réfugier au Sud de Quảng Nam. Hoàng Ngũ Phúc entra donc en triomphateur à Phú Xuân, la capitale des Nguyễn. Il se prépara à combattre les Tây Sơn qui entre temps avaient réussi à chasser Định Vương de Quảng Nam jusqu'en Basse-Cochinchine. Menacés d'être attaqués à la fois au Nord par les Trịnh et au Sud par les fidèles des Nguyễn, les Tây Sơn décidèrent de temporiser. Ils firent leur soumission à

Hoàng Ngũ Phúc, lui abandonnèrent toutes les terres qu'ils avaient prises aux Nguyễn, et sollicitèrent l'honneur d'être son avant-garde pour aller combattre les Nguyễn en Basse-Cochinchine. Le vieux général, déjà malade, commit l'imprudence de souscrire à ce traité. Il retira donc ses troupes à Phú Xuân, se bornant à laisser une garnison à Châu Ô (dans le Quảng Ngãi). Mais une épidémie ne tardant pas à éclater en ce poste insalubre, la garnison de Châu Ô dut se replier à la capitale, laissant sans protection toutes les provinces situées au Sud. Les Tây Sơn ne laissèrent pas échapper cette occasion inespérée. D'une part ils firent réoccuper tous les territoires abandonnés par les Trịnh, de l'autre ils pourchassèrent frénétiquement les Nguyễn. Le roi Đinh Vương fut capturé et mis à mort. Seul put se sauver un de ses neveux, Nguyễn Phúc Ánh, qui désormais dut sans cesse fuir d'une province à l'autre.

En 1778 Nguyễn Nhạc se proclama empereur à Đò Bàn. La sécession de notre pays continuait, troisième en date, avec d'autres acteurs. Et peut-être les Tây Sơn se seraient-ils contentés de remplacer les Nguyễn dans le royaume du Sud s'il n'y avait pas Nguyễn Hữu Chỉnh.

- Qu'est-ce que ce personnage d'abord? Vous me racontez des histoires sans queue ni tête.

- Excusez-moi. Mais réellement, je puis vous affirmer que Nguyễn Hữu Chỉnh fut à l'origine de la conquête du Nord par les Tây Sơn. Issu d'une riche famille bourgeoise, il excellait également en lettres et en l'art militaire. Reçu licencié dès l'âge de 16 ans, il entra au service du duc Việp (Hoàng Ngũ Phúc) qu'il aida puissamment à vaincre les corsaires qui écumaient alors les côtes. Il était très redouté de ceux-ci qui le surnommaient l'Épervier (chim Bàng). Il participa aussi à la conquête du royaume des Nguyễn avec le duc Việp. A la mort de celui-ci, il passa sous les ordres du duc Huy (Hoàng Đình Bảo). Quand celui-ci fut massacré à la capitale Thăng Long par les soldats indisciplinés, Nguyễn Hữu Chỉnh était à Nghệ An. A cette funeste nouvelle, il alla immédiatement trouver le gouverneur Võ Tá Giao, marquis de Giao Trung:

- Vous savez la nouvelle, excellence? Notre patron le duc Huy a été massacré. Et bientôt ce sera notre tour, à vous comme à moi, qui étions de ses amis.

- Que faire alors?

- Cette province de Nghệ An est très accidentée et facile à défendre. D'autre part le duc Thê, gouverneur du Phú Xuân, a servi comme nous feu le duc Việp. Tâchez donc de vous entendre avec lui pour proclamer l'indépendance de nos deux provinces et à résister contre le Gouvernement central dominé par la soldatesque. Ce faisant, non seulement vous pourrez sauver votre tête, vous acquerrez encore une gloire immortelle.

Võ Tá Giao réfléchit un moment puis répondit:

- Votre idée est en effet géniale, mais je crains d'être incapable de la réaliser. Pouvez-vous m'indiquer une autre porte de salut?

- Il n'y en a pas d'autre.

- Laissez-moi donc réfléchir pendant quelques jours encore.

- Si vous tardez, Excellence, à prendre une décision, l'ordre d'arrestation vous surprendra poings et pieds liés. Au revoir, je vais songer à mon propre salut.

Comprenant que le marquis de Giao Trung n'était qu'une poule mouillée, Chinh se hâta de fuir. Du temps qu'il servait sous les ordres du duc Việp, il avait eu l'occasion de lier connaissance avec le chef des Tây Sơn. Il frêta donc une grande jonque, y embarqua sa famille et quelques partisans, puis fit voiles vers le Sud. Il fut bien reçu par Nguyễn Nhạc dont il avait été fort apprécié pour ses talents, et eut l'occasion de remporter plusieurs victoires à ses côtés.

En 1786, voyant le régime du Nord se décomposer de plus en plus, Chinh conseilla aux Tây Sơn d'aller conquérir Phú Xuân, ancienne capitale des Nguyễn et gardée par l'incapable duc Tạo, un de ces généraux Nordistes plus habiles à manier l'intrigue qu'à livrer des batailles. Les Tây Sơn l'approuvèrent et, sous le commandement de Nguyễn Huệ et de Nguyễn Hữu Chinh, n'eurent aucune peine à s'emparer de Phú Xuân à l'improviste. Grisé par ce succès facile, Chinh poussa Huệ à poursuivre son avance jusqu'à Thăng Long.

- Vous ne sous-estimez pas un peu trop l'adversaire? demanda Nguyễn Huệ. Le Nord est un grand pays, où les hommes de talent abondent. Je crains que nous ne puissions pas le vaincre facilement.

- Au Nord il n'y a qu'un homme capable, c'est moi, répondit Chinh avec fatuité. Moi parti, le Nord est vide d'hommes, je vous l'assure.

Tout Nguyễn Hữu Chinh était dans ces paroles imprudentes. Trop conscient de sa valeur, il oubliait qu'il était un Nordiste, c'est-à-dire un transfuge aux yeux des Tây Sơn, un suspect d'autant plus dangereux qu'il était plus capable. Nguyễn Huệ le lui fit sentir avec affabilité, puis souleva une autre objection:

- Nous n'avons reçu de Sa Majesté que l'ordre de nous emparer de Thuận Hóa. Si nous avançons jusqu'au Nord, nous outrepasserions ses ordres.

- Il est enseigné dans les livres de stratégie qu'en campagne un général est libre de ses actions, pourvu qu'elles tendent au bien de l'Etat. Ne laissons pas échapper, de grâce, cette occasion unique de détruire les Trịnh.

Tout en suspectant Chinh de duplicité, Nguyễn Huệ se laissa finalement convaincre. Et les prévisions optimistes de son second se révélèrent exactes. Dans cette campagne fulgurante où les armées nordistes furent balayées comme fétus de paille, les traits d'héroïsme ne manquèrent pourtant pas. Mais le Nord était corrompu jusqu'à la moëlle par des dissensions entre partisans des Lê et ceux des Trịnh, entre partisans de Trịnh Cán et ceux de Trịnh Khải, entre les soldats indisciplinés de la Garde Royale et les soldats des provinces, et enfin entre le peuple opprimé et ses indignes administrateurs.

Comme un ouragan, l'armée des Tây Sơn fonça en direction du Nord à la fois par terre et par eau. Le gouverneur du Nghệ An s'enfuit sans même livrer bataille. Trịnh Tự Quyên, nommé en hâte au commandement de l'armée, tenta de s'opposer à l'avance ennemie au fleuve Vĩ Hoàng. Mais la mousson du Sud dispersa sa flotte, et son armée de terre se débânda. Je voudrais vous raconter ici une anecdote de minime importance, mais qui constitue un document de premier ordre sur la psychologie de la femme vietnamienne.

Dans ce désastre de Vĩ Hoàng mourut un officier subalterne, Ngô Cảnh Hoàn. La nouvelle de sa mort parvint à son village. Folle de douleur, sa première femme se roula par terre, et pleura tellement qu'elle en tomba gravement malade. Sa seconde femme, au contraire, qu'il chérissait le plus parce qu'elle était très belle et instruite, continuait à garder le sourire. Interrogée sur les raisons de cette attitude extraordinaire, Phan Thị Thuần répondit:

- Mon mari est mort en héros, pour la patrie et pour le Roi. A quel plus beau sort pouvait-il s'attendre? Nous devons nous en réjouir pour lui.

- Mais, Madame, vous allez être veuve, et c'est bien triste d'être veuve lorsqu'on est encore jeune et belle comme vous.

- Pas lorsqu'on a l'honneur d'être veuve d'un héros.

Toujours souriante donc, Phan Thị Thuần s'occupa, à la place de la première femme alitée, à donner à son défunt mari des funérailles imposantes. Puis, à l'issue de la cérémonie, revêtue de ses plus beaux habits, elle se jeta tranquillement dans la rivière.

- C'est là un trait digne des plus héroïques femmes de Sparte et du Japon.

- N'est-ce pas? C'est en son honneur que ce distique a été composé:

慷	慨	勤	王	易
<i>Khăng</i>	<i>khái</i>	<i>cần</i>	<i>vuông</i>	<i>dị</i>
從	容	就	義	安
<i>Thung</i>	<i>dung</i>	<i>tự</i>	<i>nghĩa</i>	<i>an.</i>

Il est facile de voler courageusement au secours du prince;  
Bien plus difficile est de se donner la mort calmement par devoir.

- Mais revenons au désastre de Vĩ Hoàng, qui ouvrit la route de la capitale Thăng Long à l'envahisseur. Ne pouvant plus compter entièrement sur la Garde Royale indisciplinée, le roi Trịnh Khải fut obligé de convoquer d'urgence les troupes provinciales. Mais les chefs de celles-ci, terrifiés par l'avance foudroyante des Tây Sơn, préférèrent s'abriter dans leurs fortifications et firent la sourde oreille aux appels pressants de leur prince. Seul le vieux duc Thạc (Hoàng Phùng Cơ), gouverneur de Sơn Tây, se présenta avec ses huit fils et un millier de fidèles. Accueilli comme un sauveur, il fut aussitôt envoyé en avant-garde pour tâcher de briser ou tout au moins de retarder l'avance ennemie, coûte que coûte. Puis, décidé à vivre ou à mourir avec la Capitale, Trịnh Khải s'installa au pavillon Ngũ Long d'où, en temps de paix, les noms des lauréats docteurs étaient proclamés devant la foule admirative. Mais ce jour là (26<sup>e</sup> jour du 6<sup>e</sup> mois lunaire 1786), le pavillon cher aux lettrés offrit un spectacle guerrier



inusité. En bas du pavillon, sous un parasol de soie jaune, était assis le roi Trịnh Khải, chef suprême de l'armée, avec en face de lui un grand tambour. Devant le pavillon était rangée la Garde Royale attendant d'un pied ferme l'ennemi.

Vers midi, un courrier ventre à terre vint annoncer:

- Sire! Le duc Thạc a été vaincu sur les rives du lac de Vạn Xuân. Il a été gravement blessé et emporté hors de combat par deux de ses fils survivants. Les six autres sont morts. L'ennemi s'avance rapidement. Alerte!

Aussitôt Trịnh Khải frappa sur son tambour. Le silence se fit. Le prince se pencha aux oreilles d'un aide de camp. Celui-ci se redressa et cria dans un porte-voix:

- L'ennemi va arriver. Sa Majesté Royale ordonne à chacun de faire son devoir et de mourir avec Elle.

- Vive Sa Majesté Royale! Cria toute la Garde comme un seul homme.

Effroyable fut la mêlée. Comme un typhon dévastateur, l'armée innombrable des Tây Sơn se précipita sur la faible Garde Royale, la coupa en plusieurs tronçons, la massacra, l'anéantit. Trịnh Khải, abandonnant son tambour, monta au dos de son éléphant pour aller combattre lui-même. Quelques soldats, excités par son courage, se firent tuer jusqu'au dernier autour de son éléphant. Mais l'issue de la bataille était déjà trop évidente. Nguyễn Thường, qui était assis sur le bât de l'éléphant avec son souverain, lui dit:

- Nous avons perdu cette bataille. Mais Votre Majesté doit réserver sa vie pour sauver l'Etat. Fuyez, de grâce, fuyez!

Que vous dirai-je de plus? Le malheureux prince s'enfuit avec quelques fidèles qui furent malencontreusement dispersés au cours de la fuite. Trịnh Khải arriva ainsi sans escorte au village de Nhật Chiêu, sur les bords du Fleuve Rouge. Là il rencontra un homme suspect, Nguyễn Noãn, qui le conduisait à son village de Hạ Lôi pour y rassembler du renfort, prétendit-il, mais en réalité dans l'intention de le livrer aux Tây Sơn contre récompense. Par bonheur, un mandarin en retraite, Lý Trần Quán, se présenta au prince et le confia aux bons soins de son élève Nguyễn Trang, chef des miliciens du district, avec mission de conduire le prince à l'abri d'une attaque possible des Tây Sơn.

Mais Nguyễn Trang lui aussi était un traître. Au lieu de suivre les instructions de son précepteur, il ligota le prince et le transporta à la Capitale où campait l'armée ennemie. Trịnh Khải, pour n'avoir pas à subir l'humiliation d'être fait prisonnier, se suicida en cours de route en s'enfonçant dans le ventre un morceau de bol à eau qu'il avait réclamée pour étancher sa soif.

Désespéré d'avoir, par erreur, confié son roi à un traître, et épouvanté à l'idée qu'il pourrait être soupçonné de complicité de trahison dans cette ténébreuse affaire, Lý Trần Quán décida de se donner la mort. Il logeait alors chez un riche propriétaire dont il était le précepteur des enfants. Il lui dit:

- J'ai causé la mort du Roi. Je dois mourir pour expier ce crime. Veuillez me fournir un cercueil et dix pièces d'étoffe blanche.

- Excellence, vous vous jugez trop sévèrement. C'est Trang qui a commis le crime, contre votre volonté. Tout le monde le sait. Pourquoi vous suicider, étant innocent?

- Non, je suis décidé à mourir, et je mourrai, avec ou sans votre aide. Si vous avez de l'affection pour moi, faites ce que je vous ai dit.

La tombe creusée, Lý Trần Quán revêtit ses habits de cérémonie et se prosterna huit fois par terre, face à la Capitale, en disant:

- Majesté Royale, pour me punir de mon crime, je vais vous suivre dans la tombe.

Puis il enleva ses vêtements de cérémonie, s'enroula le corps dans l'étoffe blanche, descendit tranquillement s'étendre dans le cercueil déjà posé dans la tombe, et fit signe de clouer le cercueil. Au moment où le couvercle fut rabattu sur lui, il dit encore:

- Ouvrez un moment, j'ai une dernière parole à vous confier.

Le couvercle du cercueil fut soulevé, et Lý déclama ce distique:

三	年	之	孝	以	歡
<i>Tam</i>	<i>niên</i>	<i>chi</i>	<i>hiếu</i>	<i>đĩ</i>	<i>hoan</i>
十	分	之	中	未	盡
<i>Thập</i>	<i>phân</i>	<i>chi</i>	<i>trung</i>	<i>vị</i>	<i>tận</i>

Ayant rempli durant trois ans mon devoir de piété filiale,  
Je regrette de ne pouvoir jusqu'au bout achever mes obligations  
de sujet fidèle.

Il pouvait en effet être fier de sa piété filiale, ayant vécu solitaire dans une hutte construite à côté de la tombe de son père durant ses trois ans de deuil.

- Retenez bien ces paroles, poursuivit-il. Et redites-les à mon fils pour qu'il les écrive en sentence parallèle sur mon autel. Merci et adieu.

Le propriétaire et les six élèves alors présents du précepteur se prosternèrent en pleurant. Puis ils clouèrent le cercueil et le recouvrirent de terre. Ceci se passa le 29<sup>e</sup> jour de la 6<sup>e</sup> lune de l'année 1786, deux jours après le suicide du prince Trịnh Khải. Quant aux traîtres Nguyễn Noãn et Nguyễn Trang, faits mandarins par les Tây Sơn, ils furent poursuivis par la vindicte populaire après les Tây Sơn eurent évacué le Nord quelques mois plus tard. Arrêtés, ils furent traînés devant la tombe du prince martyr et décapités le 30<sup>e</sup> jour de la 12<sup>e</sup> lune de la même année.

- Dans toute cette histoire, remarqua M. Lartigue, vous n'avez encore rien dit de l'empereur Lê. Que lui est-il arrivé?

- Rien du tout. Ce n'était qu'un souverain fantoche, vous le savez. Lorsque les Tây Sơn se furent emparés de la Capitale, ils s'abstinrent de l'inquiéter.

- Pour quelles raisons?

- Je ne sais pas. Peut-être Nguyễn Huệ ne se sentit-il pas trop rassuré par sa victoire trop rapide, et songeait-il déjà à se retirer au Sud avant que les partisans des Lê Trịnh vinsent l'inquiéter. Peut-être aussi était-il influencé par Nguyễn Hữu Chỉnh dont l'ambition secrète était de remplacer les Trịnh à la Cour du Nord. Toujours était-il que Nguyễn Huệ envoya au Palais Impérial un officier pour demander à l'empereur Lê une audience pour le lendemain.

Et tout se passa très bien entre le jeune vainqueur et le moribond empereur Lê Hiến Tông. Très respectueusement, Nguyễn Huệ déclara qu'il était venu seulement pour chasser les Trịnh usurpateurs et rétablir dans sa toute-puissance l'empereur Lê. Celui-ci l'en remercia chaleureusement et le fit Grand Duc (Thượng Công). Puis, sur les conseils de Nguyễn Hữu Chỉnh, il lui accorda la main de sa plus jolie fille, la princesse Ngọc Hân.

- Exactement comme l'empereur d'Autriche donna sa fille Marie Louise à Napoléon Ier!

- Oui, et à peu près à la même époque, à un quart de siècle près. Seulement, sauf votre respect, notre princesse Ngọc Hân fut infiniment plus digne que votre Marie-Louise. Aucun général Neipperg n'a jamais terni son honneur de veuve après la mort de l'empereur Quang Trung. Elle sut rester fidèle au grand héros qu'elle avait épousé par devoir puis aimé par admiration. Et à la chute des Tây Sơn survenue en 1802, elle ira se réfugier dans un village retiré du Quảng Nam. Dénoncé par les sbires de l'empereur Gia Long, elle subira la peine capitale avec ses deux enfants. Fille d'empereur, épouse d'empereur, elle mérite d'être surnommée l'Impératrice de la Douleur.

- Hélas!

- Revenons maintenant à 1786. Aussitôt après avoir marié sa fille, l'empereur Hiến Tông s'éteignit de vieillesse. Son petit-fils le prince Duy Kỳ fut élevé sur le trône sous le nom de Chiêu Thống. Cependant l'empereur Thái Đức (Nguyễn Nhạc) éprouvait des inquiétudes au sujet de son frère dont la gloire militaire l'offusquait. Sous prétexte de lui amener du renfort, il accourut à Thăng Long, puis l'obligea à reprendre le chemin du Sud, après avoir assuré le jeune empereur Chiêu Thống de ses intentions amicales . . . et dévalisé systématiquement tous ses trésors. Un matin donc, l'armée Tây Sơn disparut brusquement, sans même prévenir Nguyễn Hữu Chỉnh. Pris de panique, celui-ci dut s'enfuir à son tour précipitamment pour aller se réfugier à Nghệ An.

### **L'agonie des Lê-Trịnh**

- Voilà donc votre empereur Lê débarrassé à la fois de ses ennemis du dehors et du dedans.

- Pensez-vous? Aussitôt après le départ des Tây Sơn, Trịnh Lê, oncle de Trịnh Khải, s'empressa de venir à la Capitale pour obliger l'empereur à lui transmettre le titre royal de son neveu. Comme la plupart des mandarins étaient d'anciens partisans des Trịnh, Chiêu Thống fut forcé de se soumettre à leur volonté. Mais, bouillonnant d'indignation, il appela à son secours un autre prince Trịnh plus raisonnable. Trịnh Bồng n'eut pas de peine à chasser son

cousin, et se contenta du titre de duc que l'empereur lui conférait. Mais ses partisans, avides d'honneurs et de pouvoir, n'acceptèrent pas cette dégradation. Et ils firent tant qu'ils parvinrent finalement à arracher au pauvre Chiêu Thống le titre de Vương pour le patron. L'empereur tomba à son rôle de souverain fantoche!

Alors il se tourna vers Nguyễn Hữu Chính qui s'était réfugié à Nghệ An, et lui envoya un messenger secret pour lui demander oralement de venir chasser les Trịnh. Heureux de saisir cette aubaine inespérée Chính paya d'audace. Il fit fabriquer un faux rescrit impérial, et organisa en grande pompe une cérémonie pour sa lecture publique. Et au nom de cet ordre impérial, bien que n'ayant à ses côtés qu'une dizaine de fidèles, il fit enrôler de force d'abord les habitants de son village, puis de son canton, puis de toute la province. Et avec cette armée improvisée forte de 10.000 hommes seulement, il réédita la campagne de 1786. Les mandarins, pris entre les ordres du roi Trịnh de résister au rebelle Chính, et la proclamation de celui-ci de venir restaurer l'autorité légitime de l'empereur Lê, les mandarins prirent le parti le plus sage: s'abstenir, d'autant plus qu'ils étaient déjà terrorisés par le prestige militaire de l'Épervier. Et Nguyễn Hữu Chính fit son entrée triomphale à la Capitale, salué comme un sauveur par l'empereur qui lui accorda le titre de duc et la direction de toutes les affaires civiles et militaires de l'empire. Mais, enivré d'orgueil, Chính fit de plus en plus figure de dictateur, lui aussi. Il indisposa contre lui la Cour et le peuple. A ce moment, Nguyễn Huệ avait été nommé Roi du Nord (Bắc Bình vương) avec pour capitale Phú Xuân, par son frère Nguyễn Nhạc, empereur du Centre (Trung ương hoàng đế) qui siégeait à Qui Nhon. Mais les deux frères étaient devenus des ennemis, et Nguyễn Huệ pensa le moment venu de se constituer un royaume bien à lui. Il envoya donc contre le Nord Võ Văn Nhậm qui battit Nguyễn Hữu Chính à plate couture et le fit écarteler entre quatre chevaux. L'empereur Chiêu Thống abandonna la Capitale et alla soulever les provinces contre l'envahisseur. Mais le peuple, décimé par deux années de guerres et de troubles incessants n'aspirait plus qu'au repos. Seuls quelques fidèles suivirent le souverain fugitif dans son odyssee lamentable.

- N'exagérez-vous pas un peu? proteste M. Latigue. Comment le régime des Lê-Trịnh, qui avait duré depuis plusieurs siècles, put-il perdre si vite son prestige dans l'opinion populaire?

- Rien de plus naturel cependant. Ne parlons pas des Trịnh qui étaient regardés, même au temps de leur pleine puissance, comme des oppresseurs de l'empereur légitime, et qui finalement se sont montrés impuissants à maîtriser les soldats indisciplinés. Dès lors, tout était perdu irrémédiablement: l'autorité se dissolvait, l'armée se disloquait, et l'Etat se désorganisait. Les tentatives désespérées de Trịnh Lê et Trịnh Bồng pour reconstituer le pouvoir royal détruit ne firent qu'accentuer ce fait évident: les Trịnh avaient failli à leur mission historique, ils n'eurent plus qu'à disparaître.

Restaient les Lê. Quoique souverains fantoches, ils ont gardé le prestige de la légitimité et même acquis l'auréole du martyr. Mais eux aussi, ils ont dégénéré irrémédiablement. Quand, grâce aux Tây Sơn, ils se virent délivrés du joug pesant des Trịnh, ils ne surent pas profiter de cette occasion inespérée pour reprendre le pouvoir entre les mains. Ayant désappris depuis deux cent ans de commander ils ne réussirent plus à se faire obéir. Et ils retombèrent sous la tutelle successive de Trịnh Lê, Trịnh Bồng et Nguyễn Hữu Chính, pour finalement prendre la fuite quand les Tây Sơn revinrent à la charge. Ils vagabondèrent alors de province à province,

de village en village, acclamés certes par la population auprès de laquelle ils venaient chercher refuge, mais qui, faute d'organisation, se débandait aussitôt dès que se montrèrent les Tây Sơn. Les lettrés, cependant, restaient pour la plupart fidèles aux Lê, à la fois par sentiment et par intérêt de classe. Par sentiment d'abord, car pénétrés de morale confucianiste, ils ne sauraient renier leur souverain légitime tombé dans le malheur. Par intérêt de classe ensuite, parce que les Tây Sơn représentaient à leurs yeux la soldatesque barbare dont la domination ferait écrouler le monde auquel ils étaient accoutumés depuis la naissance: le respect dû aux lettrés, la politesse raffinée, les plaisirs délicats de l'aristocratie, etc. Mais vous pensez bien que cette résistance d'une classe décadente était plus verbale qu'efficace. Notre poète national Nguyễn Du lui-même a pris les armes contre l'envahisseur. Puis, découragé, il est allé noyer son chagrin dans la poésie et la musique. Bùì Huy Bích, premier ministre à l'époque des Kiêu Binh (soldats indisciplinés) s'était retiré désabusé des affaires politiques. Invité à reprendre les rênes du pouvoir, il refusa en disant: "Cela ne suffit-il pas d'avoir fait le malheur de mon pays une fois dans ma vie?" Dans son attitude peu vaillante, il y avait au moins une dignité qui devrait faire réfléchir bien d'hommes politiques incapables autant qu'ambitieux. Heureusement il y eut aussi, dans cette sombre période, des gens dynamiques, tels que Nguyễn Đình Giản, qui moururent bravement pour sauver l'honneur de leur classe. Arrêté, Giản fut invité par l'amiral Tuyét qui avait pour lui une grande admiration à se rallier au roi Nguyễn Huệ. Il demanda un pinceau et une feuille de papier sur laquelle il écrivit ces lignes: "Moi, Nguyễn Đình Giản, j'ai mangé du riz des Lê, j'ai porté des vêtements des Lê, et je n'ai pas pu sauver la dynastie des Lê. Je suis donc un grand coupable, prêt à accepter le châtement."

Puis il jeta le pinceau à terre et se renferma dans un mutisme farouche. L'amiral Tuyét comprit la vanité de ses exhortations, et fit enfermer le grand patriote. Un des amis de celui-ci, voulait lui épargner les horreurs du supplice, vint le voir en prison pour lui donner un paquet de poison. Mais il refusa en souriant: "Ma culpabilité est grande de n'avoir pu sauver le pays. Comment pourrais-je prétendre à une douce mort? D'autre part, je veux mourir, mais d'une mort publique, à la place du ciel et de la terre. Je refuse de mourir obscurément."

A l'heure de l'exécution, le bourreau voulut le lier à un poteau. Il l'écarta en disant: "Pas besoin de me lier. Je n'ai pas peur de ton couperet. Bourreau, fais ta besogne bravement."

Je pourrais encore vous citer bien d'autres traits d'héroïsme de la classe agonisante des lettrés. Aux jours de splendeur, elle s'était montrée futile, insouciant, occupée seulement à des jeux littéraires stériles. Mais l'infortune, si elle n'a pu lui insuffler l'énergie de vaincre, lui a donné le courage de mourir noblement.

### **La bataille de Đống Đa**

- Pour reconquérir leur couronne, je serais étonné que les Lê ne fussent pas allés en Chine chercher du secours.

- Comme vous nous connaissez bien, cher M. Lartigue. Oui, c'était l'habitude chez nous, toujours néfaste mais dont la leçon n'a jamais été comprise, pour les souverains détrônés d'aller implorer le secours de la Chine. Ainsi avait fait Trần Thiêm Binh, ainsi fit Lê Chiêu Thống (et ainsi ferait encore Tụ Đức pour combattre les Français). Une ambassade fut donc

envoyée au gouverneur chinois des deux Kwang. Mais le pays était déjà occupé par les rebelles, et les ambassadeurs furent obligés de se déguiser en mendiants pour gagner la frontière. C'était si tristement comique que l'un d'eux, Trần Danh Ân, se contemplant et contemplant ses collègues, ne put s'empêcher d'improviser ce distique savoureux:

千	古	傳	奇	絕	事	
<i>Thiên</i>	<i>cổ</i>	<i>truyền</i>	<i>kỳ</i>	<i>tuyệt</i>	<i>sự:</i>	
弊	衫	殘	蠟	使	臣	裝
<i>Tệ</i>	<i>sam</i>	<i>tàn</i>	<i>lạp,</i>	<i>sứ</i>	<i>thần</i>	<i>trang!</i>

Dans mille ans se perpétuera encore le souvenir de ce fait extraordinaire:  
Des ambassadeurs en haillons avec un chapeau délabré!

L'empereur de Chine s'empressa de profiter de cette occasion pour reconquérir notre pays. Il plaça les troupes des quatre provinces Kwang Tong, Kwang Tsi, Qui Châu et Yunnan sous le commandement suprême de Tôn Sĩ Nghị, qui divisa son armée en trois corps avançant respectivement par les routes de Tuyên Quang, Cao Bằng et Lạng Sơn.

Le Nord était alors gardé par le général Tây Sơn Ngô Văn Sở, le roi Nguyễn Huệ étant en sa capitale Phú Xuân. A la nouvelle de l'invasion chinoise, Sở voulut se porter à sa rencontre, mais Ngô Thời Nhiệm, un ancien mandarin des Lê rallié à la nouvelle dynastie, l'en dissuada sagement:

- La population du Nord est presque tout entière contre nous. Chacune de nos manœuvres est espionnée et rapportée à l'ennemi. Dans ces conditions, si nous livrons bataille, nous serons vaincus inmanquablement. Mieux vaut nous replier au mont Tam Điệp pour sauvegarder nos forces d'abord.

- Sa Majesté, repliqua Sở, m'a confié cette région. Je dois lutter jusqu'à la mort pour la défendre.

- Excellence, un bon général peut se permettre de reculer provisoirement pour avancer ensuite. Laissons les Chinois croire que nous sommes faibles, et s'endormir sur leurs lauriers faciles. Il nous sera très aisé après de les anéantir en une seule campagne. Quant aux reproches que Sa Majesté pourrait nous faire sur notre repli stratégique, je les prends sur moi seul.

L'armée des Tây Sơn se replia donc au mont Tam Điệp qui sépare Ninh Bình et Thanh Hóa. En même temps, un courrier express fut envoyé à Phú Xuân. Le 24<sup>e</sup> jour du 11<sup>e</sup> mois (1788), Nguyễn Huệ reçut cette nouvelle. Aussitôt il décida de faire partir immédiatement au Nord son armée pour repousser l'invasion.

- Sire, lui dirent ses conseillers, vous êtes présentement en conflit avec l'empereur Thái Đức. De ce fait, beaucoup de gens sont encore indécis et pourraient vous trahir en votre absence. Le mieux serait donc que vous vous proclamiez d'abord empereur pour couper court à tout flottement dans les esprits.

Nguyễn Huệ se rangea à ce conseil. Au cours d'une cérémonie solennelle quoiqu'improvisée, il s'accorda la dignité impériale et ordonna que la 11<sup>e</sup> année du règne Thái Đức serait changée en la 1<sup>ère</sup> année du règne Quang Trung. Puis, le même jour, il dirigea toutes ses forces terrestres et navales vers le Nord.

- Voilà donc, remarque M. Lartigue, une quatrième sécession, si je ne me trompe: l'empire du Nord de Quang Trung dressé contre l'empire du Sud de Thái Đức.

- Vous avez parfaitement raison. Nous verrons plus loin comment finirait cette quatrième sécession qui ne sera pas la dernière. Pour le moment, accompagnons Quang Trung sur son chemin de guerre. Pour aller vite, ses soldats furent répartis en groupes de trois hommes dont l'un se reposait sur le hamac que portaient les deux autres, à tour de rôle. Grâce à cette méthode, l'armée put marcher jour et nuit et arriver à Nghệ An le 29<sup>e</sup> jour du 11<sup>e</sup> mois. La tradition rapporte également que l'armée de Quang Trung n'avait pas besoin de faire halte de temps en temps pour faire cuire du riz; elle avait à sa disposition le bánh trảng, ces feuilles de riz cuit qui peuvent se conserver indéfiniment et qui servent maintenant dans la confection du nem cuốn et du chả rán. Grâce à ces deux méthodes, dis-je, Quang Trung arriva vite à Nghệ An où il fit halte pour recruter sur place 100.000 hommes et 100 éléphants, et les exercer sommairement au combat. Et aussi pour envoyer au Nord des espions qui lui en rapporteraient la situation militaire et politique, et probablement aussi des agents secrets qui saboteraient l'arrière ennemi au moment opportun. Car la chute instantanée de Thăng Long serait absolument inexplicable sans cette action souterraine des saboteurs dont parle peu l'Histoire officielle.

Ces préparatifs terminés, Quang Trung se rendit à Tam Hiệp où il arriva le 20<sup>e</sup> jour du 12<sup>e</sup> mois.

-Je suis sûr, dit-il en souriant à Ngô Văn Sở lui demandant humblement pardon d'avoir abandonné le Nord sans combat, je suis sûr que cette idée de repli stratégique est de Ngô Thời Nhiệm. Je ne puis que l'en féliciter. Mon plan de campagne est dressé, et l'armée chinoise sera anéantie en 10 jours. Mais après la victoire, je devrai obtenir des Chinois une bonne paix pour rendre le pays prospère, et ce sera encore à la plume habile de Nhiệm que j'aurai recours pour panser la blessure d'amour-propre des Chinois. Au bout de dix ans de paix, je n'aurai plus besoin de les redouter.

Comme on était à la fin de l'année, l'empereur permit à son armée de fêter le Nouvel An à l'avance. Puis, le 30<sup>e</sup> jour, les divers corps d'armée levèrent le camp, en se donnant rendez-vous à Thăng Long le 7<sup>e</sup> jour du 1<sup>er</sup> mois au plus tard.

- Et les Chinois et leurs alliés Lê, qu'ont-ils fait pendant tout ce temps?

- J'allais vous en parler. Sous le commandement de Tôn Sĩ Nghị, les Chinois s'avancèrent jusqu'à Thăng Long sans rencontrer aucune résistance. Jamais conquête n'avait été plus facile! Après avoir lu une Ordonnance impériale accordant le titre de roi du Sud pacifié (An Nam quốc vương) à Lê Chiêu Thống, Tôn Sĩ Nghị fit installer quelques garnisons autour de la Capitale, et se reposa, se croyant le plus extraordinaire conquérant des temps passés et futurs!

Lê Chiêu Thống eut beau lui dire que les Tây Sơn s'étaient retirés mais n'avaient pas été détruits, et qu'il fallait les poursuivre jusqu'à Phú Xuân, il ne voulut rien entendre:

- Pourquoi nous hâter inutilement? Les Tây Sơn sont comme un objet déjà en poche, je les aurai quand je le voudrai. Pour le moment, laissons les soldats se reposer et fêter dignement le Têt.

Rassuré, Lê Chiêu Thống ne songea plus qu'à punir les mandarins qui avaient fait leur soumission aux Tây Sơn. Ses partisans profitèrent de la même occasion pour assouvir leurs propres vengeances. Le bruit de ces mesquineries était si écœurant que l'Impératrice-Mère, revenue de Chine quelques jours après, en fut révoltée. Aux envoyés chargés de venir la saluer de la part de l'empereur et de lui préparer une rentrée triomphale à la Capitale, elle dit: "Depuis les troubles suscités par les soldats indisciplinés, les forces vives de la Nation ont été trop de fois épuisées. N'est-ce pas assez de vengeances et de contre-vengeances? La vieille femme que je suis a été obligée d'aller demander du secours en Chine. Voudrait-on me contraindre à refaire cette humiliante démarche une seconde fois?" Et elle refusa de traverser le Fleuve Rouge pour regagner ses appartements. Pour l'y décider, Chiêu Thống fut obligé de lui dépêcher un grand mandarin chargé de lui expliquer que ces punitions étaient d'ailleurs arrêtées, et que l'empereur en demandait pardon à son Auguste Mère.

- C'est étonnant combien cette vieille reine était beaucoup plus sage que son fils.

- Oui. De leur côté, les soldats chinois se comportèrent comme en pays conquis; ils passèrent le temps à boire et à manger, à voler les objets précieux et à violer les belles femmes qui leur tombaient sous les yeux. En somme, moins d'un mois après le retour de Lê Chiêu Thống, l'opinion publique qui lui avait été jusque là favorable se retourna complètement. Les Lê n'étaient plus les protecteurs du peuple, mais des alliés serviles de l'ennemi étranger.

Quang Trung était au courant de ce mécontentement populaire. Il fit doubler les étapes et arriva inopinément jusqu'à l'avant-poste chinois installé à Hạ Hôi. Il le fit cerner; aucun soldat ennemi ne put en réchapper. Puis, au matin du 5<sup>e</sup> jour du 1<sup>er</sup> mois de l'année nouvelle (1789), l'armée s'avança à la conquête de la Capitale. Les fantassins vietnamiens, portant devant eux des boucliers doubles de paille humide pour se protéger contre les balles, s'élançèrent à l'assaut des Chinois terrorisés. La citadelle fut emportée en un instant. Le général chinois Sầm Nghi Đống se fit tuer bravement en combattant (son nom serait donné à une petite rue de Hanoi, la rue Sầm Công), alors que son chef Tôn Sĩ Nghị perdit complètement la tête. Sans s'occuper de son armée, sans même avoir le temps d'emporter son sceau et ses dossiers officiels (entre autres des instructions détaillées de l'empereur chinois Càn Long lui prescrivant de transformer peu à peu le pays vassal du Sud en colonie chinoise), Nghị s'enfuit le premier sur le pont flottant reliant Thăng Long à la rive septentrionale du Fleuve Rouge. Alors, ce fut un sauve-qui-peut indescriptible. Abandonnés par leur généralissime, les soldats abandonnèrent le combat, se précipitèrent sur le pont, le firent s'effondrer sous leur masse. Cent mille cadavres obstruèrent le courant du fleuve pendant plusieurs jours. Les rescapés, quelques milliers, réussirent à traverser le fleuve à la nage, coururent à perdre haleine jour et nuit, furent harcelés par des détachements d'embuscade postés depuis Thăng Long jusqu'à la frontière, et n'osèrent respirer qu'en foulant la terre



chinoise. Il n'y a jamais eu dans toute l'histoire militaire coloniale de la Chine un désastre aussi immense!

Ce jour-là, 5<sup>e</sup> jour du 1<sup>er</sup> mois, l'armée vietnamienne fut autorisée, et le peuple y fut convié, à fêter le Nouvel An une seconde fois. Cette date restera une de nos fêtes nationales les plus exaltantes. On la célébrait à Thái Hà áp, à quelques kilomètres de Hanoi, au lieu où avaient été entassés en monticule des milliers de cadavres chinois tués lors de l'assaut de Thăng Long. Notre peuple, pénétré de miséricorde bouddhique, édifia une pagode à côté du monstrueux charnier pour assurer le salut de ces malheureuses âmes victimes de l'appétit de domination de leurs maîtres.

- Très bien. Mais j'aurais voulu que vous me parliez un peu plus de ce grand homme de guerre que fut Quang Trung.

- Volontiers. L'Histoire rapporte qu'il était doué d'une force herculéenne et d'un courage surhumain, et dans les batailles il galopait toujours à la tête de ses troupes, pareil à un tigre fonçant sur l'ennemi terrorisé. Mais son vrai mérite était ailleurs.

D'abord il avait de la stratégie militaire des vues absolument modernes, comme votre empereur Napoléon I<sup>er</sup>. On pourrait dire que, comme celui-ci, il gagnait ses batailles avec les jambes de ses soldats. Il tombait toujours en effet sur l'ennemi au moment le plus inattendu. Mieux que cela, il appréciait hautement le plan de retraite de Ngô Thời Nhiệm ayant pour but de développer chez l'ennemi une fausse sécurité et une orgueilleuse négligence.

C'était ensuite un esprit magnanime. Je vous ai raconté quelle attitude respectueuse il avait adoptée à l'égard du vieil empereur Lê Hiến Tông, la sollicitude affectueuse qu'il avait témoignée au jeune empereur Lê Chiêu Thống. J'ajouterai la protection bienveillante qu'il gardait à la famille déchue des Lê après qu'il eut pris définitivement leur trône.

C'était aussi un esprit clairvoyant, sachant apprécier le vrai mérite où il se trouvait. C'est ainsi qu'il gagnait à sa cause d'éminents mandarins des Lê comme Ngô Thời Nhiệm, sans compter l'astucieux Nguyễn Hữu Chính dont il écoutait volontiers les conseils judicieux, mais dont il percevait à jour la duplicité inquiétante.

Il savait aussi honorer les caractères indépendants, tel Nguyễn Thiệp, un illustre lettré qui, au lieu de rechercher honneurs et richesses dans le mandarinat, s'était retiré sur le mont La où ses nombreux disciples le vénéraient sous le nom de La Sơn phu tử (le Maître de La Sơn). Au cours de sa marche précipitée vers le Nord pour écraser l'invasion chinoise, Quang Trung trouva le temps de venir visiter le vénérable lettré en sa cabane, et sollicita ses conseils. La Sơn approuva son plan de campagne, et lui prédit une victoire fulgurante en moins de dix jours. Il lui conseilla aussi d'établir sa capitale à Nghệ An, plus rapproché du Nord que Phú Xuân, et par conséquent plus au centre de l'empire. Quang Trung l'en remercia chaudement, et lui demanda même de dessiner le plan de la future Cité impériale.

- Bravo! Je comprends qu'en face d'un pareil adversaire, le petit roi Chiêu Thống était absolument négligeable. Qu'est-il advenu de lui après la défaite de ses alliés Chinois?

## Un souverain en exil

- Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup souffert. C'était un souverain incapable, sans énergie devant les Trịnh arrogants, et sans dignité devant les Chinois cupides qu'il avait appelés lui-même à envahir son pays. Lors de la déconfiture de Tôn Sĩ Nghị, il réussit péniblement à se sauver avec sa mère et son fils, à rejoindre les débris de l'armée chinoise et les suivre en Chine. Ce fut alors que commença son douloureux martyre.

L'empereur de Chine devint fou de colère à la nouvelle de la défaite de Tôn Sĩ Nghị. Il le destitua et le remplaça par Phúc Khang An, avec mission de mobiliser les soldats des neuf provinces méridionales pour venger la défaite. Mais Khang An, rien qu'à la pensée d'affronter Quang Trung sur les champs de bataille, était déjà terrifié. Il tergiversa donc, et correspondit secrètement avec Quang Trung pour l'engager à demander la paix. C'était tout ce que voulait l'empereur du Đại Việt, du moins pour le moment. Ngô Thời Nhiệm fut donc chargé d'écrire à la Chine une lettre respectueuse où il fut donc exposé que l'An Nam était resté un pays vassal fidèle du Céleste Empire, que les récents incidents de frontière avaient été causés simplement par quelques déserteurs chinois que l'armée annamite avait été dans l'obligation de désarmer. L'humble vassal de L'an Nam dépose respectueusement aux pieds de son Auguste Suzerain ses excuses pour cette témérité dictée uniquement par son désir de se conformer aux lois du Céleste Empire. Avec cette lettre furent renvoyés plusieurs milliers de prisonniers tous bien habillés et bien nourris, et des présents appréciables pour témoigner du sincère désir de l'An Nam de faire amende honorable.

- Très habile, ce plaidoyer du vainqueur faisant des excuses à son adversaire vaincu. J'espère que l'empereur de Chine en sentit l'ironie savoureuse.

- C'est probable. Mais la question de face était sauvée, et l'empereur de Chine put magnanimement pardonner à son vassal de l'avoir battu à plate couture.

Mais alors que la paix était déjà signée entre les deux pays, Chiêu Thống se berçait encore de l'espoir de recevoir une aide militaire de son suzerain pour revenir conquérir son trône. Et au lieu de le détromper franchement, les Chinois, toujours pour sauver leur face, continuèrent à l'abuser par de misérables mensonges. Puis, fatigués de ses incessantes récriminations, ils dispersèrent ses derniers fidèles et les exilèrent aux quatre points de l'empire. Un jour que l'empereur de Chine vint visiter le jardin Viên Minh, Chiêu Thống se présenta pour plaider sa cause. Mais les gardes lui refusèrent l'accès du jardin. Indigné, son fidèle domestique leur cria à la face: "Chien de Chinois dupeurs!" Il fut roué de coups jusqu'à en mourir. Dès lors, Chiêu Thống n'osa plus parler de retour au pays. Pour comble de malheur, son fils fut atteint de variole et mourut en 1792. Le pauvre exilé n'eut plus alors qu'à mourir. A son lit de mort, il dit à son entourage:

- Vaincu par le destin, je n'ai pu conserver le trône de mes ancêtres. Puis j'ai commis la faute de demander l'aide aux étrangers. J'ai été indignement berné par eux. Que la volonté céleste soit accomplie! Plus tard, si vous pouvez rentrer au pays, tâchez de ramener mes ossements pour les enterrer auprès de mes ancêtres.

L'empereur martyr s'éteignit le 16<sup>e</sup> jour du 10<sup>e</sup> mois de l'année Quý Sửu (1793), âgé à peine de 28 ans. Sa vieille mère le suivit au tombeau peu après.

A l'avènement de l'empereur Gia Long en 1802, une ambassade fut envoyée en Chine afin de demander l'investiture royale. Les fidèles de Chiêu Thống sollicitèrent alors l'autorisation de ramener au pays purgé des Tây Sơn les ossements de leur empereur, impératrice-mère et prince impérial. Les cadavres furent exhumés, et on trouva que celui de Chiêu Thống avait été entièrement dissous, à l'exception du cœur pétrifié qui gardait, indestructiblement gravé dans ses fibres, l'effroyable martyr du souverain exilé. A la frontière, le cortège funèbre fut reçu par Nguyễn Thị Kim qui n'avait pu accompagner son impérial épouse en Chine, et qui avait dû se réfugier sous l'habit religieux dans une pagode retirée pour échapper aux recherches des Tây Sơn. Elle jeuna et pleura durant tout le trajet de la frontière à Thăng Long, puis, lorsque les honneurs funèbres eurent été rendus aux martyrs le 12<sup>e</sup> jour du 12<sup>e</sup> mois de l'année Nhâm Tuất (1803), elle dit à son entourage:

- "Si j'ai consenti à vivre dans les pires souffrances durant ces treize années, c'était dans l'espoir de revoir l'Impératrice-Mère, l'Empereur et mon fils. Maintenant qu'ils sont morts, je n'ai plus qu'à les rejoindre dans l'Au-delà pour les servir."

Et elle s'empoisonna. Le poète Dương Bá Trạc a rendu hommage à cette héroïne de la fidélité dans le poème suivante:

*Giong ruổi quan hà lạc Chúa công,  
Ngọn mây non Bắc tịt mù trông.  
Bông mao tạm lúc nương thân liễu,  
Kính khuyết may sau thấy mặt rồng.  
Thác nghĩa đã ghi cùng sắt đá,  
Sống thừa còn hẹn với non sông.  
Thôi thôi nước cũ đây là hết,  
Năm lậy linh tiên chứng thiếp trung.*

En gagnant précipitamment la frontière, je vous égarai, Seigneur  
Et mes yeux désespérés ne virent que les nuages planant au-dessus  
des monts du Nord  
Une paillote a abrité provisoirement mon frêle corps de saule  
Dans l'espoir que dans le palais impérial je puisse plus tard revoir  
votre auguste visage.  
Mourir pour le devoir, j'ai inscrit ce serment sur l'airain et la  
Pierre  
Cependant que ma vie superflue restait promise aux monts et aux  
fleuves.  
Hélas! tout est fini du moment que l'ancienne patrie est morte.  
Puissent ces cinq génuflexions faites devant vos tablettes, Seigneur,  
témoigner de mon dévouement!

### **L'empreinte culturelle des Lê**

- Je vois, dit M. Lartigue, que dans cette grande tragédie les rôles féminins n'ont pas manqué. En somme, la dynastie des Lê a sombré dans l'impuissance, mais non dans le déshonneur. Et les faiblesses de ses souverains ont été largement rechetées par l'héroïsme de ses partisans. Non, voyez-vous, ce qui compte, ce n'est pas tellement le succès, ni même la

légitimité de la cause qu'on sert, mais plutôt la sincérité et le dévouement avec lesquels on la sert.

- Cher ami, si les fidèles des Lê pouvaient vous entendre, ils vous seraient très reconnaissants de les avoir si bien compris. Et j'ajouterais que malgré les troubles qui l'ont agitée, l'époque des Lê, plus que tout autre dynastie, a imprimé sur notre peuple la marque la plus profonde, de sorte que les Vietnamiens d'aujourd'hui peuvent à bon droit se considérer comme les fils des Lê, à peu près comme les Chinois sont toujours les fils des Hán. Et si les étrangers veulent nous comprendre à fond, ils devront chercher, à travers le vernis superficiel des apports occidentaux, le tréfonds de notre mentalité qui, en majeure partie, a été définitivement fixé sous la dynastie des Lê.

- Vous considérez donc comme négligeable l'influence des Lý et des Trần?

- Dieu m'en garde! Mais rien ne sert de se rebeller contre ces deux faits brutaux:

D'une part, l'action dissolvante du temps, lente mais irrésistible, a mordu bien plus profondément sur ces lointaines dynasties que sur celle des Lê dont nous sommes séparés de moins de deux siècles.

D'autres part, n'oubliez pas la razzia totale commise délibérément par les Chinois en 1407, razzia qui a pour ainsi dire anéanti tout notre trésor culturel d'avant cette année fatidique. Depuis l'avènement des Lê, au contraire, si notre pays a subi plusieurs guerres civiles et étrangères, il n'y a eu plus, heureusement, aucune destruction totale et systématique. Dans un esprit mesquin de faire oublier les splendeurs impériales et royales des Lê-Trịnh, les Nguyễn ont bien fait raser quelques palais de l'ancienne capitale Thăng Long, mais c'était tout. Quant aux Français, ils étaient trop intelligents pour commettre des actes de vandalisme; tout au contraire, ils ont eu le mérite de sauvegarder plusieurs de nos monuments historiques.

- Voulez-vous me permettre de soulever une autre objection? De 1428 à 1789, il y a eu plusieurs maisons régnantes, et pas seulement les Lê. Et depuis la chute de ces derniers, il y a eu encore les Tây Sơn et les Nguyễn. Considérez-vous aussi comme négligeable leur influence, au point de vous réclamer uniquement des Lê au point de vue culturel?

- Votre objection est très valable, et je reconnais qu'exception faite du 15<sup>e</sup> siècle où les Lê régnaient effectivement, le pouvoir a par la suite glissé de leurs mains débiles. Ce que je voulais simplement dire, c'est que ces autres souverains qui ont régné soit en leur propre nom, soit sous l'autorité fictive des Lê, ont tous reconnu implicitement et continué la culture fixée à jamais sous le règne glorieux de Lê Thánh Tông.

Les usurpateurs Mạc se sont bien gardés de rien bouleverser des institutions des Lê, de peur d'envenimer l'antipathie de la population toujours dévouée à la dynastie déchue.

De même les Trịnh et les Nguyễn, tout en exerçant effectivement le pouvoir dans leurs royaumes respectifs, se sont toujours réclamés de l'autorité légitime des empereurs Lê.

Quant aux Tây Son qui ont véritablement fait œuvre révolutionnaire en imposant l'usage du Nôm et en modifiant de fond en comble l'organisation des services publics, ils ont trop peu duré pour que ces innovations portassent leurs fruits.

Arrivons enfin aux Nguyễn. Nous causerons plus loin de leur œuvre mais je puis d'ores et déjà vous affirmer qu'ils n'ont fait que continuer la tradition culturelle des Lê, en exagérant les points faibles lorsqu'ils eurent à faire face au péril français.

Ainsi, vous le voyez, il n'est pas trop téméraire de soutenir que nous sommes les fils spirituels des Lê. En matière de religion, de morale, de littérature et des arts.

Ce fut sous les Lê que le Bouddhisme a reculé nettement devant l'influence grandissante du Confucianisme. Si actuellement notre peuple ne conserve plus l'ardente foi religieuse des Lý-Trần, c'est aux Lê qu'il faut faire remonter cet état d'esprit.

Ce fut sous les Lê que fut consolidée et momifiée une idéologie admirable en certains points (la richesse devant en principe céder le pas à l'instruction et à la vertu) mais curieusement vulgaire en certains autres (l'échelle des valeurs sociales se trouvant pratiquement établie par des titres réels ou honoraires souvent achetés ou obtenus par des moyens pas toujours avouables). Rappelez-vous aussi que sous les Lê la rigide morale confucianiste a fini par étouffer le naturel bon enfant de notre race. Il a fallu attendre jusqu'au déclin de la dynastie des Lê pour voir se dessiner une révolte du naturel vietnamien contre l'enseignement des maîtres chinois. L'illustration la plus magnifique de ce revirement est donnée par le plein épanouissement de notre littérature à partir de la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle. Revirement vite canalisé, dompté, sous les premiers empereurs Nguyễn, mais qui se rallumera sous la domination française. J'aurais beaucoup à vous dire sur l'évolution de notre littérature depuis 1740 jusqu'à l'heure actuelle, mais cela risque de nous écartier trop loin de l'objet de nos présents entretiens: l'Histoire du Vietnam.

- Soit, nous en reparlerons une autre fois. Achevez donc ce sujet de l'empreinte culturelle des Lê en ce qui concerne les arts.

- Je vous dirai aussi qu'ils ont atteint leur plein épanouissement dans le dernier siècle de la dynastie des Lê. Pas toujours en vigueur, non, mais en élégance raffinée, principalement dans la peinture, l'ébénisterie, la poterie, le laquage, etc. Avant 1945, il était assez facile de découvrir dans les boutiques d'antiquaires, ou dans certaines familles aristocratiques, un objet d'art ravissant à vous couper le souffle: pipe à eau ou théière en porcelaine, brûle-parfum en bronze ciselé, trône en bois laqué d'or pour le culte des ancêtres ou des génies tutélaires, épée à poignée incrustée de nacre, éventail en bois de santal sur lequel étaient gravés un paysage et un poème de toute beauté, etc. Presque tous ces objets d'art, ou les plus beaux d'entre eux, remontaient à la dynastie des Lê. Ceux datant seulement de la dynastie des Nguyễn étaient de facture moins spontanée, plus artificieuse; c'étaient des copies plus que des créations originales.

Mon beau-père, entre autres biens de famille, a hérité d'une épée de parade, déjà rouillée, mais à poignée incrustée de nacre, et enfermée dans un fourreau laqué noir, où je pouvais

encore déchiffrer quelques caractères d'or portant la date d'une année du règne Hồng Đức (Lê Thánh Tông). Bien entendu, ce trésor de famille a disparu lors des événements de 1946.

- Et pourrions-nous voir encore de ces objets d'art des Lê, après vos dix ans de guerre d'indépendance?

- Je ne sais pas. Peut-être qu'il en reste au Nord-Vietnam. Quant au Sud, francisé puis américanisé à outrance, il y a longtemps qu'il a ignoré le goût des antiquités, et je doute que vous puissiez en découvrir d'authentiques.

- Dommage! Enterrons donc la dynastie des Lê, et poursuivez votre récit, je vous prie.

## 13

### LE DERNIER BÉNÉFICIAIRE

#### Les pérégrinations du prince Nguyễn Ánh.

- Combien de sécessions avons-nous déjà jusqu'ici, vous le rappelez-vous, M.Lartigue?

- Attendez. Lê-Mạc: une, Trịnh-Nguyễn: deux, Lê-Tây Sơn: trois, Tây Sơn Nord et Tây Sơn Sud: quatre. Oui, quatre en tout.

- A merveille, vous comptez comme feu Pythagore. Mais je dois vous déclarer que la 4<sup>e</sup> sécession fut en réalité une tridivision.

- Hein?

- Oui. Avez-vous donc oublié le prince Nguyễn Ánh, neveu et successeur du roi Định Vương? Nous l'avons abandonné fuyant de province à province devant les troupes victorieuses des Tây Sơn. Mais bien qu'agé à peine de 17 ans, c'était un jeune homme extrêmement énergique que l'infortune aiguillonnait au lieu d'abattre. Aidé de ses partisans, il réussit à reprendre la Basse-Cochinchine en 1778, et fut proclamé Généralissime, lieutenant-général du royaume. Il prendra le titre de Roi (Vương) en 1780. Mais les Tây Sơn étaient encore trop puissants à ce moment là. Ils le chassèrent de Saigon en 1782. Il reprit la ville en 1783 pour en être débouté de nouveau quelques mois après. Il alla alors se réfugier auprès du roi du Siam en 1784.

- Quel imbroglio!

- Dans cette affaire Nguyễn Nhạc commit une faute impardonnable. Au lieu de fixer sa capitale à Saigon, d'où il pourrait anéantir dans l'œuf toutes les tentatives de restauration de Nguyễn Ánh, il se cantonna dans sa base de Qui Nhon et se contenta de faire administrer la Basse-Cochinchine par son troisième frère, l'incapable Nguyễn Lữ. Quoi qu'il en fût, en 1784 Nguyễn Ánh était encore un prince fugitif. A Chantaboun, il eut la chance de rencontrer un missionnaire français, Mgr. Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, qui lui conseilla de demander secours au roi de France. Vous connaissez la tradition de nos rois détrônés; Nguyễn Ánh n'y manqua pas et demanda à la France de l'aider à chasser les usurpateurs Tây Sơn.

- Pourquoi ne s'est-il pas adressé à la Chine comme d'habitude?

- Parce que celle-ci conservait de bonnes relations avec l'empereur Lê, son vassal légitimement reconnu. Le prince Nguyễn Ánh n'était à ses yeux qu'un rebelle au même titre que les Tây Sơn.

- Bon. La France a donc profité d'une occasion exceptionnelle. Et quelles furent les suites de ce projet d'alliance française?

- Terminons en d'abord avec l'alliance siamoise conclue en la même année 1784, en exécution de laquelle Nguyễn Ánh et ses partisans fondèrent en territoire siamois une colonie vietnamienne qui subsisterait même après l'avènement des Nguyễn en 1802. Et cette colonie vietnamienne servirait de refuge à nombre de révolutionnaires fuyant la domination française à partir de 1864. Mais revenons à 1784. Nguyễn Ánh, protégé du roi siamois, ne s'endormit pas dans les délices de Capoue. Il profita de ce répit forcé pour recruter de nouveaux partisans et les exercer au maniement des armes. Il eut même l'occasion d'aider le roi siamois à vaincre les rebelles birmans et malais dans maintes expéditions. En échange, le roi siamois lui fournit en 1785 une armée de 20.000 hommes et une flotte de 300 jonques qui envahirent les provinces Rạch Giá, Trà Ôn, Sadec, en pillant et massacrant sauvagement la population. Ce fut là tout ce qu'ambitionnaient les Siamois, sous prétexte d'aider leur allié Nguyễn Ánh à reconquérir son trône. Au fond, Nguyễn Ánh ne valait pas mieux que son suzerain Lê Chiêu Thống qui quatre ans plus tard appellerait les Chinois à venir ravager notre pays que défendaient les Tây Sơn. Et pourtant, pendant plus d'un siècle, les historiens de la dynastie des Nguyễn ont considéré les Tây Sơn comme des pirates. Quelle dérision!

- L'Histoire de tous les pays, et pas seulement du vôtre, renferme de tels injustes jugements. Ne vous échauffez donc pas la bile, et revenons à votre récit.

- Ce fut devant cette terrible invasion siamoise de 1785 que Nguyễn Huệ, appelé à la rescousse, eut pour la première fois l'occasion de montrer son génie militaire remarquable. Il embusqua le gros de ses troupes et de sa flotte dans un coude de rivière bien étroit, puis ordonna à quelques dizaines de jonques légères de s'avancer à la rencontre de la flotte ennemie, de simuler le combat et de s'enfuir aussitôt précipitamment. Grisés par ce succès trop facile, les Siamois poursuivirent la flotte vietnamienne jusqu'au lieu d'embuscade où ils furent exterminés presque entièrement. Nguyễn Ánh dut s'enfuir honteusement dans les fourgons de l'ennemi.

Deux ans après, ayant reçu nouvelle des dissentiments entre les frères Tây Sơn, il rentra en Basse-Cochinchine en 1787 pour tenter sa chance une fois de plus. Mais ce ne fut qu'en 1789 qu'il réussit à s'y implanter définitivement. Le Vietnam fut alors divisé en trois pays ennemis les uns des autres: au Nord, l'empereur Quang Trung (Nguyễn Huệ) contrôlait de la frontière chinoise jusqu'au Thuận Hóa; au Centre, l'empereur Thái Đức (Nguyễn Nhạc) régnait sur la partie méridionale du Centre-Vietnam actuel; et enfin, tout au Sud, le roi Nguyễn Ánh dominant la Basse-Cochinchine.

- Je plains les pauvres écoliers de ce temps qui devaient étudier les frontières continuellement mouvantes de leur pays!

- Mais il n'y avait plus d'écoliers, plus d'écoles, plus d'examens. La parole était aux armes, à la force brutale, et non à Confucius.

### **L'alliance française**

- Revenons donc à l'alliance française, ou plutôt à un projet d'alliance française suggéré par l'évêque d'Adran.

- En 1784, ne l'oubliez pas. Nguyễn Ánh était alors un prince fugitif qui ne possédait pas un pouce de terrain. Il promit donc d'accorder à la France tout ce qu'on voulait: la concession du port de Hội An et de l'île Poulo Condore, avec des privilèges de commerce. De plus, pour garantir à l'ambassade vietnamienne son caractère authentique et solennel, il consentit à lui confier son fils aîné, le prince Cảnh âgé à peine de quatre ans. Sous la conduite de l'évêque d'Adran, l'ambassade arriva à Lorient en février 1787. Elle fut reçue magnifiquement à Versailles, où le costume exotique du prince fit sensation. On composa même en son honneur des chansons plutôt détestables:

Il faut avoir cœur à l'ouvrage  
Commençons par l'illustre enfant.  
Que son sort est intéressant!  
Fait pour porter le diadème  
On le voit assis parmi nous.  
Royal enfant, consolez-vous,  
Vous régnerez, Adran vous aime.

C'est juste si on ne se demandait pas sur son passage: Comment peut-on être Annamite?

Le 28 Novembre 1787 fut conclu entre la France, représentée par le comte de Montmorin, ministre des Affaires Etrangères, et l'Annam représenté par Mgr. D'Adran, un traité qui confirma les concessions promises par le roi Nguyễn à son ambassadeur extraordinaire, et en échange lui accorda l'aide de la France constituée par: 1.200 soldats d'infanterie, 200 d'artillerie, 250 Cafres et toutes les armes et munitions nécessaires. Le gouverneur de Pondichéry, comte de Conway serait chargé de l'exécution dudit traité.

L'ambassade quitta la France le 8 décembre 1787. Mais à Pondichéry, le comte de Conway lui suscita toutes sortes de difficultés. De guerre lasse, l'évêque d'Adran fut obligé d'enrôler des volontaires et d'acheter des navires, armes et munitions, le tout à ses frais. Une



vingtaine de hardis compagnons le suivirent: Chaigneau, Vannier, de Forçant, Victor Ollivier, Dayot, etc. Le roi Nguyễn leur accorda des titres de mandarinat et même des noms vietnamiens, puis les employa à construire des bateaux de guerre, à fabriquer des armes, et à exercer les soldats à l'européenne. Sa puissance grandit de jour en jour, et de la défensive il allait bientôt passer à l'offensive.

### **Les derniers jours des Tây Sơn**

- Et les Tây Sơn, que sont-ils devenus pendant tout ce temps?

- L'empereur Quang Trung, après avoir anéanti l'armée chinoise d'invasion au début de 1789, s'attacha à réorganiser notre pays de fond en comble pour le mettre en état de résister à la Chine et même de l'envahir. Ses réformes touchèrent à tout: l'administration, l'armée, la propriété foncière, l'enseignement, le culte, le système fiscal, etc. Et en 1792 il envoya une ambassade en Chine pour demander la rétrocession à notre pays des deux provinces Kwang qui avaient appartenu au Nam Việt de Triệu Đà, et la main d'une princesse chinoise, pas moins! Naturellement, ce n'étaient là que des prétextes pour pouvoir déclarer la guerre en cas de refus de la Chine, refus qu'il escomptait certain. Mais il mourut inopinément, après une mauvaise grippe, âgé à peine de 40 ans, cette même année 1792. Et l'ambassade vietnamienne, informée à temps, se garda bien de révéler à la Cour de Chine sa mission provocatrice.

La couronne passa à son fils Nguyễn Quang Toàn, âgé de 10 ans, qui monta sur le trône sous le nom de Cảnh Thịnh. Et la Cour des Tây Sơn fut livrée à des rivalités féroces entre ses grands dignitaires. Le roi Nguyễn en profita pour lancer en 1793 sa première offensive contre Qui Nhơn, la capitale de l'empereur Thái Đức. Celui-ci se résigna à appeler à son secours son neveu Cảnh Thịnh qui profita de sa situation désespérée pour annexer purement et simplement son domaine. Les deux empires Tây Sơn se fusionnèrent en un seul.

- Nous voilà donc en présence d'une cinquième sécession, cette fois ci entre les Tây Sơn et les Nguyễn.

- Si vous voulez. De 1793 à 1799. Le roi Nguyễn ne lança pas moins de trois offensives contre la grande base navale Qui Nhơn des Tây Sơn mais chaque fois, après des succès passagers, son armée fut toujours repoussée.

En 1800, les Tây Sơn vinrent mettre le siège devant la citadelle Bình Định, bastion avancé des Nguyễn. Elle fut tenue opiniâtement par Võ Tánh malgré le manque de vivres qui se fit sentir de plus en plus cruellement. Le roi Nguyễn envoya un émissaire dans la ville assiégée pour dire à Võ Tánh de la quitter secrètement. Võ Tánh fit répondre courageusement: "Sire, toute l'armée Tây Sơn est concentrée devant Bình Định. Phú Xuân, par contre, est pratiquement sans défense. Que Votre Majesté sacrifie mon humble personne et aille s'emparer de cette ville. Souvenez-vous qu'au jeu d'échecs on doit quelquefois sacrifier le pion char pour vaincre l'ennemi."

Le roi Nguyễn se rallia à ces sages paroles. Le 5<sup>e</sup> mois de l'année 1801, délaissant délibérément le front de Bình Định, il avança sa flotte à Phú Xuân et s'en empara. Cảnh Thịnh s'enfuit au Nord. Les Tây Sơn étaient dès lors coupés en deux tronçons. Mais leur général Trần Quang Diệu n'en continua pas moins à activer ses travaux de siège devant Bình Định. Võ Tánh dit alors à son entourage:

- Il m'appartient, en tant que gouverneur militaire de cette place, de mourir avec elle. Quant à vous, il est inutile que vous fassiez le même sacrifice.

Ngô Tông Châu, le gouverneur civil répliqua:

- Militaire ou civil, nous sommes tous sujets de Sa Majesté. Vous saurez que le gouverneur civil sait aussi mourir avec sa ville.

Et il rentra chez lui pour s'empoisonner. Võ Tánh le fit enterrer solennellement, puis monta sur une tour sous laquelle il avait fait entasser du bois, de la paille et un baril de poudre. Il demanda à son ordonnance Nguyễn Biện d'y mettre le feu. Mais Biện s'enfuit en pleurant. Très calmement, Tánh alluma sa pipe, fuma, puis jeta le tison enflammé sur la paille. En un moment, le feu eut tout dévoré, devant toute l'armée réunie et pleurant à chaudes larmes. Un officier Nguyễn Tấn Huyên se jeta dans le brasier pour mourir avec son chef.

- Voilà une fin vraiment héroïque. J'ai remarqué que si nous Occidentaux savons combattre plus impétueusement que vous, par contre vous autres Orientaux, vous savez mourir plus dignement. Les Japonais surtout, mais vous les valez.

- Merci. Le général Tây Sơn Trần Quang Diệu se montra clément. Après avoir occupé la ville, il fit enterrer décemment son héroïque ennemi, et donna la vie sauve à tous ses subordonnés. Ceci se passa le 27<sup>e</sup> jour du 5<sup>e</sup> mois de l'année Tân Dậu (1801). Cependant, du fait de la perte de Phú Xuân, et malgré la prise de Bình Định, la situation des Tây Sơn sous le commandement de Trần Quang Diệu était devenue excessivement critique. Ils furent menacés d'être attaqués de trois côtés à la fois: du Nord et du Sud par des armées de terre, et de l'Est est l'armée de mer du roi Nguyễn. Bien plus, il était à prévoir que celui-ci ne manquerait pas de poursuivre son avance victorieuse jusqu'au Nord. Diệu dut donc, la mort dans l'âme, guider son armée le long des montagnes du Laos pour voler au secours de son souverain Cảnh Thịnh. Peine perdue! De tous côtés la population se souleva contre les Tây Sơn pour acclamer Nguyễn Ánh qui avait pris le titre d'empereur après s'être emparé de Phú Xuân. Cảnh Thịnh et tous ses partisans furent pris, torturés sauvagement et massacrés. En particulier, Trần Quang Diệu, le magnanime vainqueur de Bình Định qui avait accordé la vie sauve à toute la garnison de cette citadelle, fut écorché vif. Sa femme Bùi Thị Xuân fut livrée au supplice d'être piétinée par un éléphant. Il est vrai qu'elle avait été une adversaire dont l'épée redoutable avait percé bien des poitrines des officiers et soldats Nguyễn. Mais, comme son noble époux, elle ne s'était jamais abaissée à tuer les prisonniers. Au lieu de rendre hommage à son grand cœur, le vindicatif Gia Long la livra au supplice. Elle marcha bravement à l'éléphant bourreau qui, impressionné par son regard étincelant, recula. Les soldats durent le piquer de leurs lances pour qu'il se décidât à enrouler la victime dans sa trompe et la précipiter en l'air pour la piétiner ensuite.

- Horrible!

- Horrible et et avilissant pour le renom des Nguyễn. Non content de se venger de ses ennemis vivants, Gia Long se vengea aussi de ses ennemis morts. Il fit exhumer les cadavres de Nguyễn Nhạc et Nguyễn Huệ, décapita leur crânes qui furent enchaînés et mis au cachot à perpétuité.

- Ici, je dois avouer que je n'admire plus du tout vos mœurs orientales.

- Et vous avez parfaitement raison.

- Encore une question, s'il vous plaît. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi les Tây Son qui ont écrasé les Chinois en un tour de main se soient laissés vaincre aussi aisément par les Nguyễn?

-Aisément? Non. Mais dans un laps de temps relativement court, j'en conviens. Il y a à la défaite rapide des Tây Son plusieurs raisons.

- Lesquelles?

- D'abord ils n'ont jamais été populaires, jamais considérés comme des souverains légitimes. Notre peuple n'était pas assez mûr politiquement pour savoir distinguer la famille régnante de la patrie. Pour les gens du Nord, le souverain légitime était toujours un Lê, et malgré ses victoires prestigieuses, Nguyễn Huệ était toujours un usurpateur, mieux, un étranger sorti de ses montagnes de l'Ouest pour venir s'emparer d'un pays qui n'était pas le sien.

- Je vous arrête ici. Nguyễn Ánh aussi ne descendait pas des Lê, et pourtant il fut acclamé par vos compatriotes.

- Voire. C'était un descendant des seigneurs Nguyễn, et par conséquent un sujet des empereurs Lê. Et jusqu'au moment où il prit le titre d'empereur, c'est-à-dire en 1802 seulement, on se flattait de l'espoir qu'il restaurerait la famille impériale. La sympathie populaire lui était donc acquise, comme en fait foi la chanson suivant très en faveur à l'époque:

*Lạy trời cho chóng gió nồm  
Cho thuyền chúa Nguyễn thẳng buồm chạ ra.*

Plaise au Ciel que la mousson du Sud arrive rapidement  
Pour que les jonques du seigneur Nguyễn avancent toutes voiles  
déployées.

Mais la déception sera très amère lorsqu'on s'apercevra que Nguyễn Ánh a confisqué le trône impérial pour lui. A part plusieurs révoltes qui seront fomentées par la suite dans le Nord, et que je vous raconterai en temps et lieu, je vais vous citer un exemple typique. Pour se concilier la sympathie des peuples du Nord, Gia Long appela à son service les anciens mandarins de la dynastie des Lê et leurs descendants. Nguyễn Du, l'auteur du célèbre Truyện

Kiêu, n'a pas osé se dérober à cet ordre. De cette servitude obligatoire, de cette trahison involontaire envers ses anciens princes, il garderait jusqu'à la mort une douleur secrète et inconsolable qui perce dans tous ses poèmes. L'Histoire raconte aussi qu'il fut un mandarin excessivement timide et taciturne, ne donnant jamais un conseil au souverain, et ne faisait preuve d'aucune initiative dans les affaires du Gouvernement. En réalité, resté fidèle au souvenir des Lê, il ne servait les Nguyễn qu'à contre-cœur. Quand il tomba gravement malade en 1820, il refusa tous les médicaments. De même il refusa de faire ses dernières recommandations à sa famille. Ce ne fut que lorsqu'il se sentit mourir qu'il demanda:

- Jusqu'où mon corps est-il froid?

- Jusqu'aux cuisses déjà, Excellence.

- Bien.

Et il s'éteignit silencieusement, enfermé dans un mutisme farouche qui trahissait l'amertume dont son cœur était rempli depuis qu'il avait été obligé de servir un prince qui n'était pas celui de ses ancêtres. Mais je m'aperçois que je me suis laissé entraîner à une digression assez longue. Excusez-moi.

- Ne vous en faites pas. Votre digression est très intéressante et me renseigne beaucoup sur l'état d'âme des anciens partisans des Lê lors de l'avènement des Nguyễn.

- Qu'ils n'aimaient pas, mais qu'ils préféraient tout de même aux Tây Sơn. Telle a été la première raison de la défaite de ceux-ci. Voici la seconde. A Quang Trung le grand a succédé Cảnh Thịnh le petit, au lion succéda le lièvre. Les loups et les chacals, je veux dire les grands dignitaires Tây Sơn, n'ayant plus un chef capable de les dominer, cherchèrent à se dominer les uns les autres. Le premier ministre Bùi Đắc Tuyên commença par remplacer au gouvernement du Nord Vũ Văn Dũng par Ngô Văn Sở. Furieux, Dũng se saisit de Tuyên dans un coup de main, puis fit arrêter Sở qui fut emmené à Phú Xuân et mis à mort. Trần Quang Diệu assiégeait alors la ville de Diên Khánh. Mis au courant de ces désordres à la Cour, il soupira: "L'ennemi frappe au dehors, et au dedans nous nous entretenons. Si je n'y mets pas ordre, la dynastie sombrera." Il leva alors le siège, puis ramena son armée aux portes de la Capitale. Mais Vũ Văn Dũng s'y opposa, et les armées des deux généraux adverses campèrent l'une en face de l'autre, prêtes à en venir aux mains. L'empereur Cảnh thịnh pleurnicha, supplia les deux partis. La réconciliation fut obtenue, mais de ce jour la puissance des Tây Sơn a subi un coup mortel.

Elle fut amoindrie aussi, et non renforcée, par la mainmise de Cảnh Thịnh sur l'empire agonisant de son oncle Thái Đức. Cet empire servait de rempart entre les Etats de Cảnh Thịnh et ceux du roi Nguyễn. Ce rempart disparu, Cảnh Thịnh allait recevoir directement les coups que lui assénait Nguyễn Ánh de plus en plus rudement.

- Mais de toutes façons l'empire agonisant de Thái Đức, comme vous le dites vous-même, devait s'écrouler, et qu'il fût pris ou non par Cảnh Thịnh, la chose, à mon avis, n'avait aucune importance.

- Pardon si je ne suis pas de votre avis. Au lieu de s'emparer traitreusement du domaine de son oncle pour le perdre ensuite aux mains de Nguyễn Ánh, qui sait si en soutenant généreusement celui-là Cảnh Thịnh n'aurait pas pu l'aider à se défendre efficacement, et par conséquent à la défendre lui-même?

- Oui, vous pouvez avoir raison.

- Je passe donc à la troisième raison. A mon avis, les Tây Sơn ont commis deux fautes stratégiques monumentales. La première, je vous l'ai exposée plus haut: c'est de n'avoir pas établi leur capitale à Saigon pour détruire dans l'œuf toutes les tentatives de restauration de Nguyễn Ánh. Petit poisson deviendra grand, et alors il sera trop tard pour le jeter sur le poêle à frire.

- C'est exact. Et la seconde faute stratégique?

- C'est, lorsque Nguyễn Ánh eut contrôlé toute la Basse-Cochinchine et passé à l'offensive, de ne pas raccourcir le front et s'en tenir à une prudente défensive.

- Hé, la meilleure tactique défensive n'est-elle pas quelquefois la contre-offensive?

- Pas dans le cas où l'on est déjà démoralisé avant la bataille. Vers les dernières années du siècle, le régime des Tây Sơn était déjà en pleine décomposition par ses rivalités intestines, et aussi par de nombreux soulèvements fomentés à l'arrière soit spontanément par la population hostile, soit par les agents secrets des Nguyễn.

- Déjà la tactique moderne du pourrissement de l'arrière de l'ennemi!

- Comme quoi il est prouvé qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Donc, en face des Tây Sơn en pleine décomposition, se dressa un Nguyễn Ánh plein de dynamisme, régissant sur le riche grenier de la Basse-Cochinchine, appelé par les vœux des anciens sujets des Nguyễn et aussi des partisans des Lê, et enfin, ne l'oublions pas, bénéficiant de l'aide inestimable des volontaires français de l'évêque d'Adran. Ils n'étaient qu'une poigne, il est vrai, mais ils avaient la science des armements modernes, et nombre de victoires navales de Nguyễn Ánh leur revenaient en partie. Devant cette situation très difficile, les Tây Sơn auraient dû se réorganiser, résoudre leurs conflits intérieurs, et surtout ménager leurs forces pour l'avenir. Au lieu de cela, ils ont persévéré dans leurs folles expéditions contre le Sud, en laissant sans défense leurs bases de l'arrière. Nguyễn Ánh, ou plutôt Võ Tánh, a fini par s'en apercevoir. En retenant au siège de Bình Định la presque totalité des forces Tây Sơn, Võ Tánh a permis à Nguyễn Ánh de s'emparer de Phú Xuân sans coup férir, et de là poursuivre son avance victorieuse jusqu'à Thăng Long. Le sacrifice du pion char s'est révélé magnifiquement payant!

Ainsi s'évanouit la fulgurante dynastie des Tây Sơn qui traversa la sombre fin du 18<sup>e</sup> siècle vietnamien comme un météore. De sa splendeur vite éteinte, ces deux vers mélancoliques de Nguyễn Du rappellent le souvenir:

幾 度 桑 田 變 蒼 海  
*Kỳ độ tang điền biến thương hải*  
 西 山 一 旦 盡 消 亡  
*Tây Sơn nhất đán tận tiêu vong!*

Combien de fois les champs de mûrier se sont transformés en mer bleue!  
 Pareillement, la fortune des Tây Sơn a sombré en un matin!

- Comme le Premier Empire chez nous!

- N'est-ce pas? L'épopée merveilleuse de Quang Trung n'est pas seulement contemporaine, à quelques années près, de celle de Napoléon, elle lui ressemble encore par bien des points. Ni le petit gentilhomme corse, ni le rude paysan des Monts de l'Ouest n'est né sur les marches du Trône. Tous deux, ils ont assisté aux désordres de la monarchie agonisante, celle des Bourbons et celle des Lê-Trịnh. Avec infiniment de fermeté alliée à une grande magnanimité, ils ont restauré l'ordre à l'intérieur; et le même coup d'oeil d'aigle, le même esprit génial les aidait à remporter sur l'ennemi extérieur des victoires fulgurantes. Enfin, suprême satisfaction de l'orgueil plébéien, ces soldats de fortune ont contraint des Césars à leur offrir leurs filles en mariage.

- Allez-vous pousser le parallèle jusqu'à prétendre que Quang Trung et Napoléon ont imprimé au cours de l'Histoire de leurs pays une direction décisive semblable?

- Non, malheureusement. Napoléon, vous le savez, a été l'héritier direct de la Révolution. Et après sa chute, malgré le déplaisir des Bourbons restaurés, les idées de liberté et d'égalité sont restées dans les institutions politiques de la France. Quang Trung, au contraire, n'a fait que liquider une monarchie pourrie. Et à peine s'est-il attelé à réformer l'Etat qu'une mort prématurée est venue réduire à néant son œuvre. Son fils Quang Toàn n'a même pas eu le cran de Napoléon le petit. Et le prince Nguyễn Ánh, héritier de la famille féodale des seigneurs Nguyễn, s'est hâté de replonger notre pays dans ses vieilles ornières.

Non, voyez-vous, le passage de Quang Trung dans notre Histoire a été un météore trop fugitif pour faire oeuvre durable. N'importe, ce météore, pour fugitif qu'il fut, a illuminé magnifiquement le ciel de notre Histoire. Sous les premiers souverains Nguyễn, la dynastie des Tây Sơn a été affreusement calomniée, avilie, présentée comme une honte nationale, et son culte sauvagement interdit. En 1930, le célèbre poète Nguyễn Khắc Hiếu (pseudonyme Tấn Đà) eut la fantaisie d'aller faire un pèlerinage au tombeau vide de Quang Trung (préalablement démoli par Gia Long) afin de palper pieusement les mottes de terre sacrée où avaient été ensevelis les ossements du grand héros. Il fut arrêté par un mandarin régional trop zélé, pour crime d'accointance avec une rébellion éteinte depuis 130 ans!, et n'a été relâché que sur l'intervention d'un autre mandarin grand admirateur du poète. En fait, la réhabilitation des Tây Sơn a été faite sous la domination française par le grand historien et patriote Trần Trọng Kim dans son Précis d'Histoire du Vietnam (*Việt Nam sử lược*). La Cour de Huế était alors trop impuissante pour protester contre cette courageuse plaidoirie, et les Français laissaient faire parce que leur domination n'était pas mise en cause.

Mais, hélas, il n'en demeure pas moins vrai que:  
La fortune des Tây Son a sombré en un matin!

Si elle avait duré un peu plus, qui sait si le Vietnam ne serait pas devenu un second Japon dès la fin du siècle dernier? Cette mauvaise grippe qui nous a enlevé l'empereur Quang Trung à la fleur de son âge, dans la force de son génie, saurait-on jamais évaluer ce qu'elle nous a coûté?

- Cher ami, le nez de Cléopâtre est une conception surannée que la science historique moderne repousse. Vous n'allez pas la soutenir par esprit de paradoxe?

- Non; mais avouez que si les Français, un demi-siècle plus tard, avaient trouvé en face d'eux, au lieu de la dynastie des Nguyễn confite dans son conservatisme féodal, une jeune dynastie issue de la plèbe, perméable aux idées modernes, notre Histoire aurait suivi un tout autre cours. Enfin, ce qui est fait est fait.

- Et il ne sert à rien d'exprimer des regrets tardifs. Voyons donc comment les Nguyễn ont conduit votre patrie à sa perte.

## **CINQUIÈME PÉRIODE**

### **L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE**



## LE SPLENDIDE ISOLEMENT

### Ce siècle avait deux ans

- Ce 19<sup>e</sup> siècle avait deux ans lorsque Gia Long reprit aux Tây Sơn le trône des Lê et s'y assit lui-même, non sans majesté. Son premier souci, très classique pour les fondateurs de dynasties, fut de subjuguier ou se concilier les deux forces qui pourraient menacer son autorité absolue: ses anciens compagnons d'armes qui seraient tentés d'oublier qu'ils n'étaient plus que des sujets, et la population du Nord restée à la mémoire des Lê. Il ne se doutait pas, le grand empereur, que les temps avaient changé et que ses successeurs auraient à résoudre un nouveau problème, beaucoup plus ardu, d'où dépendrait le salut de l'empire: le contact de l'Occident, composer avec lui ou s'en isoler à tout prix.

- Attendons donc d'arriver aux successeurs de Gia Long pour discuter de ce nouveau problème. Pour le moment, j'aimerais à savoir comment s'est comporté Gia Long devant le problème, classique comme vous l'avez fort bien qualifié, du chasseur tuant son chien après avoir exterminé les lièvres et les oiseaux.

- Eh bien, il se comporta très classiquement, c'est-à-dire que sous les futiles prétextes il fit condamner à mort deux de ses meilleurs compagnons d'armes: Nguyễn Văn Thành et Đặng Trần Thường.

Nguyễn Văn Thành était à ses côtés quand il était encore un prince fugitif, poursuivi par les Tây Sơn de village en village, d'île en île. Aux conseils de guerre, Thành donnait toujours les meilleurs avis. Aux champs de bataille, il était toujours le premier à payer de sa personne, fonçant dans les rangs de l'ennemi sur son superbe éléphant. Et, la victoire acquise, c'était lui qui savait le mieux adoucir l'amertume des gens du Nord, lui qui donnait à l'empire ses bases juridiques et administratives fondamentales. Sa fidélité était à toute épreuve, et ses services inappréciables. C'est précisément ce qui causa sa perte, la première règle de la monarchie absolue étant qu'aucun sujet ne pût se mettre trop ostensiblement en valeur.

Nguyễn Văn Thành avait un fils, Nguyễn Văn Thuyên, fort bon lettré mais un peu présomptueux. Ayant entendu parler d'un célèbre écrivain de Thanh Hóa, Thuyên envoya son domestique Nguyễn Trung Hiệu lui porter une lettre pour l'inviter à venir le voir. Dans la lettre figuraient ces deux vers compromettants:

此 回 若 得 山 中 宰  
 Thử hồi nhược đắc sơn trung tể  
 借 我 經 淪 轉 化 期  
 Tá ngã kinh luân chuyển hóa kỳ

Si je pouvais vous avoir pour premier ministre  
 Vous pourriez m'aider à changer le destin du monde.

Forfanterie de collégien, et qui dépassait évidemment la pensée de l'auteur entraîné par sa plume. Mais cela sentait le complot, et le félon domestique s'empressa d'aller porter la lettre compromettante aux ennemis de Nguyễn Văn Thành. Ils étaient légion à la Cour, qui condamna Thuyên à mort et Thành à la dégradation civique. Croyant toujours à l'amitié de Gia Long, Thành vint le supplier en s'accrochant à un pan de sa robe:

- Sire! Auriez-vous le cœur de me laisser déchirer ainsi par mes ennemis, moi qui vous ai suivi depuis mon enfance?

Mais Gia Long arracha sa robe et passa sans mot dire. Nguyễn Văn Thành aussitôt s'empoisonna (1817).

Le cas de Đặng Trần Thường fut aussi très significatif. Il était originaire du Nord (province de Hà Đông) et, mécontent des Tây Sơn, s'enfuit au Sud pour passer au service de Nguyễn Ánh. Très érudit, très bon stratège aussi, il lui rendit d'immenses services et, après la victoire, fut nommé Ministre de la Guerre. Se croyant couvert par ses éminents services, il eut le tort de prendre un air hautain avec ses collègues, ceux du Sud en particulier. Ceux-ci aussitôt lui fabriquèrent mille petits crimes: délivrance abusive d'un brevet de génie tutélaire à Hoàng Ngũ Phúc, un valeureux général des Trịnh, expropriation abusive des habitants, concussions, etc. Sans même examiner le bien-fondé de ces accusations, l'empereur fit condamner Đặng Trần Thường à la pendaison.

- Je vois que Gia Long était excessivement jaloux de son autorité.

- Tellement jaloux qu'il décréta que désormais il n'y aurait pas de Trạng Nguyên (titre prestigieux accordé au premier lauréat docteur), pas de premier ministre et pas d'impératrice.

- Comment, pas d'impératrice?

- Oui. Les épouses de l'empereur régnant n'auraient plus droit qu'au titre de Phi (concubine). Ce n'est que lorsque leur fils monterait sur le trône qu'elles seraient élevées au rang d'impératrice douairière. Bảo Đại, le premier, enfreignit cette règle en conférant à son épouse le titre d'Impératrice Nam Phương, mais c'était déjà un souverain fantoche dont les réformes tapageuses n'étaient qu'une façade cachant le néant.

- Je comprends. Vous avez dit aussi que Gia Long se méfiait de la population du Nord. Pouvez-vous me donner quelques précisions à ce sujet?

- En cette circonstance, Gia Long s'est montré très adroit. Il comprit que le Nord restait fidèle à la mémoire des Lê, et qu'il faudrait gagner sa sympathie par des mesures bienveillantes et fermes à la fois. Tous les anciens mandarins des Lê, de même que leurs descendants, furent requis et se virent confier des fonctions plus ou moins importantes. Et je vous ai raconté que notre poète national Nguyễn Du reçut cette faveur, à son corps défendant. J'ajoute que lorsqu'il rentra à son village natal après avoir accepté un brevet de mandarinat des Nguyễn, ses voisins et connaissances chantèrent sur son passage:

*Rau vì trong núi đấng ngòm*

*Bọn Di Tề già đói mèm bò ra.*

Trop amers sont les légumes de la montagne  
Et les faux Di Tề mourant de faim rampent hors de leur retraite.

- Voulez-vous m'expliquer cette allusion littéraire ou historique que j'avoue ne pas comprendre.

- Di Tề étaient deux fidèles sujets de la dynastie chinoise des Thương. Lorsque ceux-ci furent détrônés par les Chu, ils se retirèrent sur une montagne, se privant du riz cultivé et vivant exclusivement d'herbes et de légumes sauvages. Mais quelqu'un leur ayant démontré que cette distinction était futile, que l'univers étant passé sous la loi des Chu, les végétaux sauvages aussi bien que cultivés appartenaient de droit aux nouveaux souverains. Et Di, Tề se laissèrent mourir de faim.

- Ainsi donc l'opinion populaire de l'époque condamna sévèrement votre grand poète Nguyễn Du?

- Jugement injuste, car d'une part Nguyễn Du ne s'est pas rallié aux Nguyễn de son plein gré. D'autre part, Gia Long avait pris le trône aux Tây Sơn et non pas directement aux Lê; on ne pouvait donc rapprocher aux fidèles des Lê se soumettant au nouveau maître d'avoir trahi leurs anciens princes. Quoi qu'il en fût, un certain malaise continuait à planer au Nord, malaise étouffé sous le gant de fer enveloppé de velours de Gia Long, mais qui exploserait avec les maladresses de son successeur Minh Mạng. Chez la poétesse Bà Huyện Thanh Quan, ce sourd mécontentement s'est affaibli jusqu'à devenir une timide plainte nostalgique (Les Chefs d'oeuvres de la Lit. V, p.293):

Pensée nostalgique à la cité du Dragon

Pourquoi le Créateur a-t-il suscité ce drame  
Dont plusieurs jours, vite envolés, nous séparent déjà?  
Sur les chemins où se pressaient jadis les équipages, plane l'âme de  
l'herbe automnale,  
Et sur les ruines des vieux palais, se morfond l'ombre crépusculaire  
Les pierres restent inébranlables contre l'érosion du temps  
Cependant que les eaux se rident de douleur devant les vicissitudes  
du monde.

Ce miroir de l'Histoire que nous lègue le passé  
Me déchire les entrailles lorsque je visite la vieille Capitale.

- D'après ce poème mélancolique, je puis me faire une idée assez nette de l'État d'esprit du peuple sous le règne de Gia Long.

- Etat d'esprit que Gia Long s'efforça de combattre par tous les moyens. Ainsi, Thăng Long fut déchue de son rôle de capitale, ce qui était logique puisque l'empire étendu jusqu'à Camau devait avoir sa capitale place en son centre géographique: Hué. Mais ce qui surtout

dicta cette mesure, ce fut le désir du nouvel empereur d'effacer de l'esprit de ses sujets tout ce qui pourrait leur rappeler l'ancienne dynastie. La preuve, c'est qu'il fit raser tous les anciens palais des empereurs Lê et des rois Trịnh. De l'ancienne splendeur de la ville du Dragon, il ne nous reste plus rien, rien que ce poème mélancolique évoquant les magnifiques équipages et palais d'antan.

- Mauvais augure pour un règne qui débuta par cet acte de vandalisme.

- Règne glorieux néanmoins, car à part sa jalousie féroce de l'autorité, Gia Long fut réellement un très grand monarque.

Au dedans, il a fait d'immense efforts pour réorganiser l'armée, l'administration, les finances, les travaux publics, la justice et l'instruction publique.

A la Cour, comme je vous l'ai dit, il n'y eut plus de premier ministre. Les affaires étaient réparties entre six ministres: Intérieur, Finances, Rites, Guerre, Justice et Travaux publics. L'empereur était divisé en 23 provinces (trần) et 4 territoires militaires (doanh) répartis comme suit: Le Nord (Bắc thành) comprenant 11 provinces était placé sous l'autorité d'un vice-roi. De même était le Sud (Gia Định thành) comprenant 5 provinces. Quant au Centre placé sous l'administration directe de la Cour, il comprenait 7 provinces et les 4 territoires militaires. Une sage décentralisation était ainsi réalisée, rendue nécessaire par l'étirement excessif de l'empire dans le sens Nord-Sud.

L'armée, grâce à laquelle Gia Long a pu gravir jusqu'au trône, ne fut naturellement pas négligée. Les principaux traits de son organisation furent:

- Recrutement à raison d'un habitant sur 5, 7 ou 10 suivant les provinces;
- Chaque classe de mobilisés était répartie en 3 groupes dont un seulement était maintenu sous les drapeaux, les deux autres étant renvoyés à leurs foyers. Relève annuelle à tour de rôle.
- Armement comprenant à la fois les armes blanches et les armes à feu: canons et arquebuses;
- Armée de mer stationnant à la Capitale et aux différents ports.

Le système fiscal comprenait essentiellement l'impôt personnel, l'impôt foncier et les accises frappant la cannelle, les nids d'hirondelles, le bois exploité des forêts.

Les unités de longueur et de poids furent uniformisées dans tout l'empire en 1808 et 1813.

Une route mandarine (ébauche de l'actuelle route nationale N° 1) fut construite allant de Nam Quan (Lạng Sơn) à Bình Thuận.

La construction des digues et le creusement des canaux furent également l'objet de soins attentifs.

En 1811, sous la haute direction de Nguyễn Văn Thành, un Code fut rédigé et proclamé, qui serait désormais applicable à tout l'empire.

Enfin, l'enseignement des lettres fut fortement encouragé, Gia Long comprenant parfaitement que s'il avait pu conquérir l'empire grâce à des militaires, il ne pourrait l'administrer qu'avec des lettrés.

- Décidément votre Gia Long était un grand empereur, et j'ai eu tort de lui en vouloir pour son ingratitude envers ses anciens compagnons et sa sauvage conduite envers les Tây Sơn vaincus.

- Petite tache sur son règne glorieux, tant au dehors qu'au dedans. Avec la Chine, il entretenait des relations cordiales moyennant un tribut tri-annuel symbolique. A ce propos, j'allais oublier de vous dire que Gia Long, soit pour montrer sa soumission à la Chine, soit pour affirmer que son règne marqua définitivement la fin de la dynastie des Lê, demanda à la Chine de changer le nom de notre pays Đại Việt (le Grand Việt) en celui de Nam Việt (le Việt du Sud). Mais l'empereur de Chine, sous prétexte que cette appellation avait été déjà employée par Triệu Đà, proposa la formule Việt Nam (le Sud des Việt), impliquant par là que notre pays n'était qu'un territoire Việt, donc chinois en principe. Gia Long dut consentir à cette petite modification de forme. Et c'est à partir de Gia Long que notre pays s'appelle officiellement Việt Nam, et définitivement, j'espère, puisque ce nom est reconnu non seulement par la Chine, mais encore par tous les autres pays de la terre.

- Vous m'en voyez ravi pour vous, et pour nous aussi, qui quelques années plus tôt vous désignions au petit bonheur, tantôt par Annamites et tantôt par Vietnamiens.

- Je continue l'historique de nos relations avec les pays étrangers sous le règne de Gia Long. Le Cambodge, qui avait subi alternativement l'influence siamoise et vietnamienne, devint notre protectorat en 1813, avec le consentement apeuré du Siam.

Aux pays occidentaux qui demandaient l'autorisation de faire du commerce avec le Vietnam, Gia Long opposait un refus poli. Exception était faite seulement pour la France, dont il n'avait pas oublié les services. Pourtant, lorsqu'en 1817 le commandant du vaisseau de guerre La Cybèle, marquis de Kergarion, demanda au nom de Louis XVIII la concession du port de Đà Nẵng et de l'île de Pulo-Condore en exécution du traité de 1787, Gia Long refusa énergiquement en faisant répondre que ce traité, non exécuté par le Gouvernement français, n'avait plus de valeur. Quant aux volontaires français qui l'avaient bien servi, il les comblait de faveurs. Leur chef et animateur, l'évêque d'Adran, était mort le 9 Octobre 1799, épuisé par sa tâche écrasante et les maladies. Il lui avait été fait des funérailles grandioses auxquelles, hommage extraordinaire, assistaient même les reines et les princesses. De même plusieurs autres volontaires, tels que Dayot, Lebrun, etc, étaient rentrés chez eux, de sorte qu'à l'avènement de Gia Long en 1802 il ne restait plus à sa Cour que Phillipe Vannier, J.B.Chaigneau, de Forsans et le médecin Despiau.

A part ce dernier qui n'occupait qu'une position assez effacée, les autres étaient pourvus de hautes grades de mandarinat, et jouissaient de certains privilèges, entre autres la dispense de prosterner cinq fois devant le souverain à chaque cérémonie.

Ainsi débutèrent, sous de favorables auspices, les relations franco-vietnamiennes qu'un demi-siècle plus tard allait rendre tragique.

### **Derniers éclats d'apothéose**

- Quel fut le successeur de Gia Long? N'était-ce le sympathique prince Cảnh qui avait fait sensation dans les salons de Versailles?

- Non. Ce prince malheureux était mort prématurément en 1801, juste avant l'accession de son père au trône impérial. Il avait connu les jours d'épreuve, mais ne connut pas les jours de gloire. S'il avait régné, sa connaissance de l'Occident, ou plutôt – car il n'avait que 20 ans à sa mort – les relations amicales qu'il devait entretenir avec certains Occidentaux, nous auraient peut-être épargné bien des fautes. Mais il était mort en laissant néanmoins un fils en bas âge. Les lois de l'empire voulaient que ce petit prince succédât à son grand-père. Soit par intrigue de Cour, soit parce que Gia Long, dont nous connaissons le souci farouche d'affermir l'autorité impériale, ne voulut pas que le pouvoir passât aux mains d'un Conseil de Régence indispensable avec un souverain mineur, le titre d'héritier présomptif passa à son quatrième fils, le prince Đán. Et celui-ci, à la mort de son père survenue en 1820, monta sur le trône sous le nom de Minh Mạng (1820-1840), bien qu'à ce moment son neveu fût déjà majeur.

Minh Mạng était un prince très lettré, très travailleur, très consciencieux, mais jaloux de son autorité au point d'en devenir rancunier. Il supportait très difficilement le libre-parler des grands dignitaires de la Cour, anciens compagnons d'armes de son père. C'est ce qui explique les iniques procès qu'il ferait intenter, à titre posthume, contre Lê Văn Duyệt et Lê Chát. Celui-ci, d'abord partisan des Tây Sơn, s'est ensuite rallié au prince fugitif Nguyễn Ánh. Après de nombreux et magnifiques exploits guerriers, il fut élevé au rang de duc, nommé Maréchal du Groupe d'armées de l'arrière, puis gouverneur général des provinces du Nord. Il mourut en 1826, entouré de la vénération universelle. Mais lorsqu'éclatèrent des révoltes au Nord, l'empereur Minh Mạng en prit prétexte pour l'accuser d'avoir de son vivant favorisé l'éclosion de ces révoltes. C'est que Lê Chát, par sa libre façon de parler et de donner des conseils, avait maintes fois offensé Minh Mạng sans que celui-ci osât le châtier. Et le fidèle serviteur de la monarchie, l'un de ses principaux artisans, fut condamné à titre posthume à être dépouillé de tous ses titres et grades mandarinaux.

Le procès de Lê Văn Duyệt fut encore plus unique, et aboutit à une conclusion tragique. Minh Mạng, dès son avènement, supprima la vice-royauté du Nord mais n'osa pas s'attaquer à la vice-royauté du Sud, dont le titulaire était Lê Văn Duyệt, le plus fougueux des lieutenants de Gia Long, bien qu'il débutât à servir en qualité d'eunuque. Il était admiré de ses soldats pour sa folle bravoure, adoré de ses administrés pour son extrême intégrité, et redouté des Cambodgiens pour sa prompte répression des actes de brigandage survenant à la frontière. Un jour, des ambassadeurs cambodgiens s'étant présentés à la Cour de Hué, Minh Mạng demanda s'ils étaient satisfaits des relations entre les deux pays. Et candidement les Cambodgiens lui firent un éloge excessif du vice-roi Lê Văn Duyệt qui par son énergie savait mater tous les

pirates et écumeurs de mers, assurant ainsi une paix féconde à toutes les populations riveraines du Golfe du Siam. Faire l'éloge d'un sujet sans en attribuer les mérites à l'empereur, quelle maladresse! Minh Mạng en prit ombrage, aussi bien que du plaidoyer pathétique de Duyêt en faveur du fils du prince Cảnh pour succéder à son titre d'héritier présomptif de la couronne, et enfin de la protection bienveillante accordée aux missionnaires et négociants étrangers séjournant en Cochinchine par le vice-roi.

Aussitôt que celui-ci mourut, Minh Mạng supprima la vice-royauté des provinces du Sud, et envoya un haut mandarin civil chargé spécialement d'enquêter sur les abus de pouvoir du feu vice-roi. Tous les biens de celui-ci furent saisis, et tous ses anciens protégés arrêtés, emprisonnés, obligés sous tortures d'avouer les crimes de leur ancien protecteur. Le résultat ne se fit pas attendre. Lê Văn Khôi, fils adoptif de Lê Văn Duyêt, avec la connivence de ses geôliers préalablement achetés et de ses nombreux partisans, attaqua par surprise l'envoyé impérial en sa résidence, et le livra au supplice du feu devant les acclamations frénétiques de la population. Sa révolte, qui ensanglanta la Cochinchine durant trois ans (1833-1835), entraîna par voie de conséquence celle de Nông Văn Vân, beau-frère de Lê Văn Khôi, qui dans le même temps mit en péril toute la Haute-Région du Tonkin.

Minh Mạng eut aussi à réprimer d'autres révoltes de moindre importance, celles de Phan Bá Vành et de Lê Duy Lương suscitées par l'administration tyrannique des mandarins et l'hostilité de la population du Nord restée fidèle aux Lê. En contre-partie, il eut la gloire d'affermir et d'élargir le protectorat du Vietnam sur le Cambodge et une bonne partie du Laos, après avoir vaincu le Siam. Jamais, ni avant ni après, l'empire du Vietnam n'a été aussi étendu que sous le règne de Minh Mạng.

- Comment expliquez-vous cette puissance?

- D'abord, c'était un écho prolongé, une suite naturelle du règne glorieux de Gia Long. Le grand empereur avait forgé une armée qui restait redoutable sous son successeur. Et surtout, ses succès éclatants avaient exalté le culte du héros dans la classe dirigeante de la nation, c'est-à-dire les lettrés, dont le représentant le plus célèbre fut Nguyễn Công Trứ, grand poète, grand administrateur et grand homme de guerre. A la fin du 18<sup>e</sup> siècle, devant les malheurs de la patrie, nos lettrés ont exhalé leur douleur dans des poèmes très beaux mais infiniment déprimants. La Complainte d'une femme d'un guerrier (Chinh phụ ngâm) et la Complainte d'une femme du harem royal (Cung oán ngâm khúc) ne furent qu'un long sanglot. Mais l'éclatante victoire de Đống Đa, puis les campagnes victorieuses de Gia Long ont opéré un miraculeux redressement dans les esprits.

Nguyễn Công Trứ, né en 1778, appartenait justement à cette génération privilégiée qui, dans sa jeunesse, se réveillait chaque matin avec un bulletin de victoire, et qui, parvenue à l'âge de raison, ne rêvait que de se faire un nom sous un règne qui s'annonçait si glorieux. Écoutons-le définir ses aspirations: (Chefs d'oeuvres de la L.V. p.271)

Sous la voûte céleste, sur la surface de la Terre,  
Chacun doit acquitter sa dette d'aventures.  
Que partout, au Sud, au Nord, à l'Est et à l'Ouest,  
Il déploie son énergie sur les quatre océans.

Personne depuis l'antiquité n'est immortel,  
 Seul importe de léguer son nom à l'Histoire.  
 Ne jugez pas les gens prématurément  
 Car le héros encore inconnu est rarement apprécié à sa valeur  
 Mais un moment viendra où au milieu de la tempête  
 Il saura diriger la barque contre le vent violent;  
 Sa volonté est de percer les monts et de combler les fleuves  
 Pour devenir un héros que la Renommée partout acclamera.  
 Sur le large chemin des nuages, il se promènera allègrement,  
 Et sa dette d'aventures une fois acquittée, il battra des mains  
 joyeusement  
 Pour s'adonner le cœur léger aux plaisirs de la poésie et de l'alcool.

### La question religieuse

Ce furent de tels hommes qui firent la grandeur du règne des premiers empereurs Nguyễn. Mais, hélas, ce furent aussi les derniers éclats d'une apothéose qui allait s'achever en incendie. L'héroïsme généreux des premières années allait s'essouffler pour faire place à une haine farouche contre l'étranger et tout ce qu'il représentait: la science, le progrès, et une nouvelle foi religieuse. Et les événements se dérouleront dans un cercle infernal: la haine de l'étranger entraînera les persécutions religieuses qui, à leur tour, exaspéreront la foi chez les néophytes et donneront à l'étranger de nouveaux prétextes pour intervenir dans nos affaires.

On aurait tort de s'imaginer que Minh Mạng fut le seul et le premier responsable de la politique de défiance envers les Occidentaux. Gia Long, esprit ouvert pourtant, a refusé énergiquement à plusieurs reprises de commercer avec l'Angleterre. S'il se montrait bienveillant envers les Français, c'était uniquement par gratitude. Lui mort, celle-ci disparut. Dès 1822, Minh Mạng refusa de conclure un traité de commerce proposé par la France. Les derniers Français qui étaient restés à sa Cour, Chaigneau et Vannier, constatant sa froideur croissante à leur égard, demandèrent en 1824 leur congé et partirent. Tout contact diplomatique entre les deux pays était dès lors rompu.

Restaient les missionnaires. Au début Minh Mạng se contenta de les réunir à Hué, sous prétexte de les employer à traduire en vietnamien les livres occidentaux, mais en réalité pour les empêcher de propager la foi chrétienne dans le peuple. Sa haine de la nouvelle religion s'accrut du fait qu'un missionnaire, le père Marchand, fut trouvé dans les rangs de rebelles lors de la révolte de Lê Văn Khôi. Dès lors commença l'ère des persécutions religieuses, qui se poursuivrait sous Thiệu Trị et Tự Đức pour ne prendre fin qu'avec la domination française. L'histoire du martyrologe chrétien au Vietnam, comme partout ailleurs, fut pleine des plus sublimes traits d'héroïsme du côté des persécutés et souillée de la plus révoltante sauvagerie du côté des persécuteurs. Des missionnaires ont dû se cacher pendant des mois entiers sous terre pour enseigner la foi. Des fidèles arrêtés ont préféré avoir la tête tranchée plutôt que marcher sur une croix jetée à terre.

Et pourtant cette sauvagerie qui nous révolte et qui, je le répète ne devait pas être imputée seulement aux empereurs Nguyễn mais à la quasi totalité de la population vietnamienne de ce temps, cette sauvagerie se comprenait parfaitement. Depuis des dizaines de siècles le peuple



vietnamien a vécu dans le plus large esprit de tolérance; dans son Olympe il adorait indistinctement Bouddha, Lao Tse, Confucius, les Génies du Ciel et de la Terre. Pourquoi en voulait-il donc si férocelement au Christianisme, animé pourtant du plus haut esprit de charité qu'il honorait tant lui-même? Il y a à cela deux raisons, dont je vous ai parlé incidemment plus haut, et que je tiens à préciser encore une fois.

De tout l'admirable dogme chrétien, les lettrés n'ont retenu qu'une monstruosité l'interdiction du culte des ancêtres préconisé par le Confucianisme, et que Bouddhisme, Taoïsme et polythéisme admettaient parfaitement. Or la piété filiale, dont le culte des ancêtres est le signe extérieur, était considérée comme la vertu de base par les lettrés. Et la renier (en refusant de célébrer le culte des ancêtres), c'était renier toute la culture millénaire dont nous étions si fiers, c'était se montrer mauvais père, mauvais époux, mauvais ami, mauvais sujet, etc.

Ce qui excitait aussi la méfiance des anti-chrétiens, c'était le fait que la nouvelle religion était importée par des hommes de race blanche, des étrangers au monde chinois qui était le nôtre. Imprégnés de culture chinoise, nos lettrés considéraient tout ce qui était en dehors du monde chinois comme barbare, diabolique. Si, au lieu d'être propagé par des 'diables blancs' (bạch qui), le Christianisme nous était venu par des Chinois comme le Bouddhisme, le Taoïsme, le Lamaisme même, si les prières chrétiennes, au lieu d'être chantés en Latin, nous étaient enseignées en chinois, il y aurait tout lieu de parier que le drame religieux ne se serait pas posé chez nous il y a un siècle de façon si sanglante pour laisser encore maintenant une plaie mal fermée.

En somme, dans cette pénible question religieuse, l'aspect culturel a dominé l'aspect religieux proprement dit. Et le fait que des frégates occidentales sont venues bombarder nos ports pour exiger la libération des missionnaires arrêtés a encore envenimé les choses en transformant le problème culturel déjà passablement épineux en un problème politique. Alors, au nom de la patrie, tous les crimes étaient permis!

- Oui, que de crimes on a commis au nom de la liberté, et à plus forte raison de la patrie. Mais, excusez-moi, vous m'avez montré le danger qui menaçait votre peuple, et vous ne m'avez rien dit encore des causes qui l'ont rendu incapable d'y faire face.

### **La dévirilisation des mœurs**

- La discorde résultant des persécution religieuses n'en était-elle pas une, et des plus graves encore? Mais vous avez raison, il y en avait d'autres. Sous Minh Mạng le lettré, les mandarins civils commencèrent à avoir le pas sur les mandarins militaires:

*Quan văn nhất phẩm đã sang,  
Quan võ tứ phẩm còn mang gươm hầu.*

Les mandarins civils du septième degré sont déjà très honorés,  
Mais un mandarin militaire du quatrième degré doit encore  
porter une épée pour faire l'ordonnance.

C'était là une réaction facile à prévoir. Sous les Tâ Son et même sous Gia Long, la parole avait été à l'épée; on ne rencontrait aux postes importants que des guerriers grossiers et indisciplinés, traînant insolemment leurs sabres. Les plus grands dignitaires de la Cour d'ailleurs étaient des maréchaux, des amiraux qui regardaient les scribes avec hauteur. Mais Gia Long eut tôt fait de comprendre que s'il avait pu conquérir le trône avec l'épée, il ne pourrait le garder qu'avec le pinceau, au besoin même en abaissant celle-là devant celui-ci. Ainsi, la pacification une fois achevée, se mit-il à encourager fortement les lettres. Il fit construire ou restaurer dans chaque chef-lieu de province un temple destiné au culte de Confucius, où chaque année les autorités provinciales devaient venir célébrer solennellement l'anniversaire du Grand Sage. Une Université (Quốc tử giám) fut fondée à la capitale Hué pour disperser l'enseignement supérieur aux fils des mandarins et aux étudiants les plus capables sélectionnés et envoyés par les provinces. Enfin, dès 1807, des concours littéraires pour la délivrance du diplôme de licencié furent ouverts.

Minh Mạng, très bon lettré, ne pouvait que renforcer cette tendance. La troisième année de son règne (1822), il organisa le premier concours à la capitale pour recruter des docteurs. Mieux que cela, il fit supprimer les vices-royautés du Nord et du Sud tenues jusque là par des maréchaux de l'empire, et les remplaça par des gouvernements provinciaux confiés à des mandarins civils.

Son fils Thiệu Trị (1841-1847) et son petit-fils Tự Đức (1847-1885) continuèrent la même politique. Tự Đức surtout était passionné pour les lettres. Il a laissé un Recueil de poésies (Ngự chế thi văn) fort appréciées, et a composé en nôm, c'est-à-dire en vietnamien, plusieurs instructions versifiées destinées à l'enseignement du peuple: Thập điều (les dix commandements), Tự học diễn ca (la chanson pour l'encouragement de l'autodidactisme), Luận ngữ diễn ca (commentaire versifié du Luận ngữ, un des livres fondamentaux de la doctrine confucianiste).

Même en pleine période de guerre avec les Français, Tự Đức aimait à discuter littérature avec ses mandarins. Les anecdotes suivantes montrent sa passion des lettres poussée jusqu'à l'inconscience.

Très infatué de son talent, il dit un jour en annotant les copies des candidats au doctorat: "Si je n'étais empereur, je serais premier docteur de l'empire".

Recevant un autre jour des mauvaises nouvelles de la frontière, il soupira:

武	將	消	愁	惟	有	酒
<i>Võ</i>	<i>trương</i>	<i>tiêu</i>	<i>sầu</i>	<i>duy</i>	<i>hữu</i>	<i>tửu,</i>
文	臣	退	虜	更	無	詩
<i>Văn</i>	<i>thần</i>	<i>thoái</i>	<i>lũ</i>	<i>cánh</i>	<i>vô</i>	<i>thi</i>

Les mandarins militaires n'ont que l'alcool pour chasser le chagrin  
Cependant que leurs collègues civils ne peuvent même pas  
composer un poème pour repousser l'ennemi!

Enfin vous saurez que TỰ ĐỨC a succédé à THIỆU TRỊ au détriment de son frère aîné le prince HỒNG BẢO. Plus tard, celui-ci tenta de se révolter et fut condamné à mort. Un jour donc, dans un moment d'inattention, TỰ ĐỨC se mordit la langue entre ses dents. Il donna aussitôt cet incident comme sujet de composition littéraire à ses mandarins. Nguyễn Hàm Ninh lui présenta ce poème dans lequel il fit parler la langue s'adressant à la dent:

生	我	之	初	爾	未	生
<i>Sinh</i>	<i>ngã</i>	<i>chi</i>	<i>sơ</i>	<i>nhĩ</i>	<i>vi</i>	<i>sinh</i>
爾	生	之	很	我	爲	兄
<i>Nhĩ</i>	<i>sinh</i>	<i>chi</i>	<i>hậu</i>	<i>ngã</i>	<i>vi</i>	<i>huynh</i>
一	棠	共	享	珍	甘	味
<i>Nhất</i>	<i>đường</i>	<i>cộng</i>	<i>hưởng</i>	<i>trân</i>	<i>cam</i>	<i>vị</i>
何	忍	相	亡	骨	肉	情
<i>Hà</i>	<i>nhẫn</i>	<i>tương</i>	<i>vong</i>	<i>cốt</i>	<i>nhục</i>	<i>tình?</i>

Quand je naquis, tu n'étais pas née  
 Puisque tu vins au monde après moi, je suis donc ton aînée  
 Destinées à savourer ensemble les mets délectables,  
 Comment as-tu le cœur d'oublier l'amitié qui devrait unir l'os à la chair?

- Formidable! Ce poème décrit à la perfection la langue mordue par la dent, et constitue en même temps une allusion directe au fratricide de l'empereur. Quelle fut la réaction de ce dernier?

- Il fit donner à son auteur une once d'or et un coup de rotin pour chaque vers, qu'en tant que poète il estima admirable, mais offensant en tant qu'empereur.

- Bravo! Je trouve tout à fait élégant ce geste de TỰ ĐỨC qui, tout en punissant l'insolence d'un sujet, a rendu hommage au talent d'un confrère en littérature.

- N'est-ce pas? Si je vous ai raconté ces menues anecdotes, c'est justement pour vous faire sentir à quel point la passion des lettres nous faisait oublier les affaires sérieuses de l'Etat.

Le métier des armes était de plus en plus dédaigné, l'éducation militaire de plus en plus désertée puis sujette à suspicion car, pensait-on, elle ne servait qu'à former des chefs rebelles, de sorte que les examens pour le recrutement des licenciés militaires furent réduits à de simples épreuves d'athlétisme (haltères, sauts, lutte) entre des candidats complètement illettrés. Aussi, de plus en plus, était-on obligé de confier le commandement des troupes, quand survenait une révolte intérieure ou une guerre étrangère, à des mandarins civils aux longs ongles recourbés en feuilles d'orchidée, et qui se faisaient transporter au front en hamac, accompagnés de parasols et de pipes à eau à long tuyau flexible. Quant au soldat, la chanson populaire suivante en dit assez long sur sa valeur combative: (Littérature populaire Vietnamienne, p.132, N0362)

Durant mes trois ans de garnison à la frontière  
 Le jour je dois garder le poste, et la nuit le travail administratif  
 m'absorbe.

Couper des bambous et du bois dans la forêt, tel est mon lot  
 Et puisque tout être doit souffrir, à quoi bon me plaindre?  
 Je n'ai à manger que des pousses de bambou;  
 Isolé au milieu de la brousse, je ne sais à qui confier mes peines.

Et il avait raison, le pauvre conscrit, de se plaindre de son sort. Voudrait-il faire vaillamment son devoir de soldat qu'il n'en aurait pas les moyens. Seulement un homme sur cinq était armé d'une vieille arquebuse avec laquelle il n'avait le droit de s'exercer que lors des grandes manœuvres qui avaient lieu deux fois par an. Et à chacune de ces manœuvres, il ne pouvait tirer que quelques coups, car le prix des cartouches tirées en trop lui serait retranché sur sa solde!

Il n'était pas étonnant que sous le règne de Tự Đức l'armée vietnamienne fut tombé à un degré de faiblesse inimaginable. L'Histoire raconte qu'un jour l'empereur s'en fut faire une excursion en mer, à la lagune de Thuận An. Il eut la douleur et la honte d'assister de ses propres yeux à la destruction, par des corsaires chinois, de la flotte impériale amenant à la Capitale le produit des impôts du Nord. Savez-vous quelle fut sa réaction en cette circonstance?

- Il composa un poème?

- Vous avez deviné juste. Il composa un poème pour flétrir la couardise de ses officiers, puis passa outre. Etonnez-vous après cela que la décadence de l'empire soit allée en s'accéléralant jusqu'à la perte de l'indépendance!

### **La décadence**

- Pouvez-vous m'en citer quelques signes avant-coureurs?

- D'abord la perte de notre protectorat sur le Cambodge et le Laos. A la faveur des troubles survenus en Cochinchine en 1841, troubles que l'armée vietnamienne était incapable de réprimer, les Cambodgiens aidés des Siamois se soulevèrent contre nous. La guerre ne fut terminée qu'en 1847; le Cambodge recouvra son indépendance tout en se reconnaissant vassal du Vietnam. Quant au Laos, il passerait sous le protectorat de la France en même temps que nous.

La grande question n'était d'ailleurs plus de chercher à s'agrandir, mais de sauvegarder son indépendance déjà menacée. En effet, à partir de 1845, fatiguée de nos persécutions religieuses, la France y répondait de plus en plus brutalement. En 1845, le vaisseau Alcène pénétra dans le port de Đà Nẵng pour exiger la liberté de l'évêque Lefèvre que nous avions arrêté. En 1847, Rigault de Genouilly canonna le même port pendant que traînaient les négociations en vue de garantir la liberté de conscience. Enfin, en 1858, commencèrent les hostilités qui aboutiraient à la perte des trois provinces orientales du Sud d'abord, puis de ses trois provinces restantes, puis de l'empire tout entier.

Mais avant même d'arriver à ce naufrage tragique, l'empire était tombé dans un état de décomposition lamentable, tellement il est vrai qu'on n'est jamais perdu que par ses propres fautes.

A la Capitale fut fomenté en 1866 un attentat contre la vie même de l'empereur, attentat qui faillit réussir. Cette année-là, Tự Đức fit faire des travaux considérables pour la construction de sa future tombe. Et vous savez que chacune des tombes impériales est un très vaste terrain pouvant englober un monticule et plusieurs ruisseaux, et sur lequel sont édifiées de nombreuses œuvres d'art: la tombe proprement dite, le temple, et divers palais de plaisance où pourrait flâner l'âme de l'empereur défunt. La construction de la future tombe de Tự Đức nécessitait donc l'emploi de plusieurs milliers d'ouvriers enrôlés de force pour cette corvée. Exploitant leur mécontentement général, quelques partisans de Đinh Đạo, fils du feu prince Hồng Bảo, tentèrent de réaliser un attentat pour placer leur patron sur le trône. Munis d'un faux recrit impérial, ils vinrent arrêter le chef du chantier, puis haranguèrent les ouvriers. Ceux-ci les suivirent docilement et marchèrent contre le Palais impérial. Ils réussirent à enfoncer plusieurs portes et étaient déjà devant les murs de la Cité Interdite lorsqu'ils furent arrêtés par le capitaine des gardes Hồ Oai. Les rebelles, qui n'étaient armés que de bâtons et de truelles, furent aisément vaincus par la Garde Impériale accourue au commandement de son chef. Ils furent tous condamnés à mort ainsi que le malheureux prince Đinh Đạo.

Au Nord, la situation était encore pire. La frontière n'étant plus gardée par des officiers capables, les pirates chinois s'y infiltrèrent, pillant et dévastant tout sur leur passage. Et les pirates locaux, profitant de désordre, imitèrent leur exemple. Presque sans interruption, à partir de 1851 jusqu'à la fin du long règne de Tự Đức, la piraterie sévissait au Nord à l'état endémique:

- 1851: agression des trois bandes de pirates chinois toutes nommées Đường (giặc Tam Đường).
- 1854: révolte de Lê Duy Cự, un lointain descendant des Lê, laquelle révolte fut surnommée celle des Sauterelles (giặc Châu Chấu) parce qu'elle éclate au moment même où des légions innombrables de ces insectes dévastèrent les moissons. Le célèbre poète Cao Bá Quát fut le conseiller de ce mouvement.
- 1861: révolte de Tạ Văn Phụng, soutenu par les nouveaux ralliés au Christianisme.
- 1862: révolte de Nguyễn Văn Thịnh dit Cai tổng Vàng, dont les exploits extraordinaires firent une sorte de Robin Hood vietnamien.
- 1868: invasion des débris des pirates Tai Ping, vaincus en Chine par la dynastie mandchoue, et qui se réfugièrent au Nord-Vietnam comme en pays conquis. Ils se divisèrent en trois groupes: les Pavillons Noirs de Lư Vĩnh Phúc, les Pavillons Jaunes de Hoàng Sùng Anh, et les Pavillons Blancs de Bàn Văn Nhị.

La Cour de Hué s'épuisa vainement à combattre ces foyers d'incendie qui, éteints en un endroit, se rallumèrent immédiatement en un autre. Plusieurs de ses hauts mandarins y perdirent leur vie. Et de nombreux autres, défaits par les pirates, furent dégradés et envoyés au front à titre de simples soldats. Pauvres lettrés! Ayant seulement appris à composer des poèmes, comment sauraient-ils, du jour au lendemain, faire évoluer des armées? La peur des pirates était telle en ce moment que le fait d'être nommé mandarin était considéré comme une condamnation à mort, et que beaucoup de lauréats des concours littéraires refusaient des brevets de mandarinat.

Pour comble de malheur, le temps de la piraterie était aussi, par voie de conséquence, le temps des calamités naturelles. En effet, devant cet état d'insécurité généralisée, les mandarins régionaux – et ce n'étaient pas toujours les plus courageux qui acceptèrent ces postes périlleux – les mandarins ne pensaient souvent qu'à sauver leur peau, et négligeaient presque complètement leurs fonctions administratives. Pendant 18 années consécutives, les digues du Fleuve Rouge furent rompues, entraînant non seulement des morts et des dégâts matériels innombrables, mais encore la famine et les maladies épidémiques. Jamais, au cours de notre Histoire millénaire, notre peuple n'avait autant souffert que sous le règne de Tỵ Đức.

Et ce fut à ce moment où, épuisée par les calamités naturelles, déchirée par les révoltes intérieures, tiraillée par les dissensions religieuses, que la nation vietnamienne eut à affronter une Puissance moderne. Il me reste un pénible devoir à faire: vous raconter les souffrances de notre pays, ses héroïsmes et ses hontes au cours du douloureux calvaire qui mena à la perte de l'indépendance.

- Mon pauvre ami! Croyez bien que je compatis sincèrement à votre douleur. Mais le passé est le passé, et plus il a été douloureux, plus d'énergie il doit vous insuffler pour préparer l'avenir.

## 15

### LES ÉTAPES DU CALVAIRE

#### **L'aveuglement systématique**

- Donc, dès le début du règne de Tỵ Đức, la situation était déjà extrêmement périlleuse. Les persécutions religieuses ont été reprises avec vigueur, et des démonstrations sévères ont été faites à titre d'avertissement, par des vaisseaux de guerre français sur le port de Đà Nẵng en 1851, 1856 et 1858.

Devant ce danger imminent, comment avons-nous réagi? Le peuple comme la Cour n'y comprenait rien et ne voyait qu'un remède: redoubler de sévérité contre les missionnaires étrangers considérés comme des espions, et contre les nationaux convertis à la nouvelle religion, considérés comme des traîtres possibles.

Il y eut pourtant, dans cet aveuglement, des exceptions, et même des exceptions remarquables: Phạm Phú Thứ, Nguyễn Trường Tộ et Bùi Viện.

Phạm Phú Thứ (1820-1881), originaire du village de Đông Bàn, province de Quảng Nam, fut reçu docteur en 1843. Il fut adjoint à Phan Thanh Giản pour aller en France en 1863 demander le rachat des trois provinces orientales du Sud. De sa mission diplomatique qui échoua, il rapporta néanmoins le sentiment très net de la supériorité technique des nations occidentales et la nécessité de suivre leur exemple pour pouvoir garder l'indépendance du pays. Il adressa à l'empereur un rapport dans lequel il préconisa l'établissement d'une Ecole Navale, l'enseignement des langues occidentales pour former des érudits capables de traduire les livres d'Occident, l'encouragement des arts et métiers, etc. Malgré le refus méprisant opposé par la Cour à ses sages conseils, il demanda encore à deux reprises, en 1873 et 1874, la réforme de l'armée, le libre commerce international, l'établissement des relations diplomatiques avec diverses Puissances, etc. Il écrivit encore, pour répandre ses idées, un opuscule intitulé 'Bác vật tân biên' (Nouvel écrit sur la connaissance des choses). Personne ne daigna le lire et moins encore l'écouter.

Nguyễn Trường Tộ (1828-1871) avait la particularité d'être un chrétien à une époque où cette religion était regardée avec horreur par les lettrés. Très bon lettré lui-même, il dédaignait cependant les études futiles exigées aux examens pour se consacrer à l'étude des questions pratiques. Un hasard heureux allait décider de sa vie. Nommé professeur de chinois à l'école de la Mission de Tân Ấp, il eut l'occasion de rencontrer l'évêque Gauthier qui, charmé de sa brillante intelligence, lui enseigna le français et le conduisit en Europe pour qu'il put parfaire son éducation. Il fit ainsi connaissance avec la civilisation occidentale, ses régimes politiques, ses armées, ses usines. Au bout de trois ans il rentra au Vietnam, bouillonnant d'ardeur de mettre ses nouvelles connaissances au service de sa patrie. Dans son journal, on pouvait lire ces lignes émouvantes "J'aspire de toutes mes forces à servir mon pays. Je ne puis rester indifférent devant ses malheurs. Quoique sans situation, je dois chercher à mettre mes faibles capacités au service de Sa Majesté l'Empereur." Il demanda donc à Phạm Phú Thứ de la recommander à la Cour. Puis muni de l'indispensable recommandation, il adressa à l'empereur un long projet de réformes. Autant en emporte le vent! Il se fit alors embaucher au Gouvernement français de la Cochinchine, non pour le servir au détriment de sa patrie, mais pour atténuer les heurts entre les deux gouvernements. Il n'y réussit pas toujours. Ecœuré, il rentra à son village natal pour y réaliser en petit ses idées de réforme: amélioration des méthodes de culture, développement de l'artisanat. Enfin, en 1866, la Cour songea à utiliser ses capacités. Outre diverses missions comme l'exploitation des mines et le creusement des canaux, il fut chargé d'aller en France avec Nguyễn Đieu et l'évêque Gauthier pour y recruter des techniciens et acheter des machines. Malheureusement, les relations franco-vietnamiennes se tendirent de plus en plus, et firent interrompre ses négociations. L'Histoire rendra justice à ce grand patriote doublé d'un esprit encyclopédique hors pair. De 1863 jusqu'à sa mort survenue en 1871, il n'a pas rédigé moins de quatorze mémoires dans lesquels il exposa ses idées réformatrices qui touchaient à tout: diplomatie, administration, défense nationale, enseignement, finances, économie politique.

Bùi Viện (1844-1878) n'était pas moins étonnant. Reçu licencié en 1868, il eut le bonheur d'être recommandé à un grand mandarin, Lê Tuấn. Chargé d'aller réprimer les pirates du

Nord, celui-ci emmena avec lui Bùì Việ̀n, originaire de Thái Bình, qui connaissait parfaitement la topographie des régions en révolte. Après avoir aidé son patron à soumettre tous les rebelles, Việ̀n fut sollicité par un autre grand mandarin, Doãn Uẩ̀n, de venir le seconder dans la tâche d'édifier un port de commerce dont la Cour l'avait chargé. Là encore Bùì Việ̀n fit merveille. Sur l'emplacement de Ninh Hả̀i, un petit village de pêcheurs, il posa les fondations d'une ville que les Français agrandiraient pour devenir le magnifique port de Haiphong. Mais où il faillit acquérir une gloire impérissable, ce fut dans la diplomatie. En 1873, la menace française se précisant de plus en plus, l'empereur Tự Đứ̀c eut l'idée de chercher l'alliance d'une puissance occidentale qu'il opposerait à la France. Il donna carte blanche à Bùì Việ̀n pour étudier et préparer ce projet. Voilà donc notre lettré faisant voiles vers Hongkong, carrefour des routes internationales. Grâce à sa connaissance parfaite du chinois, il n'eut aucune peine à se lier d'amitié avec un certain nombre de Chinois gagnés aux idées modernes. Et, par eux, il fut introduit au conseil américain à Hongkong, né de mère chinoise, et également très versé dans les lettres chinoises. Au milieu des conversations littéraires et philosophiques, Bùì Việ̀n découvrit en son interlocuteur l'image d'un peuple jeune et dynamique qui avait réussi à secouer la domination anglaise depuis un siècle. Il s'enhardit à lui parler politique, à exposer le péril dont sa patrie était menacée. Le consul, vivement intéressé lui donna une lettre d'introduction auprès du Président des U.S.A, S. Grant. Alors sans songer qu'il n'avait encore aucuns pouvoirs officiels précis, Bùì Việ̀n décida de profiter sans tarder de cette occasion providentielle. Il se rendit donc en Amérique. Et, après beaucoup de difficultés à cause de son ignorance de la langue anglaise et de l'absence d'Américains connaissant le vietnamien, il fut enfin admis à une audience du président Grant, à travers le truchement d'un interprète chinois. Grant qui en voulait à la France pour sa politique coloniale au Mexique et ailleurs, ne répugna pas à l'idée d'entrer en relations avec le Vietnam, mais exigea un message officiel de l'empereur Tự Đứ̀c avant d'ouvrir les négociations. Bùì Việ̀n rentra donc à Haiphong, puis se rendit à Huế̀, plein de feu, pour rendre compte à l'empereur du résultat heureux de sa mission. Malgré la répugnance de ses conseillers, Tự Đứ̀c, après de longs mois d'hésitation, nomma Bùì Việ̀n ministre plénipotentiaire et lui confia un message officiel demandant au Président des U.S.A l'alliance américaine pour le Vietnam. Malheureusement, entre temps, les événements ont évolué. En 1875, lors du second voyage de Bùì Việ̀n en Amérique, la France avait fortifié sa position au Vietnam, et le gouvernement américain ne voulut plus remettre en question cet état de fait. Et c'est ainsi que l'alliance américano-vietnamienne, qui aurait pu être conclue un siècle plus tôt et changer le cours de l'Histoire de notre pays, fut abandonnée.

- Dommage!

- Oui, et tout cela à cause de l'aveuglement funeste des grands dignitaires de la Cour de Huế̀. Imbus de culture chinoise, ils se prenaient pour le seul peuple civilisé au monde avec les Chinois, tous les autres étant des barbares. Phạm Phú Thứ̀, Nguyễn Trường Tộ̀, Bùì Việ̀n et tant d'autres encore qui avaient voyagé à l'étranger furent soupçonnés d'exagérer les choses vues pour se donner de l'importance. Ne rapportaient-ils par l'existence impossible des lampes (électriques) qui éclairaient sans consommer de l'huile? Ce fut tout juste si les Vénérables Colonnes de l'empire ne faisaient pas condamner ces imposteurs pour avoir essayé d'accréditer des faits diaboliques!



Au fond, dans ce refus systématique de toute idée de réforme, dans cet aveuglement insensé qui nous étonne et nous révolte aujourd'hui, il y avait encore, outre l'aveugle orgueil, une grande part d'égoïsme. Les Japonais étaient, vers la même époque, aussi orgueilleux que nous sinon plus, de leur culture héritée de la Chine. Mais à la grande voix du Mikado Meiji, daimos et samourais renoncèrent spontanément à leurs intérêts féodaux, à leurs idées archaïques, à leur mode de vie ancestral, pour réaliser la Grande Révolution de 1868. Il nous a manqué certainement un grand souverain comme Meiji, mais il nous a manqué aussi des daimos et samourais aimant passionnément leur patrie au point de lui sacrifier leurs croyances les plus sacrées. Nos lettrés étaient patriotes aussi, personne n'en disconvient, mais leur patriotisme, qui allait jusqu'au sacrifice de la vie, ne savait pas s'élever jusqu'au sacrifice de leur idées. Je ne sais pas si je me suis fait assez comprendre.

- Oui. En somme, vous voulez dire qu'en isolant farouchement le Vietnam d'autrefois de toute influence étrangère, vos lettrés s'accrochaient inconsciemment à leurs privilèges personnels, à leur position sociale bien assise que des réformes pourraient renverser.

- C'est un peu cela. Je sais bien qu'il est toujours téméraire et parfois injuste de vouloir porter un jugement sur les actes des hommes du passé, mais enfin nos ancêtres étaient aussi intelligents que les Japonais; comment se fait-il donc qu'ils aient refusé de moderniser notre pays comme les Japonais ont modernisé le leur? Pourquoi? Pourquoi?

- Ne vous torturez pas la cervelle à creuser ce problème délicat, et dites-moi plutôt quelles conséquences il allait entraîner.

### **La perte du Sud**

- Comme vous voudrez. Vous saurez donc que malgré la disproportion énorme des forces en présence, notre indépendance n'a pas sombré en un matin. Elle s'est effilochée pièce par pièce, lambeau par lambeau. En 1858, pour venger l'exécution de quelques missionnaires français et espagnols, une flotte franco-espagnole, sous le commandement de Rigault de Genouilly, vint bombarder le port de Đà Nẵng avec l'intention de remonter jusqu'à la capitale Hué. Mais rencontrant une résistance assez sérieuse, le chef de l'expédition abandonna ce projet et dirigea son escadre vers la Cochinchine. Très facilement il s'empara de la citadelle de Gia Định. Puis il revint à Đà Nẵng en faire le siège, inutilement. Il fut bientôt remplacé par le contre-amiral Page. Sur ces entrefaites, Page reçut l'ordre de rallier en Chine la flotte française que commanda l'amiral Charner. En 1860, la paix étant signée entre la Chine et la France, Charner fut chargé de conquérir la Cochinchine avec sa flotte composée de 70 vaisseaux et de 3.500 marins. En face de Gia Định déjà perdue, les vietnamiens, sous le commandement de Nguyễn Tri Phương, avaient construit la forteresse de Kỳ Hòa qui depuis un an avait arrêté l'avance des Français vers les provinces voisines. Mais les renforts de Charner rompirent cet équilibre des forces. La forteresse de Kỳ Hòa fut prise d'assaut, et Nguyễn Tri Phương dut reculer jusqu'à Biên Hòa. Charner en profita pour s'emparer de Mỹ Tho (province de Định Tường). La Cour de Hué envoya Nguyễn Bá Nghi entamer les négociations de paix, mais celles-ci ne purent aboutir. Le vice-amiral Bonnard, qui avait remplacé l'amiral Charner, décida d'en finir. Il s'empara de Biên Hòa et de Vĩnh Long au début de 1862. Alors, prise de panique, la Cour de Hué se résigna à céder à la France, entre autres clauses, les trois provinces orientales du Sud.

Mais le traité du 5 Juin 1862 ne pouvait évidemment pas constituer une solution définitive. Les Français, qui avaient fort à faire pour pacifier leur nouvelle conquête, comprenaient que celle-ci serait continuellement travaillée par les patriotes vietnamiens tant qu'ils n'auraient pas mis la main sur toute la Cochinchine, sinon sur tout l'empire du Vietnam. De notre côté, nous ne pouvions pas tolérer que nos provinces occidentales du Sud fussent coupées de la mère-patrie par une enclave étrangère. Mais trop faibles pour reprendre les provinces perdues par les armes, nous étions obligés d'en demander le rachat. Une ambassade fut envoyée à cette fin en France en 1863. La Cour de Napoléon III, consciente des difficultés d'une expédition lointaine, se montra d'abord favorable au projet de rachat. Mais bientôt le parti colonialiste, le marquis de Chasseloup Laubat en tête, s'y opposa.

Le contre-amiral De La Grandière brusqua les choses en 1867, en envoyant à Phan Thanh Giản, gouverneur général des provinces du Sud, un ultimatum exigeant la remise des trois provinces occidentales: Vinh Long, An Giang et Hà Tiên. Pendant que Phan Thanh Giản essayait encore de négocier, les troupes françaises s'emparèrent de ces provinces. Ne voulant pas faire couler inutilement le sang du peuple, Phan ordonna de cesser toute résistance. Puis il adressa à l'empereur un rapport dans lequel il s'accusa d'avoir failli à sa mission et exprima sa foi dans la sagesse de Sa Majesté pour redresser la situation. Cela fait, il se condamna à mourir par inanition. Au bout de 17 jours, comme la mort tardait à venir, il absorba du poison après avoir recommandé à ses enfants de s'abstenir d'accepter aucun grade mandarinal des autorités occupantes. C'était un sage dans le sens le plus noble de ce mot. Elevé aux plus hautes dignités de l'empire, il restait pauvre. Esprit éclairé, il a recommandé des réformes nécessaires que personne ne voulait prendre en considération. Patriote mais humain, il a préféré se sacrifier plutôt que sacrifier la vie de ses administrés à sa gloire.

Et c'est ainsi que fut perdu le Sud, première victime abandonnée au colonialisme occidental, première étape du calvaire qui aboutirait à la perte totale de l'Indochine.

- Comment ont réagi vos ancêtres à cette amputation?

- La Cour de Hué déchargea sa fureur impuissante sur . . . devinez quoi? sur le cadavre de Phan Thanh Giản. Sans vouloir considérer combien son suicide était sublime, elle le destitua de tous ses grades mandarinaux et titres honorifiques, et même, suprême injure, fit effacer son nom de la liste des lauréats docteurs gravée sur une stèle de pierre posée dans le temple de Confucius.

Le peuple, heureusement, n'a pas partagé cette étroitesse d'idées. Et il rendit justice au grand patriote par la voix de son grand poète Nguyễn Đình Chiểu, le célèbre auteur du roman Lục Vân Tiên, dans le poème suivant dédié à la mémoire de Phan Thanh Giản (Les chefs d'œuvre de la Littérature Vietnamienne, p.311).

Les monts et les fleuves sont bouleversés, d'où vient ce malheur, ô ciel?  
Lugubrement les nuages blancs obscurcissent la terre de Ngao Châu.  
Ses services sous trois règnes furent anéantis avec quelques rapports,  
alors que la sécurité des six provinces reposait sur ses seules épaules.

Vainement chaque jour il attendait le message des hirondelles de la passe du Nord.  
Cependant que la poule d'eau criait lugubrement la nuit sur les citadelles du Sud.  
Dans les neuf caractères inscrits sur sa tablette funéraire est gravé son coeur de  
vermeil.

Donéavant, le vent d'automne soufflera sans répit sur le monde.

- Les neuf caractères inscrits sur la tablette funéraire, que sont-ils?

- Avant de mourir, Phan recommanda à ses enfants d'écrire sur sa tablette funéraire, au lieu de ses titres et grades mandarinaux, ces seuls neuf mots: "Hải nhai thu sinh Phan Lương Khê chi cữ" (Ci-gît l'étudiant Phan Lương Khê, qui vivait au coin de la mer).

- Et le vent d'automne du dernier vers, ne signifie-t-il pas l'expansion française?

- Bravo! Vous avez deviné juste, car le vent d'automne est aussi appelé le vent d'Ouest d'où est venue l'invasion française.

- Et comment ont réagi les enfants de Phan devant l'injustice révoltante faite à leur père?

- Autant pour respecter l'ultime volonté de leur père que par amour sincère de la Patrie détachée de son symbole devenu désuet que fut la dynastie des Nguyễn, ces fils héroïques d'un héros se joignirent aux courageux patriotes qui se soulevèrent un peu partout contre la domination française, spontanément, sans recevoir aucune aide de la Cour impuissante et injuste.

Le plus illustre de ces résistants fut Nguyễn Trung Trực, de son état simple agriculteur. Il a réussi, avec l'aide de quelques partisans, à réaliser un exploit incroyable. Le vaisseau Espérance patrouillait alors le Mékong afin d'en purger les révolutionnaires. Un jour, il stationna au village de Nhật Tảo, province de Tân An. Une barque, transportant une noce, vint à passer à côté. Le marié en habit de cérémonie, fit signe aux marins du vaisseau français de vouloir monter à bord pour présenter son livret de barque. Permission fut donnée d'accoster. Alors, sous le regard amusé des marins, toute la noce monta à bord: le marié, la mariée, les membres des deux familles alliées, en tout une vingtaine de personnes, hommes et femmes, tous en robes amples et turbans de gaze. Mais une fois montée à bord, ces pacifiques paysans se transformèrent brusquement en guerriers féroces qui se précipitèrent sur les marins médusés avec leur faucilles, leurs marteaux et leurs bâtons cachés sous les robes. L'équipage de l'avisso, composé de 17 Français et Marocains ainsi que 20 tirailleurs indigènes, fut massacrés en un clin d'oeil, et le vaisseau démoli puis incendié avec des bottes de paille.

- Voilà un exploit incroyable en effet, mais est-il véridique?

- L'Histoire pourtant l'assure. Il se peut que la légende ait quelque peu exagéré le chiffre de l'équipage abattu, mais le fait en lui-même est certain. Mais vous pensez bien que ces quelques exploits isolés ne suffisaient pas à redresser la situation. Peu à peu, tous les groupes de résistants furent anéantis ou dispersés. Huỳnh Mãn Đạt pleura l'exécution de Nguyễn Trung Trực par ces deux vers:

英	雄	強	頸	芳	名	壽
<i>Anh</i>	<i>hùng</i>	<i>cường</i>	<i>cảnh</i>	<i>phương</i>	<i>danh</i>	<i>thọ</i>
修	察	低	頭	未	死	人
<i>Tu</i>	<i>sát</i>	<i>đê</i>	<i>đầu</i>	<i>vị</i>	<i>tử</i>	<i>nhân</i>

Du héros au cou rigide la gloire restera éternelle,  
Faisant courber de honte la tête de ceux qui ne sont pas morts (pour la patrie).

Puis, parce qu'il fallait continuer à vivre, le peuple s'habitua peu à peu à subir la domination française. Mais longtemps, dans la classe des lettrés, persistait une lutte, pacifique celle-là, faite à coup de poèmes, entre les résistants représentés par Phan Văn Trĩ et les collaborationnistes représentés par Tôn Thọ Tường. Il serait trop long de vous raconter ici en détail cette polémique poétique, mais si vous le désirez, venez chez moi un de ces dimanches, nous le consacrerons tout entier à savourer ces pamphlets qui sont gravés dans le cœur de tous les Cochinchinois.

- Je n'y manquerai pas. Maintenant qu'ils ont donné, par des persécutions religieuses, prétexte à l'adversaire de leur arracher le Sud, je suppose que vos ancêtres se sont montrés par la suite plus prudents, plus tolérants quoique de mauvais gré?

### La guerre se porta au Nord

- Ah oui, vous en parlez à votre aise. Je ne sais pas comment cela se fait, mais à l'Orient comme à l'Occident, on voit rouge dès qu'on aborde la question religieuse qui aurait dû cependant rapprocher l'humanité tout entière par le fonds de charité et de miséricorde commun à toutes les religions. Mais, dans le cas qui nous occupe, les Français n'eurent plus besoin de prétexte imprudemment offert par nous. Ils en créèrent eux-même.

En 1873, sous le patronage du Gouvernement de la Cochinchine, un commerçant nommé Jean Dupuis décida de vendre au Yunnan, par la voie du Fleuve Rouge, du riz et du sel. Or, d'après nos lois d'alors, le sel était prohibé à l'exportation. Vainement nos mandarins tentèrent de faire entendre raison à J. Dupuis; vainement ils prièrent Mgr. Puginier, évêque de Kê Sỡ, d'intervenir auprès du négociant qui répondit insolemment qu'il n'avait pas à se soumettre aux lois vietnamiennes. Nos mandarins ripostèrent timidement en faisant arrêter les Chinois qui raflaient le sel pour le compte du Français. Savez-vous ce que celui-ci fit alors? Avec quelques mercenaires chinois, il alla lui-même arrêter, en manière de représailles, le sous-préfet de Thọ Xương et le chef de la Milice de Hanoi.

La Cour de Huế, informée de cet incident, essaya honnêtement de le résoudre à l'amiable. Elle envoya le grand mandarin Nguyễn Tri Phương avec mission de causer avec J. Dupuis sur un terrain neutre, le siège de la Congrégation chinoise de Canton. Mais l'insolent négociant répondit avec hauteur que pour faire du commerce avec la Chine il n'avait que faire de l'autorisation vietnamienne; celle du gouverneur du Yunnan, qu'il avait, lui suffisait!

Encore une fois, pour éviter le conflit, la Cour de Huế s'humilia jusqu'à envoyer trois grands dignitaires à Saigon pour demander l'arbitrage de l'incident au vice-amiral Dupré,

alors gouverneur de la Cochinchine. C'était imprudemment présenter un morceau de lard au chat qui le convoitait depuis longtemps! Dupré envoya aussitôt le lieutenant de vaisseau Francis Garnier avec une petite flotte au Nord pour régler l'affaire Dupuis, de concert avec les autorités vietnamiennes. Mais arrivé à Hanoi, Garnier s'installa solidement au camp d'examens (Trường thi) puis, de sa propre autorité, fit afficher une proclamation disant qu'il était venu pour réprimer les pirates et garantir la liberté du commerce sur le Fleuve Rouge. De l'affaire Dupuis, pas un mot. Puis il écrivit une lettre menaçante au gouverneur de Hanoi, Nguyễn Tri Phương, lui reprochant de créer des difficultés à la libre circulation des marchandises.

Le matin du 15<sup>e</sup> jour de la 10<sup>e</sup> lune de l'année Quí Dậu (1873), il fit canonner la citadelle de Hanoi. Au bout d'une heure de résistance, la citadelle fut prise d'assaut. Nguyễn Lâm, fils du gouverneur et gendre de l'empereur, mourut sur la brèche. Nguyễn Tri Phương fut lui-même blessé grièvement et fait prisonnier. Il arracha les pansements que les Français lui firent, et se laissa mourir.

Hanoi prise, les autres villes du delta tonkinois tombèrent à leur tour, souvent sans aucune résistance, car les mandarins terrifiés se sauvaient honteusement à la seule vue des uniformes français. Seul Hoàng Kế Viêm, gouverneur de Sơn Tây, osa résister, avec l'aide des Pavillons Noirs qui s'étaient mis au service du gouvernement vietnamien. Les Pavillons Noirs vinrent menacer Hanoi. F. Garnier, en tentant une sortie, fut décapité au Pont du Papier.

Cependant Dupré, à Saigon, n'était pas très rassuré. En donnant à Garnier pleins pouvoirs pour agir au Tonkin, il avait agi contre les intentions conciliatrices de Paris. Et en voyant les événements prendre une ampleur imprévue, il s'inquiéta et consentit à envoyer le lieutenant de vaisseau Philastre régler l'incident à l'amiable avec l'envoyé impérial Nguyễn Văn Tường. Malgré donc l'assassinat de F. Garnier, les négociations de paix purent aboutir au traité de 1874 qui rendit les provinces conquises du Nord à l'empire du Vietnam, reconnut son indépendance . . .

- Tiens! tiens! voilà le tigre qui relâche magnaniment sa proie! C'est plutôt rare à voir.

- Oui. Il se peut qu'en 1874 la France qui venait de sortir des épreuves douloureuses de la défaite et de la Commune ait voulu réellement se tenir à l'écart des aventures coloniales, du moins provisoirement. D'autre part, le traité de 1874 lui assurait déjà, entre autres clauses, droit de regard sur la politique étrangère du Vietnam, ce qui était, sous une forme voilée, le premier pas vers l'établissement du Protectorat.

Cette paix boiteuse, comme il fallait s'y attendre, n'allait pas tarder à engendrer des difficultés de toutes sortes. Durant l'expédition de F. Garnier au Tonkin, deux groupes politiques avaient collaboré avec lui: d'une part certains chrétiens, de l'autre les prétendus descendants des Lê et leurs partisans. La paix faite, les lettrés de Nghệ An résolurent de châtier les chrétiens qui s'étaient mis au service de l'ennemi pour déchirer leur patrie. De leur propre initiative, ils s'organisèrent en bandes qui allèrent piller les églises et massacrer tous les chrétiens qui leur tombaient sous la main. Par peur des récriminations françaises, la Cour fut forcée d'envoyer contre ces lettrés trop zélés une véritable expédition punitive. Quant aux

partisans des Lê, qui s'étaient emparés de certaines villes à la suite des Français, ils durent se replier dans la montagne quand la France eut rendu ces villes aux autorités vietnamiennes. Pour comble d'ironie, les forces françaises aidèrent celles-ci à faire la chasse à leurs ex-alliés! Enfin la Cour de Hué, qui s'était engagée à observer une politique étrangère alignée sur celle de la France, continuait secrètement à se reconnaître vassale de la Chine, ce qui irritait à bon droit les Français.

### **La seconde conquête du Tonkin**

Mais ce qui les irritait le plus pour le moment, c'était de voir toujours entravé leur commerce avec le Yunnan par des pirates locaux ou chinois. Ils obtenaient bien des autorités vietnamiennes tous les laissez-passer nécessaires, mais qui n'étaient respectés nulle part. En 1882, les Français résolurent donc de défendre eux-mêmes leurs intérêts commerciaux que les autorités vietnamiennes n'assuraient plus, soit par incapacité, soit par mauvaise volonté. Le colonel Henri Rivière fut donc envoyé à Hanoi avec deux vaisseaux de guerre et quelques centaines de soldats. C'était là manifestement une violation du droit des gens, car le Vietnam était aux termes du traité de 1874 un Etat pleinement souverain. Mais Henry Rivière n'en avait cure. Il s'établit au camp des Marins (Đồn Thủy), et envoya à 5 heures du matin du 25 Avril 1882 au gouverneur de Hanoi Hoàng Diệu un ultimatum lui enjoignant l'ordre de se présenter, avec tous ses subordonnés civils et militaires, devant le camp français à 8 heures précises.

Nos mandarins bondirent d'indignation devant cette incroyable insolence. Hoàng Diệu leur fit jurer le serment de mourir avec la citadelle, puis monta sur les remparts diriger lui-même les travaux de défense. Hélas, devant le feu meurtrier de l'ennemi, et surtout devant l'explosion d'un dépôt de munitions provoqué par la main criminelle de certains traîtres, les courages faiblirent. Et la plus honteuse page de l'Histoire de Vietnam fut écrite ce jour là, où l'on vit (Les Chefs d'œuvre de la litt, p.331)

d'illustres mandarins civils et militaires

Avec leurs bonnets, robes et insignes, qu'on prendrait pour des . . .  
Qui, en temps de paix, n'avaient songé qu'à exploiter le peuple,  
Ouvrant largement leurs poches cupides, sans oublier aucun morceau,  
Et qui, au moment du péril,  
Le visage hébété, se sont enfuis à cloche-pied!

- De grâce, veuillez achever pour moi ce vers "qu'on prendrait pour des . . ." que le poète a laissé inachevé. Pour des anges, des génies?

- Mais non, voyons. Pour des comédies tout simplement.

- Ha! ha! Le respect des mandarins ne vous étouffe pas!

- Et non sans raison. Donc au milieu de la lâcheté de tous ses collègues, seul le gouverneur Hoàng Diệu se donna héroïquement la mort pour ne pas survivre à la honte de la défaite.

En recevant cette funeste nouvelle, la Cour de Hué ne trouva pas d'autre expédiant que d'appeler les Chinois à son aide. Ceux-ci réussirent à massacrer H. Rivière au village du Papier, dans un guet-apens. Mais ce massacre ne fit que surexciter l'opinion publique française jusqu'alors indécise. Des renforts importants furent envoyés au corps expéditionnaire du Tonkin. Toutes les villes tombèrent les unes après les autres.

Ce fut au milieu de ces événements tragiques que mourut l'empereur Tự Đức, le 16<sup>e</sup> jour de la 6<sup>e</sup> lune de l'année Quí Mùi (1883).

### **Les révolutions de palais et l'établissement du protectorat**

- Cette mort ne devait pas beaucoup arranger vos affaires?

- Non, bien que le vieil empereur fut absolument réfractaire à toute idée de réforme qui eût pu sauver l'Etat. Son long règne n'a été qu'une succession de désastres. Son talent littéraire et sa piété filiale étaient réellement remarquables, mais ne suffisaient pas à consolider sa dynastie. Pour comble de malheur, il n'avait pas d'enfant mâle, et devait adopter trois de ses neveux, les princes Dục Đức, Chánh Mông et Dưỡng Thiện. Dans son testament, il institua comme son successeur le plus âgé Dục Đức, mais eut la maladroite franchise de déclarer que ce prince était plutôt paresseux, enclin au vice, et devait être guidé étroitement par un conseil de Régence composé de Trần Tiến Thành, Nguyễn Văn Tường et Tôn Thất Thuyết.

Profitant de cet avantage, les deux régents Tường et Thuyết renversèrent tout de suite Dục Đức avant même qu'il fut intrônisé, le firent empoisonner dans sa prison et le remplacèrent par un frère de Tự Đức, le prince Hồng Đạt qui prit le nom de règne Hiệp Hòa. A peine monté sur le trône, le nouvel empereur eut à faire face à des événements extrêmement graves. La France était décidée à étendre sa domination sur tout le Vietnam. D'une part, elle fit poursuivre activement la conquête du Tonkin. De l'autre, une flotte vint forcer l'embouchure Thuận An pour remonter jusqu'à Hué. Les forts qui commandaient cette voie d'accès furent bombardés, leurs commandants tués ou réduits à se suicider. Alors la Cour de Hué, aux abois, accepta sans récrimination toutes les conditions imposées par le vainqueur. Le Protectorat fut institué par le traité du 25 Août 1883.

- Tout était fini alors?

- Pensez-vous? Car si l'empereur Hiệp Hòa était prêt à accepter le protectorat français, ses mandarins, les deux régents Tường et Thuyết en tête, ne songeaient qu'à secouer ce joug imposé par la force. Ils demandèrent à l'impératrice-mère Từ Dụ de déposer le souverain trop francophile, et de mettre sur le trône le troisième fils adoptif de Tự Đức, le prince Dưỡng Thiện. Hiệp Hòa fut empoisonné, ainsi que le régent Trần Tiến Thành qui avait osé timidement s'opposer à sa déchéance.

Au Tonkin les choses n'allèrent pas mieux. L'ordre officiel de cesser le feu ne fut pas observé. Et un certain nombre de mandarins déposèrent leur sceau pour aller prendre le maquis. C'est ainsi que les Français furent amenés à conquérir le Nord province par province, après la conclusion du traité de paix. Mais si le delta put être conquis avec une facilité relative, il n'en était plus de même de la Moyenne et de la Haute Région qui étaient tenues

solidement par les forces chinoises. La France dut négocier avec le gouvernement de Pékin qui consentit à retirer ses troupes du Vietnam.

Privée de l'aide chinoise, la Cour de Hué fut obligée de signer un second traité, celui du 6 Juin 1884 confirmant la domination française sur tout le Vietnam qui fut divisé en trois régions distinctes: la Cochinchine, colonie française, l'Annam, terre d'empire également soumise au protectorat français; et enfin le Tonkin, terre d'empire également mais placée sous l'autorité d'un vice-roi bientôt remplacé par un Résident Supérieur français représentant l'empereur.

Sur ces entrefaites, l'empereur Kiến Phúc (prince Dưỡng Thiện) mourut prématurément au bout de six mois de règne, probablement empoisonné par Nguyễn Văn Tường, spécialiste de ce genre d'exécution. Encore une fois, en moins d'un an, la dynastie prit un 4<sup>e</sup> empereur (après Dục Đức, Hiệp Hòa et Kiến Phúc). Le prince Ưng Lịch, âgé à peine de 12 ans, fit mis sur le trône sous le nom de Hàm Nghi. D'autre part, la Chine n'était pas de bonne foi en promettant à la France de retirer ses troupes hors du Vietnam. Et en venant prendre possession du poste de Bắc Lệ, les Français essayèrent un grave échec. L'amiral Courbet reçut alors l'ordre d'aller bombarder l'arsenal chinois de Phúc Châu et les ports de Formose. Au Vietnam, de sanglantes batailles se déroulèrent à Chũ, Kép, Yên Bái, Lạng Sơn, Tuyên Quang. Enfin la Chine, vaincue sur mer, se décida à signer le traité de Tien Tsin de 1885 en exécution duquel ses troupes évacuèrent définitivement le Vietnam.

- Bon débarras pour vous!

- Oui, car les Chinois s'étaient comportés plus en pirates qu'en alliés. Et jusqu'à mon enfance, c'est-à-dire au début de ce siècle, les vieilles femmes racontaient encore à leurs petits-enfants des histoires effrayantes sur les Pavillons Noirs, qui éventraient à coup de sabre les femmes, jetaient au feu les bébés, etc.

- Les Chinois partis, j'espère que tout est fini pour de bon?

### **L'exode de Hàm Nghi**

- Pas du tout. Ni la Cour, ni le peuple ne se résigna à subir l'esclavage dont, maladroitement, les Français leur donnèrent un avant-goût trop amer. Instruits des désordres de la Cour de Hué, et mécontents de ce que celle-ci ne les avait même pas consultés en plaçant le prince Ưng Lịch sur le trône laissé vacant par la mort de Kiến Phúc, ils résolurent de faire sentir qu'ils étaient les seuls maîtres. Au milieu de Juin 1885, le général De Courcy s'amena avec 500 soldats à Hué pour donner au nouvel empereur l'investiture française. Deux grands dignitaires de la Cour furent désignés pour aller le recevoir. Mais De Courcy, mécontent de voir les deux régents s'abstenir de venir le saluer, exigea impérieusement qu'ils vinsent en personne à la Résidence Supérieure pour recevoir ses ordres. En outre, il émit la prétention exorbitante d'entrer au Palais Impérial, lui et tous ses soldats, par la porte principale réservée à l'empereur seul. La Cour avait beau lui expliquer que cette règle ne souffrait d'exception, dans l'ancien temps, qu'en faveur des seuls ambassadeurs chinois, leur suite devant entrer par les portes latérales, le général ne voulut rien entendre. Pour l'amadouer, l'Impératrice douairière lui fit offrir des présents. Il les refusa dédaigneusement.



Devant ces marques d'insolence intolérable, les deux régents décidèrent, de leur propre autorité, de tenter un coup désespéré. Dans la nuit du 4 Juillet 1885 (22<sup>e</sup> jour de la 5<sup>e</sup> lune), ils firent canonner par surprise les camps français de Mang Cá. Mais cette canonnade ne causa que des dégâts matériels, les Français s'étant vite abrités dans des tranchées. Et, au matin, ils passèrent à l'offensive et donnèrent l'assaut à la Cité Impériale. La Cour s'enfuit, abandonnant la Capitale au pillage et au massacre, un massacre épouvantable dont aucune famille, ou presque, ne fut épargnée. Et la date du 23<sup>e</sup> jour de la 5<sup>e</sup> lune est devenue, depuis ce jour lointain, un deuil public pour Hué qui le célèbre pieusement chaque année.

C'est ici que se consumma définitivement la déchéance de la dynastie des Nguyễn. Le jeune empereur Hàm Nghi, un enfant de 13 ans, fut d'accord avec Tôn Thất Thuyết de poursuivre son exode, mais la majeure partie de la famille impériale, les impératrices douairières en tête, refusa de le suivre dans cette périlleuse aventure. Elle revint à Hué faire sa soumission aux Français. Comme l'a raconté ingénument une femme du harem impérial, Nguyễn Nhược Thị Bích (Les Chefs d'œuvre de la Lii. , p.339)

Pourquoi se fatiguer à aller plus loin?

Même si les Français arrivent ici,

Nous sommes résignées à confier notre vie et notre mort au hasard,  
comme en décidera le Ciel.

Mais fuir dans ces lointaines montagnes, escarpées et insalubres?

Non, nous ne voulons pas exposer nos vieux jours dans ces régions  
périlleuses.

Les Français, avec l'accord obséquieux, firent aussitôt remplacer l'empereur Hàm Nghi déclaré déchu par son frère, le prince Chánh Mông, qui monta sur le trône sous le nom de Đồng Khánh. A partir de celui-ci, les souverains Nguyễn ne furent plus que des marionnettes entre les mains des Français: le règne des Nguyễn a pris fin, non en 1945, mais en 1885.

Cependant, durant trois ans encore, de 1885 à 1888, Hàm Nghi lutta courageusement dans ses montagnes, appelant ses sujets à se soulever contre l'étranger. Il tiendra toute la région montagneuse de Quảng Bình avec une poignée de fidèles, dans des conditions atroces: manque de vivres et de médicaments, intempéries, fuite incessante devant l'ennemi, trahison des partisans. Car, pour saisir l'insaisissable fugitif, les autorités françaises ont dû recourir à la trahison; elles achetèrent la conscience du misérable Trương Quang Ngọc qui:

parjure à sa foi

pour trente deniers vendit son roi.

- Et les deux régents?

- Dès le début de l'exode impérial, Nguyễn Văn Tường est revenu lâchement à Hué pour implorer la clémence des Français. Ils l'exileront à Tahiti où il mourra sous l'oppresse universel. Quant à Tôn Thất Thuyết, constatant la disproportion écrasante des forces en présence, il confiera le jeune empereur aux soins de son fils Tôn Thất Thiệp pour aller en Chine demander des secours. Lors de l'arrestation de Hàm Nghi, Thiệp mourra en héros en défendant son souverain. Et Thuyết, après avoir sollicité en vain l'aide de la Chine

moribonde, finira par mourir désespéré en terre d'exil, à moitié fou. On raconte qu'en ses derniers jours il frappait inlassablement de son épée une pierre qui se trouvait devant sa porte. Voulait-il par ce geste dément épuiser sa rage sur un ennemi invisible? Les Chinois, apitoyés, lui élevèrent une épitaphe avec cette inscription:

讎	終	不	共	戴	千	萬	古	芳	名	象	郡	
<i>Thù</i>	<i>chung</i>	<i>bát</i>	<i>cộng</i>	<i>đái</i>	<i>thiên,</i>	<i>vạn</i>	<i>cổ</i>	<i>phương</i>	<i>danh</i>	<i>Tượng</i>	<i>Quận.</i>	
護	駕	別	尋	靜	地	天	年	殘	骨	寄	龍	州
<i>Hộ</i>	<i>giá</i>	<i>biệt</i>	<i>tầm</i>	<i>tĩnh</i>	<i>địa,</i>	<i>thiên</i>	<i>niên</i>	<i>tàn</i>	<i>cốt</i>	<i>ký</i>	<i>Long</i>	<i>Châu.</i>

Parce qu'il a juré de ne pas vivre sous le même ciel que l'ennemi,  
 sa gloire survivra dans dix mille générations dans Tượng Quận.  
 En suivant l'empereur il s'est cherché séparément la mort pour  
 confier éternellement ses ossements desséchés à Long Châu.

Vous saurez que Tượng Quận est l'ancien nom d'une province Viêt sous la domination chinoise, et que Long Châu est une petite ville chinoise dans le Kwang Tong où s'est réfugié Tôn Thất Thuyết.

- Pauvre exilé! Après l'arrestation de Hàm Nghi, je suppose que toute résistance cessa?

- De la part de la famille impériale et de la Cour, oui. Leur état d'âme fut ingénument dévoilé dans ce récit de Nguyễn Nhược Thị Bích: (Les Chefs d'œuvre de la Litté, V, p.339)  
 L'appel à la paix de l'empereur (Đông Khánh) a été diffusé partout,  
 Et certains ne veulent pas encore y répondre, comme c'est étrange!  
 Pour réprimer la révolte, il faudra s'adresser aux Français  
 Plutôt que de laisser la population subir plus longtemps ces malheurs.

Désormais les Nguyễn, en pactisant avec l'ennemi, en lui demandant même de faire la chasse aux révolutionnaires, se sont détachés de la Nation. Mais derrière la dynastie défaillante, il y avait toujours la patrie. Et l'étendard de la résistance se maintiendra de longues années encore, tenu non plus par la Cour dégénérée, mais par le peuple.

De cette triste période de la décadence des Nguyễn, deux chansons populaires sont restées. Voici la première:

*Nước Nam có bốn anh hùng*  
*Tường gian, Viêm láo, Khiêm khùng, Thuyết ngu.*

Le Vietnam a quatre héros  
 Tường le fourbe, Viêm l'insolent, Khiêm le furieux, et Thuyết le borné.

Remarquez le sens ironique du mot 'anh hùng' (héros) et les qualificatifs méprisants décernés à ces quatre héros!

Tường le fourbe n'a pas volé ce surnom ignoble avec ses multiples assassinats d'empereurs. Nous pourrions même ajouter Tường le lâche, du fait qu'il s'est empressé d'aller faire sa soumission aux Français dès qu'eut avorté le coup de force de Mang Cá.

Thuyết, malgré son esprit borné, nous inspire plus de respect avec son patriotisme exacerbé jusqu'à la folie.

Hoàng Kế Viêm surnommé l'Insolent était célèbre par son orgueil et son arrogance à l'égard de ses collègues. Il a tenu Son Tây contre les Français, mais après l'exode de l'empereur Hàm Nghi, il s'est rallié à l'empereur Đồng Khánh pour combattre les résistants, ses anciens compagnons de lutte! Je me demande si alors il osait continuer à se montrer arrogant.

Sur Ông Ích Khiêm le furieux, qui a eu la gloire de réprimer plusieurs révoltes, on raconte l'anecdote suivante: Un jour, il invita plusieurs grands mandarins de la Cour à venir dîner chez lui. Mais du début à la fin du banquet, était uniquement servi du chien, accommodé à toutes les sauces. Grand ébahissement des invités dont certains ne pouvaient manger de cette viande, et qui en réclamèrent d'autres. Ông Ích Khiêm leur dit alors:

- Oui, Excellences, de la première table jusqu'à la dernière, il n'y a que du chien. Tous des chiens.

Avouons qu'il n'a pas volé son surnom du fou furieux! Mais reconnaissons qu'il n'a pas eu tout à fait tort de traiter de chiens ses collègues cupides et lâches tout à la fois.

- Avec de pareils dirigeants à la Cour, dit M. Lartigue, il n'est pas étonnant que votre résistance contre l'agression étrangère soit vouée à l'échec.

- N'est-ce-pas? Le malheur, ou plutôt le destin de notre pays, n'a pas voulu que des esprits éclairés comme Phạm Phú Thứ, Nguyễn Trường Tộ et Bùi Viện, fussent placés à la tête de l'Etat.

Dans ce naufrage de la nation, une famille princière fut spécialement éprouvée, celle du prince Kiên Thái, un frère de l'empereur Tự Đức. Celui-ci étant mort sans enfant, les trois fils du prince Kiên Thái sont montés successivement sur le trône, et ont tous eu une fin tragique:

- Kiến Phúc, probablement empoisonné après quelques mois de règne (1883-1884);
- Hàm Nghi, enfui de la Capitale après le coup de force manqué de 1885, passa toute sa vie en exil;
- Et Đồng Khánh qui succéda à son frère, mais mourut prématurément en 1888.

Le drame de cette famille princière est rappelé dans la chanson populaire suivante:

*Một nhà sinh được ba vua  
Vua còn, vua mất, vua thua chạy giài.*

D'une maison sont nés trois empereurs  
Un vivant, un mort et un fugitif.

Comme quoi il est prouvé que les familles princières ont des douleurs qui surpassent même celles des familles paysannes. Je me rappelle encore cette phrase déchirante du dernier empereur Minh, lorsque le pirate Lý Tữ Thành vint forcer son Palais Impérial et l'acculer au suicide collectif de toute sa famille: "Plaise au Ciel que jamais, jamais, je ne renaîtrai sur les marches du trône."

- Il a eu parfaitement raison, ce malheureux prince chinois. Mais vous me disiez que votre résistance continuait après la désertion des Nguyễn. Pour combien de temps encore?

- Jusqu'en 1954, sans discontinuer.

## SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE

### L'incessante résistance

- Jusqu'en 1954 sans discontinuer? proteste M. Lartigue. Je n'aimerais pas que, sous couleur patriotique, vous déformiez la vérité historique. Vos ancêtres ont résisté longtemps contre la domination française, je le sais, mais enfin un moment est venu où ils ont déposé leurs armes, cessé le combat, bien avant 1945, que diable! au moins un demi-siècle avant!

- Ne croyez pas ce que je cherche à vous raconter tendancieusement notre Histoire, cher ami. Je suis même disposé à reconnaître que durant de longues années s'est installée sur la presque île indochinoise la paix française, comparable à la Pax Romana de l'antiquité méditerranéenne.

- A la bonne heure!

- Mais ce sur quoi je tiens à attirer votre attention, c'est le fait que notre lutte contre la domination française n'a jamais cessé absolument, depuis le traité de 1884 jusqu'aux accords de Genève de 1954. Durant ces soixante dix ans, d'innombrables résistants sont tombés au champ de bataille, ou exécutés par la justice militaire coloniale, ou exilés, emprisonnés. N'importe, le flambeau de la Résistance, passé de génération en génération, ne s'est jamais éteint un seul moment, brillant parfois d'un éclat fulgurant, et parfois mis en veilleuse dans la clandestinité.

- Ah! très bien, je comprends.

- Grosso modo on peut diviser cette résistance ininterrompue en trois grandes phases, correspondant chacune à un leadership différent:

- la première dirigée par ce que j'appellerais les hommes de la vieille école, mandarins, lettrés influents, chefs féodaux ou militaires qui luttèrent contre la France comme ils auraient lutté contre les Chinois aux siècles précédents;
- la seconde dirigée par des révolutionnaires formés à la nouvelle école, intellectuels, ouvriers, paysans, militaires, qui apprirent à lutter contre le colonialisme avec des méthodes nouvelles: constitution de partis politiques, clandestinité, terrorisme;
- et enfin la guerre 1946-1954, dont la quasi totalité du peuple espérait seulement l'indépendance nationale, mais que le Parti communiste a dirigée vers ses objectifs particuliers.

Il se trouve que cette division correspond à peu près à l'ordre chronologique. La phase des hommes de la vieille école continua la lutte déclenchée par l'exode de l'empereur Hàm Nghi en 1885 et s'acheva par l'échec de la rébellion militaire de Thái Nguyên en 1917. La phase des révolutionnaires de nouvelle formation prit la relève en 1925 et se termina en 1945 par la

montée au pouvoir du Parti communiste. Enfin la guerre d'indépendance prit fin, comme vous le savez, avec les Accords de Genève en 1954. Dans chacune de ces phases, la résistance avait des chefs issus de couches sociales différentes, et une stratégie différente. L'histoire en est loin d'être simple.

- N'entrons donc pas dans le détail, et contentez-vous de me les caractériser par quelques traits saillants.

- A l'appel aux armes lancé par l'empereur en exode Hàm Nghi, bon nombre de mandarins et chefs féodaux s'empressèrent de répondre. Ce furent, en ne comptant que les principaux d'entre eux:

Au Centre: le gouverneur du Quảng Nam Trần Văn Dụ,  
le préfet Nguyễn Phạm Tuân à Quảng Bình,  
le docteur Nguyễn Xuân Ôn et le gouverneur Lê Doãn Nhạ à Nghệ An,  
le censeur impérial Phan Đình Phùng à Hà Tĩnh.

Au Nord: le chef-adjoint de l'Etat-Major Nguyễn Thiện Thuật et l'amiral Tạ Hiện  
à Bãi Sậy,  
le chef de bande Cai Kinh dans la chaîne montagneuse  
qui porte depuis son nom,  
le chef de canton Đinh Công Tráng à Ba Đình,  
et le célèbre Hoàng Hoa Thám, surnommé le Tigre gris de Yên Thế.

Ces mouvements désespérés étaient voués à l'échec pour plusieurs causes:

- défaut d'organisation et de préparation militaire,
- insuffisance d'armes et de vivres,
- caractère régional manque de coordination entre les divers groupes résistants,
- et surtout défaut de solidarité nationale, la plupart des leaders arborant la devise "Bình Tây sát tả" (mort aux Français et aux Chrétiens).

Il y a lieu toutefois de signaler à leur actif l'ingénieur Cao Thắng, lieutenant de Phan Đình Phùng, qui réussit à fabriquer des fusils perfectionnés avec des outils de fortune, et le tacticien remarquable Đinh Công Tráng qui sut utiliser la plaine marécageuse de Ba Đình pour tenir en échec plusieurs expéditions françaises lancées à grands frais contre cette formidable forteresse de boue et de roseaux.

De leur côté, les Français surent très habilement employer les Vietnamiens à combattre les Vietnamiens. Et leurs valets Trần Bá Lộc et Nguyễn Thân au Centre, Hoàng Cao Khải et Lê Hoan au Nord, se signalèrent par des actes de cruauté inouïe, beaucoup plus même que les Français. Pour grossir leurs victoires réelles ou imaginaires, ils n'hésitèrent pas à encercler les villages suspects et à faire passer tous leurs habitants au fil de l'épée: leur crédit auprès de leurs maîtres étrangers ne se mesurait-il pas au nombre des têtes coupées qu'ils rapportaient?

Acculés à des désastres répétés, les révolutionnaires songèrent –vienne formule! – à demander l'aide de l'étranger. Phan Bội Châu, éminent lettré qui avait refusé les honneurs du mandarinat pour se consacrer à la cause de l'indépendance, fut le promoteur du mouvement d'expatriation à l'Est (Đông Du), c'est-à-dire au Japon, et aussi en Chine, notre protectrice

nominale. Mais cet espoir en l'esprit de solidarité des peuples de même race jaune fut vite déçu car le Japon, alors orienté vers les Puissances Occidentales dont il recherchait la sympathie pour obtenir sa part de gâteau dans le dépècement de l'empire chinois, se gardait bien de froisser la France en protégeant ses sujets révoltés. Quant à la Chine moribonde, elle avait déjà trop de ses propres soucis pour se charger de ceux des autres. Toutefois, l'émigration au Japon et en Chine, si elle manquait son but primitif, eut tout de même le résultat de constituer des centres de résistance en pays étranger, donc hors d'atteinte de la police coloniale, et préparant activement l'insurrection au moment opportun. Les jeunes gens émigrant au Japon y formèrent d'abord l'Association pour la modernisation du Vietnam (Việt Nam duy tân hội), puis en 1912, après le triomphe de la révolution en Chine, s'y transportèrent pour former l'Association pour la restauration du Vietnam (Việt Nam quang phục hội). A l'actif de ce mouvement, nous pouvons énumérer certains exploits réalisés dans le but de réveiller la conscience nationale endormie dans la paix française, comme l'assassinat du gouverneur de Thái Bình Nguyễn Duy Hàn, la révolte de Gilbert Chiểu en Cochinchine, et la tentative d'assassinat du gouverneur Général Berlin qui était allé négocier au Japon l'expulsion des révolutionnaires vietnamiens réfugiés en ce pays. A son retour à Sa diên (Shameen), le 18 Juin 1924, alors qu'il assistait à un banquet organisé en son honneur à l'hôtel Victoria, un jeune révolutionnaire nommé Phạm Hồng Thái lui lança une bombe qui manqua son but mais blessa ou tua plusieurs autres personnes. Poursuivi par les policiers, Thái se jeta dans le fleuve Châu Giang. Les Chinois, appréciant fort ce geste, enterrèrent le héros vietnamien au mausolée Hoàng Hoa Cương où posaient les restes des 72 héros de la Révolution Chinoise de 1911.

D'autre part, à la faveur des difficultés françaises durant la première Guerre Mondiale, trois coups de force furent tentés:

En 1915, les révolutionnaires se mirent en contact avec l'ambassadeur allemand à Bangkok qui leur offrit 10.000 piastres comme subsides immédiats, avec promesse d'aide militaire dans la suite. Aussitôt Nguyễn Hải Thần, avec ses partisans, donna l'assaut au poste français de Ta Lung (près de Lạng Sơn). Il fut repoussé.

En 1916, le Parti de la restauration du Vietnam tenta un soulèvement général dans le peuple, avec la complicité d'une garnison de gardes indigènes à Quảng Ngãi et de l'empereur Duy Tân. Malheureusement ce complot fut rapporté aux Français par des traîtres. La garnison de Quảng Ngãi fut désarmée et consignée. L'empereur Duy Tân fut arrêté à quelques kilomètres de Huế, puis exilé avec son père l'ex-empereur Thành Thái à l'île de la Réunion.

Enfin l'agitateur Lương Ngọc Quyến, interné à Thái Nguyên, fomenta en 1917 le soulèvement de la garnison de gardes indigènes de cette ville avec l'accord du corporal Cấn. La ville tomba au pouvoir des révolutionnaires durant une semaine, puis fut reprise par les Français. Quyến se suicida. Cấn erra pendant plusieurs mois avec ses partisans dans les montagnes, puis finit par se suicider lui aussi en Janvier 1918.

Parallèlement à ces farouches partisans d'une lutte par la force armée, d'autres hommes de la vieille école, plus éclairés, peu à peu comprirent la nécessité et la possibilité de vaincre l'ennemi en se mettant à son école.

La dynastie moribonde des Mandchous qui régnait alors en Chine avait violemment rejeté toutes les idées de réforme, mais celles-ci avaient gagné les hautes classes de la société chinoise qui se mit à étudier frénétiquement la science et la politique occidentales. Et à travers les traductions chinoises de Montesquieu, de Rousseau, etc., nos lettrés furent émerveillés de découvrir leurs aspirations de liberté et d'égalité exposées méthodiquement et réalisées avec des systèmes politiques insoupçonnés jusqu'alors. D'autre part, la prodigieuse réussite de la Révolution Japonaise en 1868, et surtout les victoires incroyables de ce petit peuple jaune sur les gigantesques empires chinois et russe en 1895 et 1905, eurent un retentissement considérable dans tout le Sud-Est asiatique, et particulièrement chez nous. Avec autant d'ardeur qu'on avait mis à brûler les idées nouvelles, on se mit à les adorer: pas encore les dogmes du Confucianisme, mais ses rites périmés, sa morale désuète, et surtout la littérature conventionnelle avec ses règles rigides qui étouffaient la pensée dans un cadre pompeux mais vide.

Phan Chu Trinh fut le plus illustre représentant de cette nouvelle tendance. Promoteur avant Gandhi de la tactique de la non-violence, il se borna à semer courageusement les idées révolutionnaires, demandant inlassablement à ses compatriotes de se débarrasser de leurs vieilles erreurs et aux autorités françaises de réaliser sincèrement des réformes libérales. Sous son impulsion fut créée l'Ecole privée gratuite du Tonkin (Đông kinh nghĩa thực) propageant au grand jour les idées révolutionnaires des philosophes d'Occident. Mon beau-père qui avait fréquenté cette école aimait à me raconter ses souvenirs de cette période héroïque. L'école fut fondée par un riche lettré, le licencié Lương Ngọc Can. Elle connut tout de suite un succès immense. Souvent, tel lettré qui venait de faire son cours allait s'asseoir au banc des étudiants pour écouter le cours suivant professé par un de ses collègues. Il n'y avait pas de programme défini; on y enseignait pêle mêle le calcul, le français, l'histoire, la géographie, l'économie politique, le droit constitutionnel, etc.

Les autorités françaises fermaient les yeux, sans doute pour laisser se préciser les têtes de l'opposition. La répression ne tarda pas en effet, quelques mois plus tard, sous un fallacieux prétexte. Des dizaines de milliers d'habitants de Quảng Nam, Thừa Thiên et Bình Định ayant marché en masse sur les chefs-lieux de provinces pour demander la diminution des impôts en 1908, le Gouvernement de la Colonie en prit prétexte pour arrêter les lettrés les plus marquants accusés d'avoir provoqué ces mouvements populaires.

Un certain nombre de têtes furent coupées, dont celle du docteur Trần Quý Cáp. D'innombrables autres lettrés furent exilés à Poulo-Condore, et en particulier les professeurs du Đông kinh nghĩa thực: Phan Chu Trinh, Huỳnh Thúc Kháng, Ngô Đức Kế, Lương Văn Can, etc. Même les étudiants furent inquiétés, leurs maisons perquisitionnées. Ce fut la terreur. On dut brûler tous les papiers émanant de cette école, dont le souvenir seulement s'est transmis de bouche à bouche.

- En somme, si j'ai bien compris, dit M. Lartigue, votre première phase de résistance fut caractérisée par deux courants différents: des tentatives violentes de reconquérir l'indépendance par les armes, et une propagande révolutionnaire pacifique tendant à réveiller la conscience nationale.



- C'est exactement cela. Ajoutez que ces deux courants furent tous deux noyés impitoyablement dans le sang.

- La résistance en mourut?

- Non. Mais les échecs répétés de la première phase avaient démontré que l'indépendance ne pourrait pas être reconquise avec de petits groupes révolutionnaires n'ayant pas leurs racines plongées profondément dans la masse du peuple. Ils avaient aussi montré qu'il était illusoire de se fier à la bonne foi du colonialisme pour lui réclamer ingénument des réformes conformes aux principes généreux qu'il avait proclamés en venant conquérir notre pays.

Aussi, à partir de 1925, la tactique révolutionnaire fut-elle profondément modifiée et orientée vers la constitution des partis politiques qui ne se donnaient plus pour tâche de chasser immédiatement les Français hors du Vietnam, mais seulement de leur susciter des difficultés par des grèves, des meetings, des assassinats politiques. C'était le temps de pullulement des partis politiques clandestins: le Parti révolutionnaire du nouveau Viêt (Tân Viêt cách mạng đảng), créé en 1925 par les retours d'exil de Poulo-Condore, le Parti de la Jeunesse révolutionnaire du Vietnam (Việt Nam Thanh niên cách mạng đồng chí hội), créé à Canton en 1925 par les communistes. Ce dernier parti, après maintes divisions intérieures, devint en 1930 le Parti communiste indochinois (Đông dương cộng sản đảng) qui eut à son actif la grève des plantations de Phú Giềng, la grève des Filatures de Nam Định, et surtout la Commune de Nghệ An.

Mais le plus célèbre parti politique des années précédant et suivant 1930 fut le Parti Nationaliste du Vietnam (Việt Nam quốc dân đảng) calqué sur le Kwomintang de Sun Yat Sen. Créé en 1927 par Nguyễn Thái Học et ses amis, des intellectuels ayant pour la plupart reçu une certaine instruction française, et animés de la plus pure flamme patriotique, il reçut un accueil enthousiaste dans toutes les classes de la société. Son réseau s'étendit bientôt à tout le pays, du Nord au Sud, comprenant plusieurs milliers d'adhérents. Au début de 1929, il commit la faute d'exécuter Bazin, un recruteur de coolies pour les plantations de la Nouvelle Calédonie, mettant ainsi le feu à la poudre. Le Service de la Sûreté fit aussitôt la chasse aux révolutionnaires. Mis au pied du mur, les dirigeants du Parti Nationaliste décidèrent de mourir dans un coup d'éclat plutôt que de se laisser prendre un à un dans les filets de la souricière. Dans la nuit du 10 Février 1930, les gardes indigènes de la garnison de Yên Bái, préalablement endoctrinés par une jeune fille, Nguyễn Thị Giang, la fiancée du chef Nguyễn Thái Học, s'emparèrent de cette ville. En même temps, Hưng Hóa, Sơn Tây, Phú Thọ, Bắc Ninh, Hải Dương furent assaillis par les révolutionnaires. Plusieurs bombes furent jetées à Hanoi même, aux portes des Commissariats de Police et de la Prison Centrale.

La réaction des autorités fut terrifiante. Toutes les attaques révolutionnaires furent aisément repoussées à coups de mitrailleuses, puis les Français déchargèrent leur fureur sur tous les endroits suspectés d'abriter des révoltés. Des villages entiers furent ainsi rasés avec des canons ou des bombardements aériens. Puis, à la terreur militaire succéda la terreur judiciaire. Des milliers de suspects, dont plusieurs jeunes filles, furent arrêtés, torturés sauvagement, et traduits devant la Cour Criminelle. Peu d'acquittements. Les colonies

pénitentiaires de Poulo Condore, Lao Bảo, etc. reçurent un flot de condamnés à perpétuité ou à 20 ans, 10 ans de prison. Enfin, le 17 Juin 1931, Nguyễn Thái Học et douze de ses camarades de lutte montèrent à l'échafaud de Yên Bái en criant: "Vive le Vietnam!" Sa fiancée Nguyễn Thị Giang, qui assistait déguisée à cette exécution, se rendit le lendemain au village natal de Học pour s'y suicider d'un coup de revolver. Vivante, elle s'était promise à lui, et elle voulut que son cadavre reposât auprès des ancêtres de son bien-aimé pour affirmer qu'elle restait unie à lui par delà la mort.

Ainsi encore une fois les soulèvements armés, quoique non voulus et seulement dictés par les circonstances, furent voués à l'échec. Les partis politiques passèrent dès lors à la clandestinité en attendant une occasion plus favorable.

De même la propagande révolutionnaire, durement réprimée après la fermeture de l'Ecole privée gratuite du Tonkin, se fit plus discrète, plus habile. Vous vous rappelez que cette école avait soulevé un enthousiasme délirant en rompant violemment avec la littérature conventionnelle et les idées périmées qui avaient fait notre faiblesse. Elle n'avait que le tort de démasquer trop ouvertement ses objectifs patriotiques. La vague de répression passée, le colonialisme a très habilement tenté de rallier à lui l'élite intellectuelle du pays, sevrée désormais de ses lectures progressistes. Il lui jeta en pâture deux revues très bien écrites, le *Đông Dương tạp chí* (La Revue Indochinoise) et le *Nam Phong* (Le Vent du Sud) vulgarisant d'une part la culture française et de l'autre célébrant les vertus de la culture classique. Le mélange dosé artistiquement avait un air progressiste qui charmait, mais surtout une arrière-pensée réactionnaire qui anesthésiait les consciences. Madame veuve Trương Phó sanglotant langoureusement sur sa solitude lorsque soufflait le vent d'automne y alternait avec Phạm Quỳnh s'extasiant sur la grandeur de la France avec les yeux d'un enfant admirant sa mère divinement belle.

A cette insidieuse intoxication de la propagande colonialiste, les cerveaux sains de la révolution ont riposté par les mêmes armes, c'est-à-dire en créant plusieurs périodiques très bien écrits aussi, pas dans le style élégant et un peu désuet du *Nam Phong*, mais dans un style alerte, plus moderne, plus à la française: *Phụ Nữ tân văn*, *Trung Bắc tân văn*, *Ích Hữu*, *Loa*, *Tinh Hoa*, *Phong Hóa*, *Ngày Nay*, etc. Les meilleurs écrivains de cette jeune génération formèrent un club littéraire, le *Tự Lực văn đoàn* (Groupe littéraire qui compte sur ses propres forces) dont l'illustre fondateur était Nguyễn Tường Tam dit Nhất Linh. Avec fermeté, avec bonne humeur surtout, par des dessins satiriques, des reportages vécus, des nouvelles brèves, des romans à thèse, ce groupe s'efforçait inlassablement de nous redonner confiance, de nous montrer du doigt les vices de la société actuelle, et de nous laisser espérer une société future plus belle, plus juste, plus humaine, où les pauvres ne seraient plus opprimés par les riches, les faibles par les puissants, les brus par leur belles-mères, les métayers par leurs propriétaires, les ouvriers par leurs patrons. De rébellion contre la France, pas un mot ou seulement des allusions discrètes, ce qui explique la relative bienveillance de la censure, mais tout y tendait, tout y poussait, car saper la féodalité, la tyrannie du mandarin sur le paysan, celle de la famille sur l'individu, c'était arracher au colonialisme ses plus fidèles soutiens.

Enfin vint la seconde guerre mondiale. Comme lors de la première, les partis politiques s'agitèrent. Au Nord Nguyễn Tường Tam fonda en 1943 le Parti Populaire du grand Việt (Đại

Việt dân chính). Au Sud, les sectes religieuses Cao Đài et Hòa Hảo s'organisèrent militairement. En Chine, Nguyễn Hải Thần unifia tous les groupes révolutionnaires en une Ligue, Le Việt Nam cách mạng đồng minh hội (Ligue de la Révolution vietnamienne) dont le parti communiste, sous le nom de Ligue de l'indépendance vietnamienne (Việt Nam độc lập đồng minh hội) n'était qu'une branche, mais la branche la plus agissante.

Les événements se précipitèrent. En Juin 1940, Paris capitula et Vichy conclut un armistice avec l'Allemagne. Le Japon en profita, dès Septembre 1940, pour occuper militairement l'Indochine dont la souveraineté française restait provisoirement respectée.

- Pourquoi?

- Parce que le Japon devait d'abord s'occuper de sa guerre avec la Chine, et ne disposait pas de moyens pour administrer directement notre pays. En agissant trop hâtivement, il se créerait des ennuis supplémentaires sans aucun profit réel, puisqu'il obtenait de la France vaincue tout ce qu'il exigeait: ravitaillement en riz, bases pour attaquer la Chine du Sud, et surtout étranglement d'une voie d'accès pour les marchandises américaines en Chine par la voie du chemin de fer Haiphong-Yunnan. Cette sage politique nippo-française se maintiendra jusqu'au début de 1945, pour le plus grand profit des deux compères. Seul le peuple vietnamien en fit les frais, car il eut désormais deux maîtres: un blanc et un jaune. La mauvaise récolte et le terrible hiver de 1944-45, joints à l'ordre japonais d'arracher les semis de riz en certaines régions pour planter à la place la ramie nécessaire aux besoins de l'armée impériale, et à la manœuvre française de rafler partout du riz pour constituer des réserves destinées à une prochaine offensive contre les Japonais, firent deux millions de victimes.

- Deux millions! N'exagérez-vous pas un peu?

- Plût au Ciel que nous nous fussions trompés dans cette estimation! Mais voici ce que j'ai vu de mes propres yeux. Tous les matins, en me rendant de ma maison à mon bureau, je voyais des tas de cadavres desséchés, momifiés, noircis, à apparence plus simiesque qu'humaine, qui se recroquevillaient sous chaque auvent.

- Epouvantable!

- Oui. Je ne crois pas que cette image macabre puisse jamais sortir de notre mémoire. On recule d'horreur devant ce crime génocide commis délibérément. En rafflant le riz partout, les Français ont voulu créer artificiellement la famine, de manière à dévier notre peuple, qui pourrait se soulever à la faveur des événements, vers des œuvres de bienfaisance. De leur côté, les Japonais ne pensaient égoïstement qu'à satisfaire les besoins de leur armée, la vie des Vietnamiens ne pesant pas lourd devant cette exigence. Il se peut aussi que les deux compères aient voulu se rejeter mutuellement l'un sur l'autre la haine de notre peuple et en tirer parti machiavéliquement. Quoi qu'il en fût, l'année 1945 s'annonça sous de sombres auspices. Des villages entiers furent vidés de leurs habitants, morts sur place ou en mendiant sur les grands chemins. Nous, les habitants des villes à qui l'administration coloniale octroyait généreusement des cartes de rationnement, nous faisons notre possible pour secourir les affamés. Mais dans cette immense calamité nos efforts se perdirent comme un grain de sel

dans la mer. Et nous étions obligés d'assister impuissants à la mort lente de notre peuple au Nord, alors qu'au Sud on faisait brûler du riz, faute de charbon, pour faire marcher les trains et les usines!

Cependant les autorités coloniales, désireuses de se racheter auprès du gouvernement gaulliste de leur ancien attachement à Vichy, commencèrent à opposer aux Japonais une attitude de plus en plus ferme. Ceux-ci prirent les devants le 9 Mars 1945. Par un coup de force très habilement monté, ils renversèrent l'autorité française en une nuit. Et le matin du 10 Mars, nous nous levâmes éberlués devant ce fait prodigieux: les Français abattus, et notre patrie proclamée indépendante!

En ces heures graves, le grand patriote Trần Trọng Kim accepta la mission dangereuse de former un gouvernement, quoiqu'il sût parfaitement que notre indépendance n'était qu'un leurre agité par les Japonais. Mais les jours de ceux-ci étaient comptés, et le Mikado se soumit inconditionnellement aux Alliés le 15 Août 1945. Alors que ses Alliés révolutionnaires s'attardaient encore en Chine dans une expectative fiévreuse mais stérile, le Việt Minh eut la hardiesse d'agir précipitamment, presque sans aucune réelle force. Et sa décision se révéla géniale, car le gouvernement Trần Trọng Kim ne voulut pas que le sang vietnamien fût versé par les mains vietnamiennes. Il se retira passivement, et le Viet Minh n'eut qu'à étendre sa main pour cueillir un fruit prêt à tomber. L'Histoire jugera la conduite des hommes de 1945, évidemment humaine et patriotique, mais qui entraînerait des conséquences désastreuses incalculables.

- Croyez-vous que ce gouvernement "made in Japan" put résister efficacement contre la volonté populaire?

- Je le crois sincèrement. Car le peuple ne connaissait alors rien des Viet Minh; il ne demandait que l'indépendance. Et le premier qui vint lui présenter ce gâteau avec suffisamment d'assurance était le bienvenu. Le malheur pour notre pays est d'avoir eu en 1884 un régent combatif mais borné, Tôn Thất Thụyêt, et en 1945 un premier ministre éclairé mais trop pacifique, Trần Trọng Kim. Enfin ce qui est fait est fait, et rien ne sert d'avoir des regrets tardifs.

- Enterrons-les donc, et poursuivez votre récit.

- Vous connaissez la suite. A l'ombre des Anglais chargés de désarmer les Japonais au Sud du 16° parallèle, les Français revinrent s'emparer de la Cochinchine en Septembre 1945. Puis, après avoir négocié avec les Chinois qui avaient reçu la même mission pour le Nord, ils obtinrent de remplacer ceux-ci pour remettre les pieds à Haiphong et à Hanoi. Afin d'avoir les mains libres pour régler leur difficultés intérieures, les Việt Minh furent obligés de consentir à cette exigence extérieure. Finalement le conflit devint de consentir à cette exigence extérieure. Finalement le conflit devint inévitable entre l'impérialisme français et la jeune république du Vietnam. Conférence de Dalat et négociations de Fontainebleau n'étaient que comédie de part et d'autre pour fortifier leurs positions avant le drame inéluctable. Les rideaux s'en levèrent dans la nuit du 19 Décembre 1946 à Hanoi pour retomber à Genève, huit

ans plus tard, le 20 Juillet 1954. La domination française a vécu, après soixante-dix ans pour tout le Vietnam (1884-1954) et près d'un siècle pour la Cochinchine (1862-1954).

- J'aimerais que vous me disiez un peu de ce qu'elle vous a rapporté, comme vous m'avez exposé sans rancune l'enseignement que votre pays avait reçu de la domination chinoise.

### **L'œuvre de la France au Vietnam**

- Sans rancune, je dois reconnaître que les Français ont réalisé de très grandes choses dans notre pays. Il suffit de confronter les photos prises en 1884 de nos villes, de nos habitations, de nos routes, avec celles prises en 1945, juste avant les destructions systématiques dictées par la politique de la terre brûlée, pour voir qu'en moins d'un siècle de domination française le Vietnam a plus évolué matériellement qu'en mille ans de domination chinoise et mille ans d'indépendance nationale. A la place des bourgs plus ou moins marécageux qu'étaient nos villes, se sont dressées des agglomérations bien ordonnées, propres, pourvues d'eau courante et d'égoûts. De belles routes empierrées, parfois même goudronnées, ont remplacé les sentiers rocailleux d'autrefois pour traverser l'empire du Nord au Sud, de la Porte de Chine jusqu'à la Pointe de Camau. Nos anciens lettrés qui devaient peiner tout un mois pour se rendre de leurs villages du Nord à Hué où avaient lieu des concours pour le doctorat, seraient bien étonnés de ne mettre plus qu'un ou deux jours pour faire ce voyage confortablement dans des voitures diaboliques qui roulent sans cheveux, ou mieux dans des trains qui crachent le feu comme des dragons et qui, au lieu d'escalader les montagnes, s'enfoncent parfois dans leurs entrailles toutes noires. D'immenses étendues de terre en friches ont été mises en valeur, transformées en plantations de thé, de café ou d'hévéas. Les crues les plus violentes qui dévastaient régulièrement nos campagnes et même nos villes ont été domptées par un système de digues renforcées. L'électricité a pénétré dans toutes les villes, leur donnant la nuit un éclat féérique. Des hôpitaux, des maternités ont été construits dans toutes les villes et dans les chefs-lieux des préfectures importantes, abolissant la mortalité infantile qui sévissait si lugubrement chez nous autrefois, etc.

Non, je ne nierai pas ces réalisations françaises dans notre pays. Permettez-moi d'y faire toutefois deux restrictions:

La première, c'est qu'en rendant l'Indochine prospère, nos protecteurs ont surtout songé à eux et pas assez à notre peuple. Tandis que les colons français s'enrichissaient facilement grâce à quantité de privilèges, et qu'une faible minorité de commerçants des villes et de fonctionnaires recueillaient quelques bribes de cette opulence, la grosse majorité du peuple était restée dans un paupérisme sans issue. Les Français voulaient en effet faire de leur colonie un réservoir de matières premières et un débouché de consommation pour leurs produits manufacturés, et non pas un pays industriel pouvant concurrencer la métropole. La haute barrière douanière, combinée avec la politique des bas prix agricoles, faisait que nos paysans devaient consacrer le produit de trois ou quatre journées de travail pour pouvoir acheter un mètre d'étoffe ou un litre de pétrole. À Thái Bình, le plus riche grenier de riz du Nord, les paysans étaient obligés de mélanger du manioc au riz pendant trois mois, même dans les années de bonne récolte. Que survint une catastrophe, sécheresse ou inondation, et ils étaient obligés d'aller mendier sur toutes les routes, ou tout au moins de contracter des dettes qu'ils ne pourraient rembourser qu'au bout de longues années de dût labeur. Beaucoup de

paysans, même parmi ceux qui possédaient un petit lopin de terre, devaient aller à la ville ou y envoyer leurs femmes se louer comme domestiques ou nourrices, afin de gagner quelques piastres supplémentaires qui leur permettraient de payer leurs impôts ou de vivre jusqu'à la prochaine récolte. En somme, le paupérisme s'installant en permanence au milieu des plus riches rizières du monde, telle était la politique du colonialisme français qui le maintenait inhumainement par égoïsme, à l'encontre même de ses propres intérêts si ceux-ci étaient envisagés dans un meilleur esprit de solidarité entre la métropole et ses possessions d'outre-mer.

La seconde restriction, forme dérivée de la première, est que la plupart des améliorations apportées par les Français n'ont profité qu'aux villes où ils résidaient et avaient affaire, et très peu à la campagne qui est restée à peu près au stade pré-colonial, sauf que le pétrole y a remplacé l'huile d'arachide comme moyen d'éclairage, et que certaines grosses communes, pas toutes, ont été pourvues d'une école élémentaire et d'une maternité. A part cela, rien ne distinguait le village vietnamien de 1940 du village vietnamien de 1840. Vous trouveriez peut-être quelques villages florissants comme Cự Đà et Khúc Thủy où les maisons étaient presque toutes en briques et les routes pavées, mais c'était une exception qui confirmait la règle, des villages privilégiés ayant suivi l'évolution des agglomérations urbaines en s'adonnant à l'artisanat et au commerce. Mises à part ces quelques rares exceptions, presque rien n'a donc été changé dans la vie économique et sociale de nos campagnes jusqu'à la proclamation de l'indépendance. L'agriculture, la petite culture avec ses procédés archaïques et son faible rendement, y constituait toujours la principale occupation et le principal moyen d'existence.

La population y était toujours composée en grande majorité de paysans dénués de tout ou propriétaires d'un petit lopin de terre insuffisant pour nourrir toute la famille, et qui étaient obligée de louer un supplément de rizières à des riches propriétaires à qui ils devaient payer un très lourd droit de métayage. Les gros propriétaires étaient souvent doublés d'usuriers qui, lorsque votre provision de la dernière récolte allait s'épuiser, vous prêtaient un panier de riz pour s'en faire rembourser le double deux ou trois mois après, à la prochaine récolte. Ainsi s'est perpétué, jusqu'à la Révolution de 1945, ce qu'on a appelé le régime féodal basé sur le métayage et l'usure, régime féroce dans certaines régions surpeuplées où les trois quarts de la population n'avaient pas de terre suffisantes à cultiver, mais très adouci ou même inexistant dans les régions enrichies par le commerce et l'artisanat.

Par contre, dans les villes tout a changé. Prenons pour exemple Hanoi, la capitale du Nord.

- L'ancienne Thăng Long?

- Oui. Le nom de Cité du Dragon Volant a été remplacé par les Tây Sơn en celui de Bắc Thành (la Cité du Nord), puis par Gia Long en celui de Hà Nội (la Cité située en deçà du fleuve), cette ville se trouvant en effet sur la rive sud du Fleuve Rouge qui lui servait de rempart contre les attaques venant du Nord. Mon père m'a souvent raconté que du temps de son enfance Hanoi n'était qu'une grosse bourgade, très grosse, très florissante, mais qui n'avait rien d'une ville moderne. Il est vrai que Hanoi a été déchue de son rôle de capitale de

l'empire au profit de Huế, comme je vous l'ai dit plus haut. N'importe, elle conservait un grand air comme en fait foi la chanson populaire:

*Hà Nội ba mươi sáu phố phường  
Hàng Gạo, hàng Đường, hàng Muối trắng tinh.*

Hanoi, la cité aux trente six quartiers,  
Ceux du riz, du sucre, et du sel tout blanc.

A part ses trente six quartiers, dont les noms indiquent le genre de commerce qui s'y faisait, Hanoi possédait encore cinq portes monumentales dénommées:

Ô Quan Trường, à l'Est  
Ô Chợ Rùa à l'Ouest  
Ô Cầu Giấy au Nord  
Ô Cầu Rền et Ô Đống Mác au Sud.

De ces cinq portes, quatre ont été démolies par les Français pour ne pas gêner l'agrandissement de la ville; une seule a été épargnée, celle de l'Est, que je pouvais encore voir à l'extrémité de Phố Mới (la Rue Nouvelle), appelée officiellement rue J. Dupuis, et aboutissant aux berges du Fleuve Rouge.

Bien que le commerce fût très intense à Hanoi, les maisons étaient pour la plupart de simples constructions en bois, rarement en briques, serrées les unes contre les autres sans aucun souci d'alignement, et flanquées de place en place d'une petite mare où l'on faisait sa toilette et lavait la vaisselle. A la nuit tombante, les habitants se verrouillaient peureusement derrière leurs portes car les rues, que n'éclairait aucune lampe, étaient rien moins que sûres.

Telle était Hanoi du temps de l'enfance de mon père. Mais si loin que remontent mes souvenirs, je ne retrouve plus ces images. Des maisons en briques à deux étages, des villas luxueuses entouré de jardins, des magasins regorgeant de marchandises, l'électricité chassant les ténèbres de la nuit, les autos, les tramways électriques, les usines, tout dénotait déjà une vie radicalement différente de celle d'autrefois. A côté des fonctionnaires, enfants chéris du Protectorat, se sont enrichis les commerçants et les artisans. Les ouvriers même: maçons, menuisiers, forgerons, etc. n'étaient pas malheureux; leur salaires, quoique maigres, étaient toutefois supérieurs au revenu moyen du paysan. Point de lutte de classes encore; l'idée n'en serait importée que plus tard. Les seuls manoeuvres vraiment malheureux étaient ceux des plantations européennes de Cochinchine et du Centre Vietnam, où ils étaient séquestrés comme des serfs après avoir signé imprudemment un contrat leur allouant un haut salaire mais en fait réduit à presque rien par le coût excessif des denrées vendues en monopole dans l'enceinte des plantations. Plusieurs y moururent, tués par la tuberculose, la dysenterie, ou sous le fouet de leurs féroces surveillants.

Vous venez de voir que le développement économique de notre pays sous la domination française, tout en étant brillant par certains côtés, était loin d'être satisfaisant. Sur le plan culturel, heureusement, nous n'avons pas eu trop à nous plaindre. Les Français ont bien

essayé de retarder autant que possible le moment de nous initier à leur culture, sous le prétexte de respecter la nôtre, infiniment respectable, affirmaient-ils. En réalité, ce qu'ils voulaient maintenir, c'était notre ignorance et notre soumission traditionnelle envers le souverain et les autorités indigènes qu'ils avaient bien en mains. C'est ainsi que les anciens concours littéraires ne furent abolis qu'après 1915, et que l'enseignement moderne ne visait au début qu'à former des interprètes. Mais peu à peu, sous la pression des réclamations de notre élite, grâce à l'orientation de plus en plus accentuée à gauche des partis politiques de France, et aussi, il faut le reconnaître, grâce au caractère généreux de la race française, l'enseignement le plus libéral nous était dispensé. A la barbe des administrateurs et des policiers, nos professeurs nous introduisaient dans le monde merveilleux de la pensée française: cartésianisme et sa superbe chiquenaude des vieilles doctrines dénuées de toute preuve évidente, le classicisme divin avec Corneille et Racine, les mordantes critiques de Voltaire et Montesquieu, la juvénile fougue du romantisme, etc. Plus tard, dans la vie, j'aurais à me plaindre de certains colons, mais dans ma jeunesse je n'ai eu que vénération pour mes maîtres français. Je les plaçais sur le même piédestal que mon grand-oncle maternel qui, le rotin à la main, s'était efforcé de faire pénétrer dans ma dure tête des phrases énigmatiques telles que:

人 之 初 性 本 善  
*Nhân chi sơ tính bản thiện*

Au début de sa vie, l'homme est orienté vers le Bien.

### La société vietnamienne sous la domination française

- Fort bien. Puisque vous en êtes aux confidences, voulez-vous me donner une idée de ce qu'était la société vietnamienne sous la domination française?

- Elle l'a combattue les armes à la main, je vous l'ai dit. Mais un jour est venu où il fallut bien l'accepter. Et la vie continuait. On continuait même à se présenter aux concours littéraires parce que c'était le seul moyen d'obtenir de la considération dans l'ancienne société. Mais quant à servir le Protectorat, les lettrés divergeaient d'opinion jusqu'au début de ce siècle.

Quelques-uns s'y refusèrent obstinément. Ainsi le licencié Phạm Đăng Phở et le docteur Đỗ Hữu Liêu furent invités par le gouverneur de Nam Định à accepter une fonction administrative. Devant leurs refus réitérés, celui-ci les fit arrêter, asseoir dans un bassin d'eau et, pour les humilier, envoya des soldats se baigner tout nus devant eux. Ils répliquèrent par ces deux phrases prises dans le Luận Ngữ (Annalectes) et le Mạnh Tử (Mencius):

在 累 節 之 中 非 其 罪 也  
*Tại lũy tiết chi trung, phi kỳ tội dã*  
 雖 穎 呈 於 側 殷 能 洩 哉  
*Tuy khoả trình ư trắc, yền năng mỗi tai*

Quoique dans les fers, nous n'avons à nous reprocher aucun crime  
 Que d'autres se devêtissent impudiquement à nos côtés, leur honte  
 ne saurait rejaillir sur nous.



Nos deux lettrés n'avaient voulu que s'amuser élégamment de leur mésaventure, mais leur sang-froid et leur dignité forcèrent l'admiration du gouverneur, et l'obligèrent à relâcher ces deux prisonniers insensibles aux faveurs comme aux colères du Protectorat.

D'autres lettrés acceptèrent le mandarinat comme un pis-aller, et exprimèrent leur secrète rancœur dans des poèmes discrets. C'est ce que fit Nguyễn Khuyến en imaginant une conversation entre un comédien et sa femme. Le comédien s'étant étonné que les gens n'eussent pas de respect envers lui qui jouait d'ordinaire les rôles de mandarin sur la scène, sa femme lui répliqua ironiquement:

*Vua chèo còn chẳng ra chi,  
Quan chèo chi nữa khác chi thằng hề!*

Même un roi de comédie ne vaut pas grand'chose  
A plus forte raison un mandarin de comédie n'est qu'un bouffon!

Mais le plus célèbre poète satirique de la société vietnamienne vers la fin du siècle dernier fut Trần Tế Xương, dont le ressentiment patriotique fut exacerbé par ses échecs répétés aux concours littéraires. Écoutons-le décrire, avec quelle verve méchante et douloureuse, une session d'examen: (Les Chefs d'oeuvre de la L. p.394)

Tous les trois ans le Gouvernement organise un examen  
Où sont réunis ensemble les camps de Nam Định et de Hanoi.  
Gauchement les candidats portent sur leurs épaules une calebasse;  
Arrogamment les examinateurs braillent dans le porte-voix.  
Cachant tout le ciel, les véhicules amènent M. Le Résident;  
Traînant leurs jupes sur la terre, des dames l'accompagnent.  
Pourquoi oublions-nous la honte qui devrait nous saisir  
en regardant en arrière ce qui est arrivé à notre pays?

Trần Tế Xương ne s'est pas borné à railler les lettrés retardataires; aucune classe sociale, depuis les mandarins jusqu'aux bonzes, n'a trouvé grâce devant sa verve gouailleuse. J'aurais voulu vous lire quelques-uns de ces portraits à l'emporte-pièce, mais cela nous aurait menés trop loin. Il nous suffira de noter que la société vietnamienne dans les trente premières années de la domination française était une société profondément bouleversée. A côté des licenciés et docteurs respectables s'étaient glissés dans le mandarinat des individus peu recommandables dont les seuls titres au pouvoir étaient la délation et l'argent. Aussi, dans son ensemble, l'intelligentsia de l'époque boudait-elle le Protectorat. Mon grand-père maternel et mon beau-père, tous deux fils de grands mandarins, auraient pu être nommés mandarins eux-mêmes s'ils avaient eu l'échine un peu plus souple. Mais grand-papa était un aimable épicurien qui préférait l'alcool et les chanteuses à toutes les affaires sérieuses de la vie. Quant à mon beau-père, qui se piquait de lire Khang Hữu Vi (K'ang Yu Wei) et Lương Khải Siêu (Liang k'ai Chao), il flirtait dangereusement avec les révolutionnaires. Il a failli même tâter de Poulou-Condore lors de l'affaire du Đông Kinh nghĩa thực dont il recelait imprudemment chez lui certains papiers compromettants. Il n'a dû le salut qu'au sang-froid d'un serviteur qui, en entendant les gens de la Sûreté frapper à la porte, s'est hâté de fourrer ces papiers dans un

vase à fleurs posé sur l'autel des ancêtres. Toute la maison fut perquisitionnée de fond en comble, même le tas d'ordures amoncelées dans la cour, mais ces messieurs de la Sûreté n'ont pas songé à regarder dans la vase à fleurs! Mon beau-père en fut quitte pour la peur. Il donna à son serviteur quelques mǎu de bonnes rizières, le maria convenablement, mais "frère Tu" resta au service de mes beaux-parents jusqu'à sa mort. Quand je devins gendre de ma belle-famille, "frère Tu" était encore en vie et aimait à me raconter de sa propre bouche, qui était déjà passablement édentée, l'exploit merveilleux et unique de sa vie: comment il avait réussi "à rouler le Gouvernement." Cette race de fidèles serviteurs n'existe plus de nos jours. Oh! excusez-moi de m'être égaré à l'évocation de ce vieux souvenir. Où en étais-je de mon exposé?

- Vous me disiez que vos lettrés boudaient le Protectorat, et vous me citiez à titre d'exemple votre grand-père et votre beau-père.

- Ah oui. Mais cette bouderie ne pouvait durer éternellement, et dans toutes les circonstances. Mon père, lui, fut un exemple de la nouvelle tendance. Issu de très petite bourgeoisie, il est resté néanmoins longtemps fidèle à l'éducation traditionnelle. Il m'a raconté que jusqu'à l'âge de vingt ans (il était né en 1884, donc vers 1904), il ignorait encore complètement le français et même le quốc ngữ, écriture vietnamienne romanisée. Autour de lui, pourtant, quelques-uns de ses camarades s'étaient occidentalisés, avaient fait couper leurs bulbes d'oignon de chignons, étaient allés à l'école nouvelle, avaient été engagés comme secrétaires dans des administrations publiques, et se pavanaient dans des poussets de maître magnifiques, tirés par des coolies en veston blanc, et qui faisaient un tintamarre superbe dans la rue avec leurs grelots de cuivre. Peut-être mon père a-t-il médité sur ce poème de Trần Tế Xương (Les Chefs d'œuvre de la L. , p.393):

D'aucune utilité sont les caractères chinois;  
Même les docteurs et licenciés sont condamnés au chômage.  
Ne vaudrait-il pas mieux d'étudier le français pour devenir M. le Secrétaire  
Qui boit du champagne le soir et du lait le matin?

Le fait est que parvenu à l'âge de vingt ans, mon père se décida soudain à aller apprendre le quốc ngữ en cachette, puis juste assez de français pour pouvoir répondre à ces questions sacramentelles: Comment vous appelez-vous? Quel âge avez-vous? Où demenez-vous? Et, un an après à peu près, il fut engagé lui aussi dans un service public, aux appointements de seize piastres par mois. C'était la fortune! En réalité, mon père s'était décidé à ce coup de tête que lui-même il jugeait dégradant, parce qu'il n'y avait pas d'autre issue. Ma grand'mère était morte, et mon grand-père, pauvre médecin de campagne et s'enivrant du matin au soir à force d'être aigri contre son sort, était incapable de nourrir sa nombreuse progéniture. Avec ses seize piastres de solde, mon père redressa la situation familiale et sauva de la misère son père, ses frères et ses soeurs. Mais il avait toujours honte de ce qu'il appelait sa déchéance, et me fit apprendre le chinois, dès que je pus marcher, auprès d'un oncle de ma mère, qui était un lettré distingué.

Et à propos de cette nouvelle tournure de ma famille, je ne résiste pas au désir de vous évoquer un souvenir de mon enfance. Mon père avait un ami, que nous ne connaissions que

sous le nom de Ông đồ hàng Mắm (M. Le Précepteur de la rue des Saumures). A l'encontre de mon père qui était devenu fonctionnaire, son ami est resté fidèle à la tradition de ses parents: pas de compromis avec le maître étranger. Malgré cette divergence de carrière mais pas d'opinion, deux amis continuaient à se voir régulièrement. Et à chaque anniversaire survenu dans ma famille, M. le Précepteur ne manquait jamais de venir se prosterner devant l'autel de nos ancêtres, et participer à notre festin de famille. Vice versa, mon père accomplissait religieusement les mêmes devoirs envers les ancêtres de son ami. Et en enfant choyé, j'obtenais toujours le privilège de l'accompagner. Madame la Préceptrice tenait un petit commerce de saumures et de poissons secs, pas très bien achalandé. Quant à l'école de M. le Précepteur, elle n'était fréquentée que par cinq ou six gosses, qui finalement se réduisirent au fils unique du maître. Et je constatais qu'à chacune de nos visites cette maison s'était vidée de quelque bibelot précieux, un brûle-parfum en bronze rouge, ou un service de thé en porcelaine blanche. Quoique petit, je savais déjà que l'ami de mon père s'appauvissait de plus en plus. Mais obsevant scrupuleusement le précepte:

*Giấy rách giữ lấy lề*

Si un livre a des feuilles déchirées, il faut d'autant plus avoir soin de sa relure

Il n'allait jamais en ville qu'avec un turban bien enroulé sur sa tête, et une robe où ne se voyait aucun trou. Finalement, après que j'eus atteint l'âge de 10 ans environ, je n'eus plus l'occasion d'aller visiter la famille de M. le Précepteur de la rue des Saumures. Par peur de voir s'étaler au grand jour leur extrême misère, ils ont vendu leur maison à Hanoi pour aller se retirer dans leur village.

Mon père en fut navré, tout en se félicitant de n'avoir pas persisté à s'enfoncer dans la même impasse que son ami. D'autant plus que dès 1915 les concours littéraires furent supprimés, fermant à tous les disciples de Confucius la perspective de devenir plus tard un lauréat licencié ou docteur, rentrant triomphalement à son village. J'avais alors huit ans. Ma mère se montra énergique; elle me retira des mains de son oncle, et me confia à un instituteur privé qui s'initia aux mystères du B A BA. J'entrai ensuite successivement à l'école primaire Amiral Courbet, au Collège du Protectorat et à l'Université de Hanoi. Au collège du Protectorat, j'eus la surprise d'avoir certains camarades déjà sortis de l'adolescence, et même mariés! Ils avaient appris le chinois beaucoup plus longtemps que moi.

Si je vous raconte cet épisode de ma vie, c'est parce qu'il m'a semblé refléter l'histoire de beaucoup d'hommes de ma génération. A partir de 1917, la paix française s'est installée solidement au Vietnam, et l'état d'esprit de mes compatriotes a fini par évoluer définitivement. Il y avait toujours des révolutionnaires, mais c'était une minorité de héros qu'on admirait de loin et qu'on se gardait bien d'imiter. La prospérité, tout au moins dans les villes, s'étalait dans chaque foyer. On mangeait à sa suffisance, on s'habillait élégamment, on se logeait confortablement. Et surtout on vivait tranquillement. Les horreurs des Pavillons Noirs étaient parfois encore racontées le soir, à la chandelle, par les vieilles grand'mères à leurs petits-enfants qui frissonnaient de terreur et de volupté au récit des scènes de carnage d'antan. Mais combien cet antan terrible semblait déjà lointain, fantomatique, presque irréel!

Nous, les jeunes, nous ne pensions qu'à travailler, qu'à remporter des succès scolaires. Le mot d'ordre des belles demoiselles de la riche bourgeoisie n'était-il pas vers les années 1930:

“Pas de mariage possible sans passer par l’Université?” (Phi cao đấng bắt thành phu phụ). Et puis, il faut vous l’avouer à notre honte, le sentiment de la patrie s’est émoussé chez nous insidieusement. S’il est exagéré d’affirmer que nous ânonnions stupidement ‘Nos ancêtres les Gaulois,’ il est parfaitement exact de dire que nous ne nourrissions envers la France aucun sentiment de haine. Nés au moment où les horreurs de l’occupation n’étaient plus qu’un souvenir, et abreuvés de culture française dès l’âge de comprendre, nous finissions par aimer et admirer les héros et les poètes français plus que nos gloires nationales, qu’on ne nous faisait connaître qu’imparfaitement. Insensiblement nous devenions des déracinés, et pis est, inconscients de l’être.

Le procès orageux de Phan Bội Châu, les funérailles nationales de Phan Chu Trinh, et les treize têtes tombées à Yenbay vinrent nous secouer tragiquement au milieu de cette lâche quiétude. Quelques-uns se firent révolutionnaires et disparurent de la circulation. Mais la majorité d’entre nous, après avoir manifesté et fait la grève aux funérailles de Phan Chu Trinh, revinrent la tête basse au bercail. Remués par les lamentations des parents, et aussi, il faut le reconnaître honnêtement, subjugués par la voix de l’égoïsme et de la prudence contre celle du devoir et de l’héroïsme. Puis les flons flons des dancings, les fumées enivrantes de l’opium et les grâces ensorcelantes des sirènes de Khâm Thiên (célèbre quartier de chanteuses à Hanoi) eurent tôt fait taire les derniers cris de la conscience.

Taire? Non, car cette course frénétique au plaisir ressemblait plutôt à la voix trop impérieuse de la conscience, toujours éveillée, plus éveillée que jamais, mais impuissante à trouver une issue honorable. Le poète Vũ Hoàng Chương a admirablement peint cet état d’âme dans un poème dont je vais vous traduire seulement quelques vers de la fin:

*Say đi em! Say đi em!  
Say cho lời lá ánh đèn,  
Cho cung bậc ngã nghiêng, điên rồ xác thịt,  
Rượu, rượu nữa, và quên, quên hết!*

.....  
*Nhưng em ơi,  
Đất trời nghiêng ngả  
Mà trước mắt thành sào chưa sụp đổ.  
Đất trời nghiêng ngả,  
Thành Sào không sụp đổ, em ơi!*

Enivre-toi, enivre-toi!  
Pour rendre les lumières lascives,  
La musique arhythmique et la chair folle!  
De l’alcool, encore de l’alcool, et que tout soit oublié!

.....  
Mais, ô ma bien-aimée,  
Le ciel et la terre ont chaviré,  
Et la citadelle de la Tristesse n’est pas encore renversée,  
Ô ma bien-aimée!

La guerre de 1939 vint. Puis l'occupation japonaise. Puis la terrible famine de l'hiver 1944-45. Puis le coup de force japonais du 9 mars 1945. Exaltation des esprits aux proclamations patriotiques du gouvernement Trần Trọng Kim. Exaltation plus frénétique encore aux journées révolutionnaires du 19 Août et 2 Septembre 1945. Il nous semblait renaître à la vraie vie, faire peau neuve intégralement.

Le souvenir glorieux de Hung Đạo et de Quang Trung insuffla à leurs débiles descendants, anémiés par un demi-siècle d'esclavage, une énergie indomptable. Volontaires pour l'armée de libération du Sud (qui venait d'être reconquis par les Français en Septembre 1945), volontaires pour défendre la Capitale et y mourir, vous écrivîtes les plus belles pages d'Histoire dont puisse s'enorgueillir n'importe quel peuple.

- Et après?

- Nous en reparlerons une autre fois. Pour le moment, arrêtons-nous à 1945, à la proclamation de l'indépendance. Nous avons survolé quatre mille ans d'Histoire; ne croyez-vous pas qu'il soit raisonnable de nous reposer un peu?

- Oui, vous avez raison, mais il me vient une idée. Vous m'avez fait faire une intéressante excursion dans le passé de votre pays, en glissant légèrement sur l'océan des âges, comme disait Lamartine. Jetons donc l'ancre un moment, et tâchons de fixer cette fuite du temps dans quelques images, quelques idées générales qui nous aideraient à mieux comprendre.

- A vrai dire, nous avons déjà fait ce travail au cours de nos entretiens. Et je risquerais de me répéter, je vous en préviens.

- Je suis prévenu, et j'accepte le risque. Nous avons bavardé à bâtons rompus pendant plusieurs heures, et ce ne sera pas la première fois que vous vous répéterez, ni même que vous vous contredirez, soit dit sans vous offenser. Alors, une fois de plus ou de moins ...

- Vous êtes un charmant compagnon, cher M. Latigue, et je vais sans scrupules vous ennuyer avec mes radotages sur l'évolution de notre peuple. Cette évolution a présenté une cassure violente du fait de l'intervention française au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Ce sera donc en deux séries d'images que je vous la présenterai, l'une du Vietnam gravitant dans l'orbite du monde chinois, et l'autre du Vietnam s'ouvrant au monde moderne.

**CONCLUSION**

**L'HISTOIRE DU VIETNAM**

**VUE À VOL D'OISEAU**

## LE VIETNAM DANS L'ORBITE DU MONDE CHINOIS

### Le point de départ

Rappelons d'abord brièvement les premières conditions de vie du peuple Vietnamien.

Il y a cinq mille ans, le delta du Fleuve Rouge n'était encore qu'une plaine marécageuse et couverte de forêts. En été, la chaleur humide qui montait de ces marécages était étouffante; en hiver, le vent glacial soufflant du Nord mordait les chairs comme des ciseaux. La vie cependant y pullulait: les tigres régnaient sur terre, les crocodiles sur l'eau et les moustiques dans l'air.

Dans cet habitat inhospitalier s'étaient cependant installées de nombreuses tribus qui étaient venues probablement de l'Asie Centrale, ou même plus simplement de la Chine méridionale, mais qui certainement n'étaient pas de la race des Hán peuplant primitivement la vallée du Fleuve Jaune. Ces gens vivaient principalement de pêche, de chasse, et de la cueillette des fruits sauvages. De l'agriculture ils ne connaissaient que la pratique du ráy qui consistait à incendier une forêt pour en faire une clairière et fertiliser le sol, puis à y creuser des trous où seraient déposés des grains de riz ou de maïs.

Des années, des siècles passèrent. Dans les plaines, la forêt et la broussaille reculèrent de plus en plus pour faire place à des terrains de culture. Alors le groupe ethnique le plus nombreux, le plus industriel aussi, y prit une place prépondérante, refoulant peu à peu les groupes ethniques minoritaires qui les nommaient respectueusement Nguòi Kinh (les gens de la capitale), tandis que plus dédaigneusement les Chinois leur donnaient le nom de Giao Chi. C'étaient les ancêtres des Vietnamiens d'aujourd'hui, au sang desquels se sont mêlés ceux des Chinois, des Mường, des Thái, des Mèo, puis plus tard des Chams et des Khmers.

Ils vivaient en clans probablement totémiques; les totems qui finirent par prédominer furent ceux de l'oie sauvage (chim hồng), du phénix (chim lạc) et du dragon (long) qui donneraient leurs noms à la première dynastie Hồng Bàng dont les mandarins furent appelés lạc tướng et lạc hầu, et dont le premier souverain s'intitula Lạc Long Quân.

La vie sociale s'organisa peu à peu. Les chefs de clans reconnurent le pouvoir suprême de l'un d'entre eux qui prit le titre de roi Hùng. D'ailleurs l'autorité du roi, du chef de clan (quan lang) et du chef de famille restait plutôt paternaliste. Le roi laissait les clans se gouverner eux-mêmes, pourvu qu'ils lui apportassent annuellement un certain tribut de vassalité. Le chef de clan était un père pour son peuple; c'était davantage qu'un administrateur, un conseiller, un arbitre dont l'essentielle fonction était de maintenir la paix entre ses sujets en réglant leurs différences d'après les mœurs et coutumes du clan. Il ne percevait pas d'impôts, mais ses sujets devaient, à tour de rôle, cultiver gratuitement ses terres et apporter leur contribution quand il avait une importante dépense à faire: marier ses enfants ou enterrer ses parents. A son tour, le chef de famille n'avait rien du majestueux pater familias romain. Il laissait ses enfants vivre à leur guise et se marier à leur guise, se contentant de les aider de ses conseils tirés de l'expérience et non d'après des principes de morale préétablie.

Car de morale, les Giao Chi n'avaient pas encore la notion rigide systématisée, réglementée; les us et coutumes du clan en tenaient lieu. En matière de croyances religieuses, ils ne se sont pas élevés non plus à l'idée d'un Créateur, d'un Dieu unique régissant la marche du monde. Comme tous les peuples primitifs, ils adoraient les forces physiques de la nature, les divinités sylvestres et aquatiques.

Telle est, grossièrement décrite, l'image du Vietnam d'il y a cinq mille ans, image qui n'a rien d'original d'ailleurs.

- Tandis que dans la suite ...

- Eh bien, dans la suite, l'Histoire du Vietnam n'aura rien d'original non plus, pour observer rigoureusement les lois matérielles et morales de l'évolution des peuples.

- Par exemple?

- Eh bien, voici la première:

### **La situation géographique du Vietnam détermine sa politique étrangère**

Il est devenu banal de dire que la situation géographique d'un pays détermine ses destinées. L'Égypte est un don du Nil; l'Angleterre insulaire doit pour vivre dominer les mers, etc. Le petit peuple Vietnamien, placé entre le colossal empire chinois et le turbulent royaume Cham, ne pouvait avoir d'autre politique étrangère que celle-ci: Résistance contre l'agression du Nord, et Expansion vers le Sud.

La résistance contre l'agression du Nord n'était pas facile. Le royaume de Âu Lạc fut dès l'an 207 av.J.-C. conquis par un général chinois, Triệu Đà, qui se proclama d'ailleurs indépendant de l'empire chinois. La véritable domination chinoise ne commença qu'à partir de l'an 3 av.J.-C. L'idée de patrie, inconnue ou à l'état larvaire parmi les tribus autonomes du vieux Vietnam, naquit dans les souffrances de l'esclavage. Elle grandit et finit par nous faire reconquérir notre indépendance mille ans plus tard, en l'an 931 ap.J.-C. Je vous ai exposé par ailleurs les raisons pour lesquelles le miracle de notre indépendance a pu être réalisé et maintenu malgré certains retours offensifs du colonialisme chinois. Vous savez aussi que la Chine, forcée de reconnaître notre indépendance de facto, était toujours notre suzeraine de jure, par la cérémonie de l'investiture royale accordée à tout souverain vietnamien au début de son règne, et par le tribut de vassalité que nous devions payer tous les trois ans. Tribut symbolique d'ailleurs, dont voici la composition sous la dynastie des Nguyễn:

- 200 onces d'or et 1.000 d'argent
- 100 coupons de soie et 2 cornes de rhinocéros
- 100 livres de défenses d'éléphant et de cannelle.

Ne pouvant donc nous étendre vers le Nord, dont nous nous efforçons tout au plus de contenir les empiétements toujours menaçants, nous étions obligés, harcelés par notre pression démographique, de chercher un supplément d'espace vital au Sud. Ici, au lieu de rencontrer



un adversaire redoutable comme la masse chinoise, nous eûmes la chance de n'avoir affaire qu'à des peuples turbulents, certes, et même supérieurs à nous à certains points de vue (architecture par exemple), mais indisciplinés, et surtout très divisés entre eux. A petits coups de dents, nous les grignotâmes. Et sans l'intervention française au 19<sup>e</sup> siècle, toute la presqu'île indochinoise fût devenue Vietnamiennne, comme le Far West est devenu territoire USA, ni plus ni moins.

Des deux points de notre politique étrangère traditionnelle: résistance contre l'agression du Nord et expansion vers le Sud, le premier est certainement le plus important. Réserveons-le pour plus tard, et examinons tout de suite quelles ont été les répercussions sur les destinées du Vietnam et de la politique d'expansion vers le Sud, ce qui nous fournira l'occasion d'énoncer notre seconde loi:

### **Étirement exagéré, d'où sécessions fréquentes**

Le berceau primitif de la nation vietnamienne était ramassé presque en boule sur lui-même. Mais à mesure qu'il s'étendait vers le Sud, il s'étirait en longueur sans grossir en largeur, la Longue Cordillère (đãy Trường Sơn) formant barrière à l'Ouest, barrière difficilement franchissable qui se rapproche de la mer à moins de quelques dizaines de kilomètres, et parfois même lui envoie des contreforts transversaux divisant la zone côtière en compartiments distincts.

Cet étirement excessif dans le sens de la longueur, en un temps où les routes se réduisaient à des sentiers et la navigation maritime étroitement dépendante du régime des moussons, était évidemment très gênant pour permettre un gouvernement central fort. Aussi, dès que le Vietnam, dont la capitale était fixée à Thăng Long (Hanoi) en l'an 1010, eut atteint la moitié de sa longueur actuelle, il se scinda en deux dès le 16<sup>e</sup> siècle. Et cette sécession ne prendra fin qu'en 1802 avec l'avènement de Gia Long. Unité apparente d'ailleurs, car la Cour de Hué, incapable de se faire obéir promptement de la Porte de Chine jusqu'à la Pointe de Camau, était obligée de se décentraliser et de déléguer partiellement ses pouvoirs aux vice-rois du Nord et du Sud.

Ainsi donc, la sécession, phénomène historique, était une conséquence inéluctable de l'étirement du pays, phénomène physique.

- Voulez-vous dire par là que votre pays ne pourra jamais y échapper?

- Mais non, voyons. Au temps de la radio et de l'avion à réaction, la distance est vaincue. Ce qui seul pourrait s'opposer à l'unité du Vietnam, ce serait une dualité de races, de langues, de cultures. Heureusement, ce n'est pas le cas. Du Nord au Sud, le peuple Vietnamien est un.

- Vous tenez pour négligeable la différence d'idéologies politiques?

- Ce fossé qui nous divise à l'heure actuelle n'est, ne peut être qu'un fossé artificiel. Il sera forcément comblé un jour ou l'autre.

- Revenons donc aux sécessions du temps passé. Je serais curieux de connaître votre opinion sur la manière dont elles ont été résolues. Qui sait si nous n'y trouverions pas quelque indice qui puisse nous éclairer sur la manière dont l'actuelle sécession se résoudra? Hein! voilà une question purement historique transformée en question de brûlante actualité?

- Ne vous emballez pas trop vite. D'accord que l'étude du passé peut éclairer l'avenir, mais à la condition, notez-le bien, que les circonstances nouvelles soient comparables aux anciennes. Enfin, puisque vous le voulez, nous allons toujours étudier ce problème, objectivement.

Un fait saute aux yeux d'abord: dans toutes les sécessions du passé, toujours le Sud a eu l'avantage. Les Lê restaurés à Nghê An ont chassé les Mạc usurpateurs installés à Thăng Long. Une seule fois Trịnh Sâm, profitant de la révolte des Tây Sơn suscitée par la cupidité et la tyrannie du régent Trương Phúc Loan, a pu s'emparer de la capitale Phú Xuân des Nguyễn. Nous pouvons donc tenir pour vérifié ce fait que dans toutes les sécessions du passé le Sud a eu l'avantage, sauf une exception due à des circonstances n'ayant aucun rapport avec la supériorité réelle du Nord. Pourquoi?

- Oui, pourquoi?

- On pourrait vous répondre que les gens du Sud, descendants des soldats, des colons et des délinquants condamnés à l'exil, étaient d'un naturel plus batailleur que les gens du Nord plus enclins à chanter des romances qu'à manier des armes. Mais je préfère vous avancer un argument que je crois plus solide.

Les Mạc ont été toujours considérés comme des usurpateurs, et le peuple du Nord attendait impatiemment la restauration des Lê.

Le régime bicéphale des Lê-Trịnh était une cause de discordes continues pour les habitants du Nord. Ajoutez à cela la rivalité entre Trịnh Cán et Trịnh Khải, la haine du peuple pour les Kiêu binh (soldats indisciplinés), et vous comprendrez que la victoire des Tây Sơn était inéluctable.

A leur tour, les Tây Sơn n'avaient pu s'imposer que grâce au prestige des victoires fulgurantes remportées sur les Trịnh et les Chinois par le grand empereur Quang Trung. Celui-ci mort et remplacé par le débile Nguyễn Quang Toàn pleurnichant auprès de ses généraux ennemis les uns des autres, le prestige des Tây Sơn s'effondra en un matin.

Ainsi donc, vous voyez que la victoire s'est toujours rangée du côté le plus énergique, le plus discipliné, celui qui répondait le mieux aux aspirations du peuple. La défaite, au contraire, était le lot du camp déjà déchiré par ses dissensions intérieures. Et à la lumière de cette explication, l'exploit de Trịnh Sâm s'emparant de Phú Xuân, loin d'être une exception, confirme la règle.

- N'auriez-vous pas de l'Histoire une conception trop idéaliste? Et comptez-vous pour rien le nombre des combattants, leurs armements, leur stratégie?

- Je ne suis pas un stratège, et moins encore je ne veux être un stratège de salon. Allez débattre ces questions avec d'autres plus qualifiés que moi, et revenons à l'autre point, très important, de la politique étrangère traditionnelle du Vietnam: la résistance contre l'agression du Nord. Ici encore, vous verrez que l'évolution de notre peuple s'est faite suivant un déterminisme très étroit.

### **Domination chinoise, d'où sinisation, mais seulement partielle**

Je vous ai expliqué en temps et lieu ce que la domination chinoise nous a apporté: la technique agricole, l'organisation politique et sociale, la pensée philosophique, les croyances religieuses, etc. Et je vous ai dit aussi que tout en acceptant en bloc cette culture qui était de cent coudées supérieure à la nôtre, notre peuple refusait obstinément de se laisser absorber dans le monde chinois. Ainsi donc, la domination chinoise a abouti à deux effets différents.

D'une part, nous sommes devenus réellement des Chinois à certains points de vue; nous avons adopté leur régime politique qui était la monarchie absolue; en matière de philosophie, de religion, de littérature, d'art, nous avons appris à penser chinois.

Mais, de l'autre, en même temps que nous cherchions à reconquérir puis à maintenir l'indépendance, nous avons réagi un peu différemment des Chinois en ce qui concernait certaines questions morales sur la société, la famille, l'amour, le mariage, l'inégalité des sexes, etc. Dans cette réaction du caractère enjoué de notre peuple contre le caractère grave du peuple chinois, les paysans sont allés plus loin que les lettrés. Je n'ai pas besoin de vous répéter que les classes sociales n'étaient pas aussi différenciées au Vietnam qu'en Chine, que le chef de famille vietnamien ne jouissait pas sur ses enfants de pouvoirs aussi absolus qu'en Chine, que la femme vietnamienne était non pas une esclave mais plutôt une compagne de son mari, que les rapports entre jeunes hommes et jeunes filles n'étaient pas frappés chez nous d'un interdit aussi rigoureux que chez nos voisins, etc. C'est cette originalité de sa culture qui fait l'intérêt de l'Histoire de notre peuple, bien mieux que son indépendance politique.

Cette mise au point faite, je puis maintenant vous parler franchement des leçons à la fois bonnes et mauvaises que nous avons apprises des Chinois sur les plans politique et intellectuel.

### **Sinisation des mœurs politiques: la monarchie absolue**

Vous vous rappelez que le Vietnam, ou plutôt le Văn Lang sous la dynastie Hồng Bàng, était une fédération de clans plus ou moins autonomes. Comment se fait-il qu'au sortir de la domination chinoise notre pays n'ait pas repris son ancien système politique? La solution de ce problème doit être cherchée, évidemment, dans les exigences de la résistance contre l'agression extérieure. Devant un ennemi puissant, nos ancêtres ont compris, beaucoup mieux que les Chams et les Khmers, qu'un pouvoir central disposant de toutes les forces de la nation s'imposait impérieusement. Peut-être ont-ils été aidés à comprendre cette vérité vitale en apprenant, sous la domination chinoise, l'Histoire de Chine et le Confucianisme. Or Histoire et doctrine philosophique montraient toutes les deux que l'unité de l'empire et sa pacification ne pouvaient se réaliser que sous le régime de la monarchie absolue.

Il n'est donc pas étonnant que ce régime politique fût adopté chez nous, avec ses avantages et ses inconvénients inhérents. Dans ce régime, en effet, la vie de tout un pays dépendait presque uniquement de la personnalité de son souverain. Si celui-ci était bon, compatissant, économe, travailleur, le peuple vivait dans une heureuse paix. Par contre, si c'était un souverain débauché, cruel, prodigue, paresseux, le pays roulait vers la décadence sans aucun frein.

Cette succession des bons et mauvais souverains observait d'ailleurs une loi presque mathématique: Les fondateurs de dynasties étaient forcément des caractères énergiques; leurs premiers successeurs, héritant de la gloire acquise, restaient en général travailleurs et consciencieux, mais commençaient à trouver davantage du plaisir dans l'art et la littérature que dans les exploits guerriers. Enfin leurs arrière-petits-enfants, après un ou quelques siècles de pouvoir illimité et de débauche, tombaient en démence furieuse ou en imbécillité impuissante. Alors, à la faveur des révolutions de palais, des révoltes intérieures ou d'une invasion étrangère, un autre fondateur de dynastie surgit. Et un nouveau cycle recommençait, presque identique aux précédents.

Et ce qui était le plus désastreux, c'est que devant la détérioration d'une dynastie, nos ancêtres ne pouvaient pas concevoir qu'il pût y avoir d'autre solution que de la remplacer par une nouvelle conformément au précepte déjà progressiste de Mencius: Dân vi qui, xã tắc thứ chi, quân vi khinh (En premier lieu doivent être pris en considération les intérêts du peuple; ceux de la dynastie viennent après, et ceux du prince en dernier lieu). Ce qui veut dire: Il est permis de remplacer un mauvais roi par un autre prince de la même famille, ou au besoin par une nouvelle dynastie pour le bien du peuple. Quant au système de gouvernement, il n'y fallait pas toucher! L'ordre social du Confucianisme conduisait à une impasse; le maintenir, c'était maintenir la féodalité avec toutes les injustices sociales qu'il autorisait. Mais par quoi faudrait-il le remplacer? Là était la véritable question, mais que personne ne songeait à poser.

Nous pouvons donc dire que la stagnation du système politique n'était qu'une conséquence de la stagnation intellectuelle que nous allons maintenant aborder.

### **Sinisation de l'activité intellectuelle: stagnation**

Vivant en vase clos, et n'ayant pour les éclairer que la doctrine confucianiste fortement patronnée par l'Etat, nos maîtres les Chinois et nos ancêtres leurs disciples en étaient arrivés à considérer les grands sages de l'Antiquité comme ayant atteint la perfection, le *sunnum* des connaissances humaines, que les générations suivantes devaient s'efforcer d'imiter, mais dont il serait vain et même impis de chercher à critiquer ou même à améliorer l'enseignement, l'adapter aux circonstances changeantes de chaque période.

De temps en temps, il est vrai, quelques esprits éclairés ont osé se révolter contre cette soumission aveugle à la tradition. Ainsi Vương An Thạch (Wang An Shih) sous les Tống (Sung), a prononcé cette phrase remarquable: “Thiên biến bất túc úy, tổ tông bất túc pháp, nhân ngôn bất túc tuất” (Les cataclysmes du ciel ne suffisent pas à me faire peur, ni les lois des ancêtres à tracer ma ligne de conduite, ni les critiques des autres à m'obliger à en tenir compte). De même, Vương dương Minh (Wang yang Ming), sous les Minh (Ming), a

professé la théorie révolutionnaire de l'intuition (trí lương tri), c'est-à-dire penser par soi-même, qui remettait en question toutes les interprétations faites précédemment sur le Confucianisme. Mais personne ne les écoutait, parce que leurs théories n'étaient pas reconnues par l'Etat.

Ce refus systématique du progrès s'appuyait sur un orgueil outré de la culture traditionnelle. Qui était remarquable, certes, mais qui finissait tout de même par vieillir avec le temps. Tant que le monde chinois restait isolé dans ses limites, le facteur Temps ne comptait pas, et la culture traditionnelle conservait sa beauté éternelle. Mais le vieux monde bascule sur son axe au contact des Puissances occidentales modernes, et tout ce qui avait fait notre force vigilante pour maintenir la société en bon ordre se transforma en force réactionnaire pour nous précipiter dans le désordre et la décadence.

Sur le plan individuel surtout, la culture traditionnelle exerçait un effet pétrifiant considérable. Les lettrés ne voyaient devant eux qu'un seul chemin à suivre: étudier, réussir aux examens, et devenir mandarins pour servir le pays et l'empereur. Ce but, ils le poursuivaient inlassablement, depuis la prime jeunesse jusqu'à la vieillesse. Il n'était pas rare de voir, aux camps d'examen, des vieillards à cheveux tout blancs côtoyer des jouvenceaux imberbes. Ainsi Doãn tử Quang ne fut reçu licencié qu'à l'âge de 82 ans. Toute une vie d'efforts surhumains pour parvenir à cet honneur dérisoire au seuil de la tombe, au lieu d'exciter de la pitié, souleva au contraire un enthousiasme délirant dans tout le pays. Vous pouvez juger, par cet exemple, quelle énorme somme d'énergie fut gaspillée inutilement dans l'ancien temps. Ce n'était pas tout. Ceux qui étaient déçus par des échecs répétés, au lieu de refaire une nouvelle vie dans une autre profession, ensevelissaient leur chagrin dans le détachement bouddhique ou l'épicurisme taoïste. D'autres encore, tel Cao bá Quát, se révoltèrent par dépit. Mais aucun d'entre eux ne pouvait trouver une issue à ce monde pétrifié dans sa gangue de traditions sacrées, intangibles, inviolables, ni pour le pays, ni pour lui-même.

Quant aux paysans, tout ce qu'ils souhaitaient, c'était de récolter du riz en suffisance pour payer les impôts et subvenir à leurs besoins, de n'être pas inquiétés par les autorités, de bien marier leurs filles et leurs garçons, et d'avoir une place honorable au banquet communal. Comme avaient vécu leurs ancêtres, ils vivaient sans s'inquiéter s'il pouvait y avoir d'autres horizons que les haies de bambou de leurs villages.

Des siècles durant, le Vietnam a ainsi vécu dans un quasi immobilisme malgré les secousses qui lui étaient données de temps en temps par les révolutions de palais, les changements dynastiques et les guerres. Secousses superficielles d'ailleurs, n'affectant le plus souvent que la Cour et la ville, alors que les villages restaient indifférents derrière leurs haies de bambou. Secousses régulières enfin, toujours identiques à elles-mêmes, indéfiniment répétées sur un schéma immuable.

Comme vous avez pu le constater, je n'ai pas cherché à idéaliser ce vieux monde ni à en cacher les insuffisances et les défauts. Mais je ne puis m'empêcher, en lisant nos anciens mémorialistes, romanciers et poètes, d'éprouver de la nostalgie pour ce vieux temps où tout était baigné dans une atmosphère poétique qui nous manque tant aujourd'hui.

La beauté de la femme ne s'exprimait pas en centimètres de poitrine, mais par la luminosité des yeux pareille à celle de l'eau en automne, ou par le fin tracé des sourcils pareil à celui des montagnes au printemps (Làn thu thủy, nét xuân sơn).

Le rêve du jeune homme n'était pas d'avoir un confortable compte en banque, mais de faire une rentrée triomphale à son village, habillé de la robe de cérémonie des lauréats, au milieu d'un cortège brillant où s'avanceraient, après les drapeaux et la musique, les hamacs de son précéteur, de son père, de sa mère, puis son hamac à lui que suivrait celui de sa femme

*Võng anh đi trước, võng nàng theo sau.*

Ces normes de la vie vous paraissent-elles surannées, rétrogrades? Soit. Parlons donc d'autres choses, de l'extériorisation des sentiments, par exemple. Supposons même, complaisamment, que l'amitié, la charité, la gratitude, la courtoisie, etc., fleurissent aussi bien à l'heure actuelle qu'au bon vieux temps. Mais vous ne niez pas que leur expression extérieure a perdu en notre siècle prosaïque de cette solennité qui en faisait tout le charme. Aujourd'hui le disciple, après avoir quitté son école, ne connaît plus ses maîtres et se contente de les saluer s'il les rencontre dans la rue. Mais un lettré de l'ancien temps, même devenu ministre, s'empressait chaque fois qu'il revenait dans son village d'aller s'enquérir de la santé de son vieux précepteur resté simple bachelier, et ne se permettait pas de s'asseoir devant lui. De même, on ne se disait pas adieu à la sauvette, mais cérémonieusement dans une auberge située à peu de distance du domicile (đoàn đình), puis dans une seconde plus éloignée (trường đình). Tâchez de voir en pensée ce tableau délicieux: une paillote au bord de la route, et deux amis attablés devant une calebasse d'alcool et se récitant des poèmes d'adieu pendant qu'un cheval, attaché à un saule près de là, attendait patiemment en broutant de l'herbe. L'un de ces deux jeunes hommes allait partir en voyage, peut-être pour se présenter à un concours littéraire ayant lieu à la Capitale, ou pour fomenter une révolte quelque part, ou tout simplement pour satisfaire son humeur vagabonde:

Regardant au loin le ciel et la mer immense,  
Il selle son cheval, ceint son épée, et se met en route.

*Trông vói trời bể mênh mang  
Thanh gươm yên ngựa lên đường thẳng dong*

Cette scène d'adieu ne vous paraît-elle pas infiniment plus poétique que nos prosaïques effusions dans un aéroport moderne qu'assourdissent les rugissements des avions à réaction?

- Savez-vous, cher ami, que vous êtes terriblement retardataire et que votre cavalier romantique faisait misérablement 40 kilomètres par jour alors que nous en faisons 400 en moins d'une heure?

- Le temps n'avait pas beaucoup d'importance pour nos ancêtres, plus sensibles à la poésie des choses qu'à leur efficacité, pour employer l'affreux jargon de vos amateurs de progrès.

- Décidément, vous êtes un réactionnaire incorrigible. A force de fréquenter vos fantômes historiques, vous finirez par être ensorcelé. Prenez ce verre de limonade fraîche, et resaisissez-vous.

## LE VIETNAM S'OUVRANT AU MONDE MODERNE

### Les portes du monde moderne

Du fait de l'intervention française dans la seconde moitié du siècle précédent, le Vietnam a été arraché au vieux monde chinois pour s'ouvrir au monde moderne. Très timidement d'abord, la France songeant plus à exploiter sa colonie qu'à la civiliser; nos premiers contacts avec l'Occident furent plus avec des soldats et des administrateurs qu'avec des savants. Cependant, à mesure que la paix se consolidait, que la prospérité matérielle s'affirmait, la colonie exigeait davantage de fonctionnaires, d'instituteurs, de professeurs, de médecins, d'ingénieurs. Bon gré mal gré, le Protectorat fut obligé d'ouvrir des écoles primaires, puis des écoles secondaires, puis une Université, celle de Hanoi. D'autre part, sous l'influence de facteurs divers: agitation des partis politiques clandestins, réclamations des nationalistes modérés, montée au pouvoir du Front Populaire en France, menaces de guerre en Europe, visées impérialistes japonaises en Extrême-Orient, etc., la France fut amenée graduellement à substituer à sa politique d'exploitation unilatérale celle de coopération franco-indigène. A la veille de la Seconde Guerre Mondiale, on peut dire que la culture française était largement diffusée dans les classes privilégiées de la société vietnamienne. Certains grands propriétaires fonciers de la Cochinchine, mandarins et hauts fonctionnaires de l'Annam et du Tonkin, menaient d'ailleurs une vie plus française qu'indigène. Leurs fils étaient régulièrement envoyés à Paris, à Bordeaux, à Montpellier pour faire leurs études supérieures. Leurs filles, qui fréquentaient les écoles françaises, apprenaient le piano, le dessin, la danse. Et il n'était pas rare de voir, surtout à Saïgon, parents et enfants causer entre eux en français.

Les autres nations occidentales n'étaient connues, très imparfaitement, qu'à travers les livres français qui en parlaient. Bien entendu, les Vietnamiens n'étaient pas alors admis aux conférences internationales, ni autorisés à faire des voyages d'études ailleurs qu'en France.

Le monde moderne semblait ainsi ne s'ouvrir au Vietnam que par la porte de France. Une autre ouverture existait cependant, clandestine il est vrai, celle de la Chine et du Japon. C'était là, rappelez-vous, que se réfugiaient nos révolutionnaires et qu'ils formaient la plupart des partis politiques destinés à renverser la domination française. C'était là aussi qu'ils apprenaient la science de la guerre moderne et la technique de la révolution moderne.

Personnellement je n'ai pas eu le bonheur d'aller faire mes études en France, car il fallait être riche pour se payer ce luxe. Mais je me souviens fort bien que les 'retours de France' nous éblouissaient avec leur accent parisien, leurs cravates tapageuses et leurs merveilleuses histoires d'amour au Quartier Latin. La plupart revenaient au pays, pourvus de diplômes prestigieux délivrés par les Ponts et Chaussées, les Hautes Etudes Commerciales, ou plus couramment par les Facultés de Droit et de Médecine. Un certain nombre se contentaient d'un vague diplôme d'une quelconque école de Haute Couture ou de Danse, ou revenaient bredouille après avoir mangé jusqu'au dernier sou leur héritage paternel avec des Mimi Pinson de Montmartre. L'influence de ces 'retours de France' était toutefois négligeable, en dehors d'un cercle restreint d'amis et de cousins.



Plus étendus semblait être celle des engagés volontaires pour aller combattre en France durant la Première Guerre Mondiale. C'étaient de hardis paysans, exaspérés de traîner une existence misérable sous la férule des autorités communales, des propriétaires fonciers et des usuriers. S'ils avaient la chance de ne pas laisser leurs os sur les champs de bataille de Verdun ou de Champagne, ils revenaient la poitrine constellée de médailles, et obtenaient de la Cour de Hué un brevet de mandarinat militaire honoraire de 8<sup>e</sup> ou 9<sup>e</sup> classe. Alors, aux banquets communaux, ils avaient le droit de s'asseoir aux meilleures places, de parler haut, et même de clore le bec aux notables et à leurs anciens patrons. Leur réussite eut pour effet d'arracher un certain nombre de paysans à leur mode de vie millénaire, de les inciter à chercher fortune en dehors de la haie de bambous de leur village.

Mais ce qui contribua le plus à démolir l'état de stagnation mentale de notre peuple, stagnation due comme je vous l'ai expliqué à la réactionnaire culture confucianiste mal comprise, c'était la littérature française dont nous étions largement abreuvés. Liberté, égalité, justice sociale, ces mots merveilleux acquièrent dès lors un sens lumineux dans nos esprits. Oui, véritablement, malgré les mesquineries de l'administration coloniale, le monde moderne nous fut révélé, d'abord par la porte ouverte des étudiants et des soldats rentrant de France, puis par la porte étroite des révolutionnaires émigrant clandestinement au Siam, en Chine, au Japon, et même en Russie Soviétique, mais surtout par les livres importés à profusion de France, que nous dévorions avec délices, concurremment avec les revues et journaux écrits en vietnamien qui s'en inspiraient abondamment.

- Très bien. Maintenant que vous m'avez montré les portes par lesquelles le monde moderne s'est révélé à vous, veuillez me faire savoir ce qu'il y est entré. Mais je dois vous dire que pour la période précédente vous avez cherché à enfermer l'évolution de votre peuple, non seulement dans un cadre rigide, mais encore dans des formules déductives qui me paraissent un peu tirées par les cheveux. Allez-vous procéder de même pour celle de la période contemporaine?

- Pourquoi pas? A partir de l'intervention française, l'évolution de notre pays a brisé son cadre millénaire pour prendre une allure de plus en plus précipitée, mais elle n'en a pas moins suivi des lois physiques et morales très rigoureuses.

- Ah? Veuillez développer vos paradoxes.

- Si vous préférez les appeler ainsi, soit. En voici le premier:

### **Qui dit colonisation dit exploitation de la colonie par la métropole**

Hein ? Ne vous semble-t-il pas que cet aphorisme ressemble plus à une lapalissade qu'à un paradoxe? Les Français ont conquis notre pays pour l'exploiter et non pour nous civiliser, c'est normal, c'est leur droit, le droit le plus fort. Ai-je besoin de vous en citer des exemples?

Leurs fonctionnaires, d'abord, étaient grassement payés aux frais de la colonie. Tous ceux qui ont passé par l'Université de Hanoi se rappellent encore avec une douce joie l'ineffable surveillant M.P. qui ne pouvait écrire une ligne sans commettre cinq ou six fautes d'orthographe. Sa solde était pourtant triple de celle d'un professeur indigène sorti de l'Ecole

de Pédagogie! Autre exemple: Dans une certaine ville du delta tonkinois, il y eut un jour une grande réception chez le gouverneur de la province. Des invités de marque affluèrent de partout, et les policiers furent tous mobilisés pour canaliser la circulation des voitures. Le Commissaire de police, inquiet de l'insuffisance de son personnel actif, donna l'ordre à son secrétaire indigène d'aller renforcer ses agents dans la rue.

- Monsieur, répondit son subordonné, je suis un secrétaire et non un agent de police. Je n'ai pas à aller stationner dans la rue avec un bâton blanc.

- Oseriez-vous me désobéir?

- Donnez-moi du travail de bureau, je le ferai. Mais je refuse d'aller dans la rue.

- Je ferai contre vous un rapport en haut lieu.

- Faites.

Quelques jours après, un ami du secrétaire lui demanda :

- Eh bien! Tu as reçu un savon de ton chef ?

- Peuh!

- Et qu'est-ce qu'il a demandé contre toi dans son rapport ? Ton déplacement ou ta révocation?

- Rien du tout. Mon chef étant complètement illettré, il eût fallu pour avoir ce rapport, que je le rédigeasse moi-même contre moi: je m'y fusse refusé.

M. Lartigue éclata de rire:

- Ha! Ha! elle est bien bonne, celle-là!

- Des fonctionnaires passons maintenant aux colons. Ils obtenaient gratuitement des concessions domaniales où ils vivaient comme des satrapes. Toutes les usines étaient entre leurs mains, toutes les mines, toutes les grosses maisons d'importation et d'exportation. Avec leurs compradores chinois, ils accaparaient tout notre commerce extérieur. La loi douanière du 13 avril 1928 était à leur service: l'Indochine était un débouché réservé pour les produits manufacturés français, et un réservoir de matières premières pour les usines de la métropole.

Le résultat de cet état de choses fut que, sous la tutelle d'un pays hautement industrialisé, notre pays est resté désespérément agricole, et même fortement arriéré. L'Indochine avait beau être riche, sa balance commerciale favorable, sa monnaie solide, son budget excédentaire, la masse indigène restait incurablement pauvre.

Je dois pourtant ajouter, pour être juste, que la domination française fut beaucoup plus légère que la domination chinoise. Tout en tirant de grands avantages de sa colonie, elle a laissé celle-ci profiter de quelques bribes. Je vous ai déjà cité plus haut les améliorations

matérielles qu'elle nous a apportées: les chemins de fer, les routes, les digues, l'électricité, les hôpitaux, etc. Elle a même enrichi certains de nos nationaux. Mais elle a commis la faute, intentionnelle ou non, de favoriser seulement une minorité composée de mandarins, de fonctionnaires et de commerçants des villes. Par contre, les Français ont laissé s'éterniser et même s'aggraver les vices et injustices de l'ancien temps: le pouvoir quasi discrétionnaire des mandarins, le droit de métayage excessif, l'usure, les superstitions, les coutumes arriérées. Mais les usines qu'ils ont édifiées dans les villes, leurs plantations surtout, ont fait naître une classe de prolétaires accessibles à toutes les agitations révolutionnaires. Les Français semblaient avoir sous-estimé ces dangers. Ils croyaient qu'il leur suffisait de favoriser les classes dirigeante et moyenne de la société, une minorité, pour tenir en respect les classes les plus humbles, la majorité. Il serait faux d'affirmer qu'ils n'ont pas songé à résoudre les questions socialo-économiques de la colonie; ils l'ont fait, mais ils l'ont fait dans leur intérêt propre et celui d'une minorité indigène, sans se douter que les nhà quê et les coolies qu'ils méprisaient et méconnaissaient allaient être les fossoyeurs du régime féodalo-impérialiste qu'ils avaient entretenu égoïstement et criminellement.

- Je vois. C'était là l'erreur de tous les bâtisseurs d'empire, même des plus clairvoyants comme Lyautey.

- Du plan matériel passons maintenant au plan culturel, que va développer mon second aphorisme:

### **Domination française, donc francisation des idées et mœurs**

laquelle francisation fut concrétisée sur deux points principaux: d'une part politique, de l'autre culturel et moral. Examinons-les successivement.

#### a) Evolution politique

Notre peuple est resté monarchiste longtemps après que nos rois eurent pactisé avec l'ennemi. Non seulement les gens du peuple continuaient à dater leurs lettres et actes officiels de l'année de règne du souverain, à recevoir respectueusement pour eux-mêmes ou pour les génies tutélaires de leurs villages les brevets de mandarinat décernés par la Cour de Hué, même les révolutionnaires persistaient longtemps à identifier la dynastie des Nguyễn avec la patrie. Je ne parle pas seulement des mandarins de la génération de Phan đình Phùng, mais aussi des lettrés de celle de Phan bội Châu. Celui-ci ne s'est-il pas cru obligé d'emmener avec lui à l'étranger le prince Cường Để pour donner plus de poids à son mouvement révolutionnaire? Cette tendance monarchiste a duré jusqu'au coup de tête de l'empereur Duy Tân en 1916.

La nullité parfaite que fut l'empereur Khải Định démolit notre foi en la dynastie des Nguyễn. Dès lors, l'idée de la république commença à germer dans les esprits, soutenus d'abord par Phan chu Trinh, puis continuée par Nguyễn văn Vĩnh. Les Français, naturellement, firent leur possible pour nous ramener à notre traditionnel loyalisme envers le souverain, si docile, si maniable, et au nom duquel ils pouvaient prendre toutes les mesures rétrogrades sans compromettre leur dignité de premier peuple démocratique du monde. Ils crurent redonner un certain lustre à la Cour décrépète de Hué en donnant à Bảo Đại une

éducation française et en rajeunissant la Cour, au retour du divin empereur dans ses Etats, par des réformes spectaculaires mais dénuées de toute substance. Ainsi je me rappelle avoir lu quelque part que le Ministère de l'Economie Nationale disposait seulement d'un budget de dix ou vingt mille piastres, tout juste suffisant pour payer la solde de son personnel extrêmement réduit, et ses frais bureaucratiques également réduits à la plus simple expression. Sa seule dépense véritablement productive (si l'on pouvait dire!) fut de décerner un prix de 500 piastres au meilleur ouvrage sur les mesures à prendre pour améliorer l'économie nationale. Par des organes de presse beaucoup plus largement subventionnés: le Nam Phong de Phạm Quỳnh et la Patrie Annamite de Tôn thất Bình, les Français tentèrent également de redorer la monarchie qu'ils asservissaient en fait. Ils firent mieux encore: ils nous dotèrent de Chambres de Représentants du peuple. Ainsi s'introduisirent pour la première fois au Vietnam certaines institutions politiques occidentales. Les gens riches s'aperçurent qu'ils pouvaient devenir mandarins, quan nghị (M. le mandarin-représentant) sans passer par les examens ni même par les écoles. Il leur suffisait pour cela d'acheter les bulletins de vote à coups de piastres et de banquets. Un ou deux jours avant l'élection, certains candidats firent rafler leur électeurs pour les séquestrer chez les chanteuses de Khâm Thiên où le champagne coulait à flots et la lampe à opium brûlait nuit et jour, le tout aux frais de l'aspirant mandarin-représentant. Il va sans dire qu'une fois élus, ces honorables, dont certains savaient à peine lire le quốc ngữ, approuvaient tout ce que désiraient les autorités françaises pour solliciter en échange une grosse concession domaniale, ou une licence de fabriquer de l'alcool de riz, ou une adjudication de travaux publics. Ce fut là un très mauvais départ pour notre apprentissage de la vie politique moderne, et qui laisse encore aujourd'hui des séquelles désastreuses.

Je vous ai dit, je crois, que les gens de chez nous ne s'intéressaient pas à la politique. Quand ils étaient exaspérés contre un régime trop tyrannique, ils s'armaient de bâtons et de couteaux pour aller piller les mauvais riches et les mauvais mandarins; d'autre forme de lutte contre le pouvoir établi, ils n'en connaissaient pas. La domination française a eu pour effet de créer trois nouvelles formes de lutte: la formation de partis politiques clandestins, l'opinion de la presse et les débats parlementaires. Mais vous venez de voir que ces derniers se ramenaient à une comédie. La presse était un peu plus efficace pour suggérer de nouvelles idées de justice sociale, mais encore insuffisante pour créer un esprit révolutionnaire, car elle était soit accaparée par des créatures du Gouvernement, soit muselée par la censure. Bien plus redoutable était l'action souterraine des partis politiques clandestins. Je vous ai raconté ailleurs les troubles dont fut secoué notre pays presque continuellement, et je me bornerai à vous signaler que la répression colonialiste ne fit qu'alimenter la propagande révolutionnaire qui, de nationaliste, glissa insensiblement vers le communisme à la faveur de la défaite française en 1940, du coup d'Etat japonais du 9 mars 1945, de la reddition finale des Japonais, et enfin de la guerre d'indépendance.

- Pensez-vous que ce régime communiste fût une étape inéluctable de votre évolution politique?

- Inéluctable, non, mais singulièrement favorisée par des événements qui nous dépassaient. Et je pense que cette évolution politique pourrait encore être modifiée à la faveur

d'autres événements qui nous dépassaient. Et je pense que cette évolution politique pourrait encore être modifiée à la faveur d'autres événements mondiaux imprévisibles.

- Oui, vous avez raison. Passons donc, si vous voulez, à votre évolution culturelle et morale du fait de la domination française.

b) Evolution culturelle et morale

- Vous savez que notre culture traditionnelle était formée de trois éléments fondamentaux: le Confucianisme, le Taoïsme et le Bouddhisme, tous importés de la Chine, mais s'amalgamant très intimement et très harmonieusement avec le naturel doux et sentimental des Giao Chi. Le résultat en était un type d'homme dont j'ai analysé la psychologie dans mes deux précédents ouvrages: 'Les Chefs d'oeuvre de la littérature vietnamienne' et 'La littérature populaire vietnamienne;' il me suffira de vous en rappeler ici les principaux traits. Croyance à l'ordre harmonieux de l'Univers, à la bonté originelle de l'homme, à la loi de la causalité, à la justice immanente, tel était son credo philosophique et religieux. En fait, il était souvent superstitieux mais nullement fanatique, volontiers paresseux et indolent quoique capable des plus grands efforts quand il le fallait, enclin à la gaudriole quoique foncièrement sérieux et à l'indiscipline quoique respectueux de l'ordre.

A ce fonds s'ajoutait un mode de vie traditionnellement et étroitement communautaire où l'individu, dans ses moindres actes, dans ses moindres gestes, devait plus songer à l'intérêt et à la réputation de sa famille et de sa commune qu'à ses propres inclinations.

Cet héritage moral et culturel fut complètement bouleversé lorsque notre pays s'ouvrit au monde moderne qui nous révéla pêle-mêle la puissance de la science, des idées morales nouvelles, un mode de vie nouveau, et une foi nouvelle, le Christianisme. Comme il fallait s'y attendre, ce bouleversement produisit à la fois des effets heureux et des effets regrettables.

La science, que nous avions complètement négligée, n'eut pas beaucoup de peine à nous captiver. Mais par suite du mauvais vouloir des Français, nous n'eûmes que la ressource de profiter de nos bienfaits sans avoir l'occasion de l'étudier sérieusement, au moins jusque vers 1920. Tout de même, les réalisations françaises nous ont donné le goût de la science, et je ne pense pas que nos compatriotes, qui ont su dans l'ancien temps en imposer aux lettrés chinois en matière de littérature, doivent briller éternellement par leur absence sur le palmarès scientifique du monde.

Passons maintenant au changement du mode de vie ancestral sous l'influence française. L'individu était protégé, entouré par la chaude affection de sa famille; tombait-il, cent bras se tendaient pour le soutenir. Mais cette sollicitude familiale, encore qu'affectueuse, ne laissait pas d'être oppressive. On avait rarement la liberté de choisir son conjoint. Et la cohabitation de plusieurs générations sous le même toit, si elle était admirable quand la concorde régnait, rendait pratiquement pénible les relations entre brus et belles-mères. La piété filiale mal comprise obligeait le fils à ne pas s'écarter d'un pas de ses parents, à les servir aux repas, à les éventer à la sieste, et surtout à ne pas inquiéter leur précieuse tranquillité. Défense était faite aux enfants de voyager au loin tant que les parents étaient en vie (Phụ mẫu tại đường bát khả

viễn du). A plus forte raison, défense leur était faite de s'engager dans des affaires aventureuses, l'affiliation à un parti politique par exemple. Les idées individualistes apportées par les Français ont démolé en grande partie ces mœurs surannées. L'émigration vers les grandes villes y a aussi contribué très efficacement. Enfin je vous ai parlé plus haut de l'admirable mouvement déclenché par le Tỵ Lục vãn đoàn vers les années 1930 pour affranchir l'individu d'une trop pesante tutelle familiale. Détail savoureux, ce mouvement qui était dirigé en fait contre le colonialisme et toutes les idées réactionnaires qui en constituaient le support, était néanmoins le résultat direct des idées françaises.

Enfin le Christianisme, que nos pères avaient combattu féroceement, a fini par s'imposer définitivement après un siècle d'épreuves. Son influence n'exerce non seulement sur la communauté catholique très agissante, mais encore sur la majorité restée bouddhique, indirectement, par son dynamisme, son organisation très solide, et ses œuvres sociales très efficaces. On peut même dire que le mouvement actuel de rénovation du Bouddhisme s'en est inspiré visiblement. Toutefois, sous l'influence française manifestement orientée vers le bien-être matériel, ces deux grandes religions n'ont jamais pu s'élever au-dessus des œuvres de bienfaisance et des rites religieux purement de forme. Pour faire revivre le sublime esprit bouddhique de la dynastie des Lý, ou la sublime foi des premiers Chrétiens, il faudra attendre une puissante vague mystique que nos contemporains, épris du Veau d'or, sont encore incapables de faire naître.

Tels étaient les bons côtés de notre initiation à la culture moderne. Et voici le revers de la médaille. Sous ses aspects multiples, il se ramène à un seul, mais qui est de taille: l'affaiblissement des valeurs spirituelles au profit des valeurs matérielles. Qui l'eût cru? Ce peuple vietnamien, imprégné des graves vertus ancestrales d'austérité et d'humilité, de désintéressement et d'honnêteté, ce peuple qui honorait ses mandarins pauvres et raillait les riches illettrés (trọc phú), qui dans toute sa littérature millénaire ne parlait que d'art et de poésie, comment ce peuple a-t-il pu descendre à ce degré de décadence morale que nous voyons actuellement? La corruption a gagné tous les milieux: commerçant, administratif, pédagogique, politique, sans excepter certains milieux religieux. Fait remarquable, totalement inconnu autrefois, et d'autant plus significatif: la délinquance juvénile. Mon père m'affirmait que de son temps les garçons de quinze ans étaient encore innocents comme l'enfant qui vient de naître. Certes, ils aimaient à faire des farces:

*Nhát qui nhì ma  
Thứ ba học trò*

Sont turbulents au premier rang les diables, au second les fantômes  
Et au troisième les écoliers

mais c'étaient des farces inoffensives, qui ne contenaient aucun germe vicieux. Tandis que maintenant ! Viols, viols, gangstérisme, la jeunesse vietnamienne, en partie au moins, semble ne reculer devant aucun de ces crimes.

N'en déplaise aux Français, mais c'est à eux que nous devons faire remonter cette déchéance morale. Evidemment, le mal a existé depuis l'éternité, mais il existait, si j'ose dire,

honteusement, en se cachant pudiquement, car il était condamné ouvertement par l'opinion publique. Au contraire, sous la domination française qui se plaisait (au début surtout) à élever au faite de la société les éléments les plus abjects, l'échelle des valeurs fut totalement renversée. Le patriotisme fut pourchassé comme un crime, et la servilité sinon glorifiée du moins excusée et même parfois citée en exemple à suivre. La pauvreté honnête fut raillée, et l'insolent luxe admiré. Écoutons le poète Trần tế Xương se lamenter sur les choses vues dans sa petite ville de Nam Định, au début de ce siècle (Chefs d'oeuvre de la littérature vietnamienne, p. 396):

Ici, le fils impie méprise son père,  
Là, la femme acariâtre insulte son époux.  
Célèbre par ses adultères est la femme du Mandarin Fiscal,  
Tandis que l'académicien a obtenu son grade grâce à ses gémissements.

Lorsque la paix se fut consolidée et la prospérité affirmée, les dernières résistances des lettrés s'évanouirent à leur tour. Les plus anciennes familles envoyèrent leurs enfants aux écoles françaises, adoptèrent les mœurs françaises, recherchèrent les relations françaises, et considérèrent l'obtention de la citoyenneté française comme le suprême honneur. Le Veau d'or devint le dieu tout-puissant, et les vieilles règles morales furent rejetées au grenier. Les Français y aidèrent malicieusement. Un Résident Supérieur, par exemple, éleva la prostitution au rang des institutions d'Etat. Non rares furent les mandarins qui envoyèrent dans sa couche leurs femmes ou leurs filles pour obtenir un avancement rapide. Hôtels borgnes et fumeries d'opium pullulaient partout. De même la consommation d'alcool était encouragée officiellement, les mandarins étant notés en partie d'après le chiffre de vente de bouteilles d'alcool dans la région qu'ils administraient. Les régies (opium et alcool) n'étaient-elles pas les deux mamelles du budget indochinois? Et devant cet impératif sacro-saint, que pouvait peser la santé physique et morale des indigènes? Je puis affirmer sans exagération que dans la décade 1935-45, sur dix jeunes gens de ma connaissance, se rencontraient au moins deux ou trois soit intoxiqués d'opium, soit atteints de maladies vénériennes.

La Révolution de 1945 est venue heureusement balayer ces miasmes, tout en restant relativement magnanime. C'est que notre peuple, profondément humain par son éducation confucianiste, bouddhique ou chrétienne, répugnait à verser du sang même coupable. Satisfait d'avoir pu délivrer le pays de la domination étrangère, il ne garda pas rancune aux anciens privilégiés et collaborationnistes désormais désarmés. Bien mieux, ceux-ci se rachetèrent pour la plupart de leurs fautes passées en se dévouant farouchement à la cause nationale. Et, du fumier infect de la dégradation morale issue de la contamination étrangère, on vit reflourir les plus hautes vertus traditionnelles de la race. Des groupes d'étudiants allèrent de porte en porte pour mendier le bol de riz destiné à secourir les affamés. Des volontaires de quinze ans, de cinquante ans, s'engagèrent à aller au Sud avec leurs bâtons pour combattre le retour offensif du colonialisme. Dans la semaine de l'or, chacun se dépouille de ses moindres bijoux pour les porter sur l'autel de la patrie. Et, après le 19 Décembre 1946, les citoyens n'ont-ils pas abandonné volontairement leurs confortables maisons à la ville pour aller vivre misérablement à la campagne, sans moyens d'existence, sous la menace des bombardements aériens et des attaques de l'infanterie coloniale, rien que pour répondre à l'appel de la patrie

en danger? Et les paysans, avarés et méfiants de tempérament, ne nous ont-ils pas cédé de bonne grâce la meilleure pièce de leurs habitations ? Ne nous ont-ils pas offert le meilleur riz de leur récolte, la meilleure poule de leur basse-cour, le meilleur poisson de leur étang?

Et malgré les difficultés de l'heure présente, malgré l'étalage éhonté de la corruption parmi nos dirigeants, malgré même l'abjection où notre peuple est tombé, je n'ai qu'à me rappeler ces heures héroïques et attendrissantes de la Résistance où tout un peuple communiait dans le seul espoir de regagner l'indépendance nationale, oui, malgré la terrible déception qui s'ensuivit, je n'ai qu'à revivre en pensée notre Histoire millénaire pour regarder l'avenir avec confiance. Il n'est pas possible que notre peuple profondément imprégné des enseignements confucianiste et bouddhique doive mourir dans l'ignominie. Un jour viendra où son fonds racial à la fois héroïque et affectueux surnagera du cloaque présent pour lui donner le courage et la volonté de redevenir honnête, compatissant, et libre de toute tyrannie.

- Et vous avez parfaitement raison. Ne m'avez-vous pas dit plus haut que dans le sang de votre race circule un élément venu des immensités transocéaniques qui le rendait inassimilable au monde chinois? Soyez certain qu'il le rendra de même réfractaire à toute culture mécanisée, soit économiquement, soit socialement, où l'homme ne serait plus qu'une parcelle négligeable dans une monstrueuse machine sans âme et sans cœur. Oublions donc les misères de l'heure clair de lune. Venez, c'est l'heure où

Le crépuscule encore jette un dernier rayon;  
Et le char vaporeux de la reine des ombres  
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

**F I N**



## REPÈRES CHRONOLOGIQUES

	VIETNAM		CHINE		FRANCE
2879	<u>1) Antiquité</u>				
258	Les Hồng Bàng	1134-256	Les Tcheou		
208	Les Thục	208 av. J.-C.	Les Ch'in		Gaulle indépendante
3 av. J.-C.	Les Triệu			50 av. J.-C.	
40-43 av. J.-C.	<u>2) Domination chinoise</u> coupée par les insurrections de:		Les Hán		
248	Trung Vương	220 av. J.-C.			
	Triệu thị Trinh	280	Les Trois Royaumes		
		420	Les Tsin		
544-602	Les Lý antérieurs	589	Sécession	481	Gaulle romaine
		617	Les Souei		
722	Mai Hắc Đế			751	Les Mérovingiens
791	Bồ Cái đại vương				
906-923	Les Khúc	907	Les T'ang		
931-938	Dương Diên Nghệ				
939-944	<u>3) Indépendance et unité</u> Les Ngô				
967	Les Douze Seigneurs	960	Nouvelle Sécession		
980	Les Đinh			987	Les Carolingiens
1010	Les Lê antérieurs				
1225	Les Lý				Les Capétiens
1400	Les Trần	1279	Les Sung		
1407	Les Hồ	1368	Les Yuan	1328	

1427	Domination chinoise Coexistant avec les Trần puis avec l'insurrection de Lê Lợi	1616	Les Ming	1589	Les Valois
1527	Les Lê				
1532	4) Indépendance et sécession Les Mạc				
1592	Les Mạc au Nord, les Lê au Sud	1616	Les Ts'ing	1789	Les Bourbons
1627	Les Lê-Trịnh				
1774	Lê-Trịnh au Nord, Nguyễn au Sud				
1788	Lê-Trịnh au Nord, Tây Sơn au Sud				
1802	Tây Sơn au Nord, Nguyễn Ánh au Sud				
1867	Perte du Sud	1911	République	1804	Révolution et 1 <sup>ère</sup> République
1884	Protectorat			1815	1 <sup>er</sup> Empire
1945	Indépendance et République			1830	Restauration
				1848	Monarchie de Juillet
				1852	2 <sup>e</sup> République
				1870	2 <sup>e</sup> Empire
					3 <sup>e</sup> République
				1944	Vichy